This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

L'auteur de cet ouvrage facétieux est l'abbé Bourdelon. On trouve dans les variétés historiques et littéraires (Bibl. Elzévirienne) des renseignements curieux sur les farceurs qui se sont faits appeler Maître Gonin (T. III, p. 53, et T. V, p. 209).

Xerox of suppressed page in from ed. of Amsterdam, 1714.

Vet. Fr. II. B. 1180

12 Estampes
P. B. Bouttats
manque la page 81.
du tome 1
Cédé.
142.1904

ex
de
au dos du titre.
2 tomes en
1714

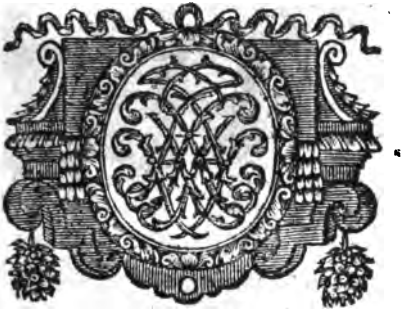
.1 **Facéties. Tours** (Les) de maître Gonin. (Par l'abbé Bordelon). Amsterdam, L. Renard, 1734, 2 tomes en 1 vol. in-12, rel. v. anc., dos à nerfs, orné de fleurons. (G23) 100 fr.

Ouvrage très rare et très curieux.

LES TOURS DE MAÎTRE GONIN.

ENRICHIS DE FIGURES en Taille-douce.

TOME PREMIER.



Imprimé à Paris, & se trouve
A ANVERS,
Chez FRANÇOIS HUYSSENS, Libraire,
proche de la Bourse.

M. DCC. XIV.

INSTITUTION
UNIVERSITY
17 NOV 1976
OF OXFORD
LIBRARY

PREFACE.

CET ouvrage comprend tant de faits differens, tant d'intrigues, tant d'adreſſes, de ſoupleſſes, de diſſimulations, d'artifices & de ruſes, que toute l'idée que j'en puiſſe donner, c'eſt de dire qu'on y trouvera dans la vie d'une ſeule perſonne, la pratique d'un nombre prodigieux de tromperies qui ſont en uſage dans preſque tous les états & toutes les profeſſions. Il n'y a jamais eu homme qui ait joüé tant de perſonnages, ni fait tant de figures. Auſſi eſt-il à craindre qu'on n'aille ſe perſuader qu'il n'a exiſté que dans l'imagination de celui qui en a fait l'Hiſtoire. Quoy qu'il en ſoit, je crois que s'il n'y a point eu veritablement de *Maître-Gonin*, tel qu'on nous le répreſente, on doit tenir compte à l'auteur d'avoir ſi utilement & ſi agréablement imaginé. Je n'oſerois pour-

tant pas assurer que tout cet ouvrage soit une fiction : car je ne trouve pas impossible qu'un seul sujet soit capable de penser de dire, d'écrire & de faire tout ce qu'on y lit. *Maître Gonin* a vécu si long-tems, a commencé sitôt le cours de ses souplesses, & l'a fini si tard, qu'il a eu, ce me semble, autant de tems, qu'il lui en falloit pour remplir une si étrange carriere. En tout cas convenons qu'en apprenant par la lecture de son Histoire toutes les tromperies qu'il a faites aux autres, nous apprendrons en même tems à nous défier & à prendre des mesures contre celles qu'on pourroit nous faire à nous-mêmes.

PRI-

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers les gens tenans nos Cours de Parlement, Maître de Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Nôtre amé CHARLES LE CLERC Libraire à Paris, nous ayant fait remontrer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public *les Tours de Maître Gonin*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires, Nous avons permis & permettons par ces Presentes audit le Clerc de faire imprimer ledit Livre en telle forme, marge, caractere, conjointement ou separément, & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & debiter par tout nôtre Royaume pendant le temps de trois années consecutives, à compter du jour de la datte desdites Presentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de nôtre obéissance ; & à tous Imprimeurs, Libraires & autres d'imprimer, faire Imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Livre, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns Extraits sans la permission expresse, & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui,

peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interests, à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles, que l'impression dudit Livre sera faite dans nôtre Royaume & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie, & qu'avant de l'exposer en vente, il en sera mis deux Exemplaires dans nôtre Bibliotheque publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, & un dans celle de nôtre tres-cher & feal Chevalier Chancelier de France le sieur Phelypeaux, Comte de Pontchattrain, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Presentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Presentes qui sera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foy soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier nôtre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires :

CAR

CAR tel eſt nôtre plaiſir. DONNÉ à Verſailles le douziéme jour du mois de Février, l'an de grace mil ſept cens treize : Et de nôtre Regne le ſoixante-dixiéme.

Signé par le Roy en ſon Conſeil, FOUQUET.

Regiſtrée ſur le Regiſtre No. 3. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 597. No. 668. conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrêt du 13. Aouſt 1703. Fait à Paris le 12. Avril 1713. Signé, I. JOSSE. *Sindic.*

APPROBATION.

J'AY lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, *les Tours de Maistre Gonin*, & n'y ay rien trouvé qui en doive empêcher l'impression. FAIT à Paris ce *26.* Janvier *1713.* Signé,

FONTENELLE.

TA-

TABLE

DES CHAPITRES

DU PREMIER LIVRE.

CHAP. I. *NAiſſance imprévûë de Maiſtre Gonin : prodige qui accompagna cette naiſſance. Un Aſtrologue & d'autres gens tirent des prognoſtics de ce prodige ; & de quelques autres circonſtances qui furent remarquées. Reflexion ſur ces prognoſtics. Comment on faiſoit taire le petit Gonin, quand il crioit étant dans ſon berceau. Son adreſſe pour les tours de main. Deux tours de ſoupleſſe qu'il inventa. Il trompe de jeunes enfans comme lui, d'une maniere fort plaiſante.* pag. 1.

CHAP. II. *Les progrès que fit Maiſtre Gonin dans l'art d'écrire, étant encore fort jeune.*

ne. Quelques-unes des preuves qu'il donna de ces progrès. Il se vange avec beaucoup de malignité de la fille de son Maître à écrire, qui lui avoit causé quelque chagrin. Ce que produisit cette vengeance. 20

CHAP. III. *Maistre Gonin, après s'être rendu habile dans les langues Grecque & Latine, dans l'Eloquence & dans la Poësie, s'applique pendant quelque tems à l'étude de la Theologie. Ses vûës & ses intentions dans cette étude. Histoire à ce sujet.* 37

CHAP. IV. *Maistre Gonin étudie la Philosophie. En quoy il faisoit consister sa Logique & sa Métaphysique. Son plan de conduite pour gagner les esprits.* 68

CHAP. V. *Maistre Gonin voyant qu'une servante de chez son Pere craignoit extrémement les Esprits, & qu'elle s'imaginoit en être continuellement assiegée, en prend occasion, pour jouer un tres-mauvais tour.* 89

CHAP. VI. *Maistre Gonin se fait amy de deux Apothicaires; puis, après avoir trop maltraité leur profession, il se brouille avec eux. Parties enflées d'Apothicaires. Demi-lavement donné par vengeance. Grand trouble élevé dans la Pharmacie à ce sujet; plaisanteries occasionnées par ce trouble. Source découverte, dont les eaux étoient salutaires; addresses*

pour faire valoir cette ſource Maiſtre Gonin vole les fruits d'un jardin qui appartenoit aux deux Apothicaires, & les effraye par une apparition qu'il imagine. 104

CHAP. VII. *Exactitude de l'Auteur. Maiſtre Gonin parle trop librement contre de certaines opinions vulgaires. Quels étoient ſes domeſtiques. Embarras d'un devot & d'une devote qui prennent deſſein de ſe marier enſemble. Gonin donne un grand repas à ſes plus intimes amis. Un Spectre lui apparoiſt; ſes domeſtiques en prennent occaſion, pour lui faire des remonſtrances ſur ſon incredulité à cet égard. Autre eſpece de prodige qui l'étonne. Précautions ridicules que prennent ceux qui craignent les apparitions. Autres perſecutions qui tourmentent Maiſtre Gonin. Il prend enfin ſon parti.* 129

CHAP. VIII. *Maiſtre Gonin, après avoir été long-tems, & en pluſieurs differentes & bizarres manieres perſecuté par des Spectres, des Phantômes & des Revenans, vient enfin aux priſes avec eux, & les traite de telle ſorte, qu'ils n'oſent plus revenir, pour le tourmenter.* 154

CHAP. IX. *Maiſtre Gonin prend la reſolution de faire la profeſſion de Devin. Il ſe donne pour aſſociez dans l'execution de ſon deſſein,*

deſſein, deux autres fourbes, dont l'un eſt appellé Bibion, & l'autre Planoſpe. Celui-ci, étant preſenté à Gonin, pour être un des compagnons de ſon intrigue, lui fait un diſcours qui l'embarraſſe. Bibion le tire de cet embarras. Ils ſe déguiſent tous trois pour mieux réüſſir dans leur projet. Planoſpe prend pour ſon rôle le parti de vendre une drogue, qu'il aſſure avoir la proprieté de rajeûnir, & cela afin d'aider Gonin à deviner. Avanture de la drogue. 170

Fin de la Table du premier Livre.

LES

P. B. Bouttats. f

LES TOURS DE MAISTRE GONIN,

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

Naissance imprevûë de Maître Gonin. Prodige qui accompagna cette naissance. Un Astrologue & d'autres gens, tirent des prognostics de ce prodige & de quelques autres circonstances qui furent remarquées. Reflexion sur ces prognostics. Comment on faisoit taire le petit Gonin, quand il crioit étant dans son berceau. Son adresse pour les tours de main. Deux tours de soupleſſe qu'il inventa. Il trompe de jeunes enfans comme lui d'une maniere fort plaisante.

SI je m'étois proposé d'écrire poëtiquement l'histoire de Maître Gonin, que j'entreprens de donner au public, je chercherois parmi cette foule de Dieux qui se faisoient tant valoir dans le Paganisme, ou plûtôt, à qui les hommes avoient la bonté d'attribuer de grands pouvoirs, pour en trouver quelqu'un dont je puisse invo-

quer le secours dans l'execution de mon dessein. A quoi pourrois-je mieux m'addresser qu'à Mercure, lui qui excelloit par dessus tous en ruses & en souplesses, pour faire des tours de main, ainsi qu'Admete, Apollon, Vulcain, Venus & Jupiter même en pourroient rendre un fidele témoignage, si l'on vouloit s'en rapporter à la fable : mais ce seroit une démarche indigne d'une histoire aussi veritable que celle-ci, de s'adresser, pour l'écrire avec succés, à de fausses Divinitez. Et ainsi point d'autre invocation que celle de mon genie. Il m'a inspiré cette entreprise; c'est à lui à conduire ma plume, & à faire bien reflexion, que, s'il ne réüssit pas, ce sera sa faute, & non point celle de son Heros : car assûrément celui-ci lui fournira une matiere si ample, si diversifiée & si agréable par elle-même, qu'il n'y a presque qu'à la suivre & à la representer telle qu'elle est, pour qu'elle fasse plaisir.

Quelques curieux du nombre de ceux qui veulent absolument qu'un Auteur rende avec une précision exacte, raison de tout ce qu'il dit, & qu'il ne laisse rien à déviner, me demanderont peut-être ce que j'entens par mon genie. Je déclare, que je ne connois pas assez ce qu'il est, pour en donner une définition si juste, qu'elle pût les contenter, puisqu'elle ne me contenteroit pas moy-même. Je connois bien moins sa nature, que ses operations, bien moins comment il est fait, que ce qu'il peut faire. Il ne me seroit pourtant pas impossible de dire au hazard quelque chose pour le définir; mais à quoy cela serviroit-il à mon projet? j'allongerois mon prologue, c'est-à-dire, qu'à l'exemple de plusieurs Historiens, je dirois bien des inutilitez. Je crains même de m'y être trop arrêté. Il est bien plus à propos de parler du genie de Maître Gonin, que du mien; on n'attend que cela de moy. C'est donc afin de satisfaire à cette attente, que je vais commencer, sans remise, d'entrer dans mon sujet.

Avant que de venir au détail des faits & dits de quelque

que perſonne remarquable, dont on prétend donner l'hiſtoire, on rapporte d'ordinaire, l'année, le lieu & d'autres circonſtances de ſa naiſſance, comme le nom de ſes parens & leur profeſſion, & même on remonte quelquefois juſqu'au grand-pere, au biſayeul, au triſayeul, enfin auſſi loin qu'on peut penetrer dans les temps paſſez, pour y faire connoiſſance avec la famille du Heros. Je ne feray rien de tout cela, parce que l'année de la naiſſance de Maître Gonin ne fait rien du tout à ſon hiſtoire; parce que ſa famille s'en trouveroit peut-être offenſée; parce que ſa patrie m'en ſçauroit, ſans doute, mauvais gré. On conviendra, que j'ay raiſon de garder un ſévere ſilence là-deſſus, quand on aura lû ce que je dis de ſes proüeſſes. Quant à ſon nom, celui de Maître Gonin lui fut donné par ſobriquet; & comme on a donné, & que l'on donne encore ſouvent le même nom à bien d'autres, j'ay crû qu'en le lui laiſſant, je ne ferois pas pour cela connoître ce que je veux taire. Quant au nom de la Ville où il eſt né, & à pluſieurs autres noms de perſonnes, dont il ſera fait mention dans le cours de cet ouvrage, ils ſeront tous déguiſez. La prudence l'exige ainſi, & je lui obeïrai fidelement.

Je nommerai donc Damoram, le lieu de la naiſſance de Maître Gonin. Peut-être maniera-t-on ce mot en differens ſens, afin d'en conſtruire quelque interpretation, parce qu'on s'imaginera que j'y entens fineſſe; cela ne m'embarraſſe point. Je ne ſerois pas le premier à qui l'on auroit fait dire ce, à quoy il n'auroit jamais penſé. On ne voit autre choſe dans la conduite de la plûpart de nos Commentateurs. Ils veulent avoir part à l'honneur du livre, il faut bien qu'ils y mettent du leur le plus qu'ils peuvent.

C'eſt donc à Damoram que naquit Maître Gonin. Il arrive ordinairement & heureuſement quelque prodige à la naiſſance des Grands hommes; je dis heureuſement, pour les Hiſtoriens; car rien ne les accommo-

de mieux alors qu'une merveille ; en ce qu'ils sont persuadez, (& ils ont très-grande raison de l'être) qu'elle ragoûte parfaitement une histoire. Aussi la font-ils valoir de leur mieux ; & s'il n'y en a point eu d'autre que celle que le peuple débite, parce qu'il l'a imaginée, ils ne laissent pas d'en faire leur profit & de la mettre en œuvre. Maître Gonin fut pendant le cours de sa vie un Grand Homme en sa maniere, ainsi qu'on le verra dans la suite. Il lui falloit par consequent quelque prodige, quand il commença de voir le jour. Je serois bien à plaindre s'il ne s'y en étoit pas trouvé ; ou plûtôt mon histoire manqueroit d'abord d'un grand avantage, pour en donner une favorable idée ; mais je ne suis point dans ce cas, & voici pourquoy. Il sortit du sein de sa mere au moment qu'elle y pensoit le moins, & ainsi l'on juge bien qu'elle n'eut pas besoin du ministere d'une sage femme ; aussi n'en avoit-on point appellé : car il n'avoit donné aucun avertissement qui marquât qu'on en eût besoin. Il se déroba, pour ainsi dire, lui-même du lieu où il étoit enfermé depuis neuf mois, & parut gay & gaillard, pleurant pourtant, mais d'une maniere qui faisoit croire qu'il ne pleuroit que pour rire. Ceci arriva en hyver, un mercredy & pendant une eclypse de Soleil des plus considerables. Je remarque ces circonstances, parce qu'elles ne tomberent pas à terre ; ce fut un faiseur d'horoscopes, qui leur procura son secours, pour les préserver de cette disgrace. Bien-tôt on verra comment il y réüssit. Autre circonstance veritablement prodigieuse, & qui étoit assûrement digne qu'on y fist bien de l'attention. Aussi lui donna-t-on beaucoup de relief, & peut-être bien plus qu'elle n'en meritoit ; le Lecteur en sera le juge. La voicy.

Quelques jours avant celui de la naissance de Gonin, sa mere avoit perdu chez elle une petite bourse, remplie de quelques pieces d'argent ; ce qui avoit engagé à jetter des soupçons sur une servante & sur un valet

qui

qui composoient tout le domestique de cette famille. Le valet en vouloit à la servante; c'est pourquoy il l'accusoit d'avoir volé cette bourse; & la servante qui le haïssoit à mort, ne manquoit pas de lui rendre la pareille. Le pere & la mere de Gonin les menaçoient tous les jours depuis ce temps-là de les mettre entre les mains de la Justice. Enfin quand Gonin parut au monde, il les tira de ce danger en faisant connoître leur innocence. On avoüera, que ce n'est pas sans raison, que j'appelle prodige ce que je vais dire, puisqu'on n'a jamais rien vû de si surprenant à la naissance des plus Grands Hommes de l'Univers. Sans doute personne ne dévinera la merveille qui s'est faite à l'occasion de cette bourse, & en quoy mon heros y a pû entrer pour sa part d'une maniere admirable, lui qui à peine pouvoit alors passer pour être au nombre des vivans. Que ne m'est-il permis de rappeller tous ces fameux Historiens du temps passé, pour les rendre témoins d'un spectacle si étrange, eux qui s'imaginoient avoir donné d'infaillibles prognostics du merite futur de leurs Heros, quand quelque chose d'extraordinaire avoit paru à l'instant que ceux-cy paroissoient! Mais je crains d'impatienter le Lecteur, en lui faisant trop long-temps attendre le recit du prodige que j'ay à lui apprendre. J'y viens.

L'enfant s'étant dérobé du sein de sa mere, ainsi que je l'ay dit, une nourrice qu'on lui avoit destinée quelques mois auparavant, & qu'on avoit fait venir sur le champ, parce qu'elle demeuroit dans le voisinage, s'en empara, & le tenant sur elle assise par terre le long de la cheminée auprès d'un grand feu, pour l'emmailloter, une Pie, oyseau, comme on sçait, fort domestique, fort facile à apprivoiser, qui demeuroit depuis long-temps dans cette maison, & qui y alloit çà & là familierement, en divertissant extrêmement par son caquet, entra, tenant à son bec la bourse perduë, qui avoit causé tant de rumeur, entra, dis-je,

dans la chambre où la nourrice tenoit le petit Gonin couché sur ses jambes, s'approcha de cet enfant, & lui présenta cette bourse; il avança aussi-tôt une de ses petites mains, saisit la bourse avec avidité, & la tint si serrée, qu'il fut impossible de la lui ôter. On cria alors, miracle! prodige! merveille! tout le monde de la maison, & même plusieurs voisins & plusieurs voisines accoururent pour voir une action si étonnante pour un enfant; le valet & la servante accusez, en ressentirent du moins autant de joye, que les autres en témoignoient d'admiration; en ce que cette pie les justifioit, puisqu'elle prouvoit par cette restitution, que c'étoit elle qui avoit volé la bourse. En effet c'étoit cette bête qui avoit fait ce larcin; ce qui n'est pas difficile à croire, puisque tout le monde sçait que ces sortes d'animaux sont fort sujets à dérober. Il y en a plusieurs exemples, mais on n'en trouvera aucun de ce que nôtre pie & Maître Gonin venoient de faire. Une pie vole une bourse pleine d'argent; la garde fort secretement jusqu'à la naissance d un enfant; & aussi-tôt qu'il est né, elle lui apporte cette bourse. il s'en saisit avec ardeur, la retient avec avidité, & ne la veut point laisser aller, de quelques adresses qu'on se serve, & quelques efforts qu'on faſſe pour la tirer de ses mains. Où a-t-on jamais vû une chose semblable! Ne va-t-on point dire toutefois en apprenant à quoy se reduit le recit du prodige, que j'avois fait esperer, que c'est la montagne qui accouche d'une souris? Je m'attends bien que ces gens-là ne trouvent rien de considerable que ce qui porte la figure de grands objets, raisonneront de la sorte. Il est vrai, qu'il ne se trouve icy qu'un petit enfant, une pie; une petite bourse, & quelques pieces de monnoye; mais c'est une bourse dérobée par une pie, c'est une pie qui va l'offrir à un enfant qui vient de naître, c'est un enfant naissant qui prend cette bourse & la veut absolument garder, comme s'il connoissoit déja l'utilité de ce qu'elle contient. Toutes

ces circonſtances jointes enſemble, forment un certain tout qui peut porter avec raiſon le nom d'un grand objet, d'un objet qui renferme quelque myſtere aſſez important, pour meriter qu'on y faſſe beaucoup d'attention. Un certain homme qui ſe mêloit de divination & de faire des horoſcopes, fut chargé de faire cette attention. Cet homme étoit du nombre de ceux qui font profeſſion de deviner tout ce qui doit arriver aux autres, mais qui ne ſçavent rien prévoir de ce qui le regarde. En effet, ſi celui-ci avoit prévû, que ſon métier n'étoit pas capable, ainſi qu'il l'éprouvoit, de lui fournir de quoy vivre un peu à ſon aiſe, ſans doute, il en auroit pris un autre. Quoy-qu'il en ſoit, il entreprit d'employer toutes les regles de ſon art, pour penetrer dans l'avenir, & y découvrir la deſtinée du petit Gonin. Avant que d'y travailler, il s'informa de toutes les circonſtances de ſa naiſſance, & de celles des premiers jours qui l'avoient ſuivie. Il ſçût donc, que pour naître, il s'étoit dérobé du ſein de ſa mere au moment qu'elle y penſoit le moins, que ce fut en hyver, un mercredy, pendant une grande eclypſe du Soleil; on lui apprit encore l'avanture de la Pie, ce qui ne fut pas pour lui un des moindres ſujets à reflexions. Il s'informa même de ſes Parrain & Marraine, & on lui dit, que ſon Parrain étoit un Procureur, & ſa Marraine la femme d'un Tailleur qui faiſoit une groſſe figure, après avoir acquis de grands biens, par un ſçavoir faire de ſon meſtier, plus étendu, que ceux pour qui il travailloit ne l'auroient ſouhaité. Enfin il n'oublia pas de remarquer, que ſa nourrice étoit filleule d'un Intendant devenu fort riche aux dépens d'un grand Seigneur, dont il avoit gouverné les affaires. Qu'on ne s'étonne pas de cette remarque; car on doit ſçavoir, que tout ſert, pour ainſi dire en ménage, quand il s'agit de prédictions.

Voila ſur quoy l'Aſtrologue établit ſes ſpeculations; & voici quelles déciſions il donna ſur ce qu'on vient de

lire Gonin en naissant, s'étoit dérobé lui-même du sein de sa mere. Grand préjugé, dit nôtre Astrologue, qu'il auroit de l'inclination à s'emparer du bien d'autrui, puisqu'il ne s'épargnoit pas lui-même. Les Logiciens ne trouveront pas peut-être ce raisonnement de leur goût. Mais n'importe; il faut qu'il passe, il en faut vrayement bien passer d'autres aux faiseurs d'horoscopes! Gonin nâquit en hyver. Or l'hyver dérobe, pour ainsi dire, tous les biens qui sont sur la terre; car aussi-tôt qu'il paroît, elle n'en porte plus. Donc on doit s'attendre que ce qui appartiendra aux autres & qui pourra convenir à Gonin, courra risque de disparoître en sa presence. Selon ceux de la profession de nôtre Astrologue, le Mercredi est un jour dédié à Mercure. Là-dessus, il décide, que Gonin sçauroit adroitement se rendre maître de ce qui ne lui appartiendroit pas, parceque Mercure y étoit habile; qu'il posséderoit au souverain degré l'art de bien parler, quand il s'agiroit de soûtenir ses interêts, parceque Mercure est le Dieu de l'éloquence; qu'il prendroit bien des sortes de figures, pour reüssir dans ses desseins, parce qu'au rapport des Chymistes, Mercure est le Prothée des métaux; qu'il s'insinuëroit adroitement dans tous les esprits qu'il voudroit gagner, parceque, selon les Medecins, Mercure est un furet qui par sa subtilité, se glisse par tout, pour y faire sentir par ses operations, les effets de sa force & de ses proprietez. Une considerable Eclypse du Soleil se faisoit, quand Gonin nâquit, c'est-à-dire, que la Lune déroboit alors à la terre la lumiere du Soleil; donne encore inclination dans Gonin pour ce qui ne lui appartiendroit pas. L'Astrologue tira la même conclusion du Parrain, parce qu'il étoit Procureur, de la Marraine, parce qu'elle étoit femme d'un Tailleur; de la Nourrice, parce qu'elle étoit fileulle d'un Intendant qui avoit ruïné son maître; & de la pie, parce qu'elle étoit venuë lui presenter une bourse qu'elle avoit dérobée, comme si elle avoit voulu lui témoi-

témoigner, qu'elle le reconnoissoit pour son maître dans ce métier; & parce que ce present lui avoit été si agréable, qu'il n'avoit pu consentir à le rendre. Les parens de Gonin furent si mécontens de cet horoscope, qu'*ils* délibererent long-tems, pour sçavoir s'il récompenseroient l'Astrologue de ses peines. Ils prirent pourtant le parti de ne lui pas refuser son salaire: car ils craignoient que, s'il se retiroit mal-satisfait d'eux, il n'allât divulguer ces odieuses prédictions. Ils le payerent donc assez liberalement; mais à condition qu'il n'apprendroit point à d'autres ce qu'il avoit prétendu voir dans l'avenir, au sujet de leur fils; il le leur promit, & ne le leur tint apparamment pas parole; puisque tout ce qui s'étoit passé à cet égard, est venu jusqu'à moy. Aussi lui étoit-il glorieux que tout le monde en fût instruit, puisque tout ce qu'il avoit prédit, est arrivé.

Une petite reflexion sur cet horoscope, il me semble qu'il la merite. Est-il bien vray, que la prédiction a été faite ainsi que je la donne? ou est-ce par hazard, que l'évenement s'est trouvé conforme à la prédiction? à dire vray, je croy, qu'on a raison de faire ces deux questions; & aussi-bien sur tous les horoscopes, que sur celui-ci. Quant à la premiere: il arrive souvent qu'on rapporte des prédictions qui n'ont jamais été faites dans les circonstances dont on les accompagne, ou qui n'ont été faites qu'après l'évenement: c'est pourquoy on les trouve si justes, qu'il est difficile de ne les pas admirer. Je n'assureray point que celle dont il s'agit, soit de ce nombre. Tout ce que je puis dire, c'est que je l'ay appriſe par tradition; & j'ose assurer que les traditions sur ces sortes de matieres, me sont fort suspectes. Si elle a été faite veritablement, je soûtiens, sans hesiter, que c'est par hazard, que l'évenement y a répondu. Au lieu d'insister là-dessus, pour appuyer mon opinion, j'aime mieux renvoyer le Lecteur à deux livres nouveaux, dont l'un est intitulé:

L'Histoire

L'Hiſtoire des imaginations extravagantes de M. Ouſle, & l'autre, *les Coudées franches*. Cette matiere y eſt traittée avec plus d'étenduë & de force, qu'il ne me ſeroit permis d'en employer ici. Car une longue digreſſion interromperoit trop le fil de mon hiſtoire.

Revenons au petit Gonin. On ne put lui tirer la bourſe, que, quand il fut endormi. Et étant éveillé, il parut qu'il la cherchoit de ſes mains. On prit plaiſir à lui préſenter quelque linge pour voir s'il s'y tromperoit: mais bien loin d'en faire cas, il le rejettoit, & quand on mettoit la bourſe en la place, il s'en ſaiſiſſoit avec autant de goût que la premiere fois. Que de raiſonnemens differens on fit ſur ce manége! Un joüeur aſſûroit qu'il aimeroit les bourſes de jettons, &, par conſequent, le jeu; un paraſite prétendoit qu'il vivroit ſouvent ſur la bourſe d'autrui: un Marchand vouloit abſolument perſuader, qu'il embraſſeroit le commerce, à cauſe qu'on appelle bourſe le lieu où les Negotians s'aſſemblent. Un Perruquier même ſe mêla de donner ſon explication, diſant, qu'il auroit des cheveux ſi longs & en ſi grande abondance, qu'il ſeroit obligé de les mettre dans une bourſe, pour en être moins embarraſſé. Toutes ces prédictions, comme on voit, ſont bien pitoyables; mais il faut s'attendre à cela, quand il s'agit d'interpréter les grands évenemens. Chacun veut opiner en ſa maniere; & tres-rarement attrape-t-on la verité. C'eſt une hardie entrepriſe, que de décider ſur l'avenir. Les hommes s'en ſervent ſouvent, pour ſe joüer les uns des autres, & preſque toûjours il ſe joüe de tous ces joüeurs. Au reſte, celui qui rencontra le mieux, ce fut l'Aſtrologue, & enſuite un Paiſant qui le ſeconda parfaitement bien par ce proverbe; au plus larron la bourſe. La ſuite de la vie de Gonin prouva qu'ils ne ſe trompoient point; c'eſt ce qu'on verra par la lecture de ſon hiſtoire. Je vais conſiderer Gonin pendant quelque tems dans ſon berceau & entre les bras de ſa nourrice. Quoyque d'ordinaire

les

les enfans ne faſſent rien de bien remarquable, quand ils ſont dans cet état, je ne puis pourtant me diſpenſer de faire attention ſur celuy-ci; car enfin, il s'y diſtingue des autres en bien des manieres. Les enfans qui ſont à la mammelle ont leurs fantaiſies auſſi bien que nous. Ils crient, ils ſe tourmentent, ils s'impatientent, ils ſe fâchent. Pour les appaiſer, pour les amuſer, on leur donne des joüets, on ſe met en differentes poſtures devant eux, on leur fait du bruit. Quant à Gonin, le bruit le fâchoit, au lieu de l'appaiſer. Dans quelque agitation qu'il fût, ſi quelqu'un marchoit doucement & ſur le bout des pieds, il ſe tranquilliſoit d'abord, & ſoûrioit à celuy qu'il voyoit prendre cette précaution. On lui donna un hochet; mais il ne vouloit pas qu'on en fit ſonner les grelots, il tâchoit même de les ôter, comme pour marquer, que le bruit qu'ils pourroient faire, ne l'accommoderoit point du tout. De tous les joüets, ceux qu'il aimoit le plus, c'étoient les clefs; non pas qu'il prît plaiſir à les entendre brimbaler, ainſi qu'on en agit, pour faire taire les autres enfans, quand ils crient; il ne demandoit qu'a les manier. Il les tenoit par l'anneau, & les tournoit tantôt à droit, tantôt à gauche, comme on a accoûtumé de faire, quand on s'en ſert pour ouvrir où pour fermer. Un jour un Serrurier étant entré pour ouvrir un coffre, dont on avoit perdu la clef; Gonin lui tendit les bras [quel bon naturel, quelle tendreſſe pour un Serrurier!] il n'ôta point la veuë de deſſus lui; pendant tout le tems qu'il reſta dans la chambre, & demeura triſte le reſte de la journée, aprés qu'il en fût ſorti. Les maſques font toûjours peur aux enfans; pour lui, il s'en divertiſſoit; plus on lui en montroit de ſortes, plus on lui faiſoit plaiſir. Grand pronoſtique, dit-on, qu'il aimeroit à ſe déguiſer. Ses differentes metamorphoſes prouverent dans la ſuite, qu'on ne s'étoit pas trompé en portant ce jugement.

Auſſi-tôt qu'il commença de parler, il donna des preſſen-

preſſentimens de beaucoup d'eſprit, de jugement, de prudence & de memoire. On lui trouva même toutes ſortes d'humeurs, mais preſque toûjours accommodées à celles de gens à qui il avoit à faire. Il falloit voir la peine qu'on avoit à lui faire dire un oüi ou un non. Quand il ne pouvoit abſolument s'en diſpenſer, il tâchoit de ne point prononcer ces deux mots, il les exprimoit ſeulement par des ſignes; & ſouvent on étoit obligé de s'en contenter. Rarement diſoit-il ſans neceſſité, ce qu'il penſoit. On voyoit déja en lui une diſſimulation, qu'on ne trouve preſque jamais dans les enfans de ſon âge. Le ſilence ne lui coûtoit rien. Plus il avançoit en âge, plus ces qualitez ſe dévelopoient & ſe faiſoient connoître.

Il avoit une adreſſe admirable pour les tours de mains. Il apprit étant âgé de ſix à ſept ans à jotier des gobelets & de la gibeçiere, il s'en acquitoit avec tant de ſubtilité, qu'il y ſurpaſſoit les plus habiles maiſtres. Il en inventa pluſieurs qui nous ſont reſtez; & c'eſt de-là qu'on commença de lui donner le nom de Maiſtre Gonin. En voicy un entr'autres, qu'il imagina, & que je n'ay veu faire à perſonne: je n'aſſûreray pourtant pas pour cela, que perſonne ne l'ait fait. Quoy qu'il en ſoit, on ne ſera peut-être pas fâché de le voir ici. Le voici, avec la maniere de l'executer.

Ayant ſa gibeciere attachée devant lui, il en tiroit un jeu de cartes, & le montroit à la compagnie, permettant de l'examiner, pour voir s'il n'y manquoit rien, & s'il n'y avoit point de fraude: puis il reprenoit ce jeu d'entre les mains de celui qui l'avoit, le mettoit ſur la table, & il n'y touchoit plus, que pour faire ſon tour. Aprés ce manége il tiroit auſſi de ſa gibeciere un petit miroir pliant, l'ouvroit & le montroit tout-ouvert auſſi à tout le monde, de ſorte qu'on voyoit que la glace ne repreſentoit rien que les objets qui lui étoient repréſentez, ainſi que font les autres miroirs. Aprés ce ſecond manége, il le fermoit, & le mettoit auſſi

auſſi ſur la table. Il reprenoit ce jeu de cartes dont j'ay parlé, le meſloit beaucoup, & en donnoit une à tirer au hazard, par le premier des ſpectateurs qui s'offroit pour cela, ſans pourtant montrer le deſſus des cartes, c'eſt-à-dire le côté où elles ſont figurées. Quand on avoit tiré cette carte, il prioit qu'on la remarquât bien: on la lui rendoit, &, ſans la voir, il la mettoit avec les autres, & les laiſſoit ſur la table. Cela fait, il reprenoit le miroir, l'ouvroit, & l'on y voyoit repreſentée la carte qu'on avoit choiſie. On dit que la premiere fois qu'il fit ce tour, une Dame du nombre de celles qui traitent de ſortilege, tout ce qu'elles ne comprennent pas [& c'eſt par conſequent beaucoup de choſes] en fut ſi effrayée, qu'il s'en fallut peu qu'elle ne tombât évanouïe; elle ſortit ſur le champ, quelques remontrances qu'on lui fiſt, pour la tirer de ſon erreur, afin de la retenir: & jamais depuis elle ne voulut, n'y parler à Gonin, n'y r'entrer dans la maiſon de ſon pere, quoyqu'elle eût été juſqu'alors extremement de leurs amies. Il n'y avoit pourtant rien en tout cela, qui ne fût fort naturel. Quelques préparations avec quelques ſoupleſſes de mains avoient operé ce prétendu prodige: & c'eſt à quoy il faut réduire preſque tous ceux qui nous ſurprennent. On fait bien des merveilles de toutes les ſortes, quand on a beaucoup d'adreſſe pour engeoler & pour agir: non ſeulement quand il s'agit de tours de gibeciere, mais encore d'autres tours ſur des ſujets bien plus importans. Que j'en rapporterois ici d'exemples, ſi je ne ſçavois, qu'il ne faut pas toûjours dire ce qu'on voit & ce qu'on ſçait! nous en trouverons ſouvent de cette ſorte en chemin dans l'hiſtoire de mon heros. Je ne feray point ſcrupule de les revéler, puiſque je m'y ſuis engagé par mon deſſein, & que je ſuis certain qu'il ne m'en ſçaura pas mauvais gré: il eſt trop bien déguiſé, pour pouvoir être reconnu. Revenons à nôtre petit prodige: car j'ay promis d'apprendre la maniere de l'executer, & par conſe-

quent,

quent, d'en découvrir le mystere. Gonin avoit deux jeux de cartes, dont l'un étoit un jeu ordinaire : & l'autre n'étoit composé que d'une seule sorte de cartes, par exemple, si on veut de sept de trefle. D'abord il montroit le veritable jeu, & le donnoit à examiner, puis le prenoit & le mettoit dans sa gibiciere, de telle sorte pourtant qu'il paroissoit ne l'avoir pas mis : car il retiroit dans le moment, comme s'il se ravisoit, sa main de sa gibeciere avec un jeu, & le mettoit sur la table : mais ce n'étoit plus le même, c'étoit seulement celui des sept de trefle. Tout ceci se faisoit avec tant d'agilité & si viste qu'on ne doutoit pas que ce jeu qu'on voyoit sur la table, ne fust celui qu'on avoit exactement visité. On juge bien, que, quand ensuite il donnoit à choisir une carte, on ne pouvoit pas en prendre une autre, qu'un sept de trefle. Avant que de faire son tour, il avoit préparé deux miroirs plians fort semblables par l'exterieur, tant en grandeur qu'en figure, l'un avoit une veritable glace, & l'autre n'en avoit qu'une fausse, c'est-à-dire, un simple verre, derriere lequel étoit un morceau d'étoffe noire, ce qui le faisoit paroître un veritable miroir ; & avant que de joüer, il avoit mis un sept de trefle entre le verre & ce morceau d'étoffe noire. Et dans le jeu, il faisoit à l'égard de ces miroirs, pour mettre l'un en la place de l'autre, le même manége, que pour changer les jeux de cartes : mais avec cette précaution de plus, c'est de ne pas tenir long-tems en veuë celui où la carte etoit representee, de peur qu'on ne reconnût qu'il étoit faux. Le principal dans ce mestier, c'est d'escamoter subtilement.

On a prétendu encore (je ne l'assureray pourtant pas) que c'étoit lui qui avoit inventé un autre tour, qui auroit encore bien plus effrayé la Dame, dont j'ay parlé ci-devant, si elle l'avoit vû faire ; car il sent beaucoup plus le sortilege, puisqu'il se fait par le secours de quelques paroles. Il n'y a toutefois pas plus de magie à l'un

l'un qu'à l'autre. Je l'ay donné autrefois à un fameux Mathematicien, & il l'a placé dans un de ſes ouvrages. Cela ne doit pas, je croy, m'empêcher de le mettre encore ici; car peu ſongent à chercher dans les livres de Mathematiques ces ſortes de divertiſſemens. Il s'agit entre trois choſes & trois perſonnes, de deviner ce que chaque perſonne aura caché de ces trois choſes. Par exemple. On met ſur une table une bague, un étuy & un évantail, & on dit à trois perſonnes de cacher chacune ce quelle voudra; on met ſur la même table vingt-quatre jettons. Avant que de commencer, le joüeur a numeroté en lui-même chaque perſonne. Je ſuppoſe que les noms de ces trois perſonnes ſoient, Alexandre, Pompée, Ciceron. Il aura donné le nombre 1. à Alexandre, le nombre 2. à Pompée, & le nombre 3. à Ciceron. Il prend de ces vingt-quatre jettons qui ſont ſur la table, & en donne un à Alexandre, deux à Pompée, & trois à Ciceron; de ſorte qu'il n'en reſtera plus que dix-huit. Il a auſſi appellé interieurement chaque choſe qu'on doit cacher des noms des trois premieres voyelles; ſçavoir la bague ſera A, l'étuy ſera E, & l'éventail ſera I. Ayant pris interieurement ces précautions, il ſe retirera, afin qu'il ne puiſſe rien voir de ce qu'on va faire; puis il dira: que „ la perſonne qui a caché la bague, prenne autant de „ jettons que je lui en ay donné, [ce qui ſe doit faire:] „ que celle qui a caché l'étuy, prenne le double des „ jettons que luy ay donnez: que celle qui a caché l'é- „ ventail, prenne quatre fois autant de jettons que je „ luy en ay donné". Cela fait, il en doit reſter ou un, ou deux, ou trois, ou cinq, ou ſix, ou ſept. Il revient enſuite vers la table: & examine combien il en reſte en effet. Et pour deviner, il ſe ſert de ces paroles: *Par fer. Ceſar. Jadis. Devint. Si grand. Prince.* Il faut remarquer qu'il ſe ſert de *par fer*, quand il ne reſte qu'un jetton; de *Ceſar*, quand il en reſte deux; de *jadis*, quand il en reſte trois; de *devint*, quand il en reſte cinq;

cinq ; de *si grand*, quand il en reſte ſix ; & de *Prince*, quand il en reſte ſept. Les voila diſpoſez ſelon cette remarque pour en faciliter l'uſage.

Par ſer.	*Ceſar.*	*Jadis.*	*Devint.*
1.	2.	3.	5.
Si grand.		*Prince.*	
6.		7.	

Il faut encore remarquer, que la premiere ſyllabe de chacun de ces mots ſignifie celuy à qui l'on a donné le nombre 1. & la voyelle de cette ſyllabe, la choſe cachée à qui l'on a donné le nom de cette voyelle ; la ſeconde ſyllabe ſignifie la ſeconde perſonne, & la voyelle de cette ſeconde ſyllabe ſignifie la choſe cachée qui porte le nom de cette voyelle ; par conſequent on connoît par qui deux choſes ont été cachées ; la troiſiéme eſt enſuite facile à deviner, & ainſi du reſte. Voicy un exemple de cette operation pour la rendre plus intelligible. Je ſuppoſe que le joüeur n'ait trouvé de reſte que trois jettons. Pour deviner, il prendra le mot *jadis*, & connoîtra qu'Alexandre a caché la bague ; & cela parce qu'Alexandre a le nombre 1. & que la lettre A ſe trouve dans cette premiere ſyllabe, qui eſt le nom qu'on a donné à la bague ; il connoîtra enſuite, que Pompée a caché l'éventail, parce que Pompée a le nombre 2. & que la lettre I ſe trouve dans cette ſeconde ſyllabe, laquelle lettre I eſt le nom qu'on a donné à l'éventail. Il concluëra de-là, que c'eſt Ciceron qui a caché l'étuy qui reſte. Voila en quoy conſiſtoit tout le ſtratagéme : je ne ſçay ſi je l'auray expliqué auſſi-bien que je le comprens : quoyqu'il en ſoit, je n'ay pas pû mieux faire.

Si en effet Gonin, qui étant dans ſa plus tendre jeuneſſe, a inventé ce tour de paſſe-paſſe, on doit juger, qu'il étoit tres-capable d'en inventer bien d'autres. Après cela, tout ce qu'on lira de lui dans le cours de

de cet ouvrage, ne doit pas aſſurément ſurprendre.

Il y a pluſieurs petites hiſtoires ſur ſon compte, où l'on rapporte les tromperies qu'il faiſoit à ſes petits camarades pour les attraper. Ils le craignoient tous, & cependant ils le recherchoient toujours, & ne pouvoient le quitter. Il avoit pris une ſi grande autorité ſur eux, par une je ne ſçay quelle maniere imperieuſe, ſoûtenuë par l'adreſſe de ſon eſprit, qu'il leur faiſoit faire tout ce qu'il vouloit; & par la même adreſſe, il les attiroit & les engageoit ſi agreablement, qu'ils ſe faiſoient un plaiſir de leur joug. Entre pluſieurs tours qu'il leur joüa, en voici un qui merite d'être raconté.

Un jour qu'il étoit avec eux: c'eſt-à-dire, avec quatre jeunes enfans comme lui, chez le pere d'un d'eux pour y paſſer l'après-dinée à ſe divertir enſemble, on leur donna à chacun un orange, & chacun la ſerra dans ſa poche. Gonin ſe mit dans l'eſprit d'avoir par ſurpriſe toutes ces oranges pour lui ſeul. Ce n'étoit pas tant la gourmandiſe qui lui mettoit ce deſſein dans la tête, que le plaiſir d'uſer de quelque ſupercherie. S'il leur avoit marqué qu'il les ſouhaitoit, on prétend qu'ils les lui auroient accordées, tant ils avoient de diſpoſition à ne lui rien refuſer. Mais il étoit d'un caractere à faire plus de cas de ce qu'il gagnoit par adreſſe, que ce qu'on lui donnoit de bon cœur. Il y a un jeu qu'on appelle, le jeu de l'Abbé: les regles de ce jeu ſont celles-ci. Un de la compagnie prend le nom d'Abbé: & étant choiſi d'un commun conſentement pour ce perſonnage, tous les autres ſont obligez ſous de certaines peines, de faire generalement tout ce qu'il fait. Il propoſa de ſe divertir à ce jeu: tous y conſentirent d'autant plus volontiers, que rarement les enfans refuſent ils un jeu, tel qu'il ſoit: & que c'étoit aſſez pour lui de marquer de ſouhaiter d'eux une choſe, pour être aſſuré de l'obtenir. On n'heſita pas à le choiſir pour Abbé, auſſi s'y attendoit-il parfaitement. Il commença par faire plu-

ſieurs choſes indifferentes, & qui ne tendoient qu'à de tres innocens plaiſirs, comme de remuer le bras d'une certaine maniere, de chanter, danſer, faire des mines, & tous l'imiterent avec une tres-exacte préciſion. Les voyant en ſi beau train, & ſi fidéls à le copier, il tira ſon orange de ſa poche, & l'alla porter ſur une table dans une antichambre qui étoit entre la ſale où ils joüoient & l'eſcalier, & revint s'aſſeoir ſur une chaiſe. Ils allerent auſſi tous porter leurs oranges ſur cette table, & vinrent s'aſſeoir comme lui. Il reſtat quelquetems dans cette ſituation, & tous auſſi demeurerent aſſis. Il ſe leva, alla ſe mettre à genoux, & fit pluſieurs prieres, c'eſt-à-dire, celles qu'il étoit certain qu'ils ſçavoient auſſi-bien que lui. Ce qui dura aſſez longtems, & cela pour lui donner le loiſir d'executer ce qu'il avoit entrepris, quand, pour ſuivre les loix du jeu, ils ſe mettroient pareillement à prier. Il ſe leva & alla dans l'antichambre. Ils ſe mirent auſſi à prier, & pendant qu'ils faiſoient bonnement oraiſon, il prit toutes les oranges, & ſe retira chez lui. Leurs prieres faites, ils allerent auſſi dans l'antichambre, afin de ne manquer en rien aux loix du jeu. Mais quand ils ne trouverent ni leur Abbé, ni leurs oranges, ils furent fort embarraſſez, non pas qu'ils cruſſent être trompez; mais c'eſt qu'ils ne ſçavoient où le prendre: & qu'ils ſe croyoient pourtant obligez de faire ce qu'il faiſoit alors. Ces pauvres enfans le chercherent par tout dans cette maiſon. Enfin un des plus aviſez qui ſoupçonnoit le tour, qu'on leur avoit joüé, dît qu'il falloit l'aller chercher chez ſon pere, & qu'aſſurément on l'y trouveroit. Lui de ſon côté, ne doutant point qu'ils ne lui rendiſſent cette viſite, les attendoit en mangeant les oranges, & en méditant une défaite ſi adroite & ſi hardie, que bien loin de paſſer dans leur eſprit pour être de mauvaiſe foy, il leur perſuada qu'ils étoient eux-mêmes coupables, & qu'ils meritoient d'être mis à l'amende. En effet, auſſi-tôt qu'ils furent entrez, il leur

fit

ſit dire de reſter-là, ſans parler, juſqu'à ce qu'il eût expedié la derniere orange: puis il mit la tête à la feneſtre, & après y avoir reſté quelque-tems, il ſe tourna de leur côté, & leur dit: Ah! ah! mes petits Meſſieurs, voila donc comment vous faites vôtre devoir! „ à la verité, vous eſtes venus ici comme moy: mais „ mangez-vous, comme moy, chacun cinq oranges? à l'amende, à l'amende". Ces enfans ſe regardoient les uns-les autres, dans un étonnement étrange. Ils étoient comme ſtupefiez, & ne ſçavoient que dire.. Enfin ils ne douterent point qu'ils n'euſſent tort. Lui cependant, par un excès de bonté, leur dit: allez, parce que vous étes mes camarades, je vous le pardonne, à condition pourtant, que vous me pardonnerez auſſi, s'il arrive que je manque à mon devoir la premiere fois que nous joüerons.

Quel progrez Gonin ne devoit-il pas faire dans l'art des bons tours, puiſqu'étant ſi jeune, il en ſçavoit joüer un comme celui-ci! Il y en a bien d'autres que je paſſe ſous ſilence, de peur que quelques Lecteurs ne s'accommodent point de voir ſi long-tems des eſpiegleries d'enfans ſur la ſcene Voila bien des bagatelles, diront peut-être quelques-uns. Oſerois-je leur remontrer, qu'il ne faut gueres attendre autre choſe d'un enfant? Oſerois-je leur dire encore qu'il arrive rarement, que l'on trouve dans les enfans ce que je viens de dire de Gonin, tant par rapport à ce qu'il a fait, qu'à ce qui lui eſt arrivé dans les premieres années de ſa vie? Oſerois je enfin ajoûter que preſque toûjours ce que nous voyons de plus grand dans la conduite des hommes a commencé par de petites choſes? Si nous pouvions pénetrer dans la ſource de la plûpart des plus conſiderables évenemens: que nous ſerions étonnez en faiſant comparaiſon de ce qu'ils ſont dans leur cours avec ce qu'ils étoient dans leur origine! Il eſt bon ſouvent pour l'honneur de ce qui nous ſurprend, de ce qui attire nôtre admiration, de ne pas trop faire de ces for-

tes de comparisons... Mais je me jette insensiblement dans la morale, & ce n'est pas de cela dont il s'agit à présent : les moralitez m'écarteroient trop de mon sujet : l'histoire de Gonin m'en fournira assez par elle-même : & ainsi je juge à propos de revenir à lui, & de le considerer par de nouveaux endroits.

CHAPITRE II.

Les progrez que fit Maistre Gonin dans l'art d'écrire, étant encore fort jeune. Quelques-unes des preuves qu'il donna de ces progrez. Il se venge avec beaucoup de malignité de la fille de son Maistre à écrire, qui lui avoit causé quelque chagrin. Ce que produisit cette vengeance.

IL ne faut pas croire que Gonin ne s'occupât d'autre étude, que de faire des tours aux uns & aux autres, ainsi qu'on vient d'en voir un échantillon. Il est vray, qu'il y avoit une inclination naturelle : mais il ne laissoit pas pour cela de s'appliquer à des choses plus serieuses & plus importantes pour la suite de sa vie. Ses parens n'épargnerent rien pour le faire instruire de tout ce qu'on apprend d'ordinaire aux enfans, tant pour contribuer à leur établissement, que pour les rendre utiles & supportables dans la societé civile. Il écrivoit parfaitement bien, il excelloit même en toutes sortes d'écritures. Dans les commencemens, son Maître eut bien de la peine à obtenir de lui, qu'il apprît la lettre ronde : & comme il connoissoit son humeur, il disoit quelquefois par plaisanterie, qu'il n'aimoit pas la lettre ronde, parce qu'il n'aimeroit pas à agir rondement. Il s'y perfectionna pourtant dans la suite. Quelques uns disent, que c'étoit ce bon mot de son Maître, qui l'y avoit engagé.

Etant

P. H. Boutatt f.

Etant à l'Ecole, pour s'inſtruire dans cet art, il ſe mit à contrefaire toutes les écritures de ſes camarades. On prétend que ce ne fût pas avec deſſein de faire uſage de cette habileté. C'eſt, dit-on, que d'abord quelques pareſſeux d'entre ſes compagnons l'y exciterent, en lui promettant quelque recompenſe, ſelon leur pouvoir, s'il vouloit bien faire pour eux leurs exemples. C'eſt ainſi, comme on ſçait, qu'on appelle les ouvrages de ceux qui apprennent à écrire. Soit que le hazard ou l'intention ait produit cette habileté, il ne s'eſt peut-être pas trouvé d'homme qui en ait eü autant que lui. Son Maître en fut ſurpris & même fâché, prévoyant que les conſequences en pouvoient être dangereuſes pour ſon diſciple. En effet, quand on ſçait écrire comme un autre, & que l'on a à eſperer quelque avantage conſiderable, ſi l'on écrit pour lui, la tentation peut devenir ſi forte, qu'il faut avoir bien de la probité de reſte, pour n'y pas ſuccomber.

Il ſongea à ſe former une ſignature, preſque auſſi-tôt qu'il commença à former des lettres. Choſe fort extraordinaire, & qui donna matiere à bien des raiſonnemens ſur l'avenir, c'eſt qu'il s'étudia en même tems à imiter de ſon mieux les ſignatures des autres, & il y reüſſit admirablement. Par tout où il trouvoit des contracts vieux & nouveaux, des billets, des promeſſes, des lettres de change, des lettres miſſives, enfin quelque expedition, quelque écriture que ce fût où il y eût une ſignature, il ne la laiſſoit point ſortir de ſes mains qu'il n'en eût fait une copie. Et ſur ce qu'on lui remontroit, que cet exercice ne pouvoit apporter aucune utilité qui ne fut dangereuſe, il répondoit qu'il n'avoit aucun deſſein de faire uſage de ſa ſcience à cet égard; mais qu'il prétendoit par là prendre des précautions, afin que ſa maniere de ſigner ne reſſemblât à aucune autre; car, ajoûtoit-il, ne ſçachant pas comment les autres ſignent, je pourrois par hazard ſigner comme eux. Voila ce qui s'appelle prendre ſes meſu-

res de bien loin, pour ne pas s'expoſer aux tromperies des hommes. Un défiance ſi prématurée ne donne-t-elle pas lieu de ſoupçonner que comme ou ſonge un peu trop-tôt & trop creux en fait de fineſſes, ou pourra peut être devenir trop fin ? Un ſoupçon à cet égard jetté ſur Gonin, étoit aſſurément bien fondé : en voici la preuve.

Son Maître d'écriture avoit une Fille, jeune, jolie, & en âge de produire une paſſion ; mais auſſi ſage, qu'un pere raiſonnable le pouvoit ſouhaiter. Il y avoit entre elle & Gonin une de ces, je ne ſçai quelles, antipathies qu'on ne définit ordinairement, qu'en diſant qu'on ne les peut exprimer. Il y avoit preſque toûjours quelque querelle entr'eux ; ils ne ſe pouvoient ſouffrir l'un-l'autre. La Demoiſelle faiſoit au Jeune homme autant de chagrins qu'il s'en preſentoit d'occaſions ; & celuy-ci fort mal endurant [car il n'étoit pas encore en âge d'avoir des ménagemens pour le beau Sexe, & de lui faire des ſacrifices, ſans ſçavoir pourquoy] celuy-ci, dis-je, fort mal en durant, ne laiſſoit paſſer auſſi aucunes des occaſions qui lui fourniſſoient quelques moyens de la mortifier. Il arriva au milieu de cette meſintelligence, que le Maître n'étant point dans ſon Ecole, Gonin y détourna tous les écoliers de faire leur devoir, les amuſant par mille tours de ſoupleſſe, & je ne ſçay combien de ſortes d'eſpiegleries, dont il les divertiſſoit. Son ennemie en fut quelque tems témoin, & marquoit même s'en divertir autant que les autres ; & cela malicieuſement, afin que ſa preſence le mettant en train, il mit toute cette Jeuneſſe en deſordre, & qu'il ſe rendît ainſi parfaitement digne de la mercuriale qu'elle lui preparoit. Son pere étant arrivé, elle le va trouver ſur le champ, & prenant toutes les mines qu'elle jugea les plus perſuaſives, pour l'engager dans un reſſentiment, elle l'inſtruiſit de tout le dérangement que Gonin avoit cauſé dans l'école. Cet homme qui étoit naturellement fort colere, y entre

tout

tout furieux, prélude par un ſoufflet qu'il lui applique à force de bras, commande à tous les autres de lui en faire autant, & les menace de les chaſſer, s'ils ne vouloient pas lui obéir. Mais comme ils l'aimoient tous, parce qu'il leur faiſoit, par ſon humeur mievre, plus de plaiſir que de mal, ils reſterent chacun en ſa place, ſans dire un ſeul mot, témoignant par cette ſituation, qu'ils n'étoient point diſpoſez à accorder ce qu'on leur demandoit. Le Maître devient encore plus furieux à la veuë de cette deſobeïſſance; mais il n'y eut que ceux qui ſe trouverent auprès de lui qui s'en reſſentirent. Après leur avoir donné, ce qu'on appelle en termes d'Ecoliers, quelques bonnes taloches, il ſe retira, reprit ſes eſprits, & inſenſiblement ſa tranquilité. On dit d'ordinaire, & l'on a raiſon, qu'il ne faut point expoſer ſon pouvoir, c'eſt-à-dire, commander, quand il y a grande apparence qu'on ne ſera point obeï. Nôtre Maître Ecrivain venoit de tomber dans cette imprudence, & le reconnut auſſi-tôt qu'il fut devenu plus tranquille. Il ſe trouva entre deux extremitez tout-à-fait deſagreables, ou de voir ſon autorité mépriſée, ou de chaſſer de ſon Ecole tous ſes Ecoliers, puiſqu'il leur avoit aſſûré, qu'il les chaſſeroit, s'ils ne lui obeïſſoient pas: il ne trouvoit pas ſon compte à prendre ce dernier parti: car il auroit perdu en un ſeul jour une grande partie du revenu qui le faiſoit ſubſiſter avec ſa famille. Environ quatre-vingt écoliers qui lui donnoient deux écus par mois, faiſoient un objet de ſomme aſſez conſiderable, pour que la perte lui en dût être ſenſible. Il ſe reduiſit donc à changer le commandement qu'il leur avoit fait de ſouffleter Gonin, en quelques petites mortifications qui leur fuſſent perſonnelles, afin du moins de ne pas perdre tout-à-fait ſon autorité.

Cependant Gonin penetré de chagrin pour tout ce qui venoit d'arriver, & auſſi ſenſible au commandement qu'on avoit fait à ſes compagnons, qu'au ſoufflet

qu'il avoit reçû songea à la vangeance, non pas contre son Maître, car il reconnoissoit de bonne foy, qu'il lui avoit rendu justice, mais contre sa fille qu'il soupçonna être la source de sa disgrace : il prit si bien ses mesures, qu'il apprit avec certitude, que c'étoit elle qui avoit animé son pere contre lui : il la haïssoit trop pour lui pardonner cette trahison : il resolut donc de lui joüer un tour de son métier ; & voici comment il s'y prit.

Avant pourtant que d'en écrire l'histoire, il est bon que je donne un nom à cette fille, & un à son pere, afin d'en mieux faciliter l'intelligence, & de n'être pas obligé de repeter toûjours les noms generaux de pere & de fille, qui, ce me semble, ne fixent pas assez l'imagination sur les personnes qu'ils designent, parce qu'ils peuvent s'appliquer à plusieurs autres. J'appelleray donc Graphir ce M. d'écriture, & je donneray celuy de Marianne à sa fille. Entre tous les écoliers de Graphir, il y en avoit un que j'appelleray Dinal, fils d'un riche Financier que je nommeray Capion.

C'est sur Dinal qu'il établit le fondement de la supercherie qu'il resolut de faire à Marianne. Il trouva moyen d'avoir de son écriture, & s'exerça de telle sorte à l'imiter, quelle-même s'y seroit trompée. Il se mit donc dans l'esprit de prouver, qu'il y avoit un commerce d'amour entr'elle & Dinal. Il n'y avoit point d'autre fondement pour persuader, que ce commerce regnoit entr'eux, que parce que l'une étoit une jeune fille, & l'autre un jeune homme : car ils ne s'étoient peut-être pas parlé quatre fois ; encore, s'ils s'étoient parlé, ce n'avoit été qu'en passant, & en presence des autres. On peut assurer qu'ils n'avoient jamais pensé à se faire l'amour, du moins il n'y en avoit pas eu jusqu'alors la moindre apparence. Gonin ne laissa pas d'entreprendre de le prouver. Il sembloit, que quoyqu'il fût fort jeune, & par consequent sans experience, il ne laissoit pas de sçavoir, que rien n'est si facile,

facile, que d'inſinuer des ſoupçons ſur cette matiere, particulierement, quand on ſçait conduire auſſi bien qu'il fit les manieres de les établir, ainſi qu'on va le voir. Il écrivit une lettre anonyme à Capion, pere de Dinal, & dans cette lettre il en mit une autre, qu'il prétendoit faire croire avoir été écrite à Dinal par Marianne.

LETTRE DE GONIN à CAPION.

Vos intereſts, MONSIEUR, *me ſont trop chers, pour ne pas vous donner avis de ce qui ſe paſſe entre Monſieur vôtre Fils & la Fille du Maître chez qui je va pour apprendre á écrire. Voici une lettre qui vous en inſtruira mieux que tout ce que je pourrois vous en dire. Je ne vous mande pas comment elle m'eſt tombée entre les mains, parce qu'outre que je me cache, pour des raiſons qui m'y engagent, c'eſt qu'il ſeroit inutile de vous l'apprendre. Il vous doit ſuffire de voir ſi en effet elle eſt de cette Damoiſelle; c'eſt à vous à vous en rendre certain. Quant à moy, je vous en aſſûre, ſans prétendre pourtant que vous vous en teniez à cette aſſûrance, puiſque je ne me donne point à connoître. Au reſte, je n'ay point d'autre intereſt que le vôtre, en vous donnant cet avis: car je ſuis perſuadé, qu'un Pere comme vous, à qui il reſte un ſeul Fils, a des vûës plus élevées que les ſiennes, ainſi que vous le connoîtrez par la lettre que vous trouverez dans celle-cy. Je ſuis, &c.*

Il eſt étonnant qu'un enfant de douze ans imagine une intrigue de la ſorte, & s'exprime avec tant de jugement & d'adreſſe pour la conduire. Il faut aſſurement que la malice donne de l'eſprit. En voicy encore

une

une eſpece de preuve : c'eſt la lettre prétenduë de Marianne à Dinal, qu'il avoit conſtruite.

LETTRE PRE'TENDUE de MARIANNE à DINAL.

Si vous m'aimiez autant que vous le dites, vous prendriez plus de meſures que vous ne faites, pour me voir ſouvent. Hier vous en aviez une occaſion ſi favorable, qu'il y avoit beaucoup moins de ſujet de craindre d'être ſurpris, que toutes les autres fois que nous nous ſommes vûs : vous ſçavez qu'il n'y a perſonne qui ſonge à ſoupçonner nôtre commerce; que n'êtes-vous donc plus alerte, pour profiter de cette heureuſe letargie, où tout le monde eſt à nôtre égard? Demain je ne manqueray pas de mettre où vous ſçavez le ſignal d'avis, dont nous ſommes convenus, auſſi-tôt qu'il me paroîtra que vous pourrez venir par l'eſcalier de la cuiſine, ſans rien riſquer. Faites y bien attention, je vous prie, afin qu'il n'y ait point de vôtre faute, ſi vous tardez à venir pour vous juſtifier, & pour me donner de nouvelles aſſûrances de vôtre amour. Sur tout, défiez vous de Gonin, car il a du moins autant de pénétration que de malice.

On avoüera, que voilà deux lettres des plus artificieuſement conſtruites, pour accabler d'opprobres une innocente. Il falloit encore un artifice pour les faire tenir à Capion, de telle ſorte qu'on ne pût deviner de qui elles venoient. Le jeune Gonin trouva bien-tôt cet artifice, ſa tête ne lui en laiſſoit pas manquer. On va convenir, ſans doute, que les plus vieux impoſteurs, n'ont peut-être jamais été plus loin que lui pour pouſſer une trahiſon. Ce qu'il fit, paroîtra ſi

ruſé,

ruſé, que je doute qu'on croye ce que je vais en dire. Un bon Religieux, à qui il paroiſſoit confier de bonne foy le ſoin de ſa conſcience, lui ſervit, mais fort innocenment, ainſi qu'on le va voir, dans l'execution de ce noir projet.

Il l'alla voir avec un air contrit & repentant, & lui dit, que s'étant trouvé, il y avoit quelques jours, dans le cabinet de Capion, il lui avoit volé un billet de ſix cens livres, payable au porteur; qu'il étoit depuis ce tems-là ſi fort tourmenté par l'énormité de cette action, qu'il n'avoit pas eu un moment de repos; & qu'enfin il venoit ſe jetter à ſes pieds, & implorer ſon ſecours, pour faire inceſſamment la reſtitution de ce billet, mais pourtant de telle ſorte que ſa reputation ne fût point en danger d'en ſouffrir. Il lui montra en même tems un paquet cacheté, c'étoit celui où étoient ces cruelles lettres, avec l'adreſſe à Capion, & lui dit, que ce paquet contenoit le billet, dont il s'agiſſoit, avec quelques avis. Pour me ménager, mon Reverend Pere, adjoûta-t-il, & pour ne me mettre point „ en danger d'être la victime de quelque mauvaiſe af- „ faire, par aucun ſoupçon, faites en ſorte que quel- „ qu'un mette dans la boëte de la poſte à quelque „ lieuës d'icy ce paquet; vous avez aſſez d habitudes & „ de connoiſſances, ſoit par vous, ſoit par vos amis, „ pour me procurer cette précaution. J'eſpere que la „ charité & mon ſincere repentir vous engageront à „ m'accorder cette grace."

Qui eſt-ce qui n'auroit pas donné dans un tel piege? Auſſi le bon-homme y donna-t-il dans toute l'étenduë que le fourbe pouvoit ſouhaiter. Il pleura même de tendreſſe & de compaſſion, voyant, ainſi qu'il lui paroiſſoit, un jeune homme ſi repentant de ſa faute. Et ſe perſuadant que c'étoit par la force de ſes avis & de ſes inſtructions qu'il revenoit à ſon devoir, il le releva; l'embraſſa, & lui promit de prendre ſi ſecretement & ſi exactement ſoin de ſon affaire, que le paquet ſeroit

rendu

rendu à Capion, ſans qu'il pût ſoupçonner en aucune maniere celuy qui lui avoit fait le vol. En effet, quelques jours aprés, Capion le reçût par la poſte. Ce Financier qui d'un très-bas étage, s'étoit élevé ſi haut, qu'il s'étoit, pour ainſi dire, perdu de vûë, fut pénétré d'indignation contre ſon fils, quand il apprit par ſes lettres ſon prétendu attachement. Les richeſſes immenſes qu'il avoit acquiſes, lui faiſoient regarder la famille d'un Maître d'Ecriture, comme un objet, qui bien loin d'avoir droit de faire comparaiſon avec la ſienne, n'en meritoit que du mépris. Enfin il y trouvoit ſi peu de proportion, qu'il douta ſi veritablement ſon fils étoit capable de former un projet d'alliance ſi indigne de ſon ſang: car il faiſoit bien moins d'attention ſur le ſang que lui-même avoit apporté en naiſſant, que ſur celui qui couloit dans ſes veines au milieu de ſes grandes terres, de ſes meubles ſomptueux, & de ſes Palais magnifiques. On auroit dit, qu'il s'imaginoit que ce ſang étoit devenu précieux, à meſure que ſes treſors s'étoient augmentez. Ayant donc des raiſons, ſelon lui, ſi plauſibles pour ſuſpendre ſa credulité ſur ce qu'il venoit d'apprendre, il reſolut de s'en éclaircir, avant que de faire aucune ſortie éclatante contre ſon fils & ſon Maiſtre d'Ecriture. Pour cela il jugea à propos d'avoir de l'écriture de Marianne, afin que la confrontant avec celle de la lettre qu'on lui avoit envoyée, il vît ſi en effet celle-cy étoit de la même main. Après avoir beaucoup rêvé, pour trouver moyen d'en obtenir, ſans qu'on ſe défiât de ſon deſſein, il ſe reſſouvint, qu'un de ſes Commis avoit un fils qui alloit apprendre à écrire chez Graphir. Il envoya querir auſſi-tôt ce Commis, & lui témoigna ce qu'il ſouhaitoit; il lui demanda ſur tout, de lui bien garder le ſecret, & d'engager ſon fils à obſerver la même diſcretion. On ne doute point qu'un Commis, à qui ſon Maiſtre demande un ſervice de confiance, ne ſe faſſe un plaiſir très-ſenſible & un honneur fort chatoüil-

toûilleux de le contenter : ce Commis executa l'ordre de Capion, ſi promptement, que deux jours après, il lui apporta ce qu'il lui avoit demandé. Le Financier ſe retira dans ſon cabinet, confronta les deux écritures, & les trouva ſi ſemblables, qu'il fut entierement perſuadé que c'étoit une même main qui les avoit formées. Sur le champ, il mande Graphir. Celuy-ci vient : Capion ferme la porte du cabinet où ils étoient, afin que perſonne ne fût témoin de l'entretien qu'il alloit avoir, lui preſente le papier que le Commis lui avoit apporté, & lui demande s'il connoît cette écriture ? " Oüy, Monſieur, je la connois, répondit Graphir, & cela n'eſt pas étonnant, puiſqu'elle eſt de ma „ fille. Hé bien, dit Capion, en lui preſentant enſuite „ la lettre, voici un autre papier qui ſera peut-être „ étonnant pour vous : voyez & liſez. " Le pauvre Graphir après avoir vû & lû, fut veritablement étonné. La honte couvrit ſon viſage de rougeur, & immédiatement après, la colere produiſit le même effet. Il ne ſçavoit que dire ; il relût la lettre, il examina l'écriture, & plus il reliſoit & examinoit, plus il avoit de confuſion. Enfin il dit au Financier. " Monſieur, ſelon le rapport de mes yeux, je trouve que ma fille eſt dans „ le deſordre ; mais quand je fais reflexion ſur l'éduca- „ tion que ſa mere & moy avons eu ſoin de lui procu- „ rer, & ſur les preuves qu'elle m'a toûjours données „ de la ſageſſe de ſa conduite, je me ſens beaucoup por- „ té à démentir ce que mes yeux me diſent. J'avoüe „ qu'il me paroît, que c'eſt elle qui a écrit cette lettre : „ mais je ne puis pas m'empêcher de me défier de ce qui me paroît. Capion prenant un ton goguenard, lui répondit, " Monſieur Graphir, Monſieur Graphir, quand vous ne voulez pas croire ce que vous voyez à pre- „ ſent, c'eſt, ſans doute, que vous avez toûjours tenu „ vôtre fille dans vôtre poche ; & quand même cela „ ſeroit, je ne vous conſeillerois pas de tant compter „ ſur cette admirable & ſage conduite ; rien ne s'échape „

„ ſi aiſément qu'une fille, une anguille ne gliſſe pas „ mieux". Graphir, qui vouloit ménager cet homme, parce qu'il s'y agiſſoit de ſon intereſt par rapport à ſa profeſſion, ſouffrit patiemment cette raillerie. Il dit ſeulement, qu'il alloit s'éclaircir ſur cette affaire, & qu'il lui en rendroit compte. Il partit pour retourner chez lui. En chemin, il creuſa par ſes reflexions autant qu'il pût, dans l'eſprit & dans l'humeur de ſa fille, dans ce qu'il lui entendoit dire, & dans ce qu'il lui voyoit faire tous les jours, dans les occaſions qu'elle pouvoit avoir de voir dehors ou chez lui quelque perſonne qui pût lui être ſuſpecte; & il ne trouvoit rien dans tout cela, qui répondit à ce que diſoit cette malheureuſe lettre. Il rappella toutesfois dans ſon eſprit la poche dont Capion lui avoit parlé. Il ſe dit à lui-même, qu'il eſt vray qu'une fille a bien des reſſources, pour venir à bout de ce qu'elle entreprend, quelques difficultez qu'elle y trouve, & quelque exactitude qu'on apporte à la garder. Toutes les hiſtoires qu'il ſçait, des peres & des meres trompez à cet égard, lui reviennent dans l'eſprit: enfin il arrive chez lui en faiſant ces raiſonnemens, appelle ſa fille, & lui raconte tout ce qui venoit de ſe paſſer. A peine eut-elle entendu le recit du déreglement dont on l'accuſoit, que la douleur lui ſerrant le cœur, & lui liant la langue, elle demeura ſans mouvement & ſans parole; puis tomba évanoüie. Elle reſta ſi long-tems dans cet état, qui cet affligé pere commença à deſeſperer de ſa vie. On la fit enfin revenir de ſon évanoüiſſement à force de ſecours. Elle ramaſſa tout ce qui lui reſtoit de force & de raiſon, pour dire ſeulement ces paroles: " Mon cher „ Pere, montrez-moy, je vous prie, cette lettre qui „ me fait ſi criminelle, & qui me rend ſi indigne de „ vous.

Graphir convaincu entierement de ſon innocence, & dont les entrailles avoient été extremement émuës par l'évanoüiſſement de cette ſage fille, lui répondit:

„ Vivez

entr'eux. Capion le fit expliquer de telle sorte, qu'il fut convaincu que le paquet venoit de ce Religieux, & enfin il suivit par ses informations de l'un à l'autre, si exactement cette affaire, qu'il apprit que la source de cet envoy étoit le Religieux qui passoit pour avoir soin de la conscience de Gonin, sans pourtant se persuader qu'il sçut veritablement ce qu'il y avoit dans ce paquet.

Capion & Graphir l'allerent trouver, & lui dirent tout ce qu'ils avoient appris, sans cependant témoigner qu'ils soupçonnassent nôtre jeune Fourbe d'avoir machiné cette intrigue; parce qu'ils s'attendoient bien, que la crainte de donner atteinte au secret dont il étoit chargé, l'empêcheroit de l'avoüer. Capion lui dit seulement qu'il venoit pour le remercier d'un petit paquet qu'il avoit reçeu par son moyen, & lui cita les noms de ceux qui lui avoient presté pour cela leur secours. Ce Religieux qui ne pouvoit par le nier, à cause de toutes les circonstances qu'on lui rapportoit, qui reconnut le paquet entre les mains de nôtre Financier, & qui croyoit qu'il contenoit une restitution, ainsi qu'on lui avoit fait entendre, avoüa sans scrupule, " qu'il venoit de lui. Mais il ajoûta: N'exigez point de moy, que je vous fasse connoître celui, qui me l'a „ remis: car je ne le puis en conscience. Non, mon „ Pere, je ne l'exige point de vous, répondit Capion, „ car je ne sçay que vous ne le pouvez pas. Mais est-ce „ ce paquet-ci que je tiens entre mes mains, & sçavez „ vous ce qu'il contient?" Le Pere lui dit, qu'il reconnoissoit, que c'étoit-là ce paquet, & qu'il devoit y avoir un Billet de six cens livres, payable au Porteur, dont on lui faisoit restitution. " Lisez ces deux Lettres, repliqua Capion, c'est ce qu'il contenoit. Le Pere les lut, non sans trouble, non sans étonnement, non sans douleur d'avoir contribué à conduire un si horrible stratagême: il connoissoit assez Capion & Graphir, pour être persuadé qu'ils ne lui imposoient

point. Ah ! Meſſieurs, s'écria-t-il, quel fourbe ! A qui ſe fiera-t-on, puiſqu'un enfant eſt capable ?..... Il s'arrêta-là tout court : car il s'apperçut qu'il enfiloit des exclamations qui auroient fait connoître l'auteur de cette trahiſon : mais Capion & Graphir n'avoient pas beſoin d'un plus grand éclairciſſement, parce qu'ils ne douterent pas que ce ne fuſt-là un Tour de Gonin.

Ayant quitté ce Religieux, ils s'entretinrent enſemble ſur cette maligne intrigue, convinrent, ſans heſiter, de l'innocence de leurs enfans, & ſe ſéparerent bons amis. Dinal continua d'aller chez Graphir, & Marianne reprit ſa tranquillité.

Mais Gonin n'étoit pas ſi tranquille. Comme il avoit été fort allerte, pour s'inſtruire de tout ce qui ſe paſſoit ſur cette affaire, il en apprit le racommodement, le ſoupçon qu'on jettoit ſur lui, les preuves qu'on en avoit, & prit le parti de ne plus retourner au Religieux, ni chez Graphir; auſſi n'avoit-il plus beſoin de celui-ci : car il s'étoit perfectionné dans l'écriture ; ni beſoin de celui-là : car il ne s'en ſervoit que pour la forme. Ce fut particulierement après ce cruel tour joüé à Marianne, que l'on commença de l'appeller Maiſtre Gonin. Dans la ſuite, il ſe rendit bien plus digne de ce nom, puiſqu'il n'y eut jamais homme auſſi maiſtre & auſſi habile que lui en ruſes, en artifices & en foupleſſes. Avant que d'entrer dans le détail de ſes habiletez, je juge à propos d'apprendre au Lecteur ce qui ſe paſſa entre Dinal & Marianne, depuis que Gonin avoit voulu faire croire, qu'ils étoient en commerce d'amour. J'en abregeray l'hiſtoire, afin de ne pas perdre trop long-tems de vûë mon Heros.

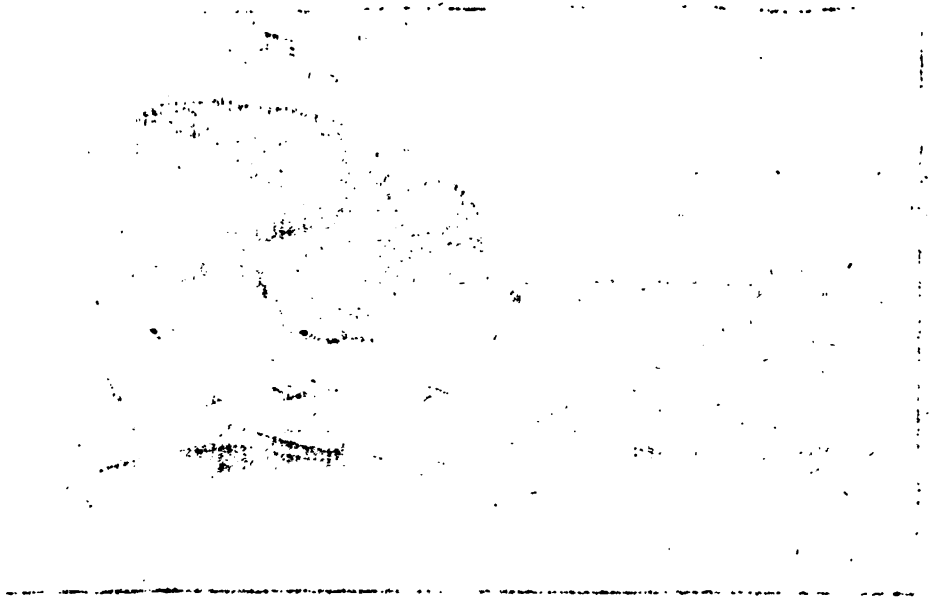
Dinal continua, ainſi que j'ay dit, d'aller chez Graphir afin d'achever de ſe perfectionner dans l'art d'écrire. La premiere fois qu'il vit Marianne, après cette rentrée, il fit beaucoup plus d'attention ſur elle, qu'il n'en avoit fait juſqu'alors. Marianne de ſon côté, ſentit, que la rogueur lui montoit au viſage, & ſe trouva

embar-

embarraſſée. La ſeconde fois. Dinal lui parla gratieuſement; Marianne lui répondit avec civilité. La troiſiéme fois Dinal lui temoigna combien il avoit de chagrin d'avoir ſervi d'inſtrument à Gonin pour lui faire de la peine. Marianne l'en remercia, & ſe ſentant diſpoſée à verſer des larmes par ce reſſouvenir, elle le quitta fort triſtement. Dinal en fut attendri; c'eſt pourquoy la quatriéme fois il lui marqua ſi vivement combien il étoit ſenſible à la douleur, qu'il lui avoit cauſée, qu'elle en fut attendrie auſſi, & trouva même quelque plaiſir de voir qu'il prenoit tant de part à ce qui la regardoit. La cinquiéme fois, cette affaire fut encore le ſujet de leur converſation, & ils y trouvoient tant de goût, qu'il ſembloit qu'ils avoient de la joye de tout ce qui étoit arrivé. La ſixiéme fois, ils parlerent moins que les autres, parce qu'ils penſoient beaucoup plus, & que ce qu'ils penſoient ne leur étoit pas pour lors aiſé à dire. La ſeptiéme fois, ils n'en dirent gueres plus qu'à la ſixiéme: mais les yeux ſe parlerent à merveille, & ſuppléerent ſi bien au ſilence que les deux Parties n'avoient point du tout beſoin d'interprête, pour s'entendre. La huitiéme fois, Dinal ſoupira ſouvent, & Marianne ne fit pas ſemblant de s'en appercevoir. La neuviéme fois, Dinal ne diſoit preſque mot, mais ſes regards demandoient extrémement permiſſion de parler; car il avoit bien des choſes à dire; & Marianne auroit bien voulu qu'il eût parlé, ſans en demander permiſſion La dixiéme fois Dinal la voyant inquiéte, il lui témoigna qu'il craignoit fort que ſa preſence ne l'ennuyât & ne lui fût importune. Marianne répondit, qu'il ne l'ennuyoit point; mais qu'elle apprehendoit qu'on ne remarquât, qu'ils ſe voyoient ſouvent, & qu'on n'en fit des raiſonnemens qui lui fuſſent auſſi deſavantageux, que la Lettre de Gonin. Car il faut remarquer, que ces entreveuës ne ſe firent pas loin à loin. Chaque jour avoit la ſienne, parce que chacun y contribuoit de ſa part & de

ſon mieux, pour en faire naître l'occaſion. Dinal apprenant de la bouche même de Marianne, qu'il ne l'ennuyoit pas, conçût de favorables eſperances, & prit enfin reſolution de s'expliquer, c'eſt-à-dire, de parler d'amour: car il l'aimoit paſſionnément, & commençoit à ne pouvoir plus vivre ſans elle. Et elle n'avoit point de plaiſir plus ſenſible, que, quand ellé étoit avec lui. Je ne veux point continuer de ſuivre pas-à-pas l'hiſtoire de cet attachement. Tout le monde ſçait, ou par ſa propre experience, ou pour l'avoir remarqué dans les autres, comment ſe conduiſent d'ordinaire les manéges de l'amour. Pour abreger, je dis donc, qu'ils s'aimerent l'un-l'autre reciproquement, toûjours en veuë du mariage; qu'ils prirent de ſi ſûres meſures, pour ſe voir ſecretement pendant quelques mois, que perſonne ne s'en apperçut, & qu'enfin, aprés bien des difficultez, principalement de la part de Capion, qui s'oppoſerent à leur paſſion, quand elle fut connuë & declarée, ils ſe marierent enſemble du conſentement de leurs peres, & vécurent dans une ſi douce & ſi étroite union, que tout le monde convenoit qu'ils ſembloient avoir été faits l'un pour l'autre. Concluons de cette petite Hiſtoire, qu'à force de dire à un homme & à une femme, qu'ils s'aiment, on leur donne avis, qu'ils peuvent s'aimer, & que rien n'eſt ſi naturel que d'être tenté de ſuivre cet avis, & de ſuccomber à cette tentation.

CHAPI-



P. B. Bouttats.

CHAPITRE III.

Maiſtre Gonin aprés s'être rendu habile dans les Langues Grecque & Latine, dans l'Eloquence & la Poëſie, s'applique pendant quelque tems à l'étude de la Theologie. Ses veuës & ſes intentions dans cette étude. Hiſtoire à ce ſujet.

DAns le tems que Maiſtre Gonin s'occupoit de l'écriture pendant quelques heures de chaque jour, ainſi que je l'ay fait voir, il s'appliquoit avec une aſſiduité ſurprenante, à l'étude des Langues Grecque & Latine, de l'Eloquence & de la Poëſie. La ſuperiorité de ſon genie, jointe avec la conſtance de ſon travail, le firent réüſſir parfaitement dans toutes ſes ſortes d'études. Je m'arrêteray peu ſur ce ſujet, afin de venir inceſſamment à des choſes plus importantes, & qui, ſans doute, paroîtront bien plus intereſſantes dans ſon Hiſtoire. Je diray donc en general, qu'il parloit également bien Latin & Grec; qu'il n'ignoroit rien de ce qui eſt neceſſaire pour former un grand Orateur, & un agreable Poëte; & que, quand les occaſions s'en preſentoient, & qu'il en vouloit prendre la peine, il mettoit en pratique avec ſuccez, & la Poëſie & l'Eloquence. Outre l'Eloquence acquiſe, il en avoit une naturelle, qui lui étoit plus que ſuffiſante dans les converſations familieres, & dans le commerce de la vie civile; perſonne ne faiſoit mieux valoir que lui une propoſition, quand ſes interêts l'engageoient à la ſoûtenir, perſonne auſſi ne détruiſoit mieux celles qui lui étoient contraires, ou qu'il trouvoit inſoûtenables. Le geſte, le ton de voix, le front, les yeux, tout cela s'accordoit ſi fidelement avec ſon diſcours, qu'il étoit

difficile de se persuader, qu'il ne dît pas vray, ou du moins, qu'il pensât le contraire de ce qu'il disoit. Quant à la Poësie, il ne s'y exerçoit d'ordinaire, que par des ouvrages satiriques. S'il avoit dessein de tromper quelqu'un, il commençoit par composer une Satire contre lui, puis la faisoit courir dans le monde; & cela, afin que donnant par avance une mauvaise idée de cette personne, elle fût moins écoûtée du Public, lors qu'elle se plaindroit de la tromperie qui lui auroit été faite. On a sçu qu'il avoit écrit contre des gens qui l'avoient comblé de bienfaits, sans autre raison, que parce que ne voulant point paroître leur être redevable, il tâchoit d'insinuer, qu'ils étoient indignes de sa reconnoissance. On a dit aussi, qu'aucune bonne reputation, quelque bien établie qu'elle fût, n'étoit point exempte de sa censure, quand il s'imaginoit qu'elle pouvoit diminuer la sienne, ou que ses interêts, tels qu'ils fussent, en pourroient souffrir. Souhaittoit-il une place, une charge, un employ? aussi-tôt des satires cruelles sortoient de sa plume contre ses concurrens. Quelqu'un avoit-il disputé contre lui, même sur des choses indifferentes? une Epigramme paroissoit le lendemain, pour donner quelque ridicule à celui qui n'avoit pas montré assez de complaisance pour son opinion. Une femme l'avoit-elle traité avec mépris? il n'y a beau sexe qui tienne, ses vers injurieux contre elle étoient les interprétes de sa vangeance. Un homme sage lui avoit-il fait une juste remontrance avec prudence & avec douceur? une Satire suivoit presque immediatement contre les faux devots, entre lesquels il ne manquoit pas de lui donner place. Toutefois pour mieux cacher son jeu, plus il maltroitoit quelqu'un par ses Poësies, plus il leur faisoit des caresses. Mais avançons chemin, & parlons de ce que j'ay promis pour ce Chapitre, c'est-à-dire, du progrez qu'il fit dans l'étude de la Theologie.

Selon l'idée que j'ay donnée de Maistre Gonin, il paroîtra

paroîtra peut-être que la Theologie lui devoit être inutile. Ceux pourtant qui connoiſſent bien le monde, ne ſeront, je croy, pas étonnez d'apprendre, qu'il s'étoit appliqué à cette ſcience. La Theologie, comme on ſçait, eſt une ſcience qui donne la connoiſſance de Dieu & des choſes divines. C'eſt elle qui inſtruit de la verité de la Religion, qui fait connoitre les Loix qu'elle a établies, & qui apprend les moyens de faire ce qu'elle commande, d'éviter ce qu'elle defend. Gonin vit bien, qu'il étoit de conſequence pour lui dans le meſtier qu'il alloit faire, d'avoir toutes ces connoiſſances, d'en raiſonner avec methode, d'en diſcourir avec erudition. Ne voyons-nous pas tous les jours des gens qui trompent d'autant plus facilement les autres, qu'ils ont plus d'habileté pour parler ſçavamment de la Religion, pour prêcher éloquemment la pieté, pour ſoûtenir & inſpirer avec zele la ſainteté de la plus pure morale? Gonin ſçavoit trop bien le merite de toutes ces apparences religieuſes pour negliger de les acquerir. Ce fut donc dans cet eſprit, qu'il ſe fit Theologien, non pas pourtant avec cette étenduë vaſte & onereuſe qu'on exige de ceux qui veulent prendre le titre honorable de Docteurs; mais il apprit à parler ſi bien des choſes ſaintes, qu'il parût être ſaint lui-même, quand il auroit lieu de craindre qu'on crût de lui le contraire.

On diviſe d'ordinaire la ſcience Theologique en ſix parties; ſçavoir, la Theologie naturelle, qui donne la connoiſſance de Dieu par ſes effets & par les ſeules lumieres de la nature. La Theologie ſurnaturelle, qui s'apprend par la révelation. La Theologie poſitive, qui conſiſte dans la connoiſſance de l'Ecriture Sainte, & l'explication ſuivant les ſentimens des Peres & des Conciles, ſans employer le ſecours des argumens de la Logique. La Theologie morale, qui inſtruit des Loix divines, afin de regler les mœurs. La Theologie Scholaſtique, qui tire par le raiſonnement pluſieurs con-

noiſſances des choſes divines, fondées ſur les principes de la Foy. La Theologie miſtique, qui eſt une connoiſſance infuſe de Dieu & des choſes divines, qui émeut l'ame d'une maniere douce, devote & affective, & l'unit à Dieu intimement, éclairant ſon eſprit, & échaufant ſa volonté d'une maniere affective & extraordinaire. Ou celle qui enſeigne une devotion ſublime, épurée & parfaite; qui s'éleve à l'amour de Dieu pur, deſintereſſé & dégagé de tout propre intereſt.

Gonin ſçavoit aſſez de toutes ces ſortes de Theologie, pour en diſcourir ſçavamment, pour parler en homme de bien, & pour paroître devot, ſelon qu'il le jugeoit à propos.

Qu'il diſoit de belles choſes, quand il parloit ſelon ſa Theologie naturelle! c'eſt-à-dire, par exemple, de ce ſentiment naturel que nous avons de l'exiſtence d'un Dieu; de toutes ces creatures, de tous ces êtres ſenſibles qui nous conduiſent inſenſiblement comme par degrez, à la connoiſſance d'une Divinité! Il ſembloit, à l'entendre qu'il ne regardoit tout ce bas monde, & qu'il n'en vouloit uſer, que pour s'élever à cette connoiſſance: mais, ſi l'on avoit penetré dans ſon interieur, on auroit raiſonné bien autrement; on auroit dit, qu'il ſembloit ne vouloir élever les autres au deſſus du monde, pour les porter à Dieu, qu'afin de reſter lui ſeul dans ce monde, & y joüir plus à ſon aiſe de tout ce qu'il contient. Pourquoy ne pas penſer cela d'un homme, qui pendant qu'il prêchoit le mépris & le détachement des creatures, ne travailloit pourtant ſérieuſement que pour elles; je veux dire, pour acquerir des richeſſes, s'élever dans les Charges, goûter toutes ſortes de plaiſirs, ainſi qu'on le verra dans la ſuite, par le détail de ſes faits & dits? Par la connoiſſance des creatures, on s'éleve à la connoiſſance de Dieu, ſelon la Theologie naturelle, ainſi que je viens de le dire. Voici de quelle maniere il faiſoit uſage de cette Theologie.

Il

Il s'appliquoit extrêmement à bien connoître ces creatures ; parce qu'il les aimoit beaucoup ; qu'il prenoit plaisir à les contempler, & que leur possession lui étoit chere : c'est pourquoy il ne demandoit qu'à rester avec elles, sans souhaiter monter plus haut, il lui suffisoit de porter les autres à monter au-dessus d'elles ; il y trouvoit mieux son compte, que s'ils étoient restez avec lui. Le jugement que je porte de Gonin, paroîtra bien étrange à quelques-uns, parce qu'ils le trouveront outré. Pour leur ôter cette idée, je les prie de faire cette reflexion avec moy. Je m'imagine, par exemple, un Prescheur qui s'échaufe, qui se tourmente, qui employe toute la force de l'éloquence dont il est capable, pour nous prouver qu'il ne faut point aimer l'argent, qu'il ne faut point le rechercher avec ardeur, qu'il ne faut point le posseder avec attachement, qu'il ne faut point avoir de chagrin si on le perd ; qu'il faut même s'en defaire en faveur de ceux qui en ont besoin ; enfin, qu'il faut le craindre, comme un objet des plus dangereux, parce qu'il peut servir d'instrument à bien des crimes. Tout cela est beau, tout cela est vray, tout cela merite de n'être point oublié. Jusques-là le Predicateur a raison : on ne peut trop le loüer, on ne peut trop lui donner d'applaudissemens, on ne peut trop lui marquer de reconnoissance pour de si salutaires instructions, pour de si judicieux avis. Mais si ce même homme qui vient de nous donner ces avis & ces instructions, ne nous les a donnez que pour gagner de cet argent qu'il nous a montré si digne de nôtre mépris & de nôtre haine : si c'est pour parvenir à des postes qui lui en fourniront abondamment ; s'il en amasse sol sur sol, sans pouvoir s'en rassesier ; s'il brigue avec toutes sortes d'intrigues, les places où l'on en gagne le plus, portera-t-on un jugement étranger, & outré, que de dire : " Cet homme assurément nous „ veut attraper ; il ne tâche de nous inspirer du mépris „ pour l'argent, qu'afin que sa part en soit plus grosse ; „

qu'afin

„ qu'afin que trouvant moins de concurrens, il en „ puisse plus facilement acquerir ? " A la verité, l'on aura tort, si on l'accuse d'avoir avancé des propositions fausses ; mais on n'aura pas tort, si on lui attribuë ces indignes intentions.

Passons à la Theologie surnaturelle de Gonin. Il s'agit dans cette Theologie de croire des verités, parce qu'elles sont divinement revelées. Il s'instruisit de tout ce qu'il en faut sçavoir sur ces verités, bien moins pour se confirmer dans les sentimens de confiance qu'elles exigent, que pour montrer, qu'il ne les ignoroit point. Il étoit, comme bien d'autres ; c'est-à-dire, qu'il témoignoit croire, quand il étoit dangereux pour lui de marquer ne croire pas, & qu'il ne croyoit qu'autant qu'il ne lui étoit point à charge de croire. On peut dire qu'il n'avoit qu'une foy de commande ; ou qu'une foy qui ne l'incommodoit point. Il ne laissoit pas aussi, comme bien d'autres, de faire paroître selon les occasions, autant de vivacité & de fermeté dans sa créance, que s'il avoit été prest de la soûtenir aux dépens de sa vie. Qu'il brilloit admirablement auprès de ces dévots outrez, de ces contemplatifs à revelations ! Il s'en faisoit, pour ainsi dire, un commerce entre lui & eux ; mais lui d'ordinaire en emportoit tout le profit. S'il pouvoit une fois se rendre maître de la confiance d'une femme qui fût dans ce goût, presque toutes les pensées qu'elle avoit, étoient selon lui des revelations, parce que selon lui aussi il avoit eu des revelations qui l'en assûroient. Avoit-il affaire à certains esprits qui sont passionnez pour le merveilleux, qui n'estiment rien plus que ce qui sent le prodige ? qu'il leur en donnoit bien à garder ! il leur assûroit que c'étoient des revelations, que les choses les plus extravagantes qui leur étoient fournies par la bizarrerie de leur imagination. Il y avoit tels gens, à qui il faisoit beaucoup plus valoir ces sortes de revelations, que celles que la Religion nous presente, que la verité soûtient, que les évenemens

nemens confirment, parce qu'il connoiſſoit aſſez ces gens-là, pour n'ignorer pas, que ſe flatant d'avoir des revelations particulieres, ils avoient droit de ſe regarder comme des ames privilegiées, que le Ciel diſtinguoit de toutes les autres, qui ne joüiſſent pas de ces avantages. Rien ne chatoüille plus agréablement ces ſortes de Devots, que de telles diſtinctions. Que les Gonins alors font bien leur compte! car ils leur joüent des bons tours de leur façon.

Gonin apprit auſſi de la Theologie poſitive, il ſçavoit aſſez bien l'Ecriture Sainte, & n'ignoroit pas l'explication des endroits qui ſont les plus difficiles. Il avoit fait un recüeil alphabetique d'autres endroits qui avoient rapport aux vices qu'on doit fuir, & aux vertus qu'on doit pratiquer. Ce recüeil étoit d'un grand uſage pour lui, quand il prevoyoit quelque occaſion de ſe faire valoir. Si, par exemple, il devoit avoir quelque affaire de conſcience avec un femme mondaine, il apprenoit par cœur les paſſages qui pouvoient l'aider a lui donner de bons avis, & il les citoit ſi à propos, qu'elle croyoit ſon cœur auſſi penetré de ces veritez, que ſa memoire en étoit remplie Quelle idée n'avoit-elle pas alors de ſa ſcience & de ſa vertu? quelle entrée ne ſe procuroit-il pas par cette adreſſe, pour penetrer non ſeulement dans ce qui avoit relation aux interêts du ſalut de cette femme, mais encore dans ce qui regardoit ſes affaires temporelles & domeſtiques! Il y a un petit livre qui juſtifie parfaitement bien de certaines contradictions apparentes de l'Ecriture. On ne peut croire quelle favorable reputation il s'eſtoit fait par le ſecours de ce petit ouvrage, qu'il poſſedoit, à ce qu'on a dit, du moins auſſi bien que celui qui l'avoit compoſé. Il uſa un jour de tant d'adreſſe dans une compagnie de Docteurs à fourure, & d'autres Sçavans, qu'il trouva moyen d'étaler toute ſa ſcience ſur ces prétenduës contradictions, on l'y regarda comme un prodige, comme le plus habile homme qu'il y eut

dans

dans la plus profonde connoiſſance des Livres Saints ; & cependant, au lieu de profondeur, il n'avoit, pour ainſi dire, qu'une ſuperficie de ſcience, mais bien menagée : tant il eſt vray qu'avec un manége bien conduit, il eſt facile d'impoſer & de ſe faire un grand nom. Ce ſont-là en general des Tours que je rapporte de Maiſtre Gonin, en attendant le détail d'une infinité de particuliers, dont le recit ſera d'autant-plus amuſant qu'il s'y agira de choſes extraordinaires.

La Theologie morale fut encore une objet fort intereſſant pour Gonin ; auſſi s'en fit-il une étude importante. Il faut avoüer, que les cas de conſcience qu'on lui propoſoit à décider, n'eſtoient pas en de trop bonnes mains. Tous les Caſuiſtes tant relachez, que ſeveres lui étoient connus. Il ſe ſervoit des Caſuiſtes ſeveres ; ou pour ſe faire eſtimer des ſcrupuleux, & ſe les attacher, s'il s'attendoit, qu'ayant un long commerce avec eux, il en pourroit tirer quelque utilité ; ou pour rebuter par une Morale extrémement rigide ceux qui aimoient le relachement, & qui lui auroient apporté beaucoup plus d'importunité, que de profit ; où quand au milieu de la guerre que ſe font entre deux conſiderables partis, il voyoit que celui de la morale ſevere triomphoit de l'autre & avoit le deſſus ; ou lorſque ne doutant point qu'on le ſoupçonnât d'eſtre trop relaché dans ſes mœurs, il avoit à craindre, que montrant du relâchement dans ſes deciſions, on n'en vint à conclure, que ce ſoupçon étoit bien fondé. Qu'on ne ſe recrie pas tant contre cette conduite, comme ſi elle n'avoit point d'exemple ; rien n'eſt ſi commun, que de s'accommoder, ſur quelque matiere que ce ſoit, aux tems, aux lieux, aux perſonnes ; cet entregent regne par tout & paſſe même pour prudence. J'avoüe qu'on eſt extremement blâmable de faire ainſi dependre le vray de ces ſortes d'accommodemens. Mais cela n'empêche pas qu'il ne ſoit tres-veritable, qu'on l'attache à cette dependance. Oſerois-je le dire ? c'eſt que le Pyrrhoniſme

rhoniſme regne trop, pour que la verité ait ſes coudées franches. Dans le doute, où il s'agit de ſçavoir s'il eſt permis de faire où de ne pas faire une choſe qui plaît, il eſt ſi naturel de prendre le party qui convient le mieux à ce qu'on deſire, que le moindre petit raiſonnement qui ſe trouve lui être favorable, acquiert beaucoup de force par le ſecours que lui preſte le penchant qu'on a à le ſuivre. C'eſt ce qui donne tant de vogue aux Caſuiſtes relachez. Maiſtre Gonin ne manquoit pas de pratique à cette égard. C'étoit un veritable homme à expediens; une ſource inépuiſable de facilitez; un Sçavant des plus habiles à concilier l'inclination avec le devoir; & un des plus prompts à trouver dans les livres des autoritez pour tranquilliſer les Conſciences, en les élargiſſant. Il agiſſoit pourtant en cela avec beaucoup de circonſpection, c'eſt-à dire, s'appliquant à bien connoître les ſujets qui s'adreſſoient à lui, pour recevoir des préſervatifs contre les remords, afin qu'en faiſant plaiſir aux autres, il ne ſe cauſaſt pas du mal à lui-même. Voilà quelle étoit ſa Theologie morale. Diſons un mot de ſa Theologie ſcholaſtique.

Bien des gens ſe ſont plaints, que cette Theologie obſcurcit plus les veritez qu'on prétend y enſeigner, qu'elle ne les éclaircit; qu'on y a introduit une infinité de queſtions frivoles & inutiles qui ne ſervent qu'à embaraſſer; qu'à force de diſtinctions, ces ſortes de queſtions ſe ſont multipliées de telle ſorte, qu'on y perd de veuë ce qui doit être le principal objet de nos recherches, que l'on s'y échauffe pour des formalitez toutes pures; qu'on s'y forme des phantômes, exprès pour avoir des matieres de diſputes; que les termes barbares qu'elle employe ſont indignes de la ſublimité & de la gravité des ſujets, qu'on paroît y vouloir traiter; & qu'enfin elle exige que l'eſprit ſoit plus pointilleux, vetilleux & ſubtil, que judicieux, net & ſolide. L'étude d'une ſcience de cette ſorte convenoit parfaitement

tement au caractere d'esprit de Maistre Gonin. Un homme de son humeur, c'est-à-dire, un homme comme lui, qui aimoit à biaiser, à se conduire par des soûterrains, à cacher ses allûres, pour joüer des tours de soûplesse, pour imposer, pour tromper, pour séduire, ne devoit pas, ce me semble, mépriser une science où l'on excelle dans l'art d'embaraſſer, quand on la possede avec toute l'étenduë de ses distinctions, de ses obscuritez & de ses labirinthes. Voyez les joüeurs de gobelets, les faiseurs de tours de passepasse, faites attention sur les artifices dont ils se servent, pour faire paroître ce qui n'est pas; ils ébloüissent par leurs gestes & par leurs mouvemens; ils étourdissent par la profusion de leurs paroles; ils donnent des distractions continuelles, pour détourner l'attention des spectateurs, afin de les mener plus sûrement & sans qu'ils s'en apperçoivent, à la tromperie qu'ils preparent pour leurs yeux. Voilà ce qu'il falloit pour Maître Gonin; voilà en quoy la scholastique pouvoit lui être utile; & voilà principalement pourquoy il s'en étoit fait une étude. Quant à la subtilité d'esprit qui lui étoit necessaire pour réüssir, ce qu'on a veu jusqu'à present, doit suffire pour prouver que ce n'étoit pas ce qui lui manquoit.

On va bien être surpris, quand je diray, qu'il voulut sçavoir aussi de la Theologie mystique, de cette Theologie qui dégage l'ame de tout propre interest, qui lui inspire une devotion sublime, & qui l'éleve au dessus des choses créées, pour l'unir intimement aux choses divines; car, dira-t-on, selon le portrait qu'on vient de donner de Maître Gonin, il n'étoit rien moins que détaché de ses propres interêts, puisqu'il sembloit ne tendre qu'à y satisfaire. Mais ne sçait-on pas qu'il y a bien de la difference entre sçavoir en quoy consistent les vertus les plus excellentes, & entre les pratiquer? C'est beaucoup pour une infinité de gens que de sçavoir bien discourir de la perfection; ou plûtôt, cela leur

leur suffit ; ils n'en demandent pas davantage, parce que souvent ils n'y trouvent pas moins leur compte, que s'ils étoient eux-mêmes parfaits. On prévient autant avec les apparences, qu'avec la realité ; & il s'en faut bien qu'il en côûte autant pour se couvrir de celles-là, que pour avoir veritablement celle-cy. Quelle impression n'étoit pas capable de faire sur les esprits un homme adroit comme Maître Gonin, quand il parloit d'amour pur, de dévotion sublime & épurée, de parfait détachement de soy-même, d'élevations, de contemplations, d'affections & d'unions divines ! Avec un langage qui exprime un tel desintéressement, que l'on accommode bien ses propres interêts, pour peu qu'on en ait intention ! On enchante les gens, & l'on en obtient tout ce qu'on veut. Par des discours si élevez, on leur fait, pour ainsi dire, perdre terre, la tête leur tourne, & on les mene ainsi aisément au but que l'on s'est proposé. Voilà ce que j'avois à dire en general des études Theologiques de Maître Gonin, & voici une histoire qui y a rapport.

Fort prés de la maison de Maître Gonin, logeoit une Dame de condition, veuve, sans enfans, fort vieille, fort riche, & devote de bonne foy, & même de trop bonne foy. Je nommeray cette Dame Theonime. Elle faisoit assez bonne figure : car son état le demandoit, & ses biens le lui promettoient : Elle avoit équipage & toute sa suite, c'est-à-dire, laquais, femmes de chambre, & quelques autres domestiques, selon que ses besoins & ses affaires l'exigeoient. Elle paroissoit toutefois tres-peu dans le monde, mais souvent dans les Eglises, où elle étoit fort exacte à s'acquiter des obligations de sa Religion. Les pauvres se ressentoient beaucoup de l'abondance des biens où elle étoit ; elle alloit d'ordinaire deux fois la semaine dans les hôpitaux, dans les prisons & autres lieux, où elle sçavoit qu'elle trouveroit occasion d'exercer sa charité. Elle faisoit & recevoit peu de visites ; tout au plus elle

étoit

etoit en commerce à cet égard, avec quelques Dames pieuſes comme elle, & quelques Religieux & Eccleſiaſtiques qui la pouvoient édifier. Tres-peu de ſes parens entroient dans ce commerce; auſſi n'en avoit elle pas beaucoup. Quand ils venoient chez elle, ils avoient lieu d'être contens, s'ils ne demandoient que d'être traitez avec l'honnêteté & la civilité qu'on obſerve envers ceux que l'on conſidere veritablement. Mais elle n'en vouloit pas trop de frequentation. Enfin elle évitoit autant qu'il dépendoit d'elle, tout ce qui la pouvoit détourner de la vie reguliere qu elle s'étoit propoſée pour le reſte de ſes jours.

Maître Gonin qui étoit l'homme du monde le plus vigilant & le plus attentif ſur ce qui pouvoit lui convenir & accommoder ſes affaires, & qui pour cela chaſſoit ſans ceſſe de l'œil & de l'oreille, afin de faire quelque découverte qui lui fuſt favorable, ſçut bien-tôt qu'il avoit une telle voiſine. La bonne trouvaille pour lui! Que l'eau lui en vint à la bouche! Qu'il médita de projets! Qu'il roula de deſſeins! qu'il imagina d'artifice pour la faire devenir ſa dupe! Une femme dévote de bonne foy, & même de trop bonne foy, qui eſt en même tems fort vieille, fort riche, qui n'a point d'enfans, & qui n'a avec le peu de parens qui lui reſtent, que des commerces de civilité, quel objet pouvoit être plus amorçant pour un homme comme Gonin, qui faiſoit autant qu'il pouvoit ſon profit de tout? Il reſolut donc de faire connoiſſance avec Theonime. Il prit pour cela ſes meſures de bien loin. Il tâcha d'apprendre à qui elle confioit la conduite de ſa conſcience, & apprit que c'etoit un Eccleſiaſtique qui s'étoit fait une reputation fameuſe dans l'art de diriger; & dont la rigidité avoit particulierement formé & établi cette reputation. Il étoit veritablement homme de bien, d'excellentes mœurs, d'un grand deſintereſſement, & d'une droiture impliable, quelques violences ou quelques artifices qu'on employaſt pour lui faire changer de

de ſentiment, quand il le croyoit fondé ſur la verité & la juſtice. Ni flateries, ni careſſes, ni menaces ne le pouvoient ni ſéduire ni ébranler à cet égard. Quoyque l'idée que j'en donne ne lui ſoit que glorieuſe, je déguiſeray pourtant ſon nom ſous celui de Themiſtor, parce que je me ſuis impoſé la loy de n'en faire connoître perſonne. Gonin, ainſi qu'on le voit, ſe propoſoit d'avoir affaire avec deux perſonnes dont les caracteres étoient bien differens du ſien. Il falloit pourtant, pour arriver à ſes fins, qu'il ſe conformaſt a leur eſprit; qu'il paruſt être à peu prés, ce qu'ils étoient, c'eſt-à-dire, veritablement devot, deſintereſſé, charitable, droit & détaché du monde; c'eſt ce qu'il entreprit, & il en vint parfaitement à bout. La premiere démarche qu'il ſe perſuada devoir faire, ce fut de gagner Themiſtor, en ſe mettant ſi bien dans ſon eſprit, qu'il lui fiſt croire tout ce qu'il voudroit. La maniere dont il s'y prit va aſſurément paroître également étrange & déteſtable. Il commença par frequenter ſouvent l'Egliſe où ce ſaint Homme rempliſſoit les devoirs de ſon miniſtere, prenant ſi bien ſes meſures, qu'il s'en fit remarquer par d'excellens endroits, ſçavoir par l'aumône qu'il donnoit à tous les pauvres qui la lui demandoient; par une modeſtie & une attention Angelique qu'il obſervoit en priant, reſtant quelquefois deux heures entieres dans cette ſituation. Ce manége hypocrite dura deux mois, pendant leſquels Themiſtor étoit charmé de voir un homme ſi charitable, ſi aſſidu au Service divin, & priant Dieu de ſi bon cœur. Il ſouhaitoit même pour ſa propre édification faire connoiſſance avec lui; Maître Gonin le ſouhaitoit encore plus à ſon égard: car toutes ces démarches ne tendoient qu'à cela. Voici comment il en fit naître l'occaſion. Un jour qu'il prioit à ſon ordinaire, & qu'il remarqua que Themiſtor le conſideroit avec beaucoup d'attention, il tomba en foibleſſe, & enſuite dans un évanouiſſement de commande; de ſorte qu'il parut

avoir perdu connoissance & être en danger de sa vie. Themistor touché de compassion de voir un homme réduit dans cet état par le zele & l'assiduité de sa devotion, accourut à lui, le fit emporter dans sa chambre, & là il lui donna tous les secours que sa charité put imaginer, pour le faire revenir à lui; mais il eut beau faire, Maître Gonin ne revint que quand il crut qu'il étoit tems; il vouloit auparavant entendre quels sentimens le bon-homme avoit de lui, & comment il les exprimeroit. S'étant donc satisfait là-dessus, & en étant content, il reprit ses esprits, mais si foiblement, qu'il les reperdit quelque tems après. Nouvel empressement, nouveaux secours de la part de Themistor; les larmes lui en venoient aux yeux, tant il étoit sensible à la triste situation de ce saint mourant. Nôtre fourbe se remet pour la seconde fois de cette situation; il ouvre des yeux languissans, regarde de tous côtez avec étonnement le lieu où il étoit, les personnes qui l'entouroient, & comme s'il se fust imaginé avoir été transporté dans un autre monde, il demande où il est. Le saint homme l'excite à reprendre courage, l'assure qu'il se trouve au milieu de ses meilleurs amis, le prie de ne s'inquieter de rien, mais plûtôt, de reprendre ses forces, pour continuer de servir Dieu. Maître Gonin veut se mettre à genoux pour lui demander pardon de l'importunité qu'il lui a apportée, pour le remercier de ses peines & de ses soins, & pour le supplier de lui accorder ses prieres auprès du Seigneur. Au milieu de toutes ces grimaces, Themistor le relève & l'embrasse tendrement. Il se fait entr'eux un combat de complimens de zele, de charité, de reconnoissance, qui donna tant d'agitation à Maître Gonin, qu'il retomba encore en foiblesse, non pas pourtant assez grande pour lui ôter la connoissance & la raison. Cette troisiéme foiblesse lui donna occasion de prier Themistor de le confesser, parce qu'il se sentoit, disoit-il, en danger de mourir. Themistor y consent, & voilà enfin Gonin

nin parvenu au but de ſes premieres intrigues. Il ne faut pas douter qu'il ne fiſt une declaration fort artificieuſe de ſes fautes, & une confiance fort étudiée de ſes inclinations & de ſes penchans; qu'il ne donnât une idée de lui-même tout-à-fait proportionnée à ſes veuës; qu'en ſe diſant pecheur, autant que cette confeſſion ne lui pouvoit pas nuire, il ne ſe montrât fort éclairé & fort habile, car ſes deſſeins exigeoient particulierement qu'il ne parût pas pecher par ignorance. On ne ſçait point de quoy il s'accuſa, mais on doit conclure de ce qui arriva dans la ſuite, qu'il ne dit rien qui pût empêcher de lui confier ſans reſerve, tout ce qu'on avoit de plus ſecret. Après qu'il ſe fut acquité de cet exercice de Religion, il ſe trouva beaucoup mieux: le bon Themiſtor qui rapportoit toûjours ſes jugemens à de favorables interpretations, pour peu que quelque circonſtance lui en donnât occaſion, ne manqua pas d'attribuer ce mieux à ce que ſon nouveau Penitent venoit de faire: il en fut ſi charmé, qu'il ne pouvoit l'abandonner. Que les veritables gens de bien ſont faciles à devenir dupes!

Maître Gonin, charmé de ſon côté d'avoir ſi heureuſement réüſſi ne put ſi bien cacher ſa gayeté, qu'elle ne s'échapât: la précaution ſuivit de prés, pour éloigner l'interpretation qu'on en pouvoit donner, & pour s'en faire un merite auprés de Themiſtor: " Ah! quelle joye pour moy, s'écria-t-il, de vous avoir ouvert „ mon cœur, de m'être déchargé de mes fautes & de „ mes foibleſſes dans vôtre ſein! permettez-moy, „ Monſieur, ajoûta-t-il, " de me donner ſouvent cette conſolation. Jamais je ne me ſuis trouvé ſi tranquille. Sans doute le Ciel m'a mis aux portes de la mort, „ afin de me procurer ce bonheur "! Il alloit enfiler une grande ſuite d'exclamations obligeantes pour le bonhomme, ſi celui-ci confus de ce qu'il venoit d'entendre, & craignant que ſon humilité n'en fut endommagée, ne l'avoit arrêté dans cette courſe des flateries. A-

prés une converſation aſſez longue, & où chacun brilla beaucoup en expreſſions de pieté, Maître Gonin ſe retira chez lui.

Il retourna enſuite à ſon ordinaire dans la même Egliſe, ſe montrer à Themiſtor, avec cet exterieur mortifié & devot, qui lui avoit ſi bien réüſſi. Il affecta toutefois de ſe placer dans quelque coin fort écarté, comme s'il n'avoit pas voulu qu'il le vît, avec pourtant de nouvelles adreſſes, ſelon l'occurrence, pour être remarqué quand il entroit ou qu'il ſortoit. Il eut enſuite pluſieurs conferences avec ſon Directeur, où il montra également du ſçavoir & de la Religion. Themiſtor le regardoit avec autant d'admiration, qu'il en étoit édifié. L'autre le pouſſa juſqu'à un tel point, que quand il lui venoit quelque cas de conſcience, dont la déciſion étoit difficile; il conſultoit Maître Gonin, & ſuivoit le plus ſouvent ſon avis: de ſorte qu'il dirigeoit preſque ſon Directeur. Il ſe forma entre eux une ſi grande union, qu'ils ſe voyoient preſque tous les jours, & mangeoient même quelque fois enſemble. Quand Themiſtor alloit voir Maître Gonin, il trouvoit toûjours ſur ſa table, l'Ecriture Sainte, quelques traits de la compoſition des Peres de l'Egliſe, & des Livres de la plus ſublime ſpiritualité, avec d'autres petits ouvrages de ſa façon ſur des ſujets de Theologie, écrits avec beaucoup d'érudition, de pieté & d'éloquence. Themiſtor parloit par tout de ſon illuſtre Penitent: (c'eſt ainſi qu'il l'appelloit) il en entretint ſouvent Theonime, & lui en prôna tant le merite, qu'il lui inſpira une forte envie de le connoître. Il en parla à ſon illuſtre Penitent; & ce fut alors que celuy-ci joüa encore des mieux ſon perſonnage. Il rejetta d'abord cette propoſition avec de certains mouvemens qui reſſembloient parfaitement à ceux de la colere. " Monſieur, lui dit-il, je ne cherche point du tout à faire de nouvelles " connoiſſances, à moins que ce ne ſoit avec des gens " faits comme vous: encore faudroit-il pour cela, que

je

se vous eusse perdu, ou que vous m'euſſiez abandon-„
né : ce que je regarderois comme un des plus grands „
malheurs qui pourroient m'arriver. A quoy ſerviroit „
à cette Dame de me connoître ? De quel uſage me „
ſeroit ſa connoiſſance ? Seroit-ce pour m'édifier ? „
Vous me ſuffiſez pour cela. Seroit-ce pour l'édifier ? „
A Dieu ne plaiſe que je m'en flatte : mais quand mê-„
me je pourrois me le promettre, ne devez-vous pas „
lui ſuffire ? Peut elle faire mieux, que de ſe conten-„
ter de vous, de ſuivre vos conſeils, de ſe confor-„
mer à vos intentions ? En un mot ; permettez moy „
de vous ſupplier tres-humblement de ne me faire „
jamais aucune inſtance là-deſſus. Mes devoirs, vos „
converſations, mes livres, voilà tout le commerce „
que je veux avoir. Tout autre me ſeroit à charge, „
parce qu'il pourroit m'occuper d'affaires qui ne me „
conviennent point, ou me diſtraire de celles qui me „
ſont les plus eſſentielles, puiſque ma perfection en „
dépend ".

Voilà ce qui s'appelle parler en habile hypocrite ! Comment les Themiſtors n'y ſeroient-ils pas pris ? Auſſi le nôtre donna-t-il entierement dans ce beau diſcours, & lui en ſçut interieurement bon gré : je dis interieurement : car il parut fâché, & l'étoit en effet, de ce qu'il ne pouvoit pas donner cette ſatisfaction à ſa dévote. Le pauvre homme étoit bien éloigne de ſoupçonner rien de ce qui ſe paſſoit dans l'eſprit de ce ſéducteur. Cela eſt ſi vray, qu'il auroit regardé comme des impies & des libertins ceux qui auroient voulu l'engager à tenir ſa conduite pour ſuſpecte. Il rendit un fidele compte à Theonime de ce qu'il avoit exigé de Gonin, du refus qu'il lui avoit fait, & des raiſons qu'il lui avoit données de ce refus. Ce refus augmenta de beaucoup l'idée avantageuſe qu'elle s'étoit formée de cet homme. Elle l'admira, elle le crut un prodige de vertu. Si le prodigieux, tel qu'il ſoit, eſt toûjours une choſe fort amorçante pour attirer la curioſité d'une

femme, comment une femme extremement dévote, pourroit-elle n'avoir pas un desir ardent de connoître un homme prodigieusement dévot? Il n'est pas possible d'imaginer un commerce qui pût être plus de son goût. Theonime en fut une preuve, malgré l'assurance que son Directeur lui donna, qu'il ne pourroit obtenir de Maître Gonin la visite qu'elle souhaitoit; elle persista à le prier d'en réïterer ses sollicitations. Il ne fut pas au pouvoir du bon Themistor de s'en deffendre: c'est pourquoy il le lui promit. Cependant, comme elle avoit appris, que cet homme qu'elle souhaitoit tant de connoître, alloit tous les jours dans l'Eglise dont j'ay parlé, elle s'y rendit plusieurs fois, & le vit dans ces attitudes, si capables d'imposer à ces ames, qui souhaittant de trouver la vertu par tout, sont toûjours dans la disposition d'en prendre toutes les apparences pour autant de realiter. Il la vit aussi, & fut fort attentif à ne démentir en rien le rapport qu'il sçavoit qu'on lui avoit fait de sa pieté. On auroit dit, à la voir appliquée à le regarder, qu'il étoit la figure du Saint du jour, pour qui l'on faisoit la fête, tant elle paroissoit penetrée de respect & de veneration pour lui. Ce spectacle la rendit encore plus ardente à presser Themistor de le lui amener. Il fit pour cela plusieurs démarches auprés de Gonin, qui furent tout-à-fait inutiles. Plus on le prioit, plus il faisoit le rencheri; & par une continuation de précautions qu'il etoit fort exact à prendre, les raisons qu'il apportoit de ses refus, engageoient à le rechercher davantage. Enfin aprés avoir mis en usage toutes les momeries que l'on peut employer pour se faire extremement souhaiter, & voyant qu'il y avoit à risquer d'être abandonné, s'il poussoit le delay plus loin, il se rendit, mettant sa complaisance sur le compte de Themistor, à qui, disoit il, il ne lui étoit pas possible de resister plus longtemps. Il lui promit donc d'aller trouver la Dame, à condition cependant, que ce seroit ce saint Ecclesiasti-

que

que qui l'introduiroit chez elle, & qu'elle n'exigeroit pas de lui pluſieurs autres viſites. Themiſtor ne ſe ſentit pas de joye, d'apprendre qu'on lui accordoit une choſe qui lui avoit paru ſi difficile d'obtenir, & qu'il avoit demandée ſi long tems, ſans pouvoir ſe promettre de réüſſir. Il alla ſur le champ annoncer cette agreable & précieuſe nouvelle à ſa Penitente. Je n'expliqueray point ici l'excez de joye dont elle fut tranſportée: outre que cela me meneroit trop loin, c'eſt que je me perſuade qu'on le concevra aſſez, ſi l'on prend la peine de meſurer cette joye ſur l'ardent deſir qu'elle avoit pour ce qui la cauſoit. On prit donc un jour pour l'entrevûë.

Avant que d'apprendre comment elle s'executa, je me trouve engagé à faire cette reflexion. Il arrivera peut-être que l'on ſe moquera de moy, de ce que j'ay rapporté tant de circonſtances, & qu'on me reprochera, que de la maniere que j'ay fait le détail de ce qui a precedé cette entrevûë, il ſemble qu'il s'agiſſe de deux Puiſſances Souveraines qui vont s'aboucher pour une déciſion importante qui regarde les intereſts les plus eſſentiels de leurs Etats. Les ridiculitez ont leurs importances, auſſi bien que les choſes les plus judicieuſes & les plus raiſonnables. On en conviendra, ſi l'on fait attention ſur l'utilité qu'on en peut tirer en les conſiderant dans un certain point de vûë, où la défiance doit avoir bonne part. Il eſt toûjours de l'intereſt des honnêtes gens de bien connoître les fourberies des hypocrites. Ceux-ci ne feroient pas tant de maux, ſi l'on ne ſe fioit pas ſur ce qui paroît de bien en eux. Toute leur attention, c'eſt de ſe bien cacher, que toute la nôtre ſoit de les bien découvrir. Je reviens à l'entreveuë.

Themiſtor vint prendre Maître Gonin, parce que c'étoit ſon chemin de paſſer par chez lui, pour aller chez Theonime. Nôtre habile Intriguant, pour joüer ſon perſonnage juſqu'au bout, fit encore d'abord quel-

ques difficultez ; mais le bon Eccleſiaſtique les leva aiſément, en lui repreſentant la parole qu'il lui avoit donnée de vouloir bien faire cette viſite, & que le jour en avoit été pris de ſon conſentement. Ils partirent donc. A peine étoient-ils à cent pas de la maiſon de Maitre Gonin, qu'il arriva un contretemps, qui fut tel, que Themiſtor deſeſpera d'exécuter cette partie : cependant elle réüſſit ; car ce contretemps étoit un tour que Gonin avoit imaginé, afin d'intriguer ſon compagnon, & de donner plus de relief à la complaiſance qu'il avoit pour lui. Voici quel étoit le ſujet de ce contretemps : le valet de Maître Gonin accourut après lui, & l'ayant atteint, lui dit que Meſſieurs N. & N. [il les nomma] venoient d'arriver, qu'ils lui apportoient ce qu'il ſçavoit, qu'ils le prioient inſtamment de venir pour terminer cette affaire, parce qu'ils alloient le lendemain à la campagne, où ils reſteroient un mois ou deux. Gonin ſongea creux quelque tems, puis répondit ainſi à ce valet : " Dites à ces Meſſieurs „ que je ne puis abſolument les aller trouver, parce „ que j'ay promis mon après-dinée à Monſieur : [il „ montra Themiſtor] ainſi, qu'ils aillent à leur cam„ pagne, s'ils ne peuvent pas s'en diſpenſer, j'atten„ dray tranquilement leur retour." Le valet obéït, & nos deux amis continuerent leur chemin. Themiſtor donna de nouveaux témoignages de ſa reconnoiſſance à Gonin, pour ce qui venoit de ſe paſſer ; ils ſe complimenterent reciproquement là-deſſus ; & cependant ils arriverent à la porte de Theonime.

On leur ouvrit avant qu'ils heurtaſſent, ce qui marquoit qu'on étoit au guet, pour les voir venir, & qu'ainſi ils étoient fort attendus. On ne les annonça point ; Theonime parut auſſi-tôt qu'ils furent entrez, & les reçût avec toute la civilité & toutes les mines qu'une dévote obſerve d'ordinaire en preſence d'un homme qu'elle croit du moins auſſi dévot qu'elle. Elle étoit d'une propreté charmante ; à la verité, la magnificence

ſicence ne regnoit pas ſur elle ; mais une ſimplicité des mieux arrangée valoit aſſurément bien de la magnificence. Un pline paſſoit pas l autre : quiconque n'auroit pas connu ſa piete & la regularité de ſa conduite, auroit eu de la peine à ne pas croire qu'elle cherchoit trop à plaire, voyant la blancheur & la fineſſe de ſon linge, la convenance exacte de ſa coëffure au contour de ſon viſage, & de certains accompagnemens, qui, quoyqu'ils n'euſſent rien de coquet, étaloient, de la maniere qu'ils étoient placez, un je ne ſçay quel agrément, parcequ'ils ornoient celle qui les portoit, du moins autant que les parures les plus brillantes donnent de graces à d'autres.

La converſation roula d'abord ſur des loüanges, qu'on ſe renvoyoit l'un à l'autre, comme on fait des balles dans un jeu de paulme. Il faut pourtant dire qu'il y avoit bien de la difference entre deux de ces joüeurs & le troiſiéme : Themiſtor & Theonime loüoient de bonne foy ſelon l'inclination de leur cœur & les lumieres de leur eſprit; comme ils croyoient que ce qu'ils loüoient étoit veritablement loüable, & qu'ils étoient portez d'affection à lui rendre cette juſtice, on peut dire qu'ils s'énonçoient ſans déguiſement : mais il n'en étoit pas de même de Maître Gonin. Il ne loüoit que pour loüer. On peut aſſurer, qu'il ne loüoit que pour rire : auſſi rioit-il bien en lui-méme de tout ce qui ſe paſſoit devant lui.

Aprés les momeries du ceremonial, & quelques diſcours ſur des choſes indifferentes, auſquelles chacun ne prenoit de part, qu'autant qu'elles ſervoient à remplir le vuide de la converſation, & à empêcher qu'on ne tombât dans un triſte & ennuyeux ſilence, on ſe jetta inſenſiblement ſur quelques matieres aſſez intereſſantes, pour animer & ne point laiſſer languir. Le monde fut le ſujet qui demeura le plus long-temps ſur le tapis : il y parut par l'adreſſe de Gonin, qui l'introduiſit, ſans qu'on s'en apperçût : apparemment il le fit exprès,

exprès, parce qu'il s'y étoit bien preparé. Quoy qu'il en soit, il parla de tres-bon sens là-dessus, & dit de fi excellentes choses, que je les rapporterois fort volontiers ici, si je ne craignois de m'étendre trop sur cette histoire, qui n'est que comme un épisode de celle de Gonin, le principal objet de cet Ouvrage. Je me contenteray d'en citer le morceau qu'on va dire: il est si singulier, qu'on le recevra peut être avec plaisir. Il s'agissoit particulierement de certains devots, de certaines devotes, de certaines personnes âgées qui disent continuellement qu'elles n'aiment point le monde, & qui font sans cesse la guerre aux jeunes qui y sont attachez, qui s'y repandent, qui y veulent goûter de tout ce qu'il leur presente des joyes & de plaisirs. " Les pre-
„ miers, disoit Gonin, assurent qu'ils n'aiment point
„ du tout le monde; & cela, parce qu'ils mépriſent la
„ magnificence des habits, parce qu'ils ne vont jamais
„ aux spectacles, parce qu'ils évitent les promenades
„ publiques, parce que les nombreuses assemblées leur
„ sont insupportables, parce qu'ils ont de l'aversion
„ pour les grands repas. Il est vray que tout cela est
„ beaucoup du monde; c'est-là ce qui s'appelle le bril-
„ lant le beuvant le fracas, le tumulte, le charmer l'en-
„ chantement du monde je veux bien convenir, qu'il
„ est vray aussi, qu'ils haïssent tout cela. Mais je ne
„ conviendray pas si volontiers, qu'il soit vray qu'ils
„ n'aiment point du tout le monde. J'ose dire qu'ils
„ l'aiment par d'autres endroits, par des endroits plus
„ tenaces, plus solides, plus durables; ou plûtôt,
„ qu'ils aiment, pour ainsi dire, le fonds du monde.
„ Ils aiment, par exemple, passionnément la vie; tout
„ ce qui leur represente la moindre idée de la mort les
„ inquiete, les trouble, les effraye: ils sont continuel-
„ lement occupez des soins pour entretenir celle-là, &
„ par consequent, pour éviter celle-ci: ils en perdent
„ même le repos. N'est-ce pas là aimer veritablement
„ le monde? Ils aiment avec un attachement invinci-
„ ble

ble les richeſſes : toûjours occupez d'intrigues pour „ acquerir celles qu'ils n'ont pas, de vigilance inquiete „ pour conſerver celles qu'ils poſſedent, ils tombent „ dans une eſpece de deſeſpoir, s'ils viennent à en per „ dre quelque partie : ils ſe tourmentent même pour „ des pertes qui n'arriveront peut-être jamais, tant ils „ craignent de manquer des biens qui ſont les conti- „ nuels objets de leurs deſirs. N'eſt-ce pas là aimer ve- „ ritablement le monde ? Ils aiment ſi ſenſiblement la „ proſperité, que les plus petit accident les jette dans „ une affliction accablante : l'imagination même qui „ leur repreſente quelqu'adverſité, où ils pourroient „ tomber, les alarme ; la perte de quelques-unes de „ leurs commoditez, comme d'être obligez de loger „ plus étroitement, d'être privez d'un équipage, de „ ne pouvoir ſe diſpenſer de ſe retrancher quelque do- „ meſtique, de n'avoir plus le moyen de ſe veſtir com- „ me on avoit de coûtume, de n'être plus en état de „ faire une certaine figure qu'on appelle honorable : „ tout cela, dis-je, les jette dans la deſolation, les pe- „ netre de chagrin, les plonge dans l'amertume. N'eſt- „ ce pas là aimer veritablement le monde ? Oüi, c'eſt „ l'aimer veritablement. Je ne ſçay ſi je ne pourrois „ point avoir raiſon d'aſſurer, que c'eſt l'aimer plus, „ dangereuſement que ceux qui aiment les grands re- „ pas, les nombreuſes aſſemblées, les promenades pu- „ bliques, les ſpectacles, les habits magnifiques ; par- „ ce que ceux-ci peuvent plus facilement revenir, & „ reviennent en effet ſouvent de ſes ſortes de paſſions : „ mais ceux-là, au lieu de revenir des leurs, ils augmen- „ tent leurs attachemens à meſure que leur âge s'avan- „ ce, & ne les quittent point, que quand la vie les a- „ bandonne. Ils comptent ces attachemens pour rien. „ Que dis-je ? Ils les croyent ſages, prudens & raiſon- „ nables, & ſe ſçavent bon gré de les garder conſtam- „ ment, " &c.

Theonime, qui ſe trouvoit en partie repreſentée dans

dans le portrait que Gonin venoit de faire de ceux qui s'imaginent n'aimer point le monde quoyqu'ils soient passionnez pour ce qu'il a de plus solide, si tant est, qu'il ait quelque solidité, Theonime, dis-je, fut d'abord surprise, & ensuite troublée de ce discours. Elle fit plusieurs questions à son nouveau venu, pour s'éclaircir sur cette matiere, aux quelles ils repondit si habilement, qu'il ne resta aucune difficulté à lever. Cette femme tendoit de bonne foy à la vraye perfection. Elle ne pouvoit souffrir qu'on la trompât là-dessus, & elle étoit bien éloignée de se faire à cet égard aucune illusion, & de se tromper elle-même: c'est pourquoy elle prit un goût pour Gonin qu'elle ne quitta qu'avec la vie. Ce fut ce qu'il venoit de dire, qui commença de lui donner ce goût qu'il fortifia extremement dans la suite, par son sçavoir faire. Le pauvre Themistor commença de perdre dans cette entreveüe beaucoup de son credit & enfin petit à petit il le perdit entierement. Il ne faut pas croire, qu'il fut sensible à cette perte: car il n'étoit point du tout du caractère de ces Directeurs qui cherchent avec empressement des pratiques, qui sont jaloux de celles qu'ils possedent, & qui ne pardonnent jamais à ceux qui les leur enlevent, comme il cherchoit uniquement, sans aucun retour sur lui-même, à rendre parfait ceux qu'il dirigeoit, il ne s'affligeoit point d'être abandonné; ayant un esprit assez bon pour se persuader, que c'étoit qu'ils avoient trouvez mieux. Il aimoit passionnement Maître Gonin, il ne doutoit pas qu'il ne fut homme de probité, il le regardoit comme un des hommes le plus capables, pour instruire, pour conduire, pour édifier; on juge bien qu'avec ces sentimens & son caractere d'esprit, il ne trouva point du tout mauvais qu'il prît soin en sa place de la conscience de sa penitente. Il continua pourtant encore pendant quelques mois de la voir, mais beaucoup plus loin à loin, qu'il ne faisoit autrefois. Et enfin il ne la vit plus, & ne

ne s'informa pas même de ce qui se passoit. Il sembloit, qu'il ne l'avoit jamais connuë. Nous ne parlerons donc plus de lui, puisqu'il ne nous fournira plus rien à dire, qui le regarde. J'ajouteray seulement, que dans la suite, si on lui faisoit quelques raports qui n'étoient point favorables à Gonin, il ne vouloit pas les écouter, soit qu'il se defiât de la sincerité de ceux qui les lui faisoient; soit qu'il ne voulût pas les approfondir, de peur de s'embaraſſer l'esprit par des scrupules, parceque c'étoit lui qui avoit donné occasion à la connoissance que son prétendu ami avoit faite avec Theonime. Enfin il s'enveloppoit dans sa bonne foy, & se tenoit tranquille; priant seulement le Ciel de changer l'esprit de Gonin, s'il l'avoit aussi dangereux, qu'on vouloit quelquefois le lui faire croire, & d'éclairer celui de Theonime, pour connoître le danger s'il y en avoit en effet, à se laisser gouverner par cet homme. Voila, ce me semble, tout ce qu'il pouvoit faire; & je crois qu'on ne devoit pas lui en demander davantage. Venons à present au commerce de nôtre fourbe avec cette femme pieuse.

Voila donc Maître Gonin, seul possesseur de l'esprit de Theonime. Ah! dans quelles mains se trouve cette bonne femme! On le va voir. En un mois, il prit un empire si despotique sur elle, qu'il disposoit absolument de toutes ses volontez. Elle n'écrivoit, elle ne disoit, elle ne pensoit, pour ainsi dire presque rien, que de son consentement. Il regloit son manger, son boire, son habillement, sa coëfure, son emmeublement, les heures de son lever & de son coucher, les visites qu'elle pouvoit faire, celles qu'elle pouvoit recevoir, ce qu'elle achetoit, ce qu'elle vendoit, ses remedes, quelquefois ses besoins naturels; il ôtoit ses domestiques, quand il vouloit, elle n'en prennoit point d'autres, que ceux qu'il luy donnoit. Il connoissoit toutes ses affaires, ses revenus, ses dettes, ses facultez; enfin il étoit plus maître qu'elle de tous les

biens

biens qu'elle poſſedoit. Elle le craignoit, elle l'aimoit, elle le reſpectoit. Tout cela faiſoit un mélange de ſentimens qu'on auroit eu bien de la peine à exprimer par un ſeul nom. Elle fit tous ſes efforts, pour l'engager à demeurer chez elle; mais il prevoyoit trop bien les conſequences d'une telle démarche pour la lui accorder. Je dois lui rendre une juſtice; c'eſt d'avoüer qu'il lui donnoit toûjours de très-judicieux conſeils pour ſa perfection; & c'eſt ce qui l'avoit entierement gagnée. Comme elle avoit ſouvent parlé de lui à ſes amies, & qu'elle leur avoit vanté ſon habileté à decider ſur les cas de conſcience, & ſon attention à prendre toûjours le plus raiſonnable party, & à n'être ſevere où relâché qu'avec raiſon, & pour l'édification de ceux qui le conſultoient, elles la prierent de leur donner accez auprés de lui, afin de profiter de ſes inſtructions (car d'ordinaire les femmes courent volontiers les directeurs qu'on leur prône) mais elles ne le purent obtenir: il en donna cette raiſon à Theonime. " Vous ſçavez, lui „ dit-il, ou ſi vous ne le ſçavez pas je vous l'apprends, „ que je ne pretends point du tout faire la profeſſion „ de directeur ni de caſuite. J'en fais, à la verité, les „ fonctions auprés de vous; mais reſſouvenez vous; „ s'il vous plaît, que ce n'eſt qu'après les longues, les „ preſſantes & les conſtantes inſtances que vous m'en „ avez fait faire par Themiſtor, qu'il ne m'a pas été „ poſſible de refuſer, aprés les obligations que je lui „ ay. Je borne à vous tout l'exercice que j'en veüille „ faire; & je me trouve ſi bien de vôtre docilité, que „ je ne m'en repens pas. Et parceque je me perſuade, „ que je n'en trouverois jamais une pareille, comme „ j'ay commencé par vous, vous me permettrez, s'il „ vous plaît, que ce ſoit par vous que je finiſſe, & que „ je ne pouſſe pas la qualité de directeur plus loin. Si „ pourtant vous ſouhaitez que je rende en cela quelque ſervice à vos amies; pour vous faire plaiſir, je „ conſens de les écouter & de leur répondre par vôtre bouche.

bouche ; & ainſi elles n'auront qu'à vous confier ce „ qu'elles demandent de moy, & vous leur rapporte „ rez ce que je jugeray à propos de leur dire". Une telle propoſition ne deplut pas à Theonime. En effet, en l'executant, elle devenoit en quelque façon Caſuiſte : car elle repeteroit ce qu'on lui auroit appris, ainſi que la plus part de nos Caſuiſtes repetent ce qu'ils apprenent dans les Livres. Elle en parla à ſes amies ; il y en eut quelques-unes qui y conſentirent ; d'autres ne furent pas de ce goût ; au contraire, elles trouverent un tel commerce ſi extraordinaire & ſi bizarre, qu'elles traiterent franchement de ridicule l'offre qu'on leur faiſoit.

La bonne Theonime vieilliſſoit cependant beaucoup, commençoit à ſe ſentir accablée d'infirmitez, & à devenir fort foible Maître Gonin s'en appercevoit ; c'eſt pourquoy il ſongea à prendre ſes meſures de loin, pour faire un bon coup qui accommodât parfaitement ſes affaires Il en avoit déja obtenu des gratifications conſiderables ; rien ne lui manquoit de ce qu'il pouvoit ſouhaiter de commoditez. Quand je parle de ſouhaiter, il ne faut pas croire pour cela, qu'il importunât par ſes demandes. Bien loin d'être demandeur, non ſeulement il ne paroiſſoit pas deſirer, mais il ne montroit même que de chagrin lorſqu'elle lui envoyoit quelque preſent ; & il faiſoit toutes les grimaces dont on ſe ſert, pour marquer qu'on ſe fait violence quand on reçoit, quoyqu'on voulût déja tenir. Il n'étoit pas aſſurément neceſſaire qu'il témoignât ſes beſoins, qu'il exprimât ſes deſirs ; elle le prevenoit là-deſſus avec une attention admirable. Il ſembloit qu'elle ſçavoit mieux ce qui lui manquoit, que lui-même. Tout cela étoit bon ; mais tout cela ne ſuffiſoit pas pour ſatisfaire à ſon projet. Il avoit eu bien d'autres veuës, quand il s'étoit réduit à faire connoiſſance avec elle. On les va bientôt apprendre, Il faut auparavant ſçavoir qu'elle lui fit dans la ſuite une confidence importante,

portante. Elle lui apprit qu'une de ſes intimes amies lui avoit remis en mourant un dépoſt conſiderable entre les mains, en faveur d'un ſien fils qui étoit le ſeul enfant qui lui reſtoit, & qui ſervoit à l'armée chez les ennemis: mais à condition que ce dépoſt ne lui ſeroit rendu, que quand il auroit quitté ce parti, pour ſe faire dans ſa patrie un établiſſement raiſonnable. Que ſi dans un certain tems il ne s'étoit pas rendu à la raiſon là-deſſus, le dépoſt ſeroit remis à quelques-uns de ſes heritiers qu'elle deſigna. Theonime après avoir fait cette confidence à Gonin, lui ajoûta, quelle avoit un grand ſcrupule à l'occaſion de ce dépoſt: " C'eſt, lui „ dit-elle, qu'il m'eſt arrivé deux ou trois fois, que ces „ heritiers, qui ſoupçonnent le fait, m'ont demandé „ s'il étoit bien vray que leur parente ne m'eût rien re„ mis, ce qui m'a fort embaraſſée, en ce que j'ay mieux „ aimé nier que d'avoüer. C'eſt par conſequent un „ menſonge en choſe conſiderable, qui me peſe extre„ mement ſur la conſcience. Je vous demande donc „ avis ſur la maniere avec laquelle je dois me conduire „ dans la ſuite, pour ne pas mentir, ſi l'on me fait une „ pareille queſtion, & pour ne point auſſi riſquer le „ dépoſt ". Maître Gonin ſe donna bien de garde alors de conſeiller la direction d'intention, la retinence, l'équivoque & autres ſubterfuges, où la conſcience ſe croit bonnement en ſûreté. Il lui dit, que le plus ſûr expedient qu'il lui pouvoit donner, c'étoit de tâcher de ne point voir les gens qui pourroient exiger d'elle cette revelation, & que, ſi elle ne pouvant abſolument les éviter, ils l'interrogeoient là-deſſus, elle devoit avoüer, plutôt que de mentir. Elle lui fit pluſieurs remontrances ſur l'obligation où l'on étoit d'être fidele aux intentions de ceux qui confioient des dépôts. Il écouta ces remontrances, & témoignant une eſpece d'embarras, pour trouver moyen d'accommoder cette fidelité avec la verité qui ne devoit être jamais bleſſée; & aprés avoir penſé creux pendant quelque tems, il lui

répondit

répondit de cette maniere : " Voyez s'il y a quelqu'un à qui vous puiſſiez vous confier de telle ſorte, que „ vous n'en ayez rien à craindre : ſi cela eſt, mettez- „ lui entre les mains ce dépoſt, avec toutes les precau- „ tions neceſſaires pour le retirer, quand vous croirez „ qu'il ſera tems d'en diſpoſer. Alors, s'il arrive qu'on „ vous demande ſi vous l'avez, vous direz que non, & „ aſſurément vous ne mentirez pas. Ainſi vous tien „ drez fidelement parole à vôtre amie, & vous ne fe- „ rez point tort à vous-même ". Theonime goûta fort ce conſeil ; & quant à ce qu'il lui falloit trouver quelque perſonne dont la fidelité fût telle, qu'elle n'eût aucun lieu d'en douter, elle ne ſe trouva pas obligée de l'aller chercher bien loin, puiſqu'elle étoit en ſa preſence, je veux dire, nôtre Maître fourbe. Elle lui marque qu'elle n'avoit perſonne en qui elle ſe confiât avec plus d'aſſûrance qu'à luy, & qu'ainſi elle le prioit de ſe charger de ce dépoſt, qui étoit pour elle un fardeau ſi peſant, qu'il ne lui ſeroit pas poſſible d'avoir la conſcience en répos, tant qu'elle le porteroit. Je laiſſe à penſer s'il ne ſe ſervit pas de toutes les mines & de toutes les expreſſions qu'il trouva neceſſaires pour la faire changer d'avis, & l'engager à jetter les yeux ſur d'autres pour une telle confiance. Il lui parla même de Themiſtor, l'aſſûrant qu'elle ne pouvoit pas mieux choiſir, & lui faiſant pour cela un détail de ſon merite, dont il n'étoit pas permis de douter. " Je ne vois plus Themiſtor, lui répondit-elle, & je vous vois „ tous les jours ; c'eſt vous qui êtes le dépoſitaire de „ tout ce que j'ay de plus ſecret & de plus important. „ Me conviendroit-il après cela, de remettre ce dépoſt „ en d'autres mains qu'entre les vôtres ? Vous-même, „ quelle idée auriez-vous de moy, ſi je donnois dans „ ce travers ? N'auriez-vous pas ſujet de m'accuſer de „ défiance à vôtre égard " ? Gonin écouta ces raiſons & eut la bonté de s'y rendre. Voilà où il l'attendoit ; & où il eut l'adreſſe de la faire venir. Sur ce qu'elle vou-

loit dans ce même moment executer ce qu'elle avoit resolu, il lui dit, que rien ne pressoit, parce qu'elle devoit aller passer quelques jours à la campagne, & que là elle ne seroit exposée à aucune de ces questions qu'elle craignoit tant. Elle entra dans cette remontrance, qui lui parut fort raisonnable, mais qui fut en même tems pour elle une preuve, que ce Directeur n'avoit point d'empressement pour se charger de ce qui ne lui appartenoit pas.

Elle partit; & dix ou douze jours après elle revint, & donna avis à Gonin de son arrivée, aussi-tôt qu'elle fut de retour. Il l'alla trouver, & ne sortit point de chez elle, sans emporter avec lui le dépost: car après tout ce qui avoit été dit, il ne pouvoit apporter aucune raison valable, pour s'en deffendre. Il voulut lui donner par écrit quelques assûrances de ce qu'il alloit lui garder: mais elle les rejetta, lui disant que comme on ne lui en avoit point demandé, elle ne lui en demanderoit point non plus:" Il me suffira, lui ajouta-„t-elle, de vous apprendre les intentions de mon „amie, afin que, si je venois à mourir avant qu'il fut „tems de les executer, vous les executiez vous-mê-„me". C'est ce qu'elle fit, & il emporta le dépost, fort resolu de prendre si bien ses mesures, qu'il en feroit son profit.

Autre artifice qu'il imagina, pour s'attirer de nouveaux témoignages de la confiance que Theonime avoit en lui, & rendre ainsi son commerce de direction plus lucratif. On étoit alors dans un tems, où l'on parloit beaucoup des maisons qui avoient été volées; ce qui lui donna occasion d'inventer plusieurs histoires, qu'il recita de tems en tems à sa Devote, de vieux garçons & de vieilles filles à qui cet accident étoit arrivé. (Il se donnoit bien de garde de parler de Veufves, de peur qu'elle ne soupçonnât son dessein.) Tout cela se disoit comme en passant, & par occasion. Ensuite il parla du peu de fidelité qui se trouve

parmi

parmi la plûpart des domestiques ; des dangereuses tentations qui leur viennent, quand ils sçavent qu'il y a dans une maison beaucoup d'argent, & d'autres effets precieux qu'on peut aisément enlever. Il repeta si souvent ces discours, & en moralisant, il en tira tant de consequences effrayantes, pour montrer la defiance dans laquelle on devoit toûjours être lors qu'on passoit pour riche, que la bonne femme prit sur l'heure son parti, pour éviter ces prétendus dangers. Elle lui parla de son inquietude, & lui avoüa qu'elle avoit chez elle une somme assez considerable d'argent comptant, avec plusieurs pierreries, dont elle n'avoit jamais voulu se deffaire ; qu'entre ses domestiques, il y en avoit deux, dont la physionomie ne lui étoit jamais revenuë ; mais qu'elle se feroit un scrupule de les renvoyer ; parce qu'outre qu'elle ne trouvoit pas que cette raison fut valable pour les chasser, c'est qu'il y avoit long-tems qu'ils la servoient, & que le changement lui en feroit peut-être prendre de pires. Maître Gonin entra dans ces raisons favorables pour ces deux domestiques, & en même tems il lui conseilla, mais tres-foiblement, de tranquiliser. Il s'attendoit bien qu'elle ne suivroit point ce conseil ; car il lui avoit causé un trouble & une inquietude qu'il n'étoit pas facile de détruire. Ils raisonnerent long-tems là-dessus ; & le resultat de tout ce qui se passa dans cette conversation, fut que l'argent & les pierreries de Theonime iroient chez Gonin faire compagnie au dépost. Ce qui fut executé.

Comme c'est à cet évenement que se termine le principal de cette histoire du commerce de Theonime avec Maître Gonin, & que c'étoit à cela que celui-cy tendoit particulierement, il me suffira de dire, pour achever cette histoire, que peu de tems après Theonime fut surprise d'une apoplexie qui lui osta d'abord toute connoissance, & la vie trois jours après. Le dépost, l'argent & les pierreries resterent à Gonin ; il

garda le tout sans aucun scrupule, & s'en servit comme d'un bien justement acquis. Voilà un des plus considerables fruits qu'il tira de ses études Theologiques. J'ay ici une occasion favorable pour bien moraliser, pour raisonner sur la défiance que l'on doit avoir des Directeurs & des Casuistes, tels que Maître Gonin, & sur les circonspections qu'on doit apporter, quand il s'agit de confier un dépost; mais comme il n'est que trop vray que les moralitez endorment, ainsi qu'on l'a dit autrefois, parce qu'elles font languir une histoire, & bailler ceux qui la lisent, quand elles sont trop étenduës & trop frequentes, je vais passer à d'autres circonstances de celle de Gonin, & parler de ses autres études, sur lesquelles je ne puis me dispenser de m'étendre, puisqu'elles sont, pour ainsi dire, tout le fondement de ce qu'il dit, de ce qu'il écrivit, de ce qu'il fit dans la suite. J'ose promettre que l'on y trouvera des incidens & autres choses amusantes qui pourront plaire.

CHAPITRE IV.

Maistre Gonin étudie la Philosophie. En quoy il faisoit consister sa Logique & sa Metaphisique. Son plan de conduite pour gagner les esprits.

SElon l'usage ordinaire, Maître Gonin devoit s'appliquer à l'étude de la Philosophie, avant que de venir à celle de la science Theologique. Il ne suivit pourtant pas cet ordre; apparemment il s'imagina que l'étude de celle-ci étoit pour lui la plus pressée, parce qu'elle lui procureroit plus promptement que l'autre, les avantages qu'il recherchoit. S'il agit par ce motif, il ne se trompa pas: la fortune qu'il fit avec Theoni-

me,

me, en eſt une preuve. Avec un air de dévotion, avec un langage de ſpiritualité, avec un ſçavoir-faire bien menagé, pour conduire les conſciences, l'on avance beaucoup mieux ſes affaires, que ſi l'on y employoit les cinq voix de Porphyre, les categories ou predicamens d'Ariſtote : quoyqu'il en ſoit des motifs de Gonin ſur ce renverſement d'ordre d'études, il ne laiſſa pas de réüſſir également bien dans la Theologie & dans la Philoſophie ; du moins auſſi bien qu'il le jugea à propos pour ſes intereſts. Le Chapitre precedent a inſtruit du progrès qu'il fit dans celle-là ; ce Chapitre-cy va apprendre comment il profita dans l'autre.

Maître Gonin ſe mit principalement dans l'eſprit de paroître Philoſophe, plûtôt que de l'être en effet ; c'eſt-à-dire de ſçavoir de quoy il s'agit dans la Philoſophie, ce qu'on y traite, & être autant qu'il pourroit, au fait des définitions qu'on y donne, &, à dire vray, cela ſuffit ordinairement, pour ſe faire de la reputation, non ſeulement dans cette ſcience, mais encore dans toutes les autres. On réüſſit preſque toûjours beaucoup mieux pour ſon honneur, quand on ſçait faire un agreable détail des ſuperficies d'une ſcience, que ſi l'on n'en parloit qu'à deſſein de faire connoître ce qu'elle a de plus profond. Avec la premiere maniere, l'on amuſe ceux qui écoutent, ſans les fatiguer ; & c'eſt particulierement ce qu'ils demandent. C'eſt dans cet eſprit que Gonin apprit la Philoſophie. Il s'appliqua à s'inſtruire en gros des opinions des Pythagoriciens, des Epicuriens, Stoïciens, Platoniciens, Cyniques, Peripateticiens, Academiciens, Pyrrhoniens, Carteſiens & Gaſſendiſtes. Il apprit l'hiſtoire des Fondateurs de ces differentes Sectes, ce qu'ils ont imaginé de plus extravagant & de plus bizarre [ce qui lui donnoit un vaſte champ] ce qu'ils ont fait de plus ſingulier & de plus ſurprenant, leurs avantures, leurs bons mots, leurs ſentences, leurs mœurs. Tout cela fournit beaucoup dequoy babiller, & tout cela eſt ce qu'on

aime le mieux, ce qui plaît le plus, & ce qui donne un nom. On dira que tout cela eſt bon pour les gens ſuperficiels, pour les gens qui n'approfondiſſent point, pour les gens qui n'aiment que l'écorce, ſans ſe ſoucier du ſolide. Cela peut-être; & je conviens même que cela arrive fort ſouvent. Mais il faut que l'on convienne auſſi, qu'il y a dans le monde beaucoup plus de ces gens-là, que de ces approfondiſſeurs qui ne cherchent que la ſolidité; & que de plus, ſouvent ceux-cy ſont entraînez par les autres, & ſe conforment à leur eſprit. Gonin ſçavoit fort bien cette difference. Il n'ignoroit point du tout, qu'en fait de Philoſophie, auſſi-bien que de toute autre choſe, le plus ſûr party qu'on peut prendre, c'eſt celuy qui eſt le plus univerſellement reçû; c'eſt pourquoy il ne ſe fit Philoſophe qu'autant qu'il lui étoit neceſſaire pour babiller en Philoſophe, & ne demeurer point court, quand il ſe trouveroit quelque occaſion, où l'on traiteroit de Philoſophie; bien reſolu pourtant de parler peu, mais ſi adroitement qu'on le perſuaderoit, qu'il en ſçauroit beaucoup plus qu'il n'en voudroit dire. C'eſt là un talent que tout le monde n'a pas; on veut preſque toûjours montrer qu'on a beaucoup plus d'habileté, qu'on n'en a veritablement; & le fruit de cette vanité, c'eſt qu'on paroît être encore plus ignorant qu'on ne l'eſt en effet.

On diviſe ordinairement toute la Philoſophie en ces quatre parties, ſçavoir la Logique, la Metaphyſique, la Morale & la Phyſique. Conſiderons Maître Gonin comme Philoſophe, dans ces quatre vûës. Commençons par la Logique.

On définit ainſi la Logique. C'eſt une ſcience qui enſeigne à perfectionner le raiſonnement, qui donne des regles certaines, pour définir, diviſer & argumenter. Maître Gonin pouvoit parfaitement ſuppléer par ſon eſprit & par ſon jugement aux regles que donne cette ſcience pour raiſonner. Cela n'eſt pas étonnant, puiſque

puiſque nous voyons une infinité de gens, qui, quoyqu'ils n'ayent jamais été dans les écoles, pour y devenir Logiciens, & qu'ils ne ſçachent pas même s'il y a une Logique au monde, ne laiſſent pas de raiſonner fort juſte ſur leurs affaires & ſur celles des autres, & ainſi d'être capables de plus conſiderables emplois & du plus élevé miniſtere. Combien en voyons nous tous les jours de cette ſorte dans les plus hautes places, qui y ſont montez & qui s'y maintiennent par leur merite ? Gonin apprit pourtant la Logique de l'Ecole : & il en prit, ſur tout, les inſtructions qu'elle donne pour apprendre à chicaner, à diſputer, à defendre tour-à-tour des opinions oppoſées, à donner plus de mots que de raiſons, à produire & à pouſſer de ces argumens que l'on appelle connus, parce qu'ils ne ſervent à ceux qui ſe chamaillent, qu'à ſe choquer, à ſe heurter, enfin à être du nombre de ces Sophiſtes, habiles à faire valoir de mauvaiſes raiſons. Rien n'étoit plus convenable pour un homme comme lui, qui ſe propoſoit de joüer tant de tours de ſoupleſſes, de tromper, de ſéduire, de cacher ſes ſentimens, de les déguiſer, d'aller toûjours à ſon but par des chemins détournez, pour y arriver plus ſûrement. On dit pour l'honneur de la Logique, qu'elle eſt le *Criterium* ou la balance du vray & du faux. L'intereſt de Gonin étoit ſon *Criterium* & ſa balance. C'eſt au poids de ſon intereſt qu'il péſoit la verité & le menſonge. La verité étoit comptée pour rien, ſi elle ne l'accommodoit pas, le menſonge pour beaucoup, s'il y trouvoit ſon compte : il employoit cependant ſon art de raiſonner à faire paſſer cette verité pour un menſonge, ce menſonge pour une verité.

Les Peripateticiens conſtituënt dans leur Logique cinq Univerſaux ; le genre, l'eſpece, la difference, le propre & l'accident. Gonin en conſtitua auſſi cinq dans la ſienne, qui roûloient tous ſur ſon intereſt. La richeſſe en géneral étoit pour lui le genre ; les eſpéces de

ce genre étoient l'or, l'argent, les terres, les maisons, les rentes, les revenus, les pierreries. Il visoit à tout cela. La difference consistoit dans la varieté de moyens qu'il étudioit pour pouvoir acquerir de tous ces biens, à quelque prix que ce fut. A voir comment il regardoit les biens qui appartenoient aux autres, & le peu de scrupule qu'il se faisoit de se les approprier, on auroit dit qu'ils étoient ses propres, & que lui seul avoit droit sur leur possession; & ainsi ces biens n'étoient, selon lui, à leur égard, que comme des accidens, dont ils devoient se passer en sa faveur, & dont il lui étoit permis de les dépouiller.

Je m'attends bien, qu'on va dire, que voilà une Logique d'une fabrique nouvelle, qui n'a point eu d'autre existence que dans mon imagination. On verra dans la suite de cette histoire, qu'elle est si bien fondée sur la conduite de nôtre Chevalier d'industrie, que je ne croy pas qu'on la puisse juger indigne de lui. On trouveroit donc bien plus encore à redire, si je montrois que c'étoit par rapport à son même interest propre, qu'il admettoit les dix Categories, je veux dire, la substance, la quantité, la qualité, la relation, le lieu, le tems, la situation, l'avoir ou façon, l'action, la passion. Rien ne me seroit pourtant plus facile, & l'on se trouveroit forcé de convenir que j'aurois été fondé en bonnes raisons pour donner un tel commentaire. Mais comme tous ces termes sont d'un goût fort sec, & qu'ils sentent trop l'Ecole, je ne passeray pas plus outre. Je crains même de m'être trop étendu là-dessus On aime mieux des faits, que des explications, des interpretations, des moralitez, des commentaires. Je l'avouë, un fait seroit necessaire à present; je n'en trouve pourtant point dans mes memoires, qui ait rapport à la Logique; & je ne suis point d'humeur à en inventer: c'est pourquoy il faudra qu'on s'en passe ici: il en viendra assez d'autres, pour se consoler de cette disette. Venons à sa Metaphysique.

On

On conſidere dans la Metaphyſique, les eſprits, les ſubſtances incorporelles. Cette étude eſt fort abſtraite; il ne s'y agit point de corps, de matiere, de ſenſations. Auſſi demande-t-elle beaucoup plus d'application que toutes les autres. Gonin en apprit, non pas autant que Deſcartes, Malebranche & Locke en ont enſeigné, mais ce qui lui ſuffiſoit pour en diſcourir paſſablement. Ces ſortes de ſujets traitez metaphyſiquement, tombent ſi rarement dans les converſations ordinaires, qu'on ne riſque que tres-peu, ſi l'on n'en ſçait pas beaucoup; j'entends de ce qu'on explique dans les écoles, ou de ce qu'on apprend dans les livres. Car il y a une autre ſorte d'étude d'eſprits, dont il ſe fit une veritable affaire. Il eſt toûjours de la prudence de bien connoître le caractere d'eſprit de ceux, avec qui l'on eſt en commerce; & l'on peut dire, que cette connoiſſance eſt des plus importantes, pour être ſupportable aux autres dans la ſocieté civile, & pour qu'on les puiſſe ſoy-même ſupporter. C'eſt en cela que conſiſtoit principalement la metaphyſique de Gonin, ſi l'on la peut appeller ainſi; & aſſûrément ſi elle n'eſt pas moins utile que l'autre, elle n'eſt auſſi pas moins difficile: car que de ſortes d'eſprits il y a dans le monde, & que d'inégalitez il ſe trouve dans chacun de ces eſprits! Un homme qui entreprend de faire cette étude à fond, doit donc tendre à connoître le caractere de tous les eſprits qu'il rencontre en ſon chemin; ſans cela, il ne pourra obtenir ce qu'il en peut eſperer; il ne pourra ſe garentir de ce qu'il en peut craindre. Ce qui fait le comble de la difficulté, c'eſt que, quoyqu'on connoiſſe par exemple, qu'un homme a un eſprit facile, on ne peut pas ſe vanter abſolument de pouvoir agir ſûrement à ſon égard; & cela, parce qu'on le peut trouver au moment qu'on traite avec lui, dans une certaine circonſtance de ſituation, qui le rend tout-à-fait different de lui même, c'eſt-à-dire, difficile, réveche, contrariant. Tout cela demande, non ſeulement

ment une étude qui ait fait acquerir la connoissance de la conduite qu'on doit observer, quand on sera en commerce avec tous les esprits, tels qu'ils soient; mais encore une application continuelle à penetrer leur situation, dans le tems qu'on est en effet dans ce commerce : car, sans cette précaution, on leur est à charge, on les rebute, on leur devient odieux, on n'en obtient rien, on a sujet de les craindre. Maître Gonin qui étoit fort-convaincu de la necessité de ce manége, & qui dans les projets qu'il faisoit d'intrigues, d'artifices & de soupleſſes pour le cours de sa vie, prévoyoit, qu'il auroit fort besoin de s'instruire parfaitement là-dessus, travailla tres-serieusement à se faire un plan, le plus exact & le plus entendu, dont il fust capable, afin de s'en servir dans les occasions où il trouveroit qu'il lui seroit utile. Ce plan m'est tombé entre les mains; je m'imaginerois faire un larcin au public, si je ne lui en donnois pas la connoissance. Après qu'on en aura fait la lecture, on avoüera, sans doute, que cet homme avoit une prévoyance aussi étenduë, que ses veuës étoient longues.

Plan de Maître Gonin pour gagner les esprits.

J'auray à vivre dans le monde avec bien des sortes d'esprits. Ce n'est pas assez de vivre avec eux, je veux tâcher d'en faire mon profit; & pour cela je dois ne rien négliger, pour me conformer si bien à leurs caracteres, qu'ils soient contens de moy; sans cette précaution, je ne seray pas content d'eux; & ainsi nous vivrons mal ensemble; & adieu mes prétentions. Je vais donc les examiner les uns aprés les autres, autant que mon imagination m'en présentera, & considerer avec attention ce qui conviendra le mieux pour les gagner.

Bon esprit. Il juge équitablement; il ne se laisse point

point prevenir ; il ne prend point le faux pour le vray. Son discernement est juste. Il ne décide point par passion. Il faut que je prenne bien des mesures pour ne me point laisser penetrer par un tel esprit, pour ne point allarmer sa justice. Je ne trouverois pas mon compte à lui montrer de bonnes apparences, s'il connoissoit qu'elles couvrissent un mauvais fond. Je me donneray donc bien de garde de vouloir lui imposer. Si j'étois mauvais, j'aimerois beaucoup mieux lui paroître tel, que d'entreprendre de le tromper. En lui déguisant mes défauts, il ne se fieroit jamais à moy, pour peu qu'il vint à les connoître. En les lui avoüant, il me feroit des reprimandes, je les écouterois sans chagrin, je lui témoignerois m'y rendre ; & alors ma condition en deviendroit meilleure.

Esprit malin. On est fort embarrassé, pour s'accorder avec lui. Vouloir paroître avoir autant de malignité qu'il en a, n'est pas toûjours une démarche qui lui convienne, à moins que ce ne soit pour lui servir en second ; tant que durera le secours, il sera à son tour de quelque utilité ; mais le secours donné, comme on ne lui sera plus bon à rien, on aura autant lujet de le craindre, que ceux contre qui on l'a secouru. Paroître bon, ne lui conviendra pas plus. Est-ce que l'antipathie peut produire une convenance ? Comment donc s'y prendre, pour en venir à bout ? N'y réüssiroit-on pas, si on lui faisoit croire, que l'on est encore plus malin que lui ? On pourroit, ce me semble, par cette contrebatterie, le forcer à craindre. C'est toûjours quelque chose, que de le pousser jusques-là : car cette crainte le détourneroit peut-être d'entreprendre de faire du mal, puisqu'il auroit lieu d'être persuadé, qu'il n'y pourroit pas facilement réüssir. Les mauvais sont bien plus entreprenans contre les bons, que contre ceux qui ne leur cedent point en malignité. Contre ceux-là leur malice va de pleinpied : car elle ne trouve pas de la resistance. Contre

ceux-

ceux-ci elle échoüe souvent ; & c'eſt un hazard qu'on n'aime point à courir. Un eſprit méchant eſt d'ordinaire lâche ; ſes ſuccés viennent bien moins de ſa force, que de la foibleſſe de ceux qu'il attaque.

Grand eſprit. Il y en a tels de cette ſorte, que l'on dupe en leur propoſant de grands deſſeins, en leur inſpirant de vaſtes projets. On les engage par ces endroits flateurs, on les met en train de fournir aux dépenſes neceſſaires, pour les faire réüſſir. Si le ſuccés ne répond pas, ils n'oſeroient s'en plaindre, parce que leur honneur en ſouffriroit ; & cependant avec un peu d'adreſſe, le conſeiller aura profité en chemin faiſant, d'une partie de ces dépenſes. On leurre d'autant plus facilement un homme qui ſe flatte d'avoir un grand eſprit, que la bonne eſtime qu'il a de lui-même, ne lui permet pas de croire qu'il y ait aucun obſtacle qu'il ne puiſſe vaincre, aucune difficulté qui lui ſoit inſurmontable. Une petite fineſſe bien conduite, mene quelquefois les grands eſprits ſi loin, qu'ils ſeroient étonnez du chemin qu'elle leur a fait faire, ſi leur vanité ne leur fermoit pas ſi fortement les yeux, qu'il ne leur eſt pas poſſible de reconnoître les pieges qu'on leur a tendus. Il y a ſouvent plus de priſe ſur eux, que ſur des eſprits médiocres.

Petit eſprit. Il demande auſſi bien que le grand, des ménagemens, pour le dompter. Sa ſphere étant de petite étenduë, il n'eſt pas par conſequent ſi aiſé d'y entrer, qu'on le pourroit croire. Il faut pour cela ſe proportionner à ſa portée. Si vous vous étendez trop, il vous perd de vûë : comme il ne fait aucune attention ſur vous, vous ne produiſez aucun effet ſur lui. A petit mercier, petit pannier, dit-on. A petit eſprit, petits raiſonnemens, petites reflexions, vûës fort bornées : voila ce qu'il lui faut, pour qu'il vous comprenne, pour que vous en ſoyez écouté, pour qu'il vous apperçoive. Ramaſſez-vous ſur lui de telle ſorte, que vôtre étenduë ne ſurpaſſe pas la ſienne ; autrement il tom-

tombera dans la défiance, parce qu'il ſoupçonnera que vous voulez l'envelopper. Plus vous paroîtrez lui reſſembler, moins il ſe mettra en garde contre vous; au contraire, il ſe flatera, que c'eſt vous qui devez vous tenir ſur le qui vive en ſa preſence.

Eſprit fort. Il ne veut croire que ce qu'il voit: quand on le veut tromper, il n'y a donc qu'à cacher les pieges qu'on lui tend, il ne ſe doutera point qu'on les lui tende: car il ne les verra pas. Il affecte de paroître intrepide; il n'y a donc qu'à lui applaudir ſur ſa fermeté, & pendant qu'on l'affoiblit par la flaterie, pouſſer le ſoûterrain. Tout occupé de la confiance qu'il a en ſa force, il ſera facilement vaincu par la fineſſe. Se mettant toûjours au deſſus du vulgaire, il prétend ne point penſer, ne point opiner comme lui. Il n'y a donc qu'à lui perſuader, qu'on penſe & qu'on opine vulgairement: par cette perſuaſion, on lui inſpirera beaucoup plus de pitié, qu'on ne lui donnera crainte: il ne haïra pas même d'avoir commerce avec une perſonne de cette ſorte, à cauſe du plaiſir qu'il goûtera à primer ſur elle, par la ſuperiorité des ſes idées, & par la force de ſes ſentimens. Pour venir à bout des gens, il faut, dit-on, les prendre par leur foible: pour mener celui-ci où l'on veut, il faut le prendre par ſon fort.

Eſprit profond. Il ne s'en tient pas à la ſuperficie, quand il veut connoître. Il n'eſt point content qu'il ne penetre auſſi loin qu'il peut aller. Il parcourt toutes les dimenſions d'un ſujet, avant que d'en rien affirmer ou nier. Tout eſt, pour ainſi dire, abîme pour lui, tant il s'enfonce dans tout ce qui ſe preſente pour objet de ſes conſiderations, de ſes reflexions & de ſes raiſonnemens. Ce n'eſt pas aſſurément entreprendre un petit ouvrage, que de pretendre de ſe cacher aux yeux d'un tel approfondiſſeur. Je ſuis d'avis, quand je rencontreray en mon chemin des eſprits profonds, & qu'il ſera de mon intereſt d'entretenir commerce avec eux, de leur fournir en moy matiere d'approfondiſſement.

ment, de telle sorte pourtant que par le choix que j'en feray, il ne me soit pas de grande importance qu'ils aillent la penetrant jusqu'au bout. Pendant qu'ils s'occuperont à cet exercice, je pourray prendre des chemins détournez, pour arriver à un autre but qui me sera de plus grande consequence, sans qu'ils s'en apperçoivent, sans qu'ils songent même à le soupçonner. Quand ces esprits profonds s'occupent d'un sujet, ils y sont d'ordinaire si absorbez, que se livrant en proye à tous les projets qu'on forme contre eux, on ne manque pas de les surprendre au milieu de leurs profondes considerations. On peut encore regarder un esprit profond dans un autre sens; c'est-à-dire, par sa capacité à concevoir de grandes choses, sans que pour cela il en soit rempli, il en soit embaraſſé, comme s'il pouvoit contenir en soy beaucoup plus que les autres esprits. Le considerant dans ce point de veuë, si j'avois intention de lui plaire, par un retour d'utilité vers moy, je me ferois si petit en sa presence, que me jugeant indigne d'une forte attention de sa part, il me regarderoit seulement comme un objet d'amusement qui s'offritoit à lui, pour le délasser de ses constantes applications. On avance souvent ses propres affaires auprès de ces vastes génies, beaucoup plus en les désennuyant, qu'en leur fourniſſant matiere de contention. Ils ne sont pas quelquefois fachez qu'on les faſſe en quelque maniere sortir d'eux-mêmes, par quelques distractions qui les remuënt, qui les réveillent, & qui les égayent. Comme ils sont alors de bonne humeur, on les manie mieux, & on les tourne comme on veut.

Esprit solide. Il est sûr, ferme, invariable, il ne fait cas que du vray. On peut compter sur lui. C'est un grand avantage quand on s'est rendu maître d'un tel esprit, & que celui qui posſede cet esprit, a du credit, de l'autorité, de la richesse, & qu'ainsi il peut faire beaucoup de bien. J'ay eu quelque tems commerce avec

avec un eſprit de ce caractere ; je ne m'en ſuis ni bien ni mal trouvé. Il m'eſt revenu, qu'il ne faiſoit pas grand cas de moy, parce qu'alors je paroiſſois aimer beaucoup la Poëſie, & que je me meſlois de faire des Vers. Apparemment c'eſt qu'il ne trouvoit pas aſſez de ſolidité dans la verfification, pour eſtimer ceux qui s'y adonnoient. Ces eſprits ſolides ſont ſouvent fort difficiles à contenter, on ne fait point ſon compte avec eux, en ne leur montrant que des choſes frivoles; ils ne manquent pas de conclure que ceux là ſont frivoles eux-mêmes, qui les leur preſentent ; & dés-là ceux-ci n'en doivent attendre que du mépris.

Eſprit double. Quant à ceux qui ont cet eſprit : c'eſt-à-dire, qui ſouflent le froid & le chaud, qui diſent d'une façon & qui penſent d'une autre, on vit bien avec eux, pourvû qu'on paroiſſe les croire en tout. On leur rend double pour double : on leur perſuade, qu'on les croit : avec cette momerie on ſe gâre de leurs pieges, & on les diſpoſe à donner dans ceux qu'on leur tend. Je ſuppoſe en ceci, qu'on prenne bien ſoin de les connoître tels qu'ils ſont : car à leur égard, & à l'égard de tous les autres, c'eſt par où il faut toûjours commencer.

Eſprit fin. Fin contre fin n'eſt pas bon à faire doublûre, dit un Proverbe : c'eſt-à-dire, que deux perſonnes qui ſont également habiles, ont de la peine à ſe tromper l'une-l'autre. Pour que l'une ait le deſſus ; je lui conſeillerois de ne ſe picquer point du tout de paſſer pour fine, mais plûtôt de donner lieu de ſoupçonner, qu'elle eſt tout le contraire. En ſuivant cet avis, elle verra venir ſon homme de loin, parce qu'il ne ſera pas fort exact à ſe cacher ; & en même tems qu'elle ſera preſte à parer ſes coups, elle pourra lui en porter d'autres d'autant plus facilement, que celui-ci ſera bien éloigné de s'y attendre. Il faut que cet avis ſoit reconnu pour être bien ſûr : car on le voit ſouvent mis en pratique : auſſi ſeroit-on toûjours la dupe de ſes

eſprits

eſprits fins, déliez, ſubtils, ſi on ne le ſuivoit pas.

Bel eſprit. On plaira à un homme qui ſe picque de bel eſprit, & qui l'eſt veritablement, ſi on le laiſſe parler à ſon appetit, à ſon ſouhait, à ſa ſuffiſance: ſi on lui donne des occaſions de diſcourir, de raiſonner, de raconter, de répandre ce qu'il ſçait d'enjoüé, de brillant, d'amuſant, de curieux: ſi on loüe ce qu'il dit, & ſi l'on applaudit à ſa maniere de le dire, aux tours agreables qu'il donne à ſes narrations, à ſes recits, (car je ſuppoſe tout cela dans un bel eſprit) enfin, ſi l'on paroît être auſſi content de lui, qu'il a en effet envie de contenter. Il n'en doit pas coûter beaucoup, pour avoir cette complaiſance; car un veritable bel eſprit la merite. Ceux qui s'y connoiſſent, qui ſentent ce qu'il vaut, qui ſont capables de goûter avec plaiſir ce qui eſt veritablement digne de plaire, ne manquent pas de lui rendre cette juſtice. Il faut être, ou ruſtique, ou ſauvage, ou bourru, ou miſantrope, ou d'un goût bizarre, ou inſenſible aux plaiſirs des honnêtes gens, pour en agir d'une autre maniere.

Eſprit brillant. A force de s'accoûtumer à ſe laiſſer ébloüir par l'oripeau, on ſe pourra plaire avec un eſprit brillant. Comme il faut toûjours tâcher de s'accommoder, autant qu'on peut, de tout le monde, quoy qu'il n'y ait point de ſolidité dans ces ſortes d'eſprits, il ne faut pas négliger de ſe faire de leurs amis; quand ce ne ſeroit qu'à cauſe qu'impoſant à bien d'autres par leur éclat, ſi nous ne les ménagions pas, ces autres entrants dans leurs intereſts, les vangeroient peut-être à nos depens. Il y a bien d'autres choſes frivoles qui ne laiſſent pas de nous occuper, quoy-qu'elles ne valent pas mieux.

Eſprit de bagatelle. Des riens l'occupent autant que les choſes les plus conſiderables & les plus importantes. Il n'eſt pas difficile, cela étant, de l'amuſer, de l'attirer, de le gagner: car on trouve tant qu'on veut des bagatelles, pour lui en fournir; le monde en eſt plein.

plein. Le commerce eſt bon avec les gens de cet eſprit. Pour peu de choſe qu'on met dans ce commerce, on trafique avantageuſement avec eux. Je l'ay experimenté. Je m'en ſuis ſi bien trouvé, que je ſerois d'humeur à les préferer toûjours aux plus grands & aux plus ſolides eſprits, ſi je n'avois pas quelquefois de très-fortes raiſons qui m'arrachent cette préference.

Eſprit broüillon. J'en remarque de deux ſortes. La premiere c'eſt de ces eſprits qui ſont fort dérangez dans tout ce qu'ils font, qui ne connoiſſent l'ordre que par oüi-dire. Etant jeune j'ay fait pendant quelque tems chambrée avec un écolier dont la ſocieté m'étoit fort incommode par cet endroit. Nous ne faiſions preſque autre choſe dans nôtre petite ménage, lui que de déranger, & moy que d'arranger. A la verité, la compagnie d'un tel eſprit eſt fort embaraſſante: mais auſſi fait-on bien ſon compte avec lui, pour peu qu'on veüille profiter de ſon dérangement, & qu'il y ait en effet de quoy produire quelques avantages: car il ne ſerre rien, il oublie tout, il ne peut rien cacher; on n'a pas ſujet de craindre qu'il ſuive exactement les meſures qu'il aura priſes, ſi elles demandent un tems qui ſoit un peu long. Il y a une autre ſorte d'eſprits broüillons, très-dangereux pour les autres. Ce ſont ceux qui étant remüans à l'excès, ne tendent qu'à mettre la confuſion, le deſordre, la diſſenſion, la diſcorde, le trouble par tout où ils ſe trouvent. Je fuiray toûjours, autant qu'il dépendra de moy, les eſprits de ce caractere: car ſouvent, aprés s'être beaucoup fait craindre, haïr, déteſter, ils tombent dans des diſgraces éclatantes, où il arrive rarement que leurs amis ne ſoient enveloppez. Si cependant je ne pouvois me diſpenſer d'avoir quelques liaiſons avec eux; comme j'entrerois, à la faveur de cette liaiſon, dans la connoiſſance de leurs deſſeins, & des artifices, dont ils entreprendroient de ſe ſervir, pour troubler, y auroit-il de l'injuſtice, ſi je les revelois à ceux qui y ſeroient les plus

intereſſez ? Ie voudrois pour cela ſçavoir s'il y a de la raiſon à trahir un ſeul homme, pour empêcher que pluſieurs autres ſoient trahis, quand la juſtice eſt pour ceux-ci en même tems qu'elle eſt contre celui-là.

Eſprit de travers. Il raiſonne d'ordinaire faux. Il donne à ce qu'il conçoit une tournure toute autre que celle qu'il devroit avoir. Il eſt bizarre, ſans juſteſſe; on diroit, qu'il penſe toûjours de biais. S'il eſtime ce qui le merite; c'eſt, pour ainſi dire, par hazard, que cela arrive. Quand on ſe propoſe d'obtenir de lui des faveurs, des graces, des bienfaits, il faut compter de le ſuivre auſſi de biais: car en vain feroit-on des démarches qui méneroient toûjours au but que l'on a en vûë; ſes écarts ne le permettent pas. Avec ceux qui vont de travers, il faut aller de travers; autrement on perd leur piſte, & l'on ne les retrouve pas comme l'on voudroit.

Eſprit bourru. Vouloir s'accommoder avec un eſprit fantaſque, bizarre, capricieux, que perſonne ne peut gouverner, mais qui ſe veut conduire lui-même par des maximes extravagantes; quelle entrepriſe ! On peut reüſſir pourtant; & même à la faveur de ſon humeur fantaſque: car, pouſſé par cette même humeur, il lui peut prendre un deſſein de faire du bien à tel qui le merite le moins. Les gens à caprices, ſont fort ſujets à faire des démarches auſquelles on ne s'attend point, tant elles ſont hors des regles qu'on obſerve ordinairement. A force de ſe preſenter, on peut trouver des momens favorables, pour profiter de ces démarches. On dit en Proverbe; quand on donne à choiſir de pluſieurs choſes differentes, qu'il y a dequoy contenter les fantaſques. Qu'on prenne donc ſes meſures ſur ce Proverbe, pour réüſſir auprès des eſprits bourrus.

Eſprit de contradiction. Oüi, quand on dit non; non quand on dit oüi; voila ſa deviſe; voila ce qui conſtituë particulierement ſon caractere. Apportez

tant

tant que vous voudrez de raiſons à un eſprit de contradiction, pour le faire changer de ſentiment; il ne les écoûte pas; il eſt ſi occupé, ſi pénétré des ſiennes, qu'il n'en démord point. Il ſe tient toûjours en garde contre la verité, de peur que s'il venoit à la connoître, il ne ſe trouvât obligé de s'y rendre & de la ſuivre aux dépens de ſon opinion. Il s'enſuit de tout cela, qu'il faut toûjours lui témoigner le contraire de ce que l'on ſouhaitte, ſi l'on veut être aſſuré de l'obtenir. C'eſt hazarder, il eſt vray; mais je ne vois rien de mieux, rien de plus convenable.

Eſprit mélancholique. Un mélancholique ne ſe déride preſque jamais le front; il ne penſe preſque toûjours que des choſes funeſtes. On dit qu'il mange ſon cœur, tant le chagrin le dévôre. Il a cependant de certaines ſenſibilitez comme les autres; & c'eſt par-là particulierement qu'on le peut prendre. Il y a cét avantage avec lui, que, quand on l'a pris, il n'échappe pas aiſément; parce que n'étant point diſſipé, il n'eſt pas tenté d'aller ailleurs.

Eſprit gay. Il aime la joye, il a de la joye, il donne de la joye. Il donne par conſequent autant de priſes ſur lui, qu'il y a de choſes qui peuvent le réjoüir. Que l'on merite auprés de lui, ſi on le tire d'un objet, d'une occaſion, d'un lieu, d'une affaire qui lui auroit cauſé de la triſteſſe! Il paye volontiers un ſervice qui lui eſt rendu ſi à propos.

Eſprit inégal. Etudiez-le continuellement; & quand vous aurez trouvé un moment, auquel il aura des ſentimens favorables pour vous, ſaiſiſſez-vous-en, pour le faire venir où vous viſez: car dans le moment ſuivant, il ne ſera plus le même. S'il ne vous eſt pas favorable, ne quittez pas priſe pour cela: ne déſeſperez point: ſon inégalité eſt un garand de vôtre eſperance. Quand on a affaire avec un eſprit inégal, il faut s'imaginer que l'on a affaire avec pluſieurs eſprits differens, tant il y en a de ſortes, dont il fait le perſonnage.

Voyez donc bien le perſonnage qui vous conviendra le mieux, & pendant qu'il le repreſente, tirez-en ce que vous delirez.

Eſprit diſtrait. Lui parle-t-on? Il n'écoute pas la moitié de ce qu'on lui dit. Eſt-il meſlé dans une converſation? Il ne la ſuit point; ſes penſées l'emportent ailleurs. On diroit qu'un homme qui a cet eſprit, n'en porte jamais avec lui que la moitié. S'il arrive enfin qu'il l'ait tout entier, des inutilitez, des bagatelles le mettent en mouvement, le partagent, & en emportent la meilleure partie: & ainſi on l'empêche aiſément d'être attentif à ce qu'on craint qu'il écoute, de fuivre une affaire dont on apprehende le ſuccés. La diſſipation, dont il eſt extremement ſuſceptible, eſt une grande reſſource pour le détourner, & enſuite la ranger au point qu'on veut.

Eſprit vain. Qui eſt glorieux, ſuperbe, qui eſt entété de ſon merite; tout plein de l'idée de ſes prétenduës belles qualitez; qui mépriſe tous les autres, parce qu'il n'eſtime que lui même: qui ne ſe tient obligé à perſonne, parce qu'il préſume qu'on lui doit tout. Avec cet eſprit il faut toûjours être ſur le ton loüangeur, ſur les expreſſions flateuſes, ſur les ſituations reſpectueuſes, ſur les démonſtrations ſoûmiſes; avec cet exterieur étudié, on l'attire, on ſe fait écouter, on le charme, on l'enchante, & enfin on le ſoûmet lui-même de telle ſorte, qu'il ne refuſe rien de ce qui dépend de lui, parce qu'on lui donne ce qu'il ſouhaite le plus. C'eſt un pot à deux anſes, qu'on porte où l'on veut, quand on le tient par les oreilles. C'eſt un tonneau, dont on eſt aſſuré de tirer ce qu'on lui demande, pourveu qu'on lui donne du vent. C'eſt comme une femme qui ne peut faire de reſiſtance, quand on ſçait bien la cajoler.

Eſprit railleur. Tourner en ridicules ceux qui l'approchent, ſe moquer d'eux, rire à leurs dépens; voilà ſa profeſſion. Entendre ſes railleries ſans en montrer

du reſſentiment ; faire ſemblant d'en rire, voilà quelle doit être la profeſſion de ceux à qui il en veut pour ſe divertir, & qui lui en veulent pour en tirer quelque profit. Voyez la conduite des Paraſites ; ils pouſſent leur complaiſance bien au-delà envers les grands, dont la table les fait vivre, & s'en trouvent bien. A la verité un honnête homme peut difficilement ſe réduire à faire un ſi odieux perſonnage, ſans une tres-ſenſible mortification ; mais enfin ç'en eſt une bien plus ſenſible, que de ſe voir dans la neceſſité de mourir de faim. J'ay été autrefois ſouvent en butte aux brocards d'un railleur ; j'avois des raiſons pour ne pas les repouſſer avec toute la vivacité dont je me trouvois fort capable. Je le laiſſois dire ſans replique, & lui les continuoit ſans relâche : car le caractere de la plûpart de railleurs, c'eſt de s'attacher ſur tout à ceux qui ſemblant les craindre, ne leur répondent rien. Enfin ces raiſons de ménagement pour lui ne ſubſiſtant plus, je me donnay l'effort, je ſortis de ma léthargie, je le pouſſay ſi loin, que perdant terre, il crut ne devoir point prendre d'autre parti, que de me demander quartier ; c'eſt ce qu'il fit, mais ſecretement, pour s'épargner de la confuſion, & je le lui accorday. Il falloit voir comment il me ménageoit à ſon tour, & les ſervices qu'il me rendit pour m'engager à lui tenir conſtamment la parole que je lui avois donnée de ne le railler jamais, qu'il ne m'y eût excité en me raillant le premier. Nous fûmes reciproquement tres-contens l'un de l'autre, avec cette difference pourtant, qu'il me fit beaucoup de bien ſans retour.

Eſprit familier. Je n'entends pas par eſprit familier, un de ces eſprits qu'on appelle folets, de ces lemures, de ces farfadets, de ces demons ou lutins, dont les bonnes femmes & les enfans ſont extrémement effrayez ; parce que, ſi l'on veut les en croire, ils leurs apparoiſſent en les inquiétant par mille eſpiegleries, comme de faire des tintamares épouvantables, de re-

muer les meubles de leur place, renverser la vaiſſelle, ouvrir des rideaux, tirer des couvertures, & faire d'autres ſingeries, où l'imagination à la meilleure part. Ce n'eſt pas de ces eſprits, dis je, que je veux parler ici; c'eſt de ces gens familiers, qui ne veulent ſe contraindre pour perſonne qui ſe donnent toute liberté, qui, ſans ſe mettre en peine des regles de la politeſſe & du ceremonial, traitent ſans façons avec tout le monde, entrent chez les gens tels qu'ils ſoient & en ſortent, comme s'ils entroient dans leur propre maiſon, ou comme s'ils en ſortoient, tutoient indifferemment tout le monde; comme ſi tous ceux qu'ils rencontrent, à qui ils parlent, avec qui ils ont commerce, étoient, ou leurs domeſtiques, ou leurs égaux. A ces eſprits il faut rendre la pareille, traiter ſans façons, ſans ceremonie, ſans circonſpection avec eux. Une familiarité reciproque produit une eſpece d'union qui peut avoir ſes utilitez, ſi l'on a aſſez d'adreſſe pour la mettre à profit. On en prend occaſion de demander plus hardiment; on leur expoſe avec plus de liberté les beſoins qu'on a de leurs ſecours. N'eſt-il pas juſte de faire payer un peu cher à cet eſprit familier, le droit qu'il s'attribuë de ſe diſpenſer de la conſideration & des égards que la politeſſe exige que l'on ait pour les honnêtes gens? Il ne veut ſe geſner avec perſonne, pourquoy ſe geſneroit-on avec lui? Pourquoy n'oſeroit on lui dire; " Puiſque tu es riche, & que tu peux me ſoulager, voy mon état, je te l'expoſe familierement, ſoulage moy donc". Il n'y a que les honteux qui perdent; & c'eſt aſſurément avec les gens familiers, qu'il faut être le moins honteux.

Eſprits animaux. On va s'imaginer, que je vais parler medecine: car on entend d'ordinaire par eſprits animaux, certains petits corps tres-ſubtils, tres-mobiles, tres-remuans, contenus dans le cerveau & dans les nerfs, qui ont été ſéparez des parties groſſieres du ſang, qui ſont auteurs du ſens & du ſentiment animal.

Ce

Ce n'eſt point aſſurément de ces ſortes d'eſprits, que je prétends parler ici; mais de certains eſprits, de certaines gens, qui tiennent ſi fort de la bête, qu'à les conſiderer dans un certain point de vûë, ce n'eſt point du tout leur faire injuſtice, que de les appeller eſprits animaux. J'entens donc ces eſprits groſſiers, ſots, ſtupides, lourdaux, bouchez, ſteriles, animaux à figure humaine, qui ne raiſonnent preſque point; qui ne peuvent rien comprendre, ni retenir, qui ſemblent agir bien moins par raiſon, que par inſtinct; c'eſt-à-dire, par cette diſpoſition naturelle donnée aux bêtes, pour ſe conduire & rechercher ce qui leur eſt propre, & qui ſupplée chez elles au défaut du raiſonnement. Quand Jean Beſte eſt mort, il a laiſſé bien des heritiers. Ce proverbe veut nous faire entendre, qu'il y a un nombre prodigieux d'eſprits animaux, auſſi voit-on bien des beſtiſes. Ce ſeroit un détail fort réjoüiſſant, que celui qui rapporteroit toutes les eſpeces de ces eſprits qu'on remarque dans le monde, & qui s'étendroit même juſqu'à repreſenter tous les individus de ces eſpeces; mais il ne s'agit pas de cela ici; mon deſſein exige ſeulement, que je m'inſtruiſe moy-même de la conduite que je dois obſerver à leur égard, pour qu'ils ne me ſoient pas inutiles. Comme il y en a beaucoup, il eſt donc de mon intereſt, que je ne neglige pas de me donner cette inſtruction. Voici ce que j'en penſe. Avec des gens qui ne raiſonnent preſque point, ne ſeroit-il pas à propos de raiſonner beaucoup? Car par ce moyen on peut les étonner, les étourdir, & ainſi les pouſſer, ſans qu'il s'en apperçoivent, juſqu'au but où l'on ſouhaite qu'ils arrivent. Avec des gens ſots, groſſiers, ſtupides, lourdauts, ne conviendroit-il pas, pour les attirer par l'attrait de la ſympathie, de paroître quelquefois lourdaut, ſtupide, groſſier, ſot? Car la reſſemblance engage, au lieu de rebuter. Avec des gens qui n'agiſſent preſque que par inſtinct, ne ſuffiroit il pas, pour s'en rendre le maître de flater leurs

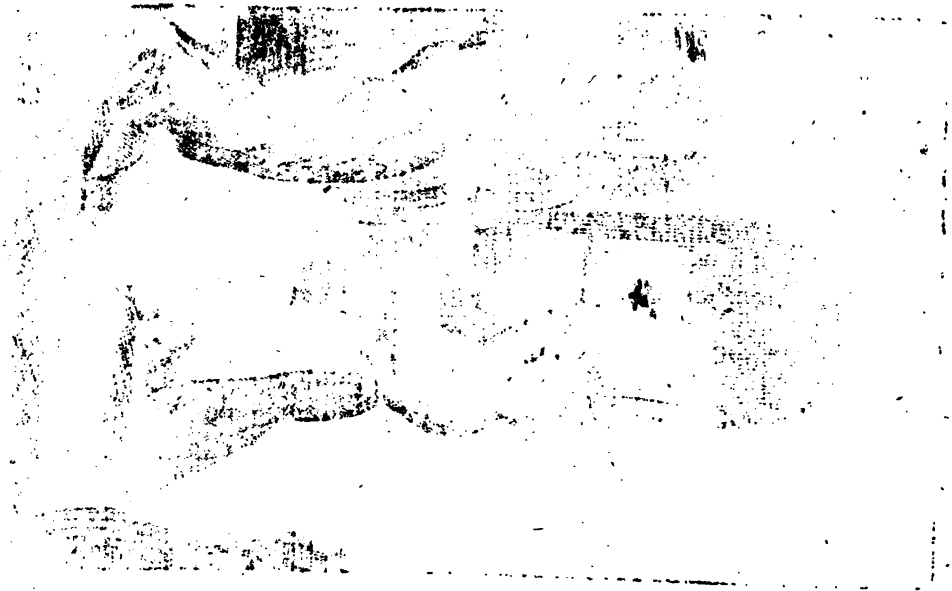
ſens ; car c'eſt par-là que les bêtes ſe gagnent ; ou de punir leurs ſens, car c'eſt par-là auſſi qu'on réduit les bêtes à la raiſon ?

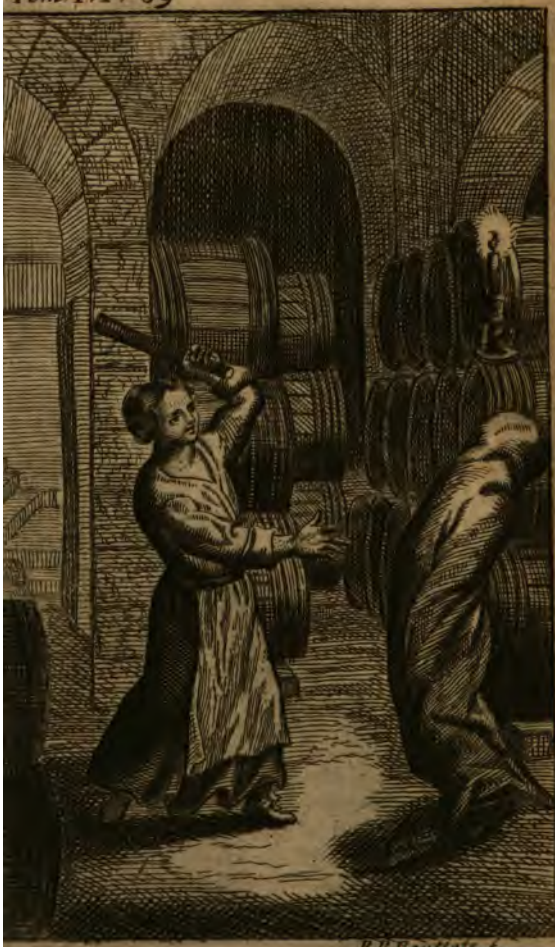
Voilà ce qui m'eſt venu du plan que Maître Gonin s'étoit fait pour gagner les eſprits, avec qui il ſeroit obligé d'être en commerce, ſoit par des bienſeances, dont il ne pourroit ſe diſpenſer, ſoit par rapport à ſes interêts, independamment de ces bienſeances, ou de quelque autre ſujet qu'il pouvoit avoir. Quoyqu'il y ait quelques endroits, où il ſemble s'attendre que cet ouvrage tomberoit peut-être en d'autres mains, on voit pourtant bien qu'il ne l'avoit fait veritablement que pour lui ; il y parle trop ſans façon, pour qu'on ſe perſuade le contraire.

Je ne ſçay s'il croyoit alors à la faveur de ſa Metaphyſique, autant l'exiſtence des eſprits, qu'il avoit d'ardeur de les ſéduire, pour en faire ſon profit. A dire vray, une partie de l'hiſtoire de ſa vie me donne beaucoup lieu d'en douter. Je n'oſerois pourtant pas aſſûrer rien là-deſſus : car en fait de Religion, il ne faut pas toûjours s'aller imaginer, qu'on ne croit pas les veritez qu'elle enſeigne, parce qu'on n'obeït point aux loix qu'elles a établies. Le cœur & l'eſprit ſemblent avoir leurs droits à part ; c'eſt pourquoy ils ne s'accordent pas toûjours. Dans les choſes humaines & temporelles ne voyons-nous pas ſouvent, que, quoyqu'on reconnoiſſe qu'il ſoit tres-raiſonnable de faire une choſe, cependant par fragilité, par paſſion ? on ne laiſſe pas de faire le contraire. Mais je m'apperçois, que je me jette inſenſiblement dans un raiſonnement qui me meneroit trop loin ; j'eſpere, que le Lecteur me le pardonnera, puiſque je ne paſſeray pas plus outre, & qu'en la place, je vais lui donner une hiſtoire qui le réjoüira davantage. Elle aura rapport au ſujet dont il s'agit, puiſqu'elle rapportera un évenement auquel les eſprits ont donné occaſion.

Maître Gonin ne croyoit point du tout ce qu'on dit

de





P. H. Boutlade f.

de ces eſprits qu'on appelle eſprits follets ou révenans : & ce n'eſt pas aſſûrement pour cela, que ſa Religion devoit être ſuſpecte. Etant jeune écolier, il avoit fait ſouvent lui-même l'eſprit, ou le révenant, pour intimider ſes camarades & s'en divertir ; & ainſi il ſçavoit par ſa propre experience, qu'on en peut faire beaucoup accroire ſur ce ſujet, particulierement aux enfans, aux femmes & autres gens fort aiſez à devenir dupes. Entre pluſieurs tours qu'il joüa à cet égard à differentes perſonnes, j'en ay choiſi deux que je juge à propos de rapporter avant que d'en venir à l'hiſtoire que je viens de promettre ; on les trouvera dans le Chapitre ſuivant.

CHAPITRE V.

Maître Gonin voyant qu'une ſervante de chez ſon pere craignoit extrémement les eſprits, & qu'elle s'imaginoit en être continuellement aſſiegée en prend occaſion, pour joüer un tres-mauvais tour ?

IL y avoit chez le pere de Maître Gonin une ſervante appellée Simonne, & un valet, nommé Bertrand. Simonne étoit une groſſe païſanne, fort réſoluë, qui n'entendoit pas raillerie, quand on la perſecutoit ſur un certain chapitre, & qui étoit plus diſpoſée à donner un coup de poing, qu'à faire une careſſe ; Bertrand l'avoit ſouvent éprouvé. Ce Bertrand étoit un grand flandrin, qui quoyqu'il n'eût rien de gracieux dans ſa preſtante, étoit cependant aſſez ſot pour s'imaginer être beau garçon, & pour s'en faire accroire ſur le pied de joly homme. Il avoit pourtant daigné prendre la peine d'en conter à Simonne ; mais il avoit eu bien à dé-

décompter avec elle : car elle ne le pouvoit souffrir; on n'en a point sçû la raison, du moins elle n'est pas venuë à ma connoissance. Quoyque Simonne fut fort résoluë, elle avoit cependant la foiblesse de la plûpart de celles de son sexe : c'est qu'elle craignoit extrémement les esprits. On ne lui avoit fait aucune histoire d'apparitions, qu'elle ne crût tres-fermement ; & on lui en avoit fait beaucoup : car plus on est disposé à croire ses sortes de contes, plus on en entend reciter. Bertrand ne paroissoit pas si credule à cet égard, & tranchoit même de l'esprit fort, quand on lui parloit de révenans : peut-être étoit-ce pour avoir plus de sujet de faire la guerre à Simonne sur sa credulité. Quoy qu'il en soit, il est certain, que cette fille étoit là dessus d'une timidité sans pareille. A peine pouvoit-elle rester seule dans une chambre en plein jour, sa tête se rempliſſoit de mille imaginations qui lui représentoient des phantômes, ou qui donnoient des interpretations effrayantes, au moindre bruit qu'elle entendoit, quand elle ne sçavoit pas d'où il pouvoit venir. La nuit étoit encore bien plus effroyable pour elle : c'est l'ordinaire, car elle contribuë par ses tenebres, à donner des idées affreuses : on y rappelle alors les figures des démons, qu'on peint toûjours fort noires : & les morts, dont on ne fait gueres les funerailles, que le noir ne les accompagne. Enfin la pauvre Simonne étoit continuellement livrée en proye à l'horreur de toutes ces visions. Gonin & Bertrand s'en divertissoient fort souvent. C'étoit elle qui étoit chargée du soin de la cave ; c'est pourquoy il n'y avoit qu'elle qui y allât tirer du vin : & c'étoit-là une des plus fâcheuses commissione qu'elle pût avoir. Aller seule dans un lieu soûterrain, où il n'y a point d'autre lumiere que celle d'une miserable chandelle qu'on y porte : qu'elle entrepriſe pour Simonne ! c'est pourtant ce qu'elle étoit obligée de faire fort souvent. Car qui mener avec elle ? le Maître de la maison ? l'usage ne le permet pas.

Gonin ?

Gonin ? il avoit l'air trop éveillé. Bertrand ? il étoit trop entreprenant & trop haï. Quelque voiſine ? le Bon-homme ne l'auroit pas voulu, de peur quelle ne ſe fuſt payer de ſes peines aux dépens de ſon vin. Simonne ne pût donc ſe diſpenſer de cette fatigante corvée.

Maître Gonin prit reſolution de ſe ſervir de cette cave & de peurs de Simonne pour ſe divertir, & pour joüer un de ces tours qui étoient ſi convenables à ſon humeur. Voici donc ce qu'il fit. Comme il connoiſſoit que le valet étoit fort mécontent de la ſervante, il le prit un jour au particulier, & lui dit : mon ami, „ Bertrand, il y a long-tems que je m'apperçois, que, „ Simonne a beaucoup de mépris pour toy : qu'elle te, „ traite comme un faquin, quoy qu'aſſurément tu ne, „ merites pas d'être traité de la ſorte, & qu'elle te fait, „ toutes les pieces qu'elle peut, ou pour te rendre ridi-„ cule, ou pour te mettre mal dans l'eſprit de mon pe-„ re. Cela me déplaît fort. Tu es un bon garçon, &, „ je t'ay toûjours reconnu pour tel : il eſt conſtant, que, „ cette Païſanne devroit avoir plus de conſideration, „ pour toy". Bertrand ouvroit de grands yeux, & paroiſſoit charmé de voir, que ſon jeune maître prenoit avec tant de bonté ſes interêts : il ne repondit pourtant à toutes ces obligeantes expreſſions, que par un, Monſieur je vous ſuis bien obligé : auſſi n'étoit-il pas capable d'en dire beaucoup plus. Gonin le voyant dans une ſi bonne diſpoſition, ajoûta : " Il faut abſolument que tu te venges pour une bonne fois de cette ſalo-„ pe : car ſi tu ne lui fais pas quelque tour, dont elle ſe, „ puiſſe toûjours reſſouvenir, comme elle continuëra, „ de te prendre pour une beſte, elle fera tant, qu'enfin, „ tu ſuccomberas. Voici donc ce que je te conſeille de, „ faire. Monſieur, dit Bertrand en l'interrompant, „ pourvû qu'il n'y ait point de danger pour moy, j'en-„ treprendray tout ce que vous voudrez : car vous ſça-„ vez bien, qu'il ne faut pas s'arracher le nez, pour, „ faire

„ faire dépit à ſon viſage. Oüi, je ſçay cela, replqua „ Gonin; c'eſt pourquoy je t'aſſure, que, ſi tu ſuis „ l'avis que je vais te donner, il ne t'en coûtera pas le „ moindre membre de ton corps, pas même un de tes „ cheveux, ni un des poils de ta barbe; je t'aime trop, „ pour te vouloir cauſer aucune perte, quelque petite „ qu'elle ſoit. Ecoûte-moy donc. Tu ſçais, que Si- „ monne craint beaucoup les eſprits, qu'elle ſe per- „ ſuade preſque toûjours, que quelque revenant eſt „ en embuſcade, pour la ſurprendre. Oüi, je le ſçay, „ dit Bertrand, & elle me fait grande pitié avec ſes „ imaginations. Il faut avoir l'eſprit bien foible, pour „ ſe mettre de telles fantaiſies dans la teſte. J'ay toû- „ jours remarqué, dit Gonin, que tu as l'eſprit auſſi „ fort, qu'il doit être, pour ne point donner dans ces „ foibleſſes; & je t'en eſtime davantage. Mais reve- „ nons à ce, dont il eſt queſtion. Il faut que je t'ha- „ bille en eſprit: quand je t'auray habillé comme je „ jugeray à propos que tu devras être, car je ſçay par- „ faitement comment les eſprits ſont faits, tu deſcen- „ dras ſecretement dans la cave, & là tu te blotiras „ dans le fond, derriere un tonneau, de ſorte qu'on „ ne te voye point du tout: & quand Simonne y ſera „ arrivée pour tirer du vin, tu te leveras tout d'un „ coup, tu te hauſſeras, tu te baiſſeras, tu courras „ après elle, & alors tu verras beau jeu. Compte, „ qu'après ce ſtratagéme, dans la ſuite, tu n'auras qu'à „ la menacer des eſprits, pour la reduire à la raiſon". Bertrand trouva cet expédient aſſez de ſon goût: cependant il lui vint dans l'eſprit une petite difficulté qui l'embarraſſoit; c'eſt qu'il craignoit qu'en contre-faiſant l'eſprit, tous les eſprits veritables le trouvant mauvais, ils ne vinſſent à ſe jetter ſur lui, pour le punir de la hardieſſe qu'il auroit euë de faire leur perſonnage; & de ſe mêler d'un métier qui ne lui convenoit pas. Gonin l'aſſura, qu'ils admireroient plûtôt ſon entrepriſe, qu'ils ne la condamneroient; que ceux qui

ſont

ſont mal faiſans, ſeroient ravis de voir, qu'il auroit fait leurs fonctions, parce que, pourvû qu'on faſſe du mal, ils ne s'embarraſſent pas d'où il vienne; & que ceux qui ſont bons, ſont bien-aiſe qu'on excite à les craindre; parce qu'en les craignant, on les reſpecte, & l'on garde des meſures raiſonnables avec eux. Ce raiſonnement parut d'autant plus admirable à ce valet, qu'il y avoit donné occaſion par l'objection qu'il venoit de faire. Il s'y rendit, & aſſura qu'il étoit prêt à executer tout ce que ſon maître exigeroit de lui, ſans manquer à aucune circonſtance. Ce conſentement donné, on prit heure pour le mettre en execution.

Gonin commença par chercher un prétexte pour avoir le clef de la cave en ſa poſſeſſion, pendant deux ou trois heures. Il la demanda à Simonne, afin d'y aller voir, diſoit-il, ſi le vin ne couroit point quelque danger de ſe perdre, c'eſt-à-dire, ſi les vaiſſeaux étoient bien conditionnez, & s'ils n'avoient point beſoin, pour une plus grande ſûreté, que le tonnelier les viſitât. Elle la lui donna, ſans ſoupçonner en aucune maniere ce qu'on projettoit. Cependant il prepara un drap de toile blanche, appella Bertrand; & lui dît: voila avec „ quel habit je vais te déguiſer, pour paroître un eſprit, „ ou une ame qui revient de l'autre monde; envelop- „ pe-toy de ce drap, ou plûtôt laiſſe-moy faire; car je „ ſçay mieux que toy comment les eſprits ſont faits, „ je n'en ay que trop vû en ma vie. Cela dit, il lui „ met le drap ſur la teſte. Qu'allez-vous faire, Mon- „ ſieur, dit Bertrand fort émû; je ne voy goûte, & „ j'apprehende d'étouffer. Ne t'inquiete pas, repliqua „ Gonin; quand tu ſeras bien emmailloté, depuis la „ teſte juſqu'aux pieds, je feray des trous vis-à-vis tes „ yeux & ta bouche; de ſorte que tu auras la vûë & la „ reſpiration libres". En diſant cela, il l'enveloppoit viſte, & ne perdoit point de tems. Mais nôtre futur eſprit eut bien de la peine à conſentir que ſes bras fuſſent enfermez; mais Gonin lui apporta les plus belles raiſons

fons du monde, pour lui prouver, que, s'il paroiſſoit avoir des bras, il ne paſſeroit jamais pour un revenant. Bertrand ne reſiſta plus. Le voila donc ſi bien lié & garotté, qu'il n'avoit rien de libre que les jambes, pour pouvoir marcher & courir, parce que le drap n'étoit point ſerré depuis les genoux juſqu'aux pieds, ſon cher petit maître avoit eu aſſez de charité, pour lui laiſſer la liberté de ſes jambes. Quant aux bras, ils n'etoient pas plus libres, que ceux d'un enfant bien emmailloté. Il lui fit enſuite des trous vis-à-vis les yeux & la bouche, ainſi qu'il le lui avoit promis. Après l'avoir ſi bien fagotté, il le mene derriere un tonneau, le blotit, & le met dans la ſituation, qu'il jugea la plus convenable, pour qu'il ne fût point vû, quand on entreroit, & qu'il y reſtât auſſi long-tems, qu'il ſeroit neceſſaire, ſans être trop geſné; puis lui fit une exhortation pour l'encourager à ramaſſer toute ſon adreſſe & toute ſa valeur, afin d'effrayer Simonne de ſon mieux, & ſur tout de ne ſe point faire connoître, quelque choſe qui arrivât. Bertrand promit, & Gonin ſe retira chez lui, après avoir fermé la porte de la cave.

Sur le ſoir Simonne vint trouver Gonin, pour lui demander la clef de la cave, parce que le tems commençoit de s'approcher, auquel elle devoit aller tirer du vin pour le ſouper. Elle étoit attenduë, mais non pas pour la faire donner dans le piege qu'on ſemblojt lui avoir dreſſé; car Gonin avoit un autre deſſein dans la tête, & bien different de celui auquel le Lecteur s'attend. On va le voir. Quand cette fille fut entrée dans ſa chambre, il en ferma la porte, & lui dit, qu'il avoit une affaire importante à lui communiquer. Simonne voyant la porte fermée, & entendant parler d'affaire importante, la défiance l'a prend, elle s'allarme & va chercher la porte pour s'enfuir, en montrant un certain viſage noir & renfrogné, qui ne promettoit rien de bon pour celuy qui venoit de la jetter dans cet embarras. Gonin craignant extrémement que ſon entrepriſe

trepriſe ne vint à échoir, entra dans un grand ſérieux, & prenant un ton haut & ferme, lui parla avec autorité de cette maniere. " Mon amie, à qui penſes-tu avoir affaire? pour qui me prens tu? reſte ici, & écoute moy. Il s'agit de tes intereſts dans l'avis que j'ay à te donner, & non des miens. Tu en conviendras auſſi tôt que tu l'auras appris. Si tu ſors aprés ce que je te dis, ſans vouloir m'entendre davantage, tu ne coucheras pas aujourd'huy, ici; j'en ſçauray bien trouver le moyen. Après avoir parlé de la ſorte, il va à la porte, l'ouvre, & lui ajoûta: Pour te marquer que je ne prétends point te tenir de force, ſors, ſi tu veux, tu en as la liberté; voilà la porte toute ouverte". La pauvre Simonne demeura comme ſtupéfiée, & ne ſçavoit que dire; elle ne répondit que par des larmes, & reſta quelque tems en la même place, ſans parler, ſans avancer, ni reculer. Gonin alla s'aſſeoir auprès d'une table qui étoit dans le fond de la chambre, & reſta auſſi quelque tems dans cette ſituation, ſans dire uu ſeul mot. Enfin après cette ſcene muette, il lui dit: " Veux-tu m'écouter? veux-tu ſortir?" Point de réponſe. Il va refermer la porte, & s'étant remis ſur ſa même chaiſe qu'il venoit de quitter; " Approche-toy, Simonne, lui dit-il, ſi tu veux m'écouter. Elle s'approcha fort timide & fort honteuſe; & il ſe mit à lui parler ainſi. " Tu es une fort-bonne fille, que j'ay toûjours trouvée fort ſage, fort-ſoigneuſe, & fort-fidelle à ton devoir; je t'aime beaucoup à cauſe de cela; c'eſt pourquoy je te vais avertir d'une piéce qu'on te veuë joüer: & c'eſt pour cela que j'ay fermé cette porte, afin que je te parle, ſans que perſonne puiſſe m'entendre". A ce mot de piece qu'elle ne comprenoit pas bien ſelon la valeur du terme, elle fit des queſtions qui démonterent entiérement le ſerieux de Gonin. Il en fit des éclats de rire, ſi exceſſifs, qu'elle en fut fort mortifiée; elle ſe *démortifia* pourtant, quand il lui eût donné l'explication de ce qu'il vouloit dire.

H

Il lui apprit donc, que Bertrand s'étoit déguisé en esprit avec un drap blanc qui le couvroit depuis la tête jusqu'au pieds : que quand elle seroit arrivée dans la cave où il l'attendoit il sortiroit, pour lui faire peur, de derriere un tonneau, où il se tenoit caché : qu'il s'éléveroit, qu'il se baisseroit, qu'il courroit après elle, enfin qu'il mettroit en usage toutes les postures & toutes les attitudes qu'il croyoit les plus propres pour l'effrayer. (A la verité, il ne se servit peut-être pas du mot d'attitudes, de peur que cette bonne fille ne le comprenant pas, elle n'y soupçonnât encore quelque mystere, & qu'ainsi elle ne redevint rétive sur ce qu'il exigeoit d'elle. Ce mot s'est trouvé au bout de ma plume : le voilà placé. Je l'effacerois, si je croyois qu'il dût donner occasion de douter de la verité de cette histoire : mais je me persuade qu'il ne lui fera ni bien ni mal. Il suffit que j'avertisse de bonne foy qu'il n'est pas dans mes Memoires) " Est-il possible, Monsieur, „ répondit Simonne ? Cela est si possible ; répartit Go„ nin, qu'aussi-tôt que tu seras entrée dans la cave, il „ t'apparoîtra ainsi que je viens de te le dire. Oh, „ Monsieur, avec vôtre permission, repliqua-t-elle, il „ ne m'apparoîtra point, car je n'iray pas ". Il y eut ensuite une grande altercation là-dessus, entre eux deux : & il y fut dit souvent, je n'iray point, tu iras. Après que nôtre jeune fourbe se fut bien diverti de cette dispute : pour la finir, il lui apprit de quelle maniere Betrand étoit enveloppé, comment ses bras étoient si bien liez, qu'il lui étoit impossible de s'en servir. Enfin, il lui protesta, qu'il n'avoit eu tout que les jambes de libres, pour s'enfuïr en cas de besoin. Simonne crut ce qu'on lui disoit, & promit d'aller hardiment dans la cave, & de s'y bien mocquer de Bertrand, en lui marquant qu'elle le reconnoissoit, & le raillant de telle sorte, que rien n'y manqueroit. " Eh ! „ que tu n'y es pas, Simonne, reprit Gonin, il faut „ faire tout le contraire de ce que tu viens de dire. „

Le

Le railler seulement seroit une vengeance trop douce pour lui : il se mocqueroit lui-même de toi dans la suite, de ce que tu te serois contentée de le railler, l'ayant si beau pour le punir d'une bien autre maniere, & pour lui apprendre qu'il ne fait pas bon de vouloir te joüer de pareils tours. Simonne trouva que son Maître avoit raison, & goûta si bien la remontrance qu'il lui faisoit, qu'elle le pria de lui dire comment elle devoit s'y prendre, pour apprendre en effet à vivre à Bertrand, & à n'oser plus l'agacer de la sorte. Voila ce que tu as à faire, dit Gonin. Muni-toy premierement de ce bâton [il lui en donna un court assez fort] tu le cacheras sous ton tablier ; quand tu seras arrivée dans la cave, & que le drôle se levera pour t'effrayer, fais comme si tu croyois, que ce fût un esprit, parois tremblante de peur, & aussi-tôt qu'il t'approchera, tire ton bâton, donne-lui en de bons coups à tours de bras, & quelque chose qu'il te dise pour t'assurer qu'il est Bertrand, assure-lui que tu n'en crois rien, & frappe toûjours. Sur tout ne manque pas de résolution ; tu vois que de la maniere qu'il est empacqueté, il ne te peut faire aucun mal ; toute sa ressource sera de s'enfuïr, s'il te voit disposée à continuër de le bâtonner, sans miséricorde. Dis-moy, te sens-tu assez de courage pour cette expédition ? compte qu'elle te fera beaucoup d'honneur si tu t'en acquittes bien, & que nôtre homme tremblera dans la suite devant toy, autant de fois qu'il se ressouviendra de la force de ton bras, & qu'il deviendra à ton égard aussi doux qu'un mouton.

Simonne se trouva si encouragée par ce discours, qu'elle eût voulu être déja en faction. Elle prit de bon cœur le bâton, remercia Gonin, & sortit bien resoluë, non seulement d'executer à la lettre tout ce qu'on lui avoit conseillé, mais encore d'y ajoûter, autant qu'elle le jugeroit necessaire pour bien prouver à Bertrand qu'elle étoit une terrible joüeuse quand elle s'y mettoit. Gonin lui récommanda bien, en la quittant de

ne jamais dire à perſonne ce qui venoit de ſe paſſer ; afin que tout le monde croyant que ſa vengeance n'étoit venuë que de ſon adreſſe & de ſon courage, on en eût plus d'eſtime pour elle. Il faut avoüer que voilà un tour tres-digne de Maître Gonin. Auſſi s'applaudiſſoit-il beaucoup de l'avoir imaginé ; il en attendoit l'execution avec la plus grande impatience du monde : & Simonne de ſon côté, eût voulu être déja à même. Enfin l'heure tant ſouhaitée de part & d'autre arriva. Elle partit pour aller à la cave. En chemin ſa chandelle s'éteignit. Ce petit accident lui ſembla être d'un mauvais preſage ; elle en eut quelque inquietude. Gonin, qui rodoit aux environs de la cave, s'en apperçeut ; il la remit dans ſon aſſûrance, en lui repreſentant, qu'elle n'en devoit point tirer d'autre conſequence, ſinon, que c'étoit ſa faute, parce qu'étant tout occupée de ſon deſſein, elle n'avoit pas pris aſſez de précaution pour garantir ſa lumiere du vent qui ſouffloit alors aſſez fort, & qu'elle devoit ſe reſſouvenir que la même choſe lui étoit arrivée d'autres fois, ſans qu'elle en eût tiré aucun mauvais prognoſtic. Elle rentra en raiſon là-deſſus, & alla rallumer ſa chandelle, puis vint pour entrer dans la cave. Quoyqu'elle eut pris une forte reſolution de bien remplir le rôlle qu'elle alloit joüer, on m'aſſure dans mes memoires, qu'en ouvrant la porte de la cave elle eut quelque ſoûleur ; & que même ſes mains étoient ſi tremblantes, qu'à peine pouvoit-elle tenir ſa chandelle. Cela peut fort bien être, & je doute même qu'il fuſt poſſible que cela fût autrement : car s'il eſt vray, ainſi qu'on nous l'a dit, qu'elle craignoit extrêmement les eſprits, qu'elle avoit jour & nuit l'imagination remplie d'une infinité d'idées qui lui repreſentoient des revenans, des phantômes & des ſpectres, comment auroit-elle pû être alors plus aſſûrée, puiſqu'elle s'attendoit de voir du moins l'apparence & la figure d'un eſprit, ainſi que Gonin l'en avoit avertie ? Peut-être quand elle ſe vit, comme on

dit,

dit, au fait & au prendre, lui vint-il quelque doute sur l'histoire que nôtre fourbe venoit de lui faire Quoyqu'il en soit, sa conduite fut telle qu'elle la lui avoit promise.

Elle descendit, & quand elle eut fait quelque pas vers les tonneaux, Bertrand ne manqua pas de se montrer. Simonne l'ayant veu, fit un cri; mais en criant elle prit une précaution qui étoit fort à propos, c'est qu'elle posa son chandelier avec la chandelle sur le bord d'un tonneau du côté de la muraille, & par consequent éloignée du chemin, prévoyant bien que dans le chamaillis qui s'alloit faire, on auroit pû éteindre la chandelle, & qu'ainsi elle n'auroit pas pû joüer aussi bien qu'elle l'avoit projetté. Cependant Bertrand s'avance vers elle, en se haussant & se baissant; & elle, sans se hausser ni se baisser, s'avance aussi vers lui, en disant: ah! il faut que je tuë une fois en ma vie un „ de ces esprits qui me donnent tant d'inquiétudes; „ peut-être les autres n'oseront-ils aprés cela se froter „ à moy". En même tems elle lui porte un effroyable coup de bâton sur les épaules. Bertrand fait le moulinet, & recule. Elle le rencogne dans un coin, & travaille sur lui de son mieux avec le bâton, "Hé! maudite Simonne, s'écrie-t-il, veux tu m'assommer? „ Vrayement c'est bien mon dessein, répond-elle, en „ le frappant toûjours sur les épaules, sur les bras, sur „ les reins & sur les fesses (car elle avoit la charité d'épargner la teste.) "Laisse-moy aller, crie-t-il encore; ne vois tu pas, que je ne suis point un esprit? „ Pour reponse elle lui donne un grand soufflet; & le drap n'empêcha point du tout que la joüe n'en ressentit toute la force. Elle recommence à faire usage du bâton, & lui en donne des bourades depuis le col jusqu'aux jambes, par tout où elle pouvoit attraper: car il étoit dans une agitation étrange. Quand il avoit reçû un coup d'un côté, il se tournoit d'un autre, comme si ces virevoltes lui avoient été d'un grand secours

pour éviter les persecutions de la terrible Simonne. Et cependant elles ne servoient qu'à donner moyen à cette batteuse de ne laisser aucune partie de son corps, qui n'eût été frappée. " Ma chere Simonne, s'écria-t il „ dans l'amertume de son cœur, je t'assure que je ne „ suis point un esprit, je suis Bertrand. A d'autres, à „ d'autres, s'écria-t-elle à son tour, vrayment tu m'en „ veux bien donner à garder, mauvais esprit que tu „ es; voila un beau conte que tu me fais là! Bertrand „ a bien d'autres affaires que de venir ici pour me faire „ peur: il est peut-être à présent au cabaret où il s'enyvre. De plus, comment seroit-il entré dans cette „ cave, puisque j'en ay la clef? Il n'y a qu'un esprit „ qui ait pû venir; car on dit que les esprits peuvent „ passer par le trou de la serrure. En lui chantant ces „ désagréables paroles, elle battoit toûjours la mesure „ sur lui. Tout ne me laisseras pas, crioit-il encore, la „ partie n'est point égale, ne le vois tu pas bien "? Pour réponse il avoit des *ce n'est point ma faute* accompagnez de coups de bâton. Enfin voyant qu'il n'y avoit point d'esperance d'obtenir d'elle aucune rémission, se sentant tout moulu de coups, & ne doutant point qu'elle n'eût résolu de l'assommer, il crie de toutes ses forces: misericorde, misericorde, à moy, à „ moy, on me tuë, on m'égorge, on m'assassine, & en criant de la sorte, il fait un effort pour se sauver, passe avec violence entre elle & les tonneaux: Simonne devenuë furieuse le poursuit, mais comme il étoit encore plus pressé qu'elle & plus ingambe, il s'échape & rémonte assûrément beaucoup plus vite qu'il n'étoit descendu, & sans régarder derriere lui pour voir ce que deviendroit son ennemie.

Mais pendant qu'il se sauvoit, que l'état de la pauvre Simonne étoit alors different de celui dont elle lui avoit quelques momens auparavant fait si bien sentir la vivacité & la vigueur! Qu'il y a de traverses dans la vie! que les prosperitez sont fragiles! qu'il faut peu

compter

compter ſur les ſuccez, quoyqu'on les tienne comme aſſurez, & qu'il ſemble que rien ne les puiſſe détruire! Qui n'auroit dit que Simonne ſeroit ſortie triomphante de cette cave? Qui ne ſe ſeroit attendu dans la lecture du reçit que je viens de faire qu'elle ne ſe ſentiroit pas de joye après une victoire ſi pleine & ſi bien conditionnée? Helas! la pauvre malheureuſe! elle ne ſent ni joye ni triſteſſe; car elle eſt par terre ſans aucun ſentiment, évanoüie; ſi elle reſte dans cet état ſeulement pendant une heure, on ne comptera plus ſur ſa vie.

Gonin, qui, comme j'ay déja dit, rodoit autour des acteurs de cette ſcene, pour voir à quoy ſe termineroit ſa belle entrepriſe, après avoir veu Bertrand courant de toute ſa force du côté du premier eſcalier qui ſe trouva en ſon chemin, ſe gliſſa vers la cave, & y deſcendit dans le deſſein de ſe réjoüir avec elle de la diſgrace de ce valet; (car il avoit tout entendu) mais quelle fut ſa ſurpriſe & ſon inquiétude, quand il la vit par terre ſans mouvement, & ne montrant ſur ſon viſage que la figure de la mort? Il alla promptement prendre du vin, lui en mit dans la bouche & ſur les yeux, lui en jetta au viſage, & à force d'agitations la fit revenir à elle. Il revint auſſi à lui, je veux dire qu'il ſe trouva un peu délivré de l'embarras & de l'inquiétude que lui avoit cauſe l'état de morte ou du moins de mourante, où elle lui avoit d'abord paruë. Il la releva; & quand elle voulut marcher, elle fit un cri effroyable, parce qu'elle ſe ſentit arrêtée par ſa robe; & c'étoit pour cela auſſi qu'elle étoit tombée dans un évanoüiſſement: car dans le tems qu'elle pourſuivoit Bertrand, ſa robe s'étoit accrochée au bout d'un cercle de tonneau; & non obſtant la fermeté & le courage, dont elle avoit donné de ſi ſenſibles preuves au pauvre valet, elle alla s'imaginer que c'étoit un eſprit qui l'arrêtoit: la frayeur la ſaiſit ſi fort dans ce moment qu'elle demeura ſans force & preſque ſans vie, ainſi que je viens de la répreſenter. Gonin la tira entierement de

cette illusion, en lui montrant de quelle maniere cette malheureuse robe étoit attachée au cercle. Elle reprit tout-à-fait ses esprits, alla tirer du vin, sortit de la cave, se retira dans sa cuisine, & Gonin d'un autre côté.

Voyons ce qui devint Bertrand. Le bruit qu'il avoit fait dans sa cave en criant, pour intimider Simonne & l'empêcher de continuer l'exercice furieux de ses bras contre lui, s'étoit fait entendre jusques dans la chambre où étoit le pere de Maître Gonin; c'est pourquoy il en sortit, pour sçavoir d'où pouvoient venir ces cris; & malheureusement pour lui, il se trouva sur l'escalier au tems que ce valet y montoit avec précipitation pour chercher quelque asile contre les poursuites de sa cruelle ennemie. Ce bon homme, qui ne s'attendoit à rien moins qu'à trouver devant lui un tel spectre, en fut si effrayé, qu'il tomba à la renverse & s'évanoüit à son tour. Nouvel embarras pour son fils; il s'en tira pourtant assez heureusement: car après avoir fait revenir le Bon-homme à lui: il réconnut qu'il n'avoit eu que de la peur, sans aucune blessure ni autre accident qui tirât à consequence. Son pere eut beau ensuite assûrer, qu'il avoit veu sur l'escalier un phantôme: le fils, qui avoit la langue du monde la mieux penduë, quand il s'agissoit de soûtenir quelque chose qui lui tenoit au cœur, lui prouva, sans qu'il pût repliquer un mot, qu'il n'avoit rien veu que par imagination. Il fonda particulierement ses preuves sur ce que celui-ci lui dit que cette apparition s'étoit présentée à ses yeux, immediatement après avoir été éveillé par des cris qu'il avoit entendus étant assoûpi dans un fauteüil. Ce Bon-homme & Simonne étant tranquillisez, Gonin alla chercher Bertrand: il le trouva dans sa chambre fort embarrassé pour se défaire de son funeste déguisement: il le déshabilla bien plus facilement qu'il ne l'avoit habillé, le consola de son mieux, l'assûra qu'il n'avoit aucunement contribué à cette grêle de coups

de

de bâtons qu'il auroit lui avoir été donnez: & lui conseilla de ne jamais avoüer que ce fût lui qui les eut reçûs: tant afin de n'avoir rien à démêler là-dessus avec son pere, à cause de l'accident qui lui etoit arrivé, que pour faire dépit à Simonne. Il y consentit, parce qu'il ne voyoit pas qu'il pût faire mieux; & il prit assez sur lui, malgré son accablement & les douleurs qu'il sentoit, pour aller servir à table aussi tranquillement que s'il avoit passé toute l'après-dînée à dormir. Simonne en fut même étonnée, & ne sçavoit qu'en croire. Quand elle passoit auprés de lui elle lui sourioit, & lui la gratieusoit, comme s'ils avoient été le mieux du monde ensemble. Gonin étoit ravi de voir qu'ils faisoient si bien leurs personnages, & s'en divertissoit de tout son cœur. Il fut cependant fort attentif à leur representer en particulier à l'un & à l'autre la necessité où ils étoient de ne rien dire, à cause de ce qui étoit arrivé à son pere. Il lui furent fort fideles là-dessus; aussi voyoient-ils bien qu'il y alloit de leurs interêts de se taire: car le Bon-homme n'auroit pas manqué d'en marquer son ressentiment & à son fils & à ses deux domestiques. On sçût pourtant, je ne sçay comment, quelques mois aprés cette histoire, avec toutes les circonstances que j'ay rapportées. Mais comme le pere avoit en quelque maniere oublié son évanoüissement, bien loin de s'en fâcher il s'en divertit beaucoup, & se faisoit un plaisir de la raconter aux autres. Bertrand même, qui étoit entierement gueri de ses contusions, prit le parti d'en rire aussi, parce qu'il avoit assez d'esprit pour concevoir que s'il s'en fâchoit, on se moqueroit doublement de lui. Venons à l'histoire d'un autre tour de revenant que Maître Gonin joüa par lui même.

CHAPITRE VI.

Maître Gonin se fait ami de deux Apothicaires ; puis après avoir trop maltraité leur profession, il se brouille avec eux. Parties enflées d'Apothicaires. Demi-lavement donné par vengeance : grand trouble élevé dans la Pharmacie à ce sujet : plaisanteries occasionnées par ce trouble. Source découverte, dont les eaux étoient salutaires. Adresse pour faire valoir cette source. Maître Gonin vole les fruits d'un jardin qui appartenoit aux deux Apothicaires, & les effraye par une apparition qu'il imagine.

L'Histoire, dont il s'agit dans ce chapitre, sera peut-être plus intéressante pour de certains Lecteurs difficils à contenter, que celle du chapitre precedent. Comme celle qu'on vient de lire ne roûle principalement que sur un valet & une servante, ces sortes d'acteurs paroîtront, sans doute, trop bas pour eux. " Nous avons bien affaire, diront-ils, qu'on nous vien-„ ne apprendre avec un grand détail, lardé même de „ reflexions, que Simonne, la servante du Pere de „ Maître Gonin, craignoit beaucoup les esprits, que „ Bertrand lui voulut faire peur, & qu'il en devint la „ dupe. Voilà une chose bien rare, qu'une païsanne „ qui craint les esprits ! tous les villages en sont pleins : „ aussi-bien que de Bertrands qui leur font des piéces „ par rapport à ces sortes d'imaginations. Mais je prie ces Lecteurs délicats à outrance, qui veulent toûjours du grand & du noble de faire réflexion, que j'écris l'histoire d'un homme qui n'étoit point élevé dans la grandeur, qui alloit terre-à-terre, selon que les

les occaſions le demandoient. Mais quoy ! pour ſe contenter, ils n'ont qu'à mettre par imagination une Princeſſe en la place de Simonne, & lui faire faire autre choſe que d'aller tirer du vin dans une cave; ils n'ont qu'à mettre en la place de Bertrand, un Chevalier d'importance, mais mal-voulu de la Princeſſe. Il n'y a rien de ſi aiſé, que de ſe donner cette ſatisfaction: ſi j'avois été d'humeur à trahir la verité de mon hiſtoire, je la leur aurois donnée moy-méme. Pour le conſoler, je les avertis, qu'ils trouveront dans la ſuite des Acteurs plus relevez, qui joüeront dans les ſcenes que je leur prépare. Quand à celle que je vais donner, ceux qui en ſont les ſujets, ne ſont pas, à la verité, des plus brillans; mais auſſi ſont-ils d'un condition plus élevée, que celles de Bertrand & de Simonne; puiſque ce ſont deux honnêtes freres Apothicaires, fort riches & des plus celebres dans leur profeſſion. Je nommeray l'aîné Goubiche, & le cadet Clunier. Leur boutique étoit celle de toute la ville, qui paſſoit pour être la mieux fournie de tous les ingrédiens que la Pharmacie a inventez; elle faiſoit une partie de la maiſon où demeuroit Maître Gonin; & ainſi on ne pouvoit pas être plus voiſins qu'ils l'étoient les uns des autres; ce voiſinage avoit produit une grande frequentation entre eux; ils étoient preſque toûjours enſemble. Quoy que Gonin fût alors fort jeune en comparaiſon de ces deux Apothicaires; il ne laiſſoit pas de raiſonner beaucoup ſur leur métier, & même ſouvent d'une maniere fort deſobligeante; car il prenoit plaiſir, pour peu que l'occaſion ſe préſentât, de tourner en ridicule leur profeſſion, & quelquefois de la traitter de dangereuſe & de pernicieuſe pour le public.

On rapporte entr'autres diſputes là-deſſus, qu'à l'occaſion d'un quiproquo qui venoit d'être fait par un autre Apothicaire, & qui avoit cauſé une grande rumeur dans la ville, Gonin en fit des plaiſanteries ſi outrageantes contre toute la Pharmacie en préſence de Gou-

Goubiche & de Clunier, que ceux-ci furent sur le point de le chasser de leur boutique : car à parler franchement, il avoit trop outré invective, s'il leur avoit tenu le discours qui est tombé entre mes mains ; en voici un trés-petit extrait ; le Lecteur jugera par cet échantillon, de tout ce discours ; j'en ay retranché tout le fiel & toute l'aigreur qui attaquoient personnellement ces deux freres.

„ Quelles gens sont-ce que les Apothicaires, leur „ dit-il dans la chaleur de la dispute, quelles gens sont-„ ce, pour s'en faire tant accroire ? Ce sont les cuisi-„ niers des Medecins, mais qui gâtent souvent les mets „ qu'ils preparent, par les mauvaises drogues dont ils „ les assaisonnent ; d'ordinaire ou leur ignorance, ou „ leur inattention, ou leur paresse, ou leur gueuserie „ les empêche de faire mieux. Leurs boutiques sont „ remplies de boëtes & dépôts enjolivez de figures : „ on y voit des écriteaux qui promettent des remedes „ admirables pour guerir de toutes sortes de maux, „ foüillez y, vous y trouverez des especes de poisons „ qui ne sont propres qu'à détruire la santé, quand on „ en joüit, ou à empêcher qu'elle ne revienne, quand „ elle est perduë. J'appelle poisons, les drogues qui y „ sont contenuës, parce qu'elles sont souvent des mé-„ dicamens fort mêlez, où le bon & le mauvais se „ trouvent presque également, par la corruption & „ par la pourriture qu'on se contente de déguiser, sans „ s'embarrasser des mauvais effets qu'ils peuvent pro-„ duire. Il n'arrive que trop souvent qu'on vend dans „ ces boutiques une chose pour une autre : de là les „ malades meurent ou empirent, sans qu'on soupçon-„ ne le moins du monde les drogues qu'on leur a fait „ prendre. Ces frippiers de Pharmacie achetent au „ meilleur marché qu'ils peuvent indifferemment bon „ & mauvais : car ils se font un honneur, de tenir leurs „ boutiques bien remplies, afin qu'on puisse dire qu'il „ n'y a point de nenny chez eux ; & qu'ils ne donnent

point

point ſujet de les appeller Apothicaires ſans ſucre. „ S'ils ſont aſſez de bonne foy, pour ne vouloir pas „ tromper; ils peuvent être aſſez ignorans pour être „ trompez ſans qu'ils s'en apperçoivent, par les Mar- „ chands auſquels ils s'adreſſent; & tout cela tombe „ ſur les pauvres malades; les Apothicaires font les „ fautes, & les malades les boivent. Quelle momerie, „ que de prétendre, comme ils font, qu'à cauſe qu'ils „ auront formé une compoſition de pluſieurs choſes, „ dont ils veulent que les proprietez ſoient differentes, „ elle nous guerira de toutes ſortes de maux; comme „ ſi à cauſe que l'Apothicaire l'ordonne, elles étoient „ obligées chacune de conſerver toute leur force, quoy „ qu'elles ſoient aſſociées avec d'autres qui leur ſont „ contraires: comme ſi allans vers les endroits du „ corps, qui ſelon l'Apothicaire, leur conviennent le „ mieux, il ne leur étoit pas poſſible de ſe fourvoyer „ en chemin: comme ſi celle, par exemple, dont la „ bile eſt le département où elle doit ſe ranger & agir, „ n'oſoit ſe rendre ailleurs, de peur de ſe faire de fâ- „ cheuſes affaires avec ſes compagnes. Les Apothicai- „ res veulent abſolument du mélange; ils ne ſont point „ pour les médicamens ſimples: car trop ſimples ſe- „ roient leurs gains; ils ne ſont point pour ceux qui ſe „ trouvent dans leur païs; car étant trop communs & „ trop connus, leurs profits ſeroient trop minces. En „ vain leurs repréſenteroit on, que ceux du païs ſe- „ roient plus frais, plus nouveaux & plus ſûrs; plus „ ſûrs, dis-je, parce qu'on les cueilleroit plus-à-pro- „ pos: parce qu'on les falſifieroit & qu'on les contre „ feroit plus difficilement: parce qu'ils ne ſeroient pas „ ſujets à être moüillez, gâtez, pourris, comme ceux „ qui viennent de loin: en vain, dis-je feroit-on ces ré- „ préſentations aux Apothicaires: ils ſont en poſſeſſion „ de ſe ſervir des drogues étrangeres, les Medecins les „ y ſoûtiennent, la prévention des malades leur eſt fa- „ vorable: c'eſt pourquoy on voudra toûjours en cela, „

comme

„ comme en plusieurs autres choses, de ce qui vient de
„ fort loin, de ce qui est fort rare, de ce qu'on a de la
„ peine à trouver, de ce qu'on achete bien cher. A la
„ verité la santé ne s'en trouvera pas mieux; mais
„ qu'importe? l'imagination sera contente, & les A-
„ pothicaires s'en trouveront bien.

Voilà un fort leger extrait du discours que Gonin fit aux deux Apothicaires; on y voit assez qu'il ne les ménageoit point. Depuis ce jour-là, il ne les vit que fort rarement; & la division devint telle dans la suite, qu'ils ne se virent plus du tout: ils ne se saluoient pas même reciproquement, tant ils étoient broüillez ensemble.

Avant que de venir au reçit du tour que Maître Gonin joüa à Goubiche & à Clunier, je vais donner à connoître plus particulierement ces deux dignes freres Apothicaires. L'un & l'autre étoient vieux garçons, qui ne fréquentoient personne: car excepté nôtre Maître Gonin, ils n'avoient eu habitude avec qui que ce fût; on les appelloit dans leur quartier, les deux misantropes; d'autres leur donnoient le nom de sauvages. On ne laissoit pas de les estimer: car ils passoient pour être de fort honnêtes gens. On ne les entendoit jamais discourir d'aucune affaire publique: on étoit fort mal venu auprès d'eux, si l'on s'entretenoit en leur présence mal-à-propos des absens. Ils ne donnoient jamais à manger à personne, & n'alloient jamais manger déhors à moins que ce ne fût à leurs dépens, c'est-à-dire, dans les Hôtelleries quand ils étoient obligez d'aller à la campagne. Ils ne se mêloient de rien du tout que de leur métier. Ils parloient peu, & écoûtoient volontiers, quand il ne s'agissoit que de choses indifferentes. Ils faisoient beaucoup de charitez, mais le plus secretement qu'il leur étoit possible; c'étoit les désobliger & leur être à charge, que de se répandre alors en profusion de remerciemens: c'est pourquoy, souvent pour éviter ces sortes d'importunitez,

nitez, ils faiſoient leurs aumônes par le miniſtere de tierces perſonnes, dont la probité leur étoit ſi connuë, qu'ils n'avoient aucun lieu d'en douter. On aſſure qu'ils s'aimoient réciproquement d'une tendreſſe qui ne s'eſt peut-être jamais trouvée entre deux freres : & on ajoûte qu'ils traittoient leurs domeſtiques, c'eſt-à-dire, trois garçons de boutique, & deux ſervantes, avec plus de douceur & de bonté, que le meilleur pere ne traiteroit ſes enfans. Ils étoient auſſi attentifs à ſe cacher dans l'acquit des devoirs de leur Religion, que dans l'exercice de leur charité : pour les trouver à l'Egliſe, il falloit y aller de grand matin, & les y chercher dans quelques coins fort retirez, car c'eſt-là qu'ils ſe plaçoient ordinairement. Enfin on peut dire, qu'à leur métier près, ces deux hommes vivoient en veritables ſolitaires. Voila à peu près quel étoit le caractere de leur eſprit & de leur humeur.

Quant à leur fortune, ils paſſoient pour être très-riches & l'étoient en effet : leur réputation d'habileté dans la Pharmacie & de probité dans l'uſage qu'ils en faiſoient, y avoit beaucoup contribué. On a ſouvent dit, & l'on dit tous les jours en parlant des parties que l'on trouve trop enflées, que ce ſont des parties d'Apothicaires, dont il faut retrancher la moitié. Celles de Goubiche & de Clunier n'étoient point de ce nombre : car ils s'étoient mis ſur le pied de ne permettre point qu'on diminuât un ſeul denier ſur celles qu'ils preſentoient ; & tous ceux qui avoient affaire avec eux à cet égard, y étoient ſi accoûtumez, qu'ils ne liſoient que l'arrêté qui étoit au bas & payoient ſans aucune difficulté ni reſiſtance la ſomme qu'il contenoit. On fait là-deſſus un conte ; je vais le donner tel que l'on me l'a appris, ſans me rendre garand de la verité du fait. On dit qu'un homme de conſideration, que j'appelleray de Morgant, à qui ils avoient fourni pluſieurs remedes, ſe mit dans l'eſprit de retrancher, ſelon l'uſage ordinaire, la moitié de la ſomme à laquelle montoient

toient les parties qu'il lui avoient envoyées. Ils allerent eux-mêmes lui repreſenter, que ne ſuivant point la coutume des autres Apothicaires, ils mettoient toûjours au juſte ce qu'il falloit, & qu'il n'y avoit jamais un ſol à rabattre. Ils eurent beau dire, il n'en voulut point démordre; & ſur toutes les repreſentations qu'ils lui faiſoient, il ne leur donnoit point d'autre réponſe que ces mots: *Autant en emporte le vent.* Enfin ils furent obligez d'en paſſer parlà: mais ils en conſerverent fidélement le ſouvenir, & ſurtout de ces mots ſi ſouvent repetez, *autant en emporte le vent*; afin que quand l'occaſion s'en préſenteroit, ils puſſent lui apprendre qu'il ne falloit pas ſe joüer de la ſorte avec eux. Quelque tems aprés, il eut beſoin de leur miniſtere, c'eſt-à-dire, de quelques remedes qu'on appelle vulgairement lavemens ou cliſteres. Il en prit un certain nombre, ſelon qu'il jugea qu'ils lui étoient neceſſaires. L'aîné alla en ſuite lui porter ſes parties. D'abord le convaleſcent, avant que de les lire, ſe plaignit qu'ils lui avoient fait d'étranges révolutions dans le corps, & qu'il ſembloit que les tempêtes & les orages en ſortoient. "Tant mieux, répondit Goubiche, „ pourvû que vous les ayez rendus: oüi, répondit l'au„ tre; mais de ſorte qu'en les rendant, les quatre vents „ les accompagnoient, en ſoufflant de toutes leurs for„ ces. Tant mieux, répondit encore Goubiche; c'eſt „ ſigne qu'il n'en eſt rien reſté. Demorgant qui ne comprenoit point les raiſons de ces tant-mieux; lût ces parties; &, aprés les avoir lûës, il s'écria avec un tranſport qui marquoit la ſatisfaction où il étoit de lui-même: ay-je eu tort," Monſieur Goubiche, de vous re„ trancher la moitié de la taxe de vos parties précéden„ tes, puiſque vous mettez dans celles-ci les remedes „ ſelon le prix auquel je les ay reduites par le retran„ chement dont vous faiſiez tant de plaintes; liſez plus „ tôt les unes & les autres (il les lui preſenta dans le moment) & Goubiche lui repartit avec un ſang froid,

capa-

capable d'impatienter la patience même : Vous m'a-„ vez retranché la moitié du prix, auquel j'avois taxé „ les remedes de mes précedentes parties : j'ay jugé là-„ deſſus, que vous ne payeriez ces dernieres auſſi qu'à „ moitié : c'eſt pourquoy je ne vous ay envoyé que „ des demi-clyſteres : le vent qui les précedoit a ſupplée„ à l'autre moitié : car j'ay cru, que c'étoit vôtre inten-„ tion ; en ce qu'alors, quelques répréſentations qu'on „ vous fiſt, vous ne répondîtes autre choſe, ſinon, „ qu'*autant en emporteit le vent* : auſſi a-t-on eu ſoin „ de vous donner du vent, ſans en exiger un ſeul ſol. „

Demorgant ne ſçachant lequel il devoit faire, ou de rire, ou de ſe fâcher de cette réponſe, fut quelque tems ſans parler, & enfin il dit : " mais, Monſieur Goubiche, ne vous en déplaiſe, vous me faiſiez courir riſ-„ que de crever avec vos demi-lavemens. Point du„ tout, reprit l'Apothicaire, j'avois ſi bien pris mes „ précautions, que le vent qu'on vous inſinüoit devoit „ retourner ſur ſes pas, & emporter avec lui tout ce „ qu'il trouveroit de mauvais en ſon chemin: car com-„ me vous avez fort-bien dit : *autant en emporte le* „ *vent* : & vous m'avez avoüé vous-même, que vous „ produiſiez une eſpece d'orage, en rendant ce que „ vous aviez reçû. „

Après ce dialogue, Demorgant prit le party de la plaiſanterie, & en frappant ſur l'épaule à Goubiche : je veux continüer d'être de vos amis, je ne feray plus „ de retranchement dans vos parties, bien entendu, „ que vous n'en ferez point non-plus dans vos remedes". Cette ſcene finit par des proteſtations de reſpect, d'aſſiduité & de ſervices d'une part, & par des careſſes & des témoignages d'affection d'une autre. Demorgant ſe donna en ſuite bien de garde, de faire la moindre ſouſtraction des prix que nos deux freres avoient mis à leurs remedes ; & eux continüérent de le ſervir fidellement, & d'aller leur train à l'égard de tout le monde dans l'uſage qu'ils avoient de ne rien rabat-

tre de leurs demandes pour ce qu'ils avoient fourni.

On ajoûte à ce conte, que quand on eut ſçû dans la ville ce qui s'étoit paſſé entre Demorgant & les deux Apothicaires : il s'éleva une rumeur des plus bizarres ; tant il eſt vray que des bagatelles ſont capables de cauſer de grandes extravagances, pour peu que les eſprits en ſoient ſuſceptibles, & que l'interêt coure quelque danger de ſouffrir de l'alteration & du dommage. Voici le ſujet de cette rumeur.

Sur ce que quelques gens répandirent par tout où ils ſe trouvoient que des demi-remedes ſuffiroient pour produire les effets qu'on en attend, quand ils ſont entiers, ainſi que Demorgant en avoit fait l'experience, tous les Apothicaires du païs craignant que ces raiſonnemens tiraſſent à conſequence contre eux en diminuant leurs profits, & que dans la ſuite on ne mît le vent à bien des uſages, où ils ne trouveroient pas leur compte, ils s'aſſemblerent pour déliberer ſur ce qu'il étoit à propos qu'ils fiſſent dans une telle conjoncture. Il fut d'abord décidé, qu'on citeroit Goubiche & Clunier, pour paroître devant eux, & leur rendre un fidéle compte du fait. Ceux-ci comparurent le lendemain : (car leurs confreres ſe raſſemblerent ce jour-là) & après avoir raconté ſans aucun déguiſement, comment la choſe s'étoit paſſée, on leur fit une mercuriale, à laquelle aſſurément il ne manquoit rien : elle fut des plus vives & des plus aigres. Elle conſiſtoit principalement dans de tres-ſéveres reprimandes ſur la prétenduë mauvaiſe foy qui paroiſſoit dans leur conduite, en ce que, ſans en avertir, ils n'avoient donné que la moitié de ce qu'on leur demandoit, & ſur le danger auquel il avoient expoſé leur malade, en lui rempliſſant les entrailles de vent. Il ſe juſtifierent de leur mieux ; mais on ne laiſſa pas de leur ordonner de ſe donner de garde de recidive dans un tel cas, ſous peine de voir biffer leurs noms du tableau : d'être enſuite exterminez de leur corps, & de ne plus exercer la Pharmacie.

macie. Ils promirent tout ce qu'on voulut ; mais ils ſe divertirent bien en leur cœur, & de l'aſſemblée, & de la mercuriale, & de la défenſe. On voulut encore les obliger à faire des parties enflées, ſelon un uſage ſi conſtamment établi parmi leurs confreres : là deſſus, ils firent une ſi judicieuſe remontrance, qu'on n'oſa inſiſter davantage pour les y engager : & on convint enfin, que chacun auroit une liberté entiere à cet égard.

Ce manége fut ſçû de tout le monde, & ſervit de matiere de converſations dans toutes les compagnies : on n'y parloit preſque d'autre choſe. Les rieurs de profeſſion en firent des plaiſanteries outrées : il y en eut qui envoyerent des ſoufflets à des Apothicaires dont ils étoient mécontens, en leur mandant, qu'avec ces inſtrumens ils rempliroient leurs boutiques de la marchandiſe dont le débit leur étoit ſi profitable : d'autres les turlupinoient, en les appellant Apothicaires devant-derriere, ou en diſant qu'ils étoient devenus des gens de grande conſideration, ayant ſujet de ſe vanter, puiſqu'ils faiſoient trafic de vent ; ou quand il faiſoit un trop grand vent, qu'il falloit leur faire fermer leurs boutiques, parce que c'étoit de-là qu'il venoit ; ou, qu'on ne devoit pas avoir affaire à eux, ſi l'on craignoit les vents coulis ; ou qu'ils étoient tous autant de cameleons, parce qu'ils ne vivoient que de vent. Quand ils arrivoient quelque part, il y avoit de ces mauvais plaiſans qui ne manquoient pas de leur dire : ah ! vous voila ! quel bon vent vous amene ? On diſoit encore, qu'ils ne couroient point riſque de devenir pouſſifs, parce qu'ils avoient du vent de reſte, & que les girouettes alloient devenir inutiles, parce que, pour ſçavoir d'où viendroit le vent, il ſuffiroit d'examiner d'où viendroit un Apothicaire.

Ce furent ces malheureuſes aſſemblées qui donnerent lieu à tous ces méchants quolibets, & à une attention fort exacte que l'on fit pendant long-tems ſur

la conduite des Apothicaires : car ils ne donnoient point de remedes, que le malade, ou quelqu'un de ceux qui entroient dans ses interêts, ne considerât avec application si le vent n'y entroit point pour sa part. Ces bonnes gens ne le seroient point attirez tous ces brocards, s'ils n'avoient pas relevé par des discussions trop sérieuses, une plaisanterie, qui sans doute, seroit tombée d'elle-même, parce qu'on l'auroit prise pour telle qu'elle étoit. car les gens raisonnables étoient convaincus, que le procedé des deux freres Goubiche & Clunier envers de Morgant, venoit plûtôt d'une envie qu'ils avoient de se divertir de l injustice qu'il leur faisoit, en les croyant capables de surfaire leur marchandise, que d'un dessein de tromperie, qu'ils vouluſſent continuer. Avec le tems on reprit la confiance qu'on avoit aux Apothicaires, & on ne les soupçonna plus du tout de mêler du vent dans leurs remedes.

Revenons à nos deux freres, pour ensuite remettre Maître Gonin sur la scéne. Entre plusieurs moyens qui leur avoient servi pour acquerir de grandes richesses, j'en rapporteray seulement un qui merite quelque consideration. Ils découvrirent, je ne sçay par quel hazard, une source, éloignée de plusieurs lieuës de Damoram, ville où ils demeuroient aussi-bien que Gonin. Quand je dis, qu'ils découvrirent cette source, j'entens, non seulement, qu'ils la trouverent, mais encore, qu'après avoir éprouvé ses eaux, dont ils soupçonnoient quelques propriétez fort utiles; ils connurent en effet, qu'elles étoient propres pour guerir de plusieurs sortes de maux. C'est pourquoy ils se mirent dans l'esprit de les prôner & de les faire valoir. Il faut leur rendre justice en avoüant qu'ils regardoient en cela du moins autant l'utilité publique que la leur propre; & ainsi mal à propos, à mon sentiment, condamneroit-on les ingenieux artifices dont ils se servirent pour étendre la réputation de cette fontaine.

Ils

Ils acheterent & la source & le terroir où elle étoit située, sans pourtant marquer qu'ils en vouloient particulierement à la source. C'est une petite addresse, qui est, ce me semble, permise dans le commerce, si l'on en juge par l'usage de la plus-part des bons connoisseurs, qui ne se font aucun scrupule de tirer avantage de leurs découvertes. Je ne feray point de dissertation ici, pour examiner si cela est permis ou non; je laisse cette question à décider aux Casuistes, & je m'en rapporteray volontiers là-dessus à ces auteurs qu'on veut qui soient graves, pour que leur décisions soient reçeuës, sans que je veüille en appeller de leur jugement. Enfin, quoyqu'il en soit, il me paroît par mes memoires, que Goubiche & Clunier agirent de bonne foy; & que s'ils firent une faute, la malignité poussée principalement par l'interêt, n'y avoit aucune part. L'idée que j'ay donnée d'eux, après qu'on me l'a donnée à moy-même, m'engage à n'avoir qu'une opinion favorable de leurs intentions.

Quand ils se virent maître de cette fontaine, ils recommencerent à faire des essais sur eux mêmes des proprietez des ses eaux, mais avec la prudence & les ménagemens requis dans telles épreuves: ils avoient toute la sageſſe neceſſaire pour cela, & en même tems tout le zele qu'on pouvoit exiger qu'ils eussent afin d'être utiles aux autres. Se tenant assurez des proprietez de ces eaux, ils en firent des essais sur quelques personnes du pais, & le succés en fut aussi heureux qu'ils le pouvoient souhaiter. On fut bientôt instruit de ce succez dans tous les environs. Cela n'est pas surprenant: car quand même il n'auroit pas été aussi constant qu'il l'étoit en effet, ceux de cette contrée n'auroient pas manqué de ne rien négliger pour le faire bien valoir: il y alloit trop de leur interêt pour tomber dans cette negligence. Quand il s'agit de ces sortes de découvertes, un moindre bruit, un petit soupçon, une épreuve équivoque, sont plus qu'il n'en faut pour leur

donner cours ; de tout tems on en trouve des exemples. Si je voulois aller foüiller dans l'antiquité, j'y découvrirois, par exemple, plusieurs de ces oracles fameux, qui ne devoient cette prodigieuse étenduë de reputation qui les rendoit importans par toute la terre, qu'aux profits que les peuples du païs où ils résidoient tiroient du grand concours de ceux qui les venoient consulter. Un des plus beaux & des plus aimables esprits de nos jours nous l'a parfaitement démontré, & même trop au goût de certaines gens, qui, par un excez de charité pour leur prochain, aiment mieux avoir recours à des causes surnaturelles ou diaboliques, que de le soupçonner de fourberies & d'intrigues trompeuses, telles qu'elles soient.

La réputation de la fontaine de nos deux Apothicaires fit beaucoup de chemin en peu de tems. Comme ils agissoient toûjours par le principe de l'utilité publique, ils ne se firent point de scrupule de mettre en usage les presens & les gratifications, pour gagner les suffrages des Medecins : & ils en vinrent si bien à bout, que cette fontaine devint la premiere resource de presque toutes les maladies & de toutes les infirmitez. A voir l'affluence de ceux qui s'y rendoient, & la quantité de bouteilles qu'on en tiroit tous les jours pour les envoyer en differens païs, on craignoit qu'elle ne fut enfin épuisée. Il y venoit des Religieux & des Religieuses des Villes les plus éloignées, en si grand nombre, que des gens s'imaginoient qu'il n'étoit pas possible qu'il en fut resté pour garder leurs convens. Des curieux, c'est-à-dire, de ces songe-creux qui cherchent à penetrer & à deviner plus que l'on ne voudroit ; remarquerent que plus les Religieux & Religieuses, des femmes & filles du monde venoient de loin, plus ces eaux leur étoient salutaires : qu'il y en avoit beaucoup qui n'aimoient point qu'on précipitât leur guérison, afin d'être obligez de revenir l'année suivante, tant la faveur de ces eaux étoit agréable & délicieuse. On ne

doit

doit pas douter que les explications que ces approfondiſſeurs donnoient au goût que ces infirmes prenoient à cette fontaine ne fuſſent malignes ; j'en trouve quelques-unes dans mes Memoires ; mais je les laiſſe-là, parce qu'elles me ſemblent trop malicieuſes. J'ay trop de tours malins de Maître Gonin à raconter, ſans m'aller étendre ſur d'autres qui ne ſont point de ſon hiſtoire. De plus je n'apprendrois, je croy, rien de nouveau là-deſſus à mes Lecteurs : ſans doute, il y en a peu, ou plûtôt, il n'y en a point, qui ne ſçachent que ſouvent les eaux qu'on va prendre fort loin, ſoulagent beaucoup d'incommoditez qui ne ſont point du tout du reſſort de la medecine. La liberté eſt un remede à bien des maux. Ne faut-il pas avoir pitié de ceux qui ſont tourmentez d'infirmitez telles qu'elles ſoient ? pourquoy aller malignement éplucher leurs intentions ? eſt-ce-là nôtre affaire ? C'eſt aux Superieurs, Superieures, peres, meres, maris à prendre ce ſoin, ſans pourtant que la malignité s'en mêle ; ce qui n'arrive gueres ; quand ceux qui ne ſont point dans l'obligation de ſe charger de ce ſoin, ont cependant de l'empreſſement à s'en ſaiſir... Mais je perds de vûë mes deux Apothicaires, à force de m'amuſer auprés de leur fontaine ; je retourne donc à eux, pour ajoûter ſeulement à cet égard, que pendant pluſieurs années elle eut vogue complete, & cette vogue commença enfin de ceſſer, quand une autre fontaine commença de paroître. Ils en eurent quelque chagrin, mais ils s'en conſolerent inſenſiblement, par la poſſeſſion où ils étoient des biens conſiderables qu'elle leur avoit procurez.

Une inquietude me prend ; & elle m'embarraſſe d'autant plus, que je la crois bien fondée ; c'eſt que je crains fort qu'on ne m'accuſe de m'être arrêté trop long-tems à diſcourir de ces deux Apothicaires. Mais pourtant il me ſemble, que ce que j'en rapporte n'eſt pas tout-à-fait ennuyeux ; ſi je l'oſois, je me flatterois

même du contraire. A la verité, ceux qui n'aiment que les merveilleux & l'impossible, n'ont pas trouvé, ni ne trouveront dans tout le cours de mon histoire, rien qui soit dans cet étrange goût. Il n'y feray point paroître des Palais enchantez, des tresors inépuisables, des hommes transportez dans un moment d'une extrémité du monde à l'autre, des genies qui ébloüissent par toutes sortes de surprenans prestiges, des Fees qui disposent avec un pouvoir despotique de tous les elemens, pour faire du bien ou du mal, selon qu'il leur plaît; mais en échange, on n'y trouvera rien qui soit impossible, rien qui soit contre la vraisemblance, rien qui soit à charge à la crédulité. Quoy! est-ce qu'il faut absolument, pour faire des narrations qui plaisent, ne donner que du faux, & que ce faux vienne de la Perse, de l'Arabie, enfin des extrémitez de la terre? Si cela est absolument necessaire, j'avoüe qu'on ne lira rien ici qui ressemble à des imaginations tirées de si loin: On sera veritablement en pays de connoissance en bien des manieres, ainsi que l'on en conviendra après la lecture de cet ouvrage. C'est ce qui me fait esperer que les gens raisonnables, c'est-à dire, ceux qui aiment beaucoup mieux apprendre ce qui s'est fait, ou qui se peut faire, que ce qui étant au dessus de la possibilité, n'a jamais été, & ne pourra jamais être, ne rejetteront point cette histoire. J'ose encore ajoûter, qu'une infinité de faits qu'elle comprend, pourront être de quelque utilité, si on les regarde comme des avis pour se précautionner contre les soupleſſes des fourbes & des imposteurs.

Reprenons à present Maître Gonin. Il faut se ressouvenir qu'il s'agit de raconter dans ce chapitre un tour qu'il joua à Goubiche & à Clunier, par rapport à l'apparition des esprits qui reviennent de l'autre monde exprés afin de tourmenter ceux qui demeurent dans celui-ci. Voici quel fut ce tour.

Entre plusieurs acquisitions que Goubiche & Clunier

ſier avoient faites, il y avoit un jardin à un petit quart de lieuë de la Ville, où ils alloient de-tems en tems s'amuſer ſelon que leurs occupations le permettoient. La propreté y regnoit de tous côtez. Ils y cultivoient pluſieurs plantes rares, & auſſi beaucoup de celles qui pouvoient leur être utiles dans leur profeſſion; il y avoit encore une abondance raiſonnable de legumes & de fruits. C'étoit eux qui en étoient principalement les jardiniers. Car, excepté certains ouvrages au deſſus de leurs forces, & dont, par conſequent, ils ne pouvoient s'acquitter, ils ne cherchoient perſonne pour faire les autres; & cela, bien-moins par menage, que par récréation, puiſque l'on aſſure, qu'ils faiſoient preſent à leurs amis & aux pauvres de tout ce qu'ils en retiroient & qu'ils ne pouvoient conſumer. Ce jardin étoit entouré, ſelon l'uſage du païs d'une haye fort épaiſſe, au lieu de muraille.

Dans le tems que Gonin étoit broüillé avec eux, il s'aviſa, étant pouſſé par un malin deſir de leur cauſer du chagrin, plûtôt que par le profit qui lui en reviendroit, d'y aller voler de leurs fruits. Auſſi-tôt que le deſſein en fut pris, il ſe mit en état de l'exécuter. Pour cela il fit entrer dans ſon projet un jeune homme de ſes amis, qui étoit à-peu-près auſſi malin que lui. Le ſoir du même jour, auquel ils avoient pris cette reſolution, ils prirent autant de fruits qu'ils purent, & les emporterent. Les deux freres ne s'apperçûrent point du tout de ce premier larcin, parce que comme il y avoit beaucoup de fruits, le dommage n'étoit pas aſſez conſiderable, pour qu'ils s'en puſſent alors apercevoir. Mais nos deux voleurs y retournérent ſi ſouvent, qu'enfin nos deux Apothicaires connûrent à n'en point douter, qu'ils avoient été volez. Ils attendirent pourtant encore une jour ou deux, pour être entierement aſſurez du fait par de certaines marques qui le leur indiſquaſſent; & pendant un jour ou deux nos aigrefins les confirmerent dans leur opinion. L'embarras fut de

ſçavoir qui leur joüoit de mauvais tour. Il ne leur vint point du tout dans l'eſprit de ſoupçonner Gonin : car comme ils ne ſongeoint plus à lui, ils étoient perſuadez qu'il ne penſoit plus auſſi à eux. Ils pouvoient le croire capable de ſe rire d'eux & de leur profeſſion, ainſi qu'il en avoit donné ci-devant des preuves ; mais non pas de venir voler leurs fruits. Enfin ne pouvant ſe reſoudre à ſouffrir qu'on dépoüillât entierement leurs arbres ils conſultérent enſemble, pour trouver moyen de ſe garentir de ce dommage.

Après avoir raiſonné là-deſſus de leur mieux, il fut décidé qu'ils paſſeroient la nuit dans le jardin ſans que perſonne en fut averti, & qu'ils ſeroient armez de telle ſorte que ceux qui y viendroient malgré eux, s'en reſſentiſſent fort long-tems. Il faiſoit alors un peu clair de lune pendant les nuits ; & ainſi ils s'attendoient bien du moins d'apercevoir de loin ce qu'ils vouloient découvrir. De plus ils avoient remarqué, que dans un coin du jardin, il y avoit une partie de haye, qui paroiſſoit avoir été forcée ; ce qui leur fit juger que les pilleurs de fruits avoient paſſé par là ; & ainſi cette connoiſſance leur fourniſſoit encore un moyen de réüſſir dans leur entrepriſe. En troiſiéme lieu, il y avoit dans le fonds du jardin, à peu-près vis-à-vis cet endroit de haye, qui avoit été forcé, un cabinet, d'où l'on pouvoit voir tout ce jardin ; & ainſi c'étoit un lieu favorable pour épier, & pour porter les coups qu'ils préparoient. Or voici en quoy conſiſtoit tout le ſtratagême.

Ils convinrent de prendre chacun un fuſil, chargé de petit plomb qu'on appelle cendrée (car ils ne vouloient point du tout mort d'homme) de ſe tenir tous deux dans ce cabinet, avec le fuſil ſur le bras & prêt à tirer ; d'attendre là celui ou ceux qui en vouloient à leurs arbres, & de les ſaler de ſorte qu'il n'y manqueroit rien, auſſi-tôt qu'ils paroîtroient. Leur deſſein, comme on voit, fut aſſez bien concerté ; mais malheureuſement

pour

pour eux, le secret, qui est l'ame des grandes affaires, ne fut pas si bien gardé, qu'il ne vint à la connoissance de Maître Gonin. Comme il étoit toûjours au guet pour s'instruire de leurs mouvemens, afin de prendre ses mesures, il apprit le piege qu'ils tendoient & toutes ses circonstances. Quoyque le danger fut évident, il n'en fit que rire, & se disposa avec son compagnon à se transporter dans le jardin cette même nuit, qui paroissoit leur devoir être si fatale. Mais bien resolu de dresser batterie contre batterie, non pas fusils contre fusils, ce n'étoit pas-là son humeur : car le carnage n'étoit point de son goût : il aimoit beaucoup mieux employer la ruse & l'artifice, que la force & la violence, & c'est en quoy il réüssit admirablement bien dans cette occasion.

Je me persuade, & je croy que, je ne me trompe pas, du moins si j'en dois juger par moy même, après que j'eus fait pour la premiere fois la lecture de ce que je viens d'écrire : je me persuade, dis-je, que le Lecteur est dans l'impatience de sçavoir qu'els étoient enfin cet artifice, cette ruse, cette batterie. Je vais l'apprendre, après que j'auray rapporté deux contretems qui furent tels, que peu s'en fallut que les projets des deux partis ne devinssent inutiles, parce qu'on fut sur le point de ne les pouvoir mettre en execution. D'un côté, un des freres fut appellé, pour passer cette nuit auprès d'un malade, qu'il leur étoit de grande consequence de ménager. D'un autre côté; l'associé de Gonin dans l'intrigue, qui apparemment craignoit plus les fusils des Apothicaires, que leurs seringues, lui envoya dire l'après-dînée, qu'il ne pourroit se trouver au rendez vous, parce que son pere devoit aller souper en ville, l'emmener avec lui, & qu'il n'avoit pû se dispenser d'avoir pour lui cette complaisance. Voila deux fâcheuses traverses en ce que Clunier, qui étoit celui qui devoit rester, ne pouvoit se resoudre à passer seul une nuit entiere; sous les armes, dans un cabinet de jardin,

jardin, & pour une expedition, à laquelle il étoit si peu accoûtumé, qu'on assure, qu'auparavant il ne lui étoit jamais arrivé, non plus qu'à son frere, de faire usage d'une arme à feu. Gonin ne pouvoit aussi conduire seul son intrigue : on en sçaura la raison, quand on aura appris en quoy elle consistoit. Ils eurent cependant satisfaction selon leurs souhaits ; car les difficultez, furent levées. Goubiche fut contremandé parce qu'il prit envie au malade de vacquer à de certaines affaires ausquelles la présence d'un Apothicaire ne convenoit point. Et quant au compagnon de Gonin [auquel il est necessaire que je donne un nom pour la suite, c'est celui de Bibion] il n'alla pas souper en ville : car la partie fut rompuë. Il est vray, que son pere y devoit aller, ainsi qu'il l'avoit mandé à Gonin ; mais il n'y devoit mener son fils, que parce que celui-ci l'en avoit extrémement prié : c'est de-là qu'on avoit raison de juger, que cette intrigue nocturne lui faisoit peur Comme Gonin alla le soir chez lui, il y trouva le pere, & apprit cette circonstance en même-tems que le changement du souper ; c'est pourquoy Bibion ne pût se défendre de tenir la parole qu'il avoit donnée. Cette nuit si attenduë de part & d'autre, étant arrivée, Goubiche & Clunier ne manquerent pas de se trouver dans le cabinet du jardin, armez chacun d'un fusil, & dans la plus belle disposition du monde de s'en servir avec honneur. Pendant qu'ils s'affermissent l'un l'autre dans leur brave resolution, & qu'ils s'encouragent à manier leurs fusils avec autant de hardiesse, que leurs seringues, quoyque les dangers soient bien differens : laissons-les là, pour aller trouver nos deux autres champions, & voir ce qu'ils vont faire, afin d'entrer impunément dans ce jardin malgré la résistance affreuse qu'on leur prépare.

Au lieu de fusils, d'épées & d'autres armes, tant offensives que deffensives, ils ne firent provision que d'un drap blanc & d'un bâton de leur hauteur. Je m'imagine

magine qu'on va croire à la veuë de cet attirail, qu'ils vont du moins assommer les deux Apothicaires à coups de bâton, puis les ensevelir dans ce drap, & les enterrer dans leur jardin. Non, ce n'est point là ce qu'ils ont envie de faire; leur intention est fort éloignée d'une telle cruauté. J'ay promis une histoire d'esprit: elle en va fournir une: & voici comment. Etant arrivez vers le jardin, auprès de l'endroit de la haye, par où ils avoient accoûtumé de passer, ils s'arrêterent pour travailler à une espece de metamorphose qui fera le dénouëment de cette Tragi-comedie. Gonin prend le drap, le met sur lui, de telle sorte qu'il le couvroit depuis la teste jusqu'aux pieds, & même pendoit au delà d'environ la longueur d'une aulne autour de lui: ce qui faisoit une figure des plus ressemblantes à celles dont on se sert pour représenter les révenans Il prend ensuite le bâton des deux mains, le tient droit sous le drap & sans l'élever, afin que d'abord il ne parût pas plus haut que l'ordinaire des autres hommes, Voilà de quoy pour commencer de faire une belle peur. Le reste va bien effrayer autrement; car Bibion n'étoit pas là pour rien: il avoit aussi sa fonction, & elle n'étoit pas moins importante que celle de son camarade, quoy qu'il ne se fut point déguisé. Dans un moment on va en être convaincu.

Gonin & lui s'avancent vers la haye, se font passage par leur chemin ordinaire Goubiche & Cluni entendent remuer de ce côté là: les voilà allertes; ils se mettent sur leur porte, fort attentifs à bien considerer ce qu'il y avoit à entendre ou à voir. Nos deux voleurs de fruits entrez, restent quelque tems sans remuer de la place; & nos deux Apothicaires ouvrent de grands yeux, & à la faveur d'un mediocre clair de Lune, ils apperçoivent de loin je ne sçay quoy de blanc. Profond silence de part & d'autre. Enfin Bibion rompit ce profond silence; & prononça ces paroles, d'une voix tendre & dolente: *où vas-tu pauvre ame?* Gonin répond

répond par celles-ci, *droit à la loge.* (C'est le nom qu'ils donnoient au cabinet, où les deux freres s'étoient retirez, & en effet, ceux-ci l'appelloient souvent de la sorte; Gonin le sçavoit, & ne l'avoit pas oublié) Ce que dirent nos deux revenans fut parfaitement entendu des deux Apothicaires. Un certain fremissement commence de saisir ceux-ci; ils s'en délivrent pourtant, & ramassent toutes leurs forces, pour tenir ferme, & pour s'éclaircir de la verité de ce qu'ils soupçonnoient; mais ils se donnerent bien de garde d'agir en étourdis: c'est pourquoy, pour ne se point exposer, ils prirent soin de ne point sortir de leur place: tenant, en gens sages, pour maxime, qu'il ne falloit point aller à un ennemy sans l'avoir bien reconnu. Cependant Gonin fait deux pas du côte de la loge, & se rend un peu plus grand qu'il n'étoit, en haussant un peu le bâton qu'il tenoit caché sous le drap dont il étoit couvert; & son compagnon lui dit encore: *où vas-tu pauvre ame?* la même réponse que la premiere fois suit cette question, c'est-à-dire, *droit à la loge.* Les Espions du cabinet s'effrayent tout de bon; & pour leur laisser le tems de donner à leur frayeur toute l'étenduë qu'on souhaitoit qu'ils eussent, Gonin & Bibion restent encore immobiles & sans rien dire dans la même place où ils étoient arrivez. Ils font ensuite de rechef quelques pas vers nos gnerriers, avec la même demande & la même réponse: *ou vas-tu pauvre ame? droit à la loge*; pendant lesquelles Gonin se fait encore plus grand par le secours du même bâton. Les deux Apothicaires ne doutant point alors que ce ne fussent deux esprits qui leur en vouloient, reculent en dedans du cabinet, sans pourtant les perdre de veuë; & les deux prétendus esprits s'en approchent avec le même dialogue; & de sorte que Gonin parut d'une hauteur monstrueuse, parce qu'il éleva son bâton aussi haut qu'il pouvoit aller. Alors Goubiche & Clunier furent si remplis de terreur; que les armes leur tomberent des mains. Malheureusement

sement les deux fusils en tombant par terre tirerent chacun leur coup; je dis malheureusement, non pas que quelqu'un en fut blesse: car les coups ne porterent que dans les murailles du cabinet: mais c'est que le bruit qu'ils firent en tombant & en tirant jetta une telle terreur dans l'esprit de ces deux freres, qu'ils étoient comme hors d'eux, ne sçachant plus ce qu'ils faisoient, tant à cause de ce bruit subit qui les avoit surpris, que pour la crainte d'être eux mêmes blessez. Et comme ils virent que les esprits venoient toûjours à eux (à la verité fort lentement) se persuadant qu'ils ne faisoient ce voyage qu'à mauvais dessein contre leurs personnes (car d'ordinaire on ne fait point d'interpretations favorables des apparitions des revenans) ils jugerent que le parti qui leur convenoit le mieux, c'étoit de ne les pas attendre. Pendant ce raisonnement, nos gens gagnoient toûjours le terrain; de sorte que les deux freres tout-à-fait allarmez, ne pouvant plus tenir ferme, leur quitterent place, & prirent la fuite de toutes leurs forces. Quoyqu'ils fussent hors de ce jardin ils ne s'imaginoient pas être en sûreté, car ils croyoient les avoir encore à leurs trousses. Leurs oreilles, leurs cornoient continuellement ces paroles effrayantes: *ou vas-tu pauvre ame? droit à la loge.* Ils arriverent dans leur maison, si tremblans & si essoufflez, que tout ce qu'ils purent faire étant entrez, ce fut de se jetter dessus les premiers sieges qu'ils trouverent, tant ils étoient saisis d'effroy & fatiguez de leur course. Leurs domestiques, qui étoient accourus, ne sçavoient que penser voyant leurs maîtres dans un si pitoyable état; ils n'osoient les regarder tant ils étoient eux-mêmes effrayez de leur veuë égarée. Goubiche les voyant dans cet embarras & dans cette inquietude, après s'être remis un peu de ses frayeurs; leur fit une fausse histoire, afin de leur cacher la cause de son émotion & de celle de son frere; car il ne jugea pas à propos de leur en découvrir la veritable, parce

qu'il

qu'il s'attendoit qu'elle seroit bien tôt sçûë par toute la ville, si elle venoit à leur connoissance; & qu'ainsi lui & son frere ne manqueroient point de donner au public une Comedie qui leur donneroit à eux-mêmes un grand ridicule; car en fait d'esprits, souvent quand on en rapporte quelque histoire, dont on a été le sujet, on en est quelquefois mocqué autant de ceux qui croyent tout ce qu'on en dit, que de ceux qui n'en croyent rien. Il leur fit donc accroire qu'ils avoient été poursuivis par des voleurs, & que s'ils n'avoient pris la fuite, ils n'auroient pas manqué d'être volez & dépoüillez, & qu'on leur auroit peut-être ôté la vie. Les domestiques crurent de bonne foy ce qu'on leur disoit; ils louerent le Ciel de ce que leurs deux bons Maîtres étoient échapez de ce danger, & leur donnerent tout le secours que la necessité presente exigeoit de leur zele. Les deux freres se coucherent ensuite; & sans doute ils passerent fort mal la nuit; on en peut porter ce jugement, puisqu'il n'y a pas d'apparence que leur esprit fut tranquille après ce qui venoit d'arriver.

Nous avons laissé Gonin & Bibion seuls maîtres du jardin, qui assurément étoient dans une situation bien differente de celle des deux Apothicaires. Il se divertirent de tout leur cœur de cette scene: après avoir ri de la frayeur qu'ils venoient de donner, ils allerent aux arbres, les dépoüillerent de leurs fruits, en mirent dans le drap autant qu'ils pouvoient en emporter, & se retirent avec leur charge, également contens d'avoir chassé leurs Espions, & de la capture qu'ils avoient faite.

Le lendemain Goubiche alla au jardin, pour voir si les esprits n'y auroient point laissé quelques vestiges de leur visite. Quels furent son étonnement & sa mortification, quand il trouva ses arbres sans fruits! Après avoir soupiré & fait des exclamations que sa surprise & son affliction lui inspiroient, il en sortit tout con-

consterné pour aller annoncer cette nouvelle à son frere ; & ces bonnes gens, après plusieurs réflexions qu'ils firent sur ce desastre, s'allerent imaginer que c'étoit l'ame d'un ouvrier qui étoit mort, il y avoit quelques jours, aprés avoir travaillé dans leur jardin. Cette imagination fut fort favorable pour sa veuve ; car le même jour ils lui allerent porter quelque argent pour la secourir dans sa pauvreté, & continuërent de lui faire cette charité le reste de ses jours. Ils augmentoient leurs aumônes vers le tems de la recolte des fruits, afin que la pauvre ame de son mari, touchée des bontez qu'ils avoient pour sa femme, eût aussi la bonté d'épargner leurs fruits, & de leur en laisser une paisible & entiere joüissance Quand elle fut morte, ils delibererent entr'eux pour voir ce qu'ils avoient à faire. D'abord, comme ils craignoient encore extremement pour leurs fruits, & que l'idée des éfprits qu'ils prétendoient leur être apparus n'étoit point sortie de leur imagination, ils étoient d'avis de continuer la même liberalité envers la personne qu'ils trouveroient être la plus proche heritiere de l'ouvrier dont le ressouvenir leur tenoit tant au cœur. Quoyque cette conduite leur semblât fort raisonnable pour se mettre en sûreté, ils résolurent pourtant de ne se pas presser de l'observer ; mais avant que d'en venir là, d'attendre quelques jours, afin d'éprouver si l'apparition reviendroit après la mort de la veuve. Ils attendirent en effet, & elle ne revint point du tout ; elle n'avoit garde de revenir, car Gonin & Bibion n'étoient point d'humeur à recommencer ce stratagéme : c'est pourquoy les deux freres ne pousserent pas plus loin leurs aumônes à cet égard ; ils cultiverent leur jardin, en retirerent à l'ordinaire tous les fruits, sans que personne songeât à les leur enlever ; oublierent de leur mieux ce qui s'étoit passé, & demeurerent en repos. Laissons-les là, puisqu'ils sont tranquilles, ne les allons

lons point troubler pour les remettre sur la scene ; je n'en ay plus rien à dire, aussi en ay-je beaucoup parlé. Je croy que si j'avois encore dans mes memoires quelque chose à en rapporter, je le passerois sous silence, tant que je crains de m'être trop étendu sur ce sujet.

Les deux dernieres histoires ont fait voir comment nôtre Gonin s'étoit diverti des autres par des apparitions supposées d'esprits ; celle qui va suivre, & que j'ay promise dés le quatriéme Chapitre ; le fera voir lui-même persecuté à son tour par d'autres apparitions qui le jetterent dans une telle consternation, que malgré la gloire qu'il se faisoit de passer pour esprit fort sur ceste matiere, il devint cependant presque tout-à-fait credule à cet égard. Quoyque le sujet paroisse être semblable aux précedens, en ce qu'il s'y agit encore de farfadets, de folets, de revenans & autres visions, les scenes en sont tres-differentes ; une difference considerable se trouvera même dans les opinions de Maître Gonin, ainsi qu'on le connoîtra, quand on sera arrivé à la fin de cette histoire qui fait le principal sujet du Chapitre suivant.

CHA-

F.B.Boitlatr. f

CHAPITRE VII.

Exactitude de l'Auteur. Maître Gonin parle trop librement contre de certaines opinions vulgaires. Quels étoient ſes domeſtiques. Embarras d'un devot & d'une devote qui prennent deſſein de ſe marier enſemble. Gonin donne un grand repas à ſes plus intimes amis. Un ſpectre lui apparoît. Ses domeſtiques en prennent occaſion, pour lui faire des remontrances ſur ſon incredulité à cet égard. Autre eſpece de prodige qui l'étonne. Précautions ridicules que prennent ceux qui craignent les apparitions. Autres perſecutions qui tourmentent Maître Gonin ; il prend enfin ſon parti.

IL eſt bon que j'avertiſſe le lecteur que les deux dernieres hiſtoires & celle qu'on va lire, ſont placées à propos de la metaphyſique de Maître Gonin. On va dire, ſans doute, que s'il a fait encore pluſieurs autres études, & qu'elles fourniſſent aucune auſſi grande étenduë d'hiſtoires que celle que je rapporte en le conſiderant comme metaphyſicien, je reſteray long-tems avec lui dans les écoles. Je réponds que comme il s'eſt appliqué à preſque toutes ſortes de ſciences, d'arts & de profeſſions, & que je me ſuis propoſé de donner un détail entier de tout ce qu'il a dit, écrit & fait par rapport à tous ces differens exercices, autant que j'en auray eû de connoiſſance, je ſeray fort exact à décrire fidellement tout ce que j'en auray appris. Puiſque je me déclare ſon hiſtorien, & que j'ay promis d'en faire les fonctions, je me perſuade qu'on me ſçauroit mauvais gré, ſi ſans aucune raiſon, je me diſpenſois des

loix que je ſuis obligé de ſuivre en même tems que je prends cette qualité. Et ainſi ni le trop grand nombre, ni la qualité des choſes que j'ay à écrire, n'arrêteront point ma plume; je diray généralement (autant que l'édification que je dois au public me le permettra) tout ce que je ſçay de bon & de mauvais, ſans aucun ménagement pour mon Heros. Ni la flâterie, ni la crainte, ni l'interêt tel qu'il ſoit, ne m'engageront point ni à dire plus n'y à dire moins que j'en ſçay. Il eſt rare, à la verité, de trouver un hiſtorien de ce caractere. Tant pis pour nous, puiſqu'on nous fait tant perdre de tems en ne nous occupant que de choſes fauſſes qu'on nous donne pour veritables. Tant-mieux pour moy, puiſque je me feray diſtingué de tant d'autres en m'acquittant plus fidellement qu'eux de mon devoir. J'avouë de bonne foy, qu'il me ſera d'autant plus facile d'y ſatisfaire, que je ne feray point du tout contraint & gêné comme eux par les reſpects humains; car je n'ay ni reſſentiment à craindre de mon Heros, non plus de ſa famille, ni à en eſperer des recompenſes; & je me trouve ſi affermi dans cette indifference, que je ne doute point qu'on ne prenne mon Maître Gonin pour un homme qui n'aura exiſté que dans mon imagination, tant ſa vie paroîtra extraordinaire. Quel bonheur ſera-ce pour moy, ſi l'on ſe tient ferme dans cette opinion! je le ſouhaite de tout mon cœur, afin que l'on ne me chicane ſur rien. De mon côté, je ſçay parfaitement ce qui en eſt, & cela me ſuffit. Qu'on ſe perſuade donc, ſi l'on veut, que ce n'eſt qu'un Roman; je ne travailleray point à prouver le contraire, j'aime mieux employer mon tems à continuer de ſuivre mon Maître Gonin; ce que j'écriray de lui réjoüira aſſurement plus que ne feroient mes reponſes aux critiques.

Maître Gonin, avec toute ſa Metaphyſique, n'avoit pas aſſurément alors l'idée que cette ſcience demande que l'on ait des eſprits. Il en diſoit plus qu'il n'en croyoit.

croyoit. Il avoit étudié ſeulement, pour apprendre à en bien diſcourir. Si on le prend pour un original à cet égard, on peut aſſurer, qu'il ne manque pas de copies. Je ne diray point les raiſons qui m'engagent à porter ce jugement de lui; parce que je ne pourrois les rapporter ſans me répandre en des deſcriptions, où l'on ſe perſuaderoit voir des portraits, dont on pourroit me ſçavoir très-mauvais gré. Sans me jetter donc ſur ce qu'il penſoit des eſprits en géneral, je vais parler ſeulement de ſon ſentiment ſur certains eſprits particuliers, j'entend ſur ceux que les ſimples croyent venir ici de l'autre monde pour donner des inquietudes, & pour faire des tours de Pages, de Clercs & d'Ecoliers, pour cauſer du mal, pour apporter du trouble, pour mettre le déſordre par tout où ils ſe trouvent, comme s'ils n'avoient point d'autre occupation, comme s'ils en avoient reçeu des miſſions expreſſes dont il ne leur fut pas poſſible de ſe diſpenſer. Il eſt certain, qu'il n'ajoutoit aucune foy aux contes qu'il entendoit faire de ces extravagances; ils les attribuoit tous à l'adreſſe & à la fourberie de ceux qui ſe font un métier de ſe divertir ou de profiter de la credulité des bonnes gens. Quoyqu'il fut fort attentif à bien prendre ſes meſures dans toutes ſes démarches, afin de ne point s'attirer de mauvaiſes affaires, il manqua pourtant beaucoup de prudence dans deux ou trois occaſions, où ſe laiſſant emporter par ſon incredulité ſur ces ſortes de ſujets, il s'énonça avec de certains termes qui tendirent à ceux qui l'écoutoient ſa religion ſuſpecte. Il y a tels gens, à qui dire, qu'on doute que telle ame ſoit revenuë de l'autre monde, c'eſt comme ſi on les aſſuroit qu'on ne croit point qu'il y ait veritablement des ames. Il reconnut bien dans la ſuite les fautes qu'il avoit faites en ne ménageant pas aſſez la ſimplicité de ceux qui étoient ſi diſpoſez à tirer de ſemblables conſequences: c'eſt pourquoy il parla avec plus de moderation quand il ſe trouva dans la neceſſité d'en diſcourir;

tout au plus il disoit qu'il avoit de la peine à croire ces contes ; mais il ajoutoit toujours sagement qu'il ne les croyoit pas impossible : de cette maniere il engageoit à n'avoir pas tout à fait une mauvaise idée de lui, & n'en croyoit pas pour cela davantage. Ceci est fort croyable, puisqu'il arrive fort souvent que l'on tient des discours bien differens à ceux à qui l'on se flate de pouvoir parler à cœur ouvert, sans apprehender des consequences facheuses pour sa réputation ; & c'est aussi ce que faisoit Maître Gonin. Qu'il se soulageoit avec plaisir, quand il se trouvoit en la compagnie de certains amis à qui il pouvoit s'ouvrir en toute liberté, parce qu'ils pensoient comme lui, qu'il se soulageoit, dis-je, avec liberté de cette contrainte onereuse qui le forçoit à paroître, selon lui, fot avec les fots. C'est particulierement dans les entretiens qu'il avoit chez lui avec des gens de sa sorte qu'il faisoit beau l'entendre raisonner sur les revenans & sur les apparitions. On m'a remis plusieurs morceaux de ces entretiens, mais je me donneray bien de garde de les rapporter ici, ils ne sont pas assez édifians pour cela : il est vray que je viens de promettre que je ne passerois rien sous silence de ce que je sçaurois de bon & de mauvais de lui : il est vray aussi que j'ay ajoûté que ce seroit à condition que l'édification que je dois au public n'en souffriroit point. J'aime beaucoup mieux venir à mon histoire ; on y trouvera bien moins à redire, puisqu'on y apprendra par son exemple qu'il est plus aisé qu'on ne pense d'ordinaire, de faire venir ces prétendus esprits forts au point de credulité auquel on se propose de les conduire. On en va voir de tres-fortes preuves dans sa personne, & même elles seront poussées bien au delà de ce qu'on en attend, tant il est vray qu'il n'y a force qui tienne pour soûtenir certains évenemens avec courage quand on n'y est pas préparé. Le pauvre Gonin va, pour ainsi dire, être terrassé, il ne sçaura plus où pouvoir donner de la tête, il se rendra presque aussi volontiers

tiers & avec autant de timidité, que ces gens foibles dont il a fait si souvent des plaisanteries. Il faut pourtant que je fasse auparavant connoître quelle étoit sa situation dans le tems qu'il fut l'objet des persecutions que je vais raconter. La suite montrera qu'il étoit necessaire que je donnasse cette connoissance.

Maître Gonin vivoit alors fort à son aise, sans pourtant faire grand bruit, ni sans donner dans cet attirail de dépense qui fait qu'on est extremement regardé & qui attire sur celui qui montre de la magnificence, autant d'envieux qu'il a de spectateurs. Le dépôt & les autres profits qu'il avoit tirez de la bonne Theonime l'avoient mis en état de tenir un ménage, & de s'y donner toutes les commoditez qu'il pouvoit souhaiter tant pour sa table & son logement, que pour ses meubles, ses habits & les autres accommodemens qui peuvent faire les plus grands agrémens d'une vie douce, molle & tranquille. Son domestique n'étoit composé que de deux personnes, sçavoir une servante & un valet. (Appellons la servante Susanne & le valet Mouchin) Les gens intriguans comme lui ont sujet de ne se point trop embarrasser de valets; car ceux-ci sont trop appliquez à ouvrir les yeux sur ce qu'on veut absolument cacher. Si l'on pouvoit s'en passer tout-à-fait on seroit encore plus en seureté; mais dans la necessité, on agit fort prudemment d'en prendre le moins qu'on peut. On n'a pas tant de peine à se garder de quatre yeux que de huit ou dix.

Suzanne étoit comme une espece de Gouvernante, fort entenduë en tout ce qu'elle faisoit. Il en étoit si content, qu'il lui confioit toute la conduite de son ménage; le gros ouvrage ne la regardoit point, quelques journalieres venoient le faire par l'ordre de son Maître; car il la choyeoit de son mieux, craignant extrémement de la perdre, tant il étoit satisfait de ses services. Elle de son côté, étoit tout-à-fait contente. Aussi en avoit elle sujet, puisqu'elle pouvoit se flater d'être

en

en quelque façon la Maîtresse. Elle n'auroit pas assurément voulu changer sa condition contre une qui auroit été plus brillante. Les domestiques se trouvent d'ordinaire si bien d'un ménage de garçon, qu'ils le préferent à tout autre. Les femmes craignent bien plus les femmes que les hommes, & s'accommodent bien mieux de ceux-ci, parce qu'elles font bien plus facilement ce qu'elles veulent. Suzanne étoit dans ce cas. On prétend que, quoy quelle fut déja âgée, il lui étoit resté de certains agrémens qui prouvoient, que dans sa jeunesse, elle avoit pû faire des conquêtes au-dessus de sa condition; mais cela ne fait rien a mon histoire & n'y a pas le moindre rapport. Gonin lui avoit proposé quelquefois de prendre sous elle une autre servante, afin qu'elle se fatiguât moins à le servir: elle l'avoit toûjours refusé; enfin, étant devenuë incommodée pendant quelque-tems elle ne put pas se dispenser d'accepter la proposition; mais elle ne consentit de continuer de s'aider d'une autre, qu'autant qu'elle ne put pas absolument s'en passer: elle resta ensuite seule, ainsi qu'elle le souhaitoit: celle qu'elle avoit eue pour seconde se retira d'autant plus volontiers, qu'elle assuroit que la bonne Suzanne étoit plus difficile à servir, que ne l'auroit été une veritable Maîtresse. Venons au principal caractere de cette Gouvernante, qui fait le plus à mon sujet, & qui est le plus important pour l'histoire que je prépare. Elle avoit de la pitié dans toute l'étenduë, dont elle étoit capable, & par consequent beaucoup, car elle craignoit Dieu, & étoit naturellement de bonnes mœurs. Elle étoit fort assiduë à l'Eglise: elle poussoit si loin cette assiduité, qu'il arrivoit souvent qu'elle ne rempliſſoit ses devoirs domestiques qu'à moitié, afin de donner plus de tems à ceux de la Religion, ausquels elle s'imaginoit être plus obligée. Gonin s'étoit souvent ressenti de cet excès de zéle, par quelques besoins pressans qu'il avoit de son ministere pendant qu'elle étoit allée vaquer à ses longues devotions.

tions. Cependant il la laiſſoit aller ſon train, parce qu'il ſçavoit, qu'elle agiſſoit de bonne foy, & qu'il ſe perſuadoit, que ces ſentimens de pieté qu'il remarquoit en elle, étoient les plus propres pour la rendre conſtante dans la fidelité qu'elle lui devoit. Il ne ſe trompoit pas : car elle étoit devote ſans hypocriſie, & il avoit raiſon de juger favorablement d'elle en bien des choſes : puiſque les perſonnes ſur leſquelles on a le plus de ſujet de compter pour l'eſſentiel, ce ſont celles qui ont veritablement de la religion ; c'eſt pourquoy il lui paſſoit, ſans la chagriner, ce qu'elle avoit d'outré en cela. De plus, le changement de domeſtiques n'étoit point du tout de ſon goût, de crainte que ſon humeur trop intriguante, ne fut enfin divulguée, à force d'en avoir eu chez lui de differens témoins ; car quelque adreſſe que nous ayons pour déguiſer nos défauts, il ne nous eſt pas poſſible d'empêcher que ceux qui nous ſervent, ne les penétrent : ils ſont trop ſouvent en nôtre preſence, & en même-tems trop curieux de s'inſtruire de nos affaires les plus ſecretes, pour qu'elles échapent à leurs yeux & à leur intelligence. De tout cela, il s'enſuit, que Suzanne étoit ſage, pieuſe, entenduë pour ce qui regardoit ſon état, & également utile & neceſſaire à Maître Gonin.

Mouchin reſſembloit extrémement en caractere d'eſprit & en humeur à Suzanne : il ne lui devoit rien en devotion & en ſçavoir faire pour ce qu'il devoit à ſon maître en qualité de ſerviteur, & celui-ci étoit également content de l'une & de l'autre. Ces deux domeſtiques, à force de ſe reſſembler, ne pûrent s'empêcher d'avoir entr'eux un attachement reciproque, qui devint d'autant plus ferme, que la ſympathie l'avoit cimenté. Et inſenſiblement l'affection ſe mit ſi bien dans leur cœur, qu'elle devint une vraye tendreſſe ; de ſorte, que pour ſe rendre plus inſéparables, ils reſolurent de s'épouſer. Quelque pures que fuſſent leurs intentions, puiſqu'elles ne tendoient qu'à un le-

gitime mariage, ils ne purent point se reduire à les declarer. Presque tous les devots sont fort embarrassez, quand après s'être laissez tomber dans de certaines foiblesses, il s'agit de les faire connoître à d'autres : car de toutes les passions, l'amour est celle à laquelle ils font le plus sévérement la guerre. Sans faire aucune distinction des differentes vûës qu'on peut avoir en s'y donnant, ils la croyent presque toûjours criminelle, les autres passions ne les allarment pas tant, à beaucoup près. Un devot aimer une femme ; une devote aimer un homme, que cela leur paroît effroyable avant qu'ils en ayent fait l'experience par eux-mêmes ! & c'est cette idée, dont ils se sont si long-tems remplis la teste, & entretenus avec complaisance pour cette opinion, pendant leur indifference pour les gens d'un autre sexe : c'est cette idée, dis-je, qui les inquiete & qui les trouble, lorsqu'ils sont enfin reduits à leur tour aux foiblesses qu'ils ont tant condamnées. " Que dira-„ t-on, si aprés avoir tant déclamé contre ces ridicules„ tez amoureuses, je vais moy-même avoüer que j'y „ ay donné comme les autres ? Quelle opinion aura-t-„ on de moy ? on me montrera par tout au doigt. Voi-„ là, s'écriera-t-on, cet homme qui n'osoit regarder „ une femme en face. Voilà cette femme qui faisoit „ de continuelles remontrances aux filles pour les dé„ goûter du mariage, comme si ç'avoit été un crime „ de s'y engager. Les voilà pourtant qui y prennent „ autant de goût que les autres ". C'est ainsi que Suzanne & Mouchin raisonnoient ensemble, quand ils s'entretenoient de leur union matrimonialle qu'ils projettoient de former incessamment. En vain pourtant faisoient-ils ces reflexions ; la passion qu'ils avoient l'un pour l'autre n'en diminuoit en rien : au contraire il sembloit que ces reflexions les y ragoûtoient davantage, selon cette maxime si generale, qui dit : que plus les biens sont difficiles à acquerir, plus on en fait de cas.

L'em-

L'embarras où ils étoient pour ſçavoir dans quel eſprit leur maître recevroit leur réſolution quand il viendroit à la ſçavoir, étoit ce qui leur tenoit le plus au cœur. S'ils l'avoient bien connu, ils auroient de beaucoup diminué leur inquietude là-deſſus, ainſi qu'ils en eurent des preuves quand il en fut inſtruit dans la ſuite. Rien ne lui convenoit mieux. Il craignoit qu'ils ne fiſſent chacun quelque cotterie à part, & qu'ainſi ce qu'ils auroient pu découvrir en lui de mauvais ne ſortît hors de la maiſon pour ſe répandre dans la Ville; mais en les voyant unis par un tel lieu, il n'avoit pas tant de ſujet de ſe tourmenter par cette crainte. Enfin comme ils ne penetroient point dans ſon interieur juſqu'à ce point, ils jugerent à propos, pour une plus grande ſureté, de ſe marier ſans l'en avertir; & de faire en ſorte qu'il n'en ſçût rien du tout, que lorſqu'ils ſeroient aſſurez que ce parti qu'ils auroient pris, étant venu à ſa connoiſſance, il n'en auroit pas moins de bonté pour eux. Ce deſſein pris fut mis en execution peu de jours après; & ils prirent de ſi juſtes meſures en tout bien & en tout d'honneur, qu'il n'y eut preſque qu'eux qui ſçurent leur ſecret. Deux devots comme eux, leur furent pour cela d'un tres grand ſecours.

Les voilà dont mariez, & ainſi Maître Gonin, malgré ſon habileté, avoit chez lui le mari & la femme, croyant n'avoir qu'un garçon & un fille. Laiſſons-les joüir pieuſement des douceurs de leur nouvelle union. Nous les ferons revenir bien-tôt ſur la ſcene; car ils nous ſeront tout-à-fait neceſſaires pour l'éclairciſſement de bien des choſes qu'on va apprendre. Gonin en étoit parfaitement bien ſervi; ils étoient même beaucoup plus aſſidus, ils ne ſe voyoient pas la moitié de leur ſaoul: ces pauvres gens étoient affamez de careſſes, c'eſt pourquoy ils ne ſortoient de la maiſon, qu'autant que la neceſſité de leurs devoirs les y engageoit.

Cepen-

Cependant nôtre Maître Gonin s'entretenoit souvent avec ces intimes amis, dont j'ay déja parlé, & à qui il exposoit à cœur ouvert ses opinions; il frondroit en discourant avec eux, toutes les histoires qu'il avoit lues; ou qu'on racontoit dans la Ville, d'apparitions d'ames revenuës de l'autre monde, de spectres, de farfadets, d'esprits folets, de phantômes & d'autres êtres, dont on se fait un plaisir de croire l'existence, parce qu'on n'en parle presque jamais sans rapporter quelques circonstances merveilleuses qui accompagnent toûjours ce qu'ils font. Mouchin & Suzanne qui entendoient souvent ces discours de leur Maître, en étoient fort scandalisez. Ils ne doutoient pas qu'il ne se mêlât de plûs d'un métier pour avancer sa fortune; s'ils ne voyoient pas toutes ses démarches, ils les entrevoyoient beaucoup, & devinoient le reste; tout cela cependant ne leur donnoit qu'une médiocre inquiétude, quoyqu'ils connussent bien qu'il y avoit quelque chose à y reprendre. Mais l'entendant parler si mal des apparitions, dont la creance passoit chez eux pour un article de foy, dont il n'étoit pas permis de douter: ils concluoient de-là qu'il n'avoit point du tout de Religion. Ce qui les inquietoit d'autant plus, que l'aimant beaucoup, ils le regardoient comme un homme qui couroit après sa perdition, s'il ne changeoit de sentiment à cet égard. Je croy, que s'ils l'avoient vû tomber dans les plus effroyables crimes, ils auroient plus esperé de son salut. Mais ne pas croire, qu'un revenant a traîné des chaînes pendant la nuit sur un escalier, qu'un loup garou a couru les ruës la veille d'une grande fête, qu'une ame est venuë exprès de l'autre monde, pour tirer la couverture de dessus un homme qui en étoit couvert, afin d'obtenir de lui des prieres: ne pas croire, dis je, ces merveilles, & autres choses de la même force, n'est-ce pas donner sujet de soupçonner avec raison, qu'on ne croit rien du tout? Voila dans quelle amertume de cœur vivoient Mouchin & Suzanne

Suzanne à la vûë de cette impie incredulité de leur cher Maître. Ils auroient volontiers donné une partie de leur ſang, pour obtenir du ciel qu'il fut devenu plus raiſonnable. Mais patience, il ne leur en coûtera pas tant, & il deviendra plus credule.

Maître Gonin ne veut point croire tout ce qu'on dit des revenans & des eſprits folets. Bien tôt il va paroître, qu'ils ont conſpiré pour l'engager à ne plus démentir ce qu'on leur attribuë. Un jour il regala chez lui cinq ou ſix de ſes amis. Le feſtin fut ample & fort delicat, on s'y divertit en toute liberté, les bons mots n'y furent pas épargnez, & la converſation devint des plus enjoüées, quand on fut en pointe de vin. Les conviez ſe retirerent aſſez tard, & auſſi contens des manieres gracieuſes de leur hôte, que de la ſomptuoſité & de la bonté de ſon regal. Gonin, pour en faire de ſon mieux les honneurs, y avoit ſi bien excité par ſon exemple, ſes convives à boire, qu'il en avoit pris un peu plus qu'il n'en pouvoit porter. Il n'étoit pourtant pas ce qu'on appelle yvre; mais ſa tête étoit ſeulement fort échauffée, ſa langue étoit moins libre qu'elle n'avoit accoûtumé de l'être, ſes yeux jettoient plus de feu qu'à l'ordinaire, & il n'étoit pas trop ſûrement appuyé ſur ſes jambes. Il connoiſſoit ſa ſituation; & ainſi, l'on ne pouvoit pas dire que ſa raiſon fut entierement éclipſée. Sa compagnie l'ayant quitté, il ſe retira dans ſon appartement, où ſe ſentant fort preſſé du ſommeil, il ſe jetta dans un fauteüil, parce qu'il ne put pas prendre aſſez ſur ſon impatience de dormir, pour ſe deshabiller & ſe mettre au lit. Ce fut pour le coup, que ſa raiſon ſouffrit éclipſe: car il s'endormit auſſi-tôt tres-fondement, & apparemment il ſeroit reſté dans cette tranquillité juſqu'au matin, s'il n'avoit été éveillé ſubitement par une fenêtre qui s'ouvrit avec un grand bruit. Cette fenêtre donnoit ſur une grande cour qui étoit de la dépendance de ſa maiſon, & qui ſéparoit ſon appartement d'un jardin qui étoit à

l'autre

l'autre extrémité. Il se leva fort effrayé; car la premiere pensée qui lui vint dans l'esprit, c'est qu'il ne douta pas, que quelques voleurs n'eussent entrepris de le venir surprendre; [ce grand bruit paroissoit pourtant fort contraire à un tel dessein; mais dans les grandes frayeurs, on ne raisonne pas toûjours juste] dans cette agitation, il ne sçavoit quel parti prendre. En passant d'un côté de sa chambre à l'autre, pour aller prendre quelques armes, dont il pût se défendre en cas de besoin, il tourna la tête par hazard, du côté de cette fenêtre ouverte. Mais que sa frayeur s'augmenta bien alors! sans doute, il auroit beaucoup mieux aimé avoir affaire à des voleurs; qu'à l'objet épouvantable qui lui frappa les yeux; & sans doute aussi, les plus hardis auroient été aussi embarrassez que lui. Il n'y a courage qui tienne, il est presque toûjours démonté par les terribles spectacles qui se presentent, & ausquels ont est bien éloigné de s'attendre. Cet objet qui épouvanta mon heros, étoit une tête de mort, affreuse, non seulement par sa figure, mais encore, par une espece d'embrasement, qui sembloit en remplir tout l'interieur, & qui se rendoit d'autant plus visible, que la nuit où ce prodige parut, étoit une des plus obscures. Cette tête de mort voguoit dans l'air, de telle sorte pourtant, qu'elle se trouvoit presque toûjours vis-à-vis cette fenêtre qui s'étoit ouverte d'elle-même. Nôtre esprit fort se trouva à la vûë de ce spectre, qu'il soupçonnoit être formé uniquement pour lui, dans un si grand embarras, qu'il ne sçavoit que dire, ni que faire. Il se détermina enfin à fermer la fenêtre, afin de dérober du moins à sa vûë un objet si hideux. Il regarda pourtant après au travers des vîtres de cette fenêtre, pour voir s'il étoit dissipé. Il le vit encore, & perdant patience il ouvrit sa porte & appella son valet & sa servante. Et sur ce qu'ils ne lui répondoient point, il monte à la chambre du valet, heurte de toutes ses forces à la porte: point de réponse, & autre embarras.

Il

Il enfonce cette porte, entre, & trouve Mouchin par terre, en chemiſe, évanoüi, & auſſi ſa fenêtre ouverte. Or cette fenêtre donnoit auſſi du côté de l'apparition. Gonin ne doüta point que cet évanoüiſſement n'eût été produit par l'aſpect de cette malheureuſe tête de mort. A force d'eau-de-vie & d'agitations il le fit revenir, & apprit de lui, que ſa fenêtre s'étant ouverte avec grand bruit, ſans ſçavoir par qui, il s'étoit reveillé en ſurſaut, étoit accouru vers cette fenêtre, & qu'ayant vû cet effroyable phantôme, il ne ſçavoit plus ce qu'il étoit devenu, tant la peur l'avoit ſaiſi. Ils appellerent Suzanne; car dans les grandes frayeurs, on ne peut avoir une trop nombreuſe compagnie. Suzanne ne répondit pas plus que Mouchin, auſſi n'étoit-elle pas dans un état que lui permît de parler: car elle s'étoit auſſi évanoüie à ſon tour, & pour le même ſujet que les deux autres. Tous trois ſe retirerent dans une autre chambre, afin de n'avoir plus preſent ce qui leur avoit cauſé tant de terreur. Mouchin cependant alla de tems en tems, pour voir ſi le ſpectre n'avoit point diſparu. Après trois ou quatre voyages qu'il fit de ce côté, & où il le voyoit toûjours, il vint enfin leur annoncer, qu'il n'en étoit plus mention: & il aſſura, qu'arrivant, ce phantôme avoit pris la forme d'un ſquelette, qui repreſentoit une figure humaine depuis la tête juſqu'aux pieds, qui après s'être entierement enflammé, s'étoit tout d'un coup diſſipé en une fumée, dont l'infection étoit inſupportable. Ils allerent tous trois dans cette cour, & y ſentirent en effet une mauvaiſe odeur. Suzanne prit cette occaſion, pour moraliſer & remettre ſon Maître dans le droit chemin, en lui faiſant des remontrances ſur ce qu'il s'étoit moqué trop de fois de tout ce qu'il entendoit dire d'apparitions, & qu'il avoit traité de fables pour les idiots tout ce qu'on en rapportoit. " Pourquoy ne pas croire toutes ces choſes, quand ce ſont d'honnêtes gens qui „ les aſſurent? lui dit-elle. Mais, ma chere Suzanne, „

lui

„ lui répondit-il, je ne prétens pas qu'on soit fripon ;
„ parce qu'on rapporte des fables. On peut en racon-
„ ter à de certaines gens, parce qu'on sçait qu'il n'y a
„ rien qu'ils aiment mieux & qui leur plaise davanta-
„ ge ; & pour cela, on ne doit point passer pour fripon.
„ On en peut raconter par raison, comme par exem-
„ ple, pour intimider, pour détourner de quelques
„ mauvaises voyes, pour ranger à de certains devoirs,
„ & pour cela on ne doit point passer pour fripon. On
„ en peut raconter, parce qu'on se sera trompé soy-
„ même, & pour cela on ne doit point passer pour fri-
„ pon. On en peut raconter, parce... mais, Mon-
„ sieur, ajoûta-t-elle, en l'interrompant, pourquoy
„ ne pas croire tout ce qu'on nous dit là-dessus, puis-
„ que des Livres admirables, qui sont remplis de pitié,
„ & qui par consequent ne voudroient pas mentir [elle
les nomma, mais par consideration pour les Auteurs
de ces livres, je ne les feray point connoître ici] qui
„ rapportent des choses bien plus étranges, que celles
„ ausquelles vous ne voulez point ajouter foy ? Ma
„ pauvre enfant, repliqua-t-il, tout homme est men-
„ teur; & ainsi je ne me trouve pas plus obligé de croi-
„ re les Auteurs de ces livres, que plusieurs autres, qui
„ sans vouloir écrire, se contentent de parler. La plu-
„ me & la langue tombent à peu près dans les mêmes
„ inconveniens. Outre les raisons que j'ay commencé
„ de te dire pour ma justification, il y en a une infinité
„ d'autres qui engagent à composer toutes ces histoi-
„ res de visions ; & qui par consequent, qui m'avertis-
„ sent de ne pas croire legerement ces Historiens sur
„ leur parole. Mais franchement, ni le tems, ni le lieu
„ ne conviennent point pour traiter serieusement cet-
„ te matiere. Retirons-nous chacun dans nôtre cham-
„ bre, pour nous aller coucher, & nous ferons mieux.
J'oubliois de dire, que Mouchin tint aussi son coin
dans cette conversation : je ne citeray point ses belles
reflexions, parce qu'elles étoient à peu près de la force
de

de celle de Suzanne. Le valet & la ſervante ſe retirerent, fort mortifiez de voir, que leur Maître ne ſe convertiſſoit point ſur un ſujet qui leur tenoit tant au cœur : car l'occaſion, ce leur ſembloit, étoit une des plus favorables pour le faire changer. Suzanne paroiſſoit avoir fort envie de continuer la diſpute, parce que diſoit-elle, il ne lui étoit pas poſſible de reſter ſeule dans ſa chambre, après l'épouvantable tête de mort qu'elle avoit vûë. Il fallut pourtant qu'elle obéït : car Maître Gonin voulut abſolument que chacun ſe retirât chez ſoy. La bonne Suzanne s'en alla ſans repliquer ; mais elle ne reſta pas long-tems ſeule, ainſi qu'elle avoit marqué le craindre. Mouchin n'avoit garde de l'abandonner ſans ſecours à une telle détreſſe, ſi tant eſt qu'elle y fût veritablement. Mais, me dira-t-on, y a-t-il à en douter ? Je répons, que ſçait-on ? Les devots & les devotes ont leurs manéges ; je ne les croy pas toûjours criminels, tant s'en faut, puiſqu'ils tirent preſque toûjours leurs ſources de bonnes intentions. Mais quoy ! eſt-ce que je vais, comme tant d'autres Hiſtoriens, me jetter dans de vaſtes reflexions morales à propos d'un petit fait que j'auray raconté ? A Dieu ne plaiſe que je donne dans un ridicule que je condamne ſi volontiers, quand je trouve dans mon chemin quelqu'un qui y eſt tombé. Pourtant j'aurois lieu ici de reflechir beaucoup, ſans craindre qu'on m'accuſât avec raiſon de la même faute. Comment cela ſe pourroit-il faire ? Je ne juge pas à propos de m'expliquer là-deſſus : on apprendra dans la ſuite pourquoy, & j'eſpere, que l'on me tiendra compte de ma diſcretion. En fait d'hiſtoires & d'avantures, qu'on écrit ou qu'on débite de bouche, il eſt bon de laiſſer quelque choſe à deviner à ceux qui liſent ou qui écoutent. S'ils devinent, c'eſt un ſenſible plaiſir pour eux d'avoir penetré ſans ſecours, ce qu'on avoit à leur aprendre. S'ils ne devinent pas, le plaiſir n'eſt que differé, la ſurpriſe en tiendra lieu.

Quit-

Quittons tous ces raisonnemens pour aller trouver nôtre pauvre Gonin, qui étoit alors veritablement dans la détresse, dans l'embarras & dans l'inquietude. Il avoit à la verité, montre par ses réponses aux remontrances de Suzanne, qu'il tenoit ferme contre les histoires d'apparitions. Quelque chose qu'il eût dit, il ne laissoit pas d'être fort intrigué sur le spectre qu'il avoit vû de ses propres yeux. Ce fut uniquement par prudence, qu'il parla ainsi qu'on vient d'apprendre à ses domestiques, pour leur assurer qu'il ne falloit pas être d'une legere credulité sur cette matiere. Il craignoit, que se persuadant que cette apparition étoit veritable, ils ne l'abandonnassent, de peur d'en être encore tourmentez. Il sçavoit trop bien que des maisons ont été souvent abandonnées à cause des prétendus revenans, pour n'avoir pas cette crainte. Dans le fond il etoit parfaitement incertain sur ce qu'il en devoit croire; il fit faire à son incredulité tous les efforts possibles, afin de flâter que tout cela ne s'étoit passé que dans son imagination: c'est la ressource ordinaire de ceux qui ne veulent pas ajoûter foy même à ce qu'ils voyent. Cependant il lui fut impossible de s'en convaincre, quoyqu'il se retranchât dans la consideration du festin qu'il avoit donné le soir, après lequel il sçavoit bien qu'il s'étoit trouvé la tête fort échauffée par le vin qu'il avoit bû avec un peu trop d'excez. Quelle consequence pouvoit-il tirer de là qui fût favorable à son incredulité, puisque Mouchin & Suzanne avoient vû la même chose, quoyque leur imagination ne fût pas aussi broüillée que la sienne. Mais aussi avoüer que ce n'étoit pas une vision, mais une realité, quelle honte pour lui qui avoit traité si souvent d'esprits foibles ceux qui avoient crû des choses à peu près semblables! Après avoir tourné & rétourné en tous sens dans son esprit l'apparition de cette teste de mort, il voulut absolument se persuader qu'il y avoit, ou illusion d'imagination, ou artifice. Il ne trouvoit pourtant rien qui

le prouvât, quelques reflexions qu'il fiſt, quelques contentions de récherches qu'il employât. Mais n'importe, il aima mieux s'en tenir à ſon ancienne opinion, que de la retracter honteuſement ſelon lui. Puiſqu'il eſt un incredule ſi obſtiné, il lui faut donc d'autres apparitions, d'autres prodiges pour le rendre plus raiſonnable. Hé bien, il n'en manquera pas, il lui en viendra tant, qu'à la fin il ſera peut-être obligé de ſe rendre.

Il prit enfin le parti de ſe coucher, après avoir révé long-tems ſur tout ce qui venoit d'arriver. Avant que de ſe coucher il mit ſous la cheminée ſa chandelle ſans l'éteindre afin, ou de ſe raſſûrer davantage, ou de ſe lever & s'occuper de quelque lecture, s'il ne pouvoit dormir. Sa prévoyance fut fort à propos, quant au doute où il étoit s'il pourroit joüir du ſommeil; car étant au lit il fut agité de tant de penſées differentes, qu'il ne lui fut pas poſſible de fermer l'œil. Dans le tems qu'il étoit le plus occupé de ſes rêveries la chandelle produiſit autant de bruit qu'en auroit fait un petit feu d'artifice & s'éteignit. Sa force d'eſprit l'abandonna alors entierement, il ſe crut perdu; il voulut crier pour appeller Mouchin, mais la peur lui avoit tellement glacé le ſang, & lié la langue, que tout ce qu'il put faire ce fut de s'enfoncer dans ſon lit & de s'envelopper la tête auſſi bien que tout le corps de ſa couverture. Cela me fait avoir grande pitié d'un homme ſi incredule: s'il croyoit que ce n'étoit rien qui fut eſprit, revenant, & folet, ainſi qu'un eſprit fort comme lui devoit pour ſon honneur le penſer, pourquoy s'enſevelir ainſi? S'il étoit perſuadé que c'étoit ou revenant, ou eſprit folet, ou farfadet, ou quelque diablerie, quelle ſûreté lui pouvoit donner cette couverture? C'eſt une queſtion que je me ferois un grand plaiſir d'adreſſer à ceux qui prennent cette foible précaution ou d'autres ſemblables, quand ils ſont tourmentez par de telles craintes. Sans doute ils auroient

bien de la peine à y répondre ; où s'ils y répondoient, on ne manqueroit pas de leur répliquer qu'ils auroient mieux fait de n'y point répondre du tout. Quoy qu'il en ſoit, on ne fit point cette queſtion à Maître Gonin, & il étoit aſſurément bien éloigné de ſe la faire lui-même ; car toute ſon occupation fut d'abandonner ſon eſprit à la frayeur & de laiſſer ſuer ſon corps tant qu'il voulut ſous cette ſecourable couverture. Après environ une heure qu'il ſe tint dans cette ſituation ſans oſer ſe remuer, comme s'il avoit craint de faire connoître par quelque mouvement qu'il étoit-là, ou comme ſi en demeurant immobile & preſque ſans reſpirer, les Lutins ou autres phantômes (que j'appellerois volontiers êtres, non pas de raiſon, mais de folie) ſe fuſſent contentez de l'avoir fait devenir une ſtatuë, par la frayeur qu'ils lui avoient cauſée ; après, dis-je, avoir gardé aſſez long-tems une ſituation ſi génante, appréhendant enfin d'étouffer de ſe diſſoudre & ſe reduire en eau, il mit un peu ſa tête hors du lit, afin de prendre l'air, & ſans ouvrir les yeux, car il cherchoit moins à voir qu'à reſpirer. Il les ouvrit pourtant enſuite ; il eut même aſſez de hardieſſe pour avancer la tête, & ne trouva que des tenebres ; il tâcha de deviner ce que ce pouvoit être qui avoit fait ce bruit & éteint ſa chandelle, & ne devina rien. Quant au ſommeil, il n'en fut point queſtion pour cette nuit, il eut beau faire ſes efforts pour ne penſer à rien afin de ſe le procurer, il penſa toûjours, & ne dormit point. Il ſeroit difficile d'exprimer avec quelle impatience il attendit le jour. Ce jour tant deſiré vint, & celui qui le deſiroit tant ſe leva. Que de ſoliloques il fit ! en voici quelques-uns. Il ne faut pas s'attendre d'y trouver une ſuite fort reguliere ; car un homme qui parle ſeul ne fait pas tant de façons. " Une tête de mort m'ap-
" parut hier au ſoir. D'où peut-elle venir ? eſt-ce du
" ciel ? je ne croy pas qu'il y ait là de telles figures, à
" moins qu'elles ne viennent du païs de la Lune qu'on

dit

dit avoir des habitans aussi-bien que nôtre monde ; „ mais non, elle viendroit plûtôt du Soleil, puisqu'elle étoit si flamboyante. Pourquoy faire seroit elle „ venuë de-là ? Belle question que je me fais à moy-„ même ! que je meriterois d'être moqué, si on le sçavoit ! d'où vient-elle donc ? a-t-elle eté formée dans „ l'air ? c'est donc un sylphe, qui pour se bâtir un corps „ humain, commençoit par la tête dans le tems que „ ma fenêtre s'est ouverte. C'est donc pour me rendre „ témoin de cette belle production, qu'il a ouvert cette fenêtre avec tant de bruit, afin de m'éveiller ? Ces „ Sylphes sont donc bien maigres, puisqu'ils ne sont „ que des squelettes ; si ce que Mouchin m'a rapporté „ est vray. Douter de ce qu'il m'a dit ! le puis-je raisonnablement, puisque j'ay senti moy-même l'o-„ deur que ce squelette a laissée après son embrasement ? Quoy ! deviens-je fol avec mes interprétations ? Oüi, je le deviens, si je vais m'imaginer qu'il „ y ait veritablement des Sylphes, des Gnomes, des „ Naïades & des Salamandres. Ne ferois-je pas mieux, „ si je croyois qu'il y a des folets, des farfadets, des revenans ? Il ne m'en couteroit pas plus, & l'on m'en „ sçauroit meilleur gré : car on est plus persuadé de „ l'existence de ceux ci, que de l'existence de ceux-„ là .. Quoy qu'il en soit, je ne croiray ni les uns ni „ les autres,... que croiray-je donc ? car enfin ma fenêtre s'est ouverte, sans que je sçache qui m'a rendu „ ce mauvais office. C'est un fait constant. Il est encore constant, que j'ay vû, que Mouchin a vû, que „ Suzanne a vû une tête de mort qui se promenoit en „ l'air ; & qu'on a éteint ma chandelle, avec un je ne „ sçay quel manége qui m'a surpris & que je ne puis „ comprendre. Voila des faits, dont je ne puis douter ; si j'en doute, je dois donc douter que je sois ici, „ que je raisonne, que je parle, que je me promene. „ Me suis-je trompé ? m'a-t-on trompé ? si je découvre que je me sois trompé, je ne me fieray jamais à „

„ moy-même après cela. Si l'on m'a trompé, après „ cela aussi, je ne me fieray jamais à personne. Je me „ divertis volontiers à faire des tours aux autres; se „ feroit-on aussi avisé de se divertir à me joüer?

Pendant qu'il étoit dans cette perplexité, & qu'il s'abandonnoit à mille réflexions & raisonnemens si bizarres, il alloit & venoit dans sa chambre, tantôt en long, tantôt en large, puis prenoit un livre pour lire en attendant qu'il fut tems d'appeller ses domestiques pour lui rendre les services dont il avoit besoin avant que de sortir. Le livre lui tomboit des mains, tant il faisoit peu d'attention sur ce qu'il lisoit: & de plus, le jour étoit si peu avancé que la lecture pouvoit fatiguer ses yeux; soit par fatigue, soit par ennuy, soit par inquiétude, il se leva & alla ouvrir sa fenêtre. A peine fut-elle ouverte que trois oiseaux affreux se presenterent à sa veuë: deux Chathuants ou Hiboux & un Corbeau: le bruit qu'ils avoient fait, par un certain fremissement de leurs aîles, pendant qu'il regardoit dehors, l'avoit engagé à se retourner pour voir ce bruit, de sorte qu'il avoit le dos tourné du côté de la cour, & le visage tourné du côté de la chambre où étoient ces animaux. Il se tint quelque tems immobile, en les regardant avec un effroy qui ne ce doit point du tout à ceux qu'il avoit ressentis depuis le soir précedent. Ces trois oiseaux le regardoient fixement, & se regardoient aussi les uns les autres, comme s'ils avoient été étonnez de se trouver-là ensemble. Pour le coup Maître Gonin n'étoit point blâmable de ne pouvoir resister à la frayeur; & je suis persuadé, qu'il y auroit peu de Matamorres & de Fierabras qui n'y succombassent, s'ils se trouvoient dans une pareille occasion. Après ce qui s'étoit passé, mon Heros devoit être encore bien plus transi de peur; se trouvant avec des animaux de si mauvais augure. Ne pouvoit-il pas craindre, outre le prognostic pour l'avenir, qu'ils ne vinssent pour le present se jetter sur lui? Apparemment ce fut cette crain-

te

te d'un danger si prochain, qui lui fit prendre le parti de se couler doucement, de peur de les irriter, du côté de la porte, afin de se sauver. Il ne fut pourtant pas obligé de sortir pour cela; car aussi-tôt qu'il eut abandonné la fenêtre, ils s'envolerent, en jettant, chacun en leur maniere, des cris lugubres & affreux, & disparurent.

C'étoit-là certes, une nouvelle & belle matiere de reflexions pour nôtre pauvre persecuté. Afin de les faire ces reflexions plus tranquillement, il se mit en posture, pour s'asseoir sur une chaise qui se trouva par hazard derriere lui. La chaise se recule d'elle-même, comme si elle n'avoit pas voulu consentir qu'il prît cette commodité, & le malheureux, qui ne s'y attendoit pas, tombe par terre tout de son long, & voit sa chaise qui s'étoit retirée d'une grande viteſſe du côté d'une armoire à quatre ou cinq pas de lui. Il resta quelquetems dans cette situation, ne sçachant s'il devoit s'affliger ou rire. Son premier mouvement fut de rire, au souvenir du coup qu'il s'étoit donné au derriere en tombant, & de cette chaise qui s'étoit promenée dans la chambre, exprès pour lui jouer ce tour. Oh bien; dit-il en lui-même, en voila assurement trop. Tout „ ceci est ou surnaturel, ou diablerie, ou artifice. Le- „ quel des trois? en verité, je n'en sçay rien. Quoy „ qu'il en soit, je me suis donné un rude coup: bien „ me prend de n'être pas de verre, car je serois à pre- „ sent en morceaux. Cette maudite chaise m'a aban- „ donné bien malicieusement! puis il regardoit cette „ chaise, & l'apostrophoit, en lui disant: te voila bien „ tranquille & bien à ton aise, impertinente que tu es! „ tu m'as mis là, je suis las d'y rester, viens donc me „ querir; c'est dommage que tu n'ayes point de bras, „ que tu ne sois point fauteuil, tu m'aiderois à me re- „ lever. Quand on tombe par terre, ce n'est pas toû- „ jours parce qu'on se trouve entre deux selles; tu le „ sçais bien, je n'en voulois qu'à toy. Encore, si tu „

„ étois une chaise percée, ce ne seroit pas ta faute, &
„ je suis tombé, ce seroit la mienne; parce que je se-
„ rois passé au travers.

C'est ainsi qu'il goguenardoit, mais bien moins par gayeté que par mauvaise humeur. Le cœur ne se ressentoit en rien de toutes ces plaisanteries; au contraire, il étoit penetré de colere, de chagrin, de fureur, sans sçavoir contre quoy ni contre qui. Il se leve; va à cette chaise, la visite, & trouve que c'est une vraye chaise, faite comme quelques autres qui étoient dans sa chambre. Aussi étoit-elle veritablement telle qu'il la trouvoit: il n'y avoit point d'illusion. Aprés l'avoir bien examinée de tous côtez, il l'appuye contre l'armoire, afin de ne plus courir le même risque, & se met dessus pour voir si elle aura assez de force ou d'adresse pour s'échaper encore; il eut assez de courage pour faire cette épreuve. Elle resta stable, & ne songea point du tout à lui joüer aucun mauvais tour: à la voir si tranquille, on ne l'auroit jamais cruë capable de la supercherie qu'elle venoit de lui faire; il l'ôte de l'endroit où il l'avoit placée, pour faire une seconde épreuve en la mettant au milieu de la chambre; elle se laisse porter, & il en fait tout ce qu'il veut: il ne trouve en elle point d'autres mouvemens que ceux qu'il lui donne. Ses reflexions faites sur cette chaise, sans avoir pû découvrir rien de ce qu'il souhaitoit sçavoir, il passe à la consideration du Chat-huant, du Hibou & du Corbeau. Il rappelle dans sa memoire tout ce qu'il sçait de plus singulier de ces trois animaux; par exemple ceci, qu'ils passent en general pour être de mauvais augure; que le Corbeau se nourrit de charognes, qu'il étoit d'un presage funeste chez certains peuples, quand il paroissoit à la droite & du côté de l'Orient; que les petits Corbeaux étant abandonnez par leurs parens, les dévorent, comme par vengeance, quand ils sont vieux; que le Chat-huant voit clair dans les tenebres, & qu'il a la même subtilité & la même adresse

que

que les Chats pour prendre les souris ; que le Hibou est haï de tous les autres oiseaux, & qu'ils lui font une guerre continuelle ; qu'Agathocles fit voler quelques Hiboux, dont il avoit fait provision, afin d'encourager ses soldats contre les Carthaginois : que cet oiseau étoit de bon augure chez les Atheniens, & que c'étoit pour cela qu'ils l'avoient consacré à leur Déesse Minerve ; que selon d'autres, il est dedié à cette Déesse, pour marquer que les gens d'étude passent volontiers les nuits afin d'acquerir les sciences, ou parce que dans l'acquisition des sciences nous ne voyons qu'à travers des tenebres.

Cette érudition, ces interpretations, ces moralitez, tout cela lui vint dans l'esprit, & tout cela ne lui servit de rien, pour bien expliquer ce qu'il avoit tant d'envie de connoître : car il ne s'agissoit pas alors de sçavoir ce qui avoit été dit & écrit de ces animaux : mais de sçavoir d'où ils venoient, comment & pourquoy ; ils s'étoient trouvez dans sa chambre. De s'aller tourmenter encore pour tâcher de faire cette découverte, pour deviner la raison de ces trois especes d'apparitions, c'est ce qu'il ne daigna pas entreprendre, parce qu'il jugea bien qu'il perdroit son repos, ainsi qu'il l'avoit fait en voulant penetrer celle de la tête de mort. Il faut avoüer la verité, puisqu'il l'avoüa lui-même dans le suite ; c'est que ces trois funestes oiseaux diminuerent son incredulité de plus de la moitié. Il commença dés lors à entrer en composition sur les apparitions, jusques-là même, que si Suzanne & Mouchin étoient venus lui faire de nouvelles remontrances, il se seroit peut-être rendu tout-à-fait ; il falloit cela étant, que ses frayeurs fussent si violentes, qu'il n'etoit plus en état de faire un judicieux usage de sa raison. Je trouve dans mes memoires plusieurs autres circonstances de ce qu'il fit cette matinée à la suite de ces prétendus phantômes : je les tais, parce qu'elles sont si peu considerables, qu'elles ne serviroient qu'à ennuyer.

beaucoup, si j'en faisois le recit. Je passe donc par dessus, pour dire que quand le jour fut avancé il résolut d'écrire à un de ses plus intimes amis, esprit fort de profession comme lui, pour le prier de le venir voir, & cela dans le dessein de lui apprendre tout ce qui lui étoit arrivé depuis le soir précedent qu'ils avoient soupé ensemble. Il écrit sa lettre, appelle Mouchin, & lui demande de la lumiere: Mouchin en apporte, Gonin lui dit d'attendre que sa lettre soit cachetée pour la porter à son adresse. Mouchin attend. Gonin prend dans une écritoire qui étoit sur sa table, un bâton de cire d'Espagne à moitié usé, & le presente à la lumiere. A peine sent-il le feu, qu'il s'enflamme comme une fusée, s'échape de sa main, court dans la chambre, & va s'éteindre dans un coin sous un bureau. Mouchin tremble de frayeur, & Gonin comme s'il étoit accoûtumé aux prodiges de cette sorte, ne paroît point effrayé: il commande tranquillement à son valet d'aller chercher cette cire enchantée; celui-ci le prie à genoux de ne le pas exposer à un tel danger: & comme si l'occasion eût été des plus favorable pour obtenir de son Maître qu'il se convertisse sur l'apparition des esprits, il commence d'entrer dans une enfilade de remontrances. Gonin l'interrompt, & lui ordonne de rechef de lui aller chercher cette cire. Mouchin n'osant resister davantage, la va chercher, la trouve & l'apporte à son Maître, telle qu'elle étoit avant qu'il voulut s'en servir; avec seulement la diminution d'une petite partie. Le Maître & le valet furent assez long-tems à se regarder l'un l'autre, sans rien dire: celui-là enfin rompit le silence, & dit à l'autre, qu'il n'avoit qu'à s'en retourner, qu'il avoit changé de dessein: c'est pourquoy il n'envoyeroit pas la lettre qu'il avoit écrite, puis la déchira. Mouchin se retira ensuite; mais non pas sans faire à son tour beaucoup de reflexions. " Sans doute, „ disoit-il en lui-même, mon Maître est dans un bon „ train: ce morne silence qu'il garde, marque, qu'il.

com-

commence d'entrer en raison sur les representations, que Suzanne & moy lui avons faites. Quel bonheur, pour lui, s'il se défaisoit de cette malheureuse incredulité" ! Gouin de son côté, ne disoit presque rien; & apparemment il ne changea de dessein pour sa lettre, que parce qu'il craignit de s'attirer un ridicule en apprenant à d'autres les persecutions dont il étoit tourmenté. Dix ou douze jours se passerent, pendant lesquels il fut assiegé de plusieurs autres, comme de voix, de bruits, de mouvemens de meubles, de rideaux tirez, &c. Et pendant tout ce tems-là il souffroit tout tranquillement, & n'en parloit à personne. On ne sçavoit point du tout, ni ce qu'il pensoit, ni quels étoient ses sentimens, ni quelle resolution il avoit prise. On remarquoit seulement, qu'il songeoit creux, & de cette remarque on ne pouvoit tirer que des consequences fort équivoques & fort incertaines. Mouchin & Suzanne ne sçavoient plus qu'en penser. Quelquefois ils en auguroient bien; mais d'autres fois ils n'auguroient rien du tout; parce que leur Maitre étoit plus attentif que jamais à prendre ses mesures, pour ne se laisser point penetrer. Assez souvent ils le croyoient dehors, quoyqu'il fût pourtant dans la maison. Enfin à force de lui voir mener une espece de vie solitaire, ils conclurent, qu'il déliberoit, sans doute, beaucoup pour prendre quelque parti important, qu'ils ne manquoient pas d'interpreter selon leurs souhaits. Ils ne se trompoient pas: car en effet, son parti étoit pris, on le va bien tôt faire voir: car le dénoüement de ses persecutions approche. Pendant qu'on tâchoit de le penetrer, il s'étudioit de son côté à penetrer aussi.

CHA-

CHAPITRE VIII.

Maître Gonin après avoir été long-tems & en différentes & bizarres manieres persecuté par des spectres, des phantômes & des revenans, vient enfin aux prises avec eux, & les traite de telle sorte, qu'ils n'osent plus revenir pour le tourmenter.

MAître Gonin avoit été trop persecuté pour ne pas faire de serieuses reflexions, afin de connoître d'où venoit cet acharnement contre lui : car d'aller se persuader que des diables ou des ames separées du corps lui faisoient ces supercheries, ces niches, ces miévretez, ces tours de passe-passe, c'est ce qu'il ne lui étoit pas possible de croire, attendu qu'il ne voyoit pas quel profit ces sortes d'esprits en pouvoient retirer, de qui ils avoient reçû leur ordre ou leur mission, & qui leur donnoit ce pouvoir. Plus il s'enfonçoit dans des considerations là-dessus, plus il étoit convaincu qu'il y avoit là des maneges & des artifices purement humains : c'est pourquoy il se mit dans l'esprit de commencer par soupçonner quelqu'un à quelque prix que ce fût ; car c'est le premier degré pour faire une découverte, que de soupçonner. Avec un soupçon on va bien loin, pour peu qu'il y ait en effet quelque chose à découvrir. Il examina ensuite avec une constante attention ceux à qui il avoit le plus ordinairement affaire ; il déguisa de son mieux ses examens ; il parut même craindre les esprits plus qu'il n'avoit accoûtumé de le marquer ; il menoit une je ne sçay quelle vie plus pieuse & plus reguliere, afin que si les persecutions qu'on lui faisoit venoient de ceux sur lesquels il avoit

jetté

jetté ses soupçons, ils les continuassent avec plus d'ardeur ; moins de ménagemens, dans l'esperance qu'ils l'attireroient enfin au point où ils avoient dessein de le faire venir. Il est constant pourtant qu'il n'avoit point de preuves assez fortes pour pouvoir assûrer qu'il ne se trompoit pas dans ses conjectures ; mais il est aussi tres-certain qu'il n'y avoit rien qui lui prouvât que c'étoit sans raison qu'il soupçonnoit. Sa constance à soupçonner, à examiner, à écoûter, à épier, à étudier les mines, à cacher ses sentimens, à parler autrement qu'il ne pensoit, à s'exposer mal à propos à donner des occasions favorables aux esprits, aux revenans, aux follets, aux farfadets, aux lutins, pour l'inquieter, lui apprit enfin ce qu'il devoit croire, & à quoy il pouvoit s'en tenir, sans que la raison & sa conscience lui en pussent faire aucun reproche.

Avant que de m'expliquer là-dessus, je vais raconter la derniere apparition, & qui arrêta toutes les autres qui auroient pu venir ; parce que les esprits, par qui il avoit été tourmenté jusqu'alors, n'avoient plus rien à exiger de lui, puisqu'il leur donne beaucoup plus qu'ils ne lui demandoient.

Comme la saison pendant laquelle tout ceci se passa, étoit celle où les nuits sont les plus supportables, quand les pluyes & les orages ne les gâtent point, il avoit accoûtumé de s'aller promener seul les soirs après soupé dans son jardin, & là prenoit le frais & resvoit à son aise. Ce jardin, ainsi que je j'ay dit ci-devant, étoit separé du corps du bâtiment par une assez grande cour. Un soir, entr'autres, il y alla à son ordinaire, non à dessein seulement de resver & de prendre le frais, mais pour y faire encore bien autre chose : car alors il sçavoit tout ce qu'il avoit tant souhaité de sçavoir, & son parti aussi-bien que ses mesures étoient prises selon les connoissances qu'il avoit acquises. Etant entré dans le jardin, il y fit un tour en se promenant ; & étant arrivé à une petite porte qui donnoit dans une ruë prochaine,

chaine, il l'ouvrit & la laissa ouverte : puis continua de se promener. Il avoit une canne à la main qu'il laissa plantée au pied d'un arbre, comme s'il en avoit été embarrassé ; cependant il est à juger, par ce qui arriva dans la suite, qu'il fut tres attentif à remarquer l'endroit où il l'avoit plantée. Voilà un préambule qui paroîtra peut-être trop circonstancié. Non, il ne l'est point trop ; je ne rapporte rien d'inutile, quoyque ce soit pourtant assez l'ordinaire de ceux qui racontent des histoires ou qui font des contes, de s'étendre en inutilitez, afin de tenir les Lecteurs ou les Auditeurs en suspens, de faire desirer avec plus d'empressement ce qu'on leur a fait esperer, & de lui donner un je ne sçay quel air plus important. Par cette réflexion je tombe pourtant moy-même dans ce cas en parlant des autres qui se font un plaisir ne le pas éviter ; car on attend apparemment beaucoup la suite & le principal de ma narration, pour voir à quoy aboutiront ces circonstances, dont je prétends que la connoissance est si necessaire. M'y voicy.

Après avoir ouvert cette porte & placé sa canne, il recommença sa promenade. Alors une apparition nouvelle & differente de toutes les autres qu'il avoit éprouvées, s'offrit à ses yeux, mais de loin. C'étoit une figure blanche de la hauteur & de la grosseur d'un homme, cantonnée dans un coin de la cour du côté du corps de logis : elle fut quelque tems sans remuer. Il eut été heureux pour elle, si elle s'étoit toûjours tenue dans cette situation : car peut-être ne seroit-on pas allé la chercher. Je ne l'assure pourtant point ; en ce que Gonin non seulement étoit en quelque maniere apprivoisé avec les phantômes, mais c'est qu'étant fatigué de l'incertitude de ce qu'il en devoit croire, pour s'en délivrer, il avoit resolu de lutter avec tous les esprits & tous les revenans du monde, aussi-tôt qu'il y trouveroit prise. La figure blanche ne se contenta pas de la place qu'elle occupoit, elle ne convenoit pas à

ses

ſes deſſeins : car pour y reüſſir il ne ſuffiſoit pas qu'elle ſe montrat de ſi loin, puiſqu'elle pouvoit douter qu'elle fût apperçue : en effet, pendant qu'elle reſta dans cet endroit, il parut qu'elle n'avoit pas encore fait grande impreſſion ſur Gonin. Elle avança au milieu de la cour : Gonin qui la vit & qui ne pouvoit point faire ſemblant de ne la point voir, parce qu'il étoit ſur la porte du jardin, & par conſequent aſſez proche d'elle, ſe retira en arriere dans le jardin. La figure en devient plus hardie & s'avance toûjours, pourtant à pas lents, quoyqu'avec de grandes enjambées ; il ſembloit qu'elle ne ſe remuoit qu'en cadence. Il y a en effet des revenans qui ne marchent que de la ſorte ; on diroit qu'ils danſent une ſarabande Eſpagnolle, tant ils ont de gravité & de meſure dans leurs démarches. Autant de pas que le phantôme fait en avant, autant Gonin en fait en arriere. Ils font tous deux de cette maniere un tour entier du jardin ; & dans ce tour Gonin en pouſſa, comme par hazard & en paſſant, la porte par où lui & l'eſprit étoient entrez. L'un & l'autre avoient chacun leur but, & pour y parvenir, ils demandoient à s'approcher. Le phantôme vouloit ſur tout donner de l'effroy, & celui à qui il en vouloit demandoit à faire quelque choſe de plus que d'effrayer. Celui-ci n'ignoroit pas les mauvaiſes intentions de l'autre, & l'autre ne ſçavoit rien du tout du deſſein de celui-ci ; il étoit même fort éloigné d'en avoir le moindre ſoupçon. Ils s'approchent enfin juſtement vers l'arbre auprès duquel la canne étoit plantée ; c'étoit auſſi juſtement là où Gonin attendoit le ſpectre, en voici la preuve. Il ſe met à genoux, comme ſi la frayeur l'avoit forcé à ſe mettre dans cette poſture ſuppliante : c'étoit pourtant tout le contraire, puiſqu'il va inceſſamment forcer ſon perſecuteur à le ſupplier lui-même. Gonin va joüer un de ces tours, lui qui eſt ſi habile dans ce métier, & dont j'ay déja raconté de bons traits : certes, il ne démantira pas dans cette occaſion l'idée que j'ay donnée

de lui. Mais quels tours, que ceux qu'il destine pour cette effroyable figure blanche! Ce sont des tours de bâton, de furieux coups de canne qu'il applique par tout où il la peut attrapper. Ces coups ne battoient pas l'air, car ce n'étoit point du tout un esprit; c'étoit le veritable corps d'un homme, fort bien nourri, fort bien conditionné, & couvert d'un grand drap blanc, qui ne le mettoit point aucunement à l'abri des terribles bastonades dont on le chargeoit. Ce pauvre corps par un effort de bravoure de zele; car il lui faut rendre justice, en avoüant qu'il agissoit avec la meilleure intention du monde; ce pauvre corps, dis-je, voulut regimber pour soûtenir, comme on dit, la gageure, pour voir si en montrant du courage il ne pourroit point intimider son ennemi. Helas! quelle resistance pouvoit-il faire pour se défendre contre une grosse canne, plûtôt capable de plier, & par consequent bien ceingler, que de rompre, & qui étoit poussée par un bras vigoureux & vengeur, sinon de prêter ses épaules afin de ménager la tête? Gonin pour s'assurer mieux de ce qu'il souhaitoit sçavoir il y avoit long-tems, c'est-à-dire, pour connoître si en effet il y avoit un veritable corps sous ce grand voile blanc, appuyoit de son mieux sa canne à diverses reprises. Le phantôme voyant bien qu'il lui étoit impossible de spiritualiser ses os, & que si cela duroit encore quelque tems, il n'en remporteroit aucun qui ne fut brisé, jugea que le plus sûr étoit de faire retraite. La pensée lui vint pourtant de crier misericorde, de demander pardon, & pour l'obtenir, de se faire connoître, esperant que par la confession de sa temerité il engageroit son frapeur à avoir pitié de lui. Après quelques reflexions des plus legeres & des plus promptes, car il n'avoit pas le loisir de réflechir long-tems, il décida en lui-même, que pour ses interêts il étoit à propos qu'il ne fut point du tout connu, c'est pour cela qu'il prit la fuite de toutes les forces qui lui restoient. Malheureusement pour lui, la porte par

laquelle il étoit entré se trouva fermée, ainsi que le Lecteur s'y attend, puisque je le lui ay fait remarquer tantôt : c'est une précaution que Maître Gonin avoit eû soin de prendre, prévoyant que sans doute elle auroit pû servir au spectre pour se retirer d'un côté qui ne convenoit point à un autre dessein qu'il avoit. L'affligé esprit, l'esprit battu, l'esprit bâtonné, l'esprit roüé du coups fut donc obligé de prendre parti ailleurs ; & pour cela il se sauva par la porte qui donnoit dans la ruë, & qui étoit restée ouverte.

Le Lecteur ne se doute-t-il point quel étoit ce phantôme ? n'entrevoit-t-il point Mouchin dans tout ce que je viens de dire ? Oüi c'étoit le bon Mouchin qui venoit recevoir tant de coups de canne de la part de son Maître, dont il étoit tant aimé. On a veu que lui & Suzanne sa femme avoient beaucoup à cœur que leur Maître se convertît, c'est-à-dire, qu'il crût fermement ce qu'on disoit des apparitions, ils le comptoient dans un état de perdition, s'il persistoit dans cette erreur ; ils l'aimoient veritablement, & avoient un sincere attachement pour lui. Avec ces sentimens pouvoient ils négliger de le mettre dans le bon chemin autant qu'ils dépendroit d'eux ? Ils auroient crû être eux-mêmes dans la mauvaise voye, s'ils étoient tombez dans cette négligence. Ce furent donc eux qui firent paroître la tête de mort, la chandelle artificielle, le Corbeau, le Hibou, le Chat-huant qui tirerent la chaise quand Gonin voulut s'asseoir, qui substituerent la cire d'Espagne en partie fusée, enfin qui le persecuterent par plusieurs autres stratagêmes que j'ay passez sous silence ; la tête de mort étoit une espece de petite citroüille, vuidée de sa chair & de sa graine, avec des yeux, une bouche & un nez formez & ouverts dans son écorce, du papier huilé derriere, & une chandelle allumée dedans ; elle étoit suspenduë par une corde qui alloit d'un mur à l'autre auſquels elle étoit attachée : le reste du manege se comprend aisément,

ment. Quant au squelette, c'étoit une suppositon de Mouchin. Pour l'odeur, lui-même l'avoit produite par une composition qu'il tenoit prête, & qu'il alluma lorsqu'il alla voir pour la derniere fois ce qu'étoit devenu ce phantôme. Les trois oiseaux furent passez à propos par une ouverture qu'il avoit faite au bas d'une porte condamnée, qui separoit la chambre de son maître d'une autre qui servoit d'une espece de garde-meuble où l'on alloit peu, & dont il avoit la clef: cette ouverture étoit cachée de part & d'autre par une tapisserie. La chaise fut tirée par une corde doublée, qui se terminoit à cette même ouverture, & qu'on retiroit facilement par un bout quand on n'en avoit plus affaire. Les chandelles de feu d'artifice sont assez connuës à present, & ainsi il n'est pas necessaire de m'expliquer là-dessus; il y en a qui prétendent que l'invention en vient de cette experience que Mouchin en fit. La Malheureuse cire d'Espagne qu'il mit aussi en usage, fut ce qui inspira à Gonin de furieux soupçons contre lui, & qui fut la source de toutes les découvertes qui furent faites par ce Maître persecuté: car celui-ci connoissoit parfaitement cette sorte de cire, & il remarqua que ce bon valet l'avoit escamotée quand il l'alla chercher, qu'il mit un autre morceau en la place, à la verité, fort ressemblant, & que ce fut ce morceau-ci qu'il lui apporta. Suzanne étoit de tous ces complots, & aidoit à les executer selon ses talens. Je me persuade que le Lecteur admirera, comme moy, les mouvemens que ces bonnes gens se donnerent pendant tant de jours pour un si petit sujet, sans s'embarrasser du danger auquel ils s'exposoient de perdre leur fortune, & de devenir miserables peut-être le reste de leur vie. Il y auroit de belles moralitez à faire ici sur le zele indiscret, sur les travers qu'il donne, sur les indiscretions qu'il inspire, sur les extravagances où il précipite; j'en laisse le soin à ceux qui ont interêt de moraliser là-dessus, & je viens à Maître Gonin.

S'étant

S'étant apperçû de ce qui c'étoit paſſé entre Mouchin & la cire d'Eſpagne, il devint le plus content du monde ; car il ne douta point qu'il n'eût enfin trouvé le Machiniſte de ſes apparitions. Il l'épia enſuite en tant de manieres, qu'il fut entierement confirmé dans ſon opinion. Il apprit d'abord, par les diſcours que ſe tenoient Mouchin & Suzanne, qu'il y avoit une étroite union entre eux & qu'ils etoient mariez enſemble ; il parvint à cette connoiſſance, allant la nuit pendant qu'ils le croyoient enſeveli dans le ſommeil, écoûter à leur porte. Il entendit ſouvent, qu'ils parloient des tours qu'ils lui avoient joüé. Bien loin d'en être fâché contre eux, il les en eſtima & affectionna davantage : & cela, parce que toutes les fois qu'ils parloient là-deſſus, il apprenoit que le tout ne venoit que d'une veritable amitié & d'un ſincere attachement qu'ils avoient pour lui : en ce qu'en toutes leurs converſations, ils déploroient le malheureux état où ils prétendoient qu'il étoit, à cauſe qu'il ne vouloit point ajoûter foy à toutes les hiſtoires des revenans, & s'animoient réciproquement à employer tous leurs efforts pour l'en tirer. Ce fut dans la derniere de ces converſations, dont il étoit auditeur bien caché, qu'il fut inſtruit de l'apparition meditée & concertée pour le jardin. Quelque bien perſuadé qu'il fût de leur attachement, de leur amitié & de leur bonne intention pour lui, il ne laiſſa pas de prendre la réſolution de leur faire ſentir un peu fortement, combien il eſt dangereux de s'abandonner ſans prudence à ſon excés de zele ; & ce fut cette reſolution qui attira tant de coups de canne ſur le dos de Mouchin. Je l'ay laiſſé partir, ſans dire ce qu'il étoit devenu. Diſons le à preſent.

Auſſi tôt qu'il fut ſorti du jardin, ne ſçachant où aller avec cet équipage d'eſprit, qui l'embarraſſoit extrémement, il ſongea à rentrer, aimant mieux, par déſeſpoir ſe faire connoître, que de coucher dehors ainſi *affublé* : mais l'entrée lui fut interdite ; car il trou-

va la petite porte du jardin fermée. Quel parti prendre ? Pendant qu'il déliberoit sur ce qu'il avoit à faire dans une si triste conjoncture, il entendit, que quelqu'un venoit de son côté du bout de la ruë, il s'enfuit sur le champ vers l'autre bout, & en chemin jette le drap proche une porte, afin de ne plus paroître dans un si effroyable déguisement ; il parcourt quelques autres ruës, sans sçavoir où il alloit, tant il étoit troublé, & enfin étant revenu un peu à soy, il se determine à se retirer chez un de ses amis, pour y passer le reste de la nuit. Il compose cependant une histoire de voleurs qui le poursuivoient, pour la lui raconter ; heurte ensuite à la porte de son ami : on lui ouvre, il raconte son histoire, demande une retraite pour jusqu'au matin ; on la lui accorde avec plaisir ; il se couche : laissons le dormir, s'il peut, & ne troublons point son repos, car il a fort besoin d'en prendre, & il ne me reste plus rien à dire de considerable sur son sujet. Voyons si sa femme est plus tranquille que lui.

Gonin étoit seul dans sa maison avec Suzanne : il étoit assuré que Mouchin n'y pouvoit entrer : il ne doutoit pas qu'elle n'attendît celui-ci avec grande impatience, pour sçavoir le succès de leur beau projet. Gonin vouloit qu'elle eût sa part de la disgrace de son mary, puisqu'elle avoit contribué au dessein qui la lui avoit attiré. Pour se contenter là-dessus, voici comme il s'y prit. Il n'y eut à l'égard de cette bonne femme aucun exercice de tours de bâton, mais le regal qu'on lui donna ne valoit gueres mieux. Pour moderer son zele, nôtre Gonin s'arma d'une autre maniere, où elle ne pouvoit courir risque d'avoir les os cassez. La punition qu'on lui prépare, n'est point du tout assommante : tout au plus, elle l'éveillera un peu plus qu'elle ne l'auroit souhaitté.

Maître Gonin voyant le phantôme parti, & étant fort content de la chasse vive qu'il lui avoit donnée, songea à aller rendre visite à sa chere épouse, non pas

pour

pour lui apprendre les maudits coups de bâton que Mouchin avoit reçus, & lui en faire enſuite des complimens de condoleance, mais joüer avec elle un perſonnage bien different. Il voulut paroître auſſi eſprit à ſon tour. Il prit un grand drap blanc qu'il avoit préparé pour ce ſtratagéme; il s'en couvrit depuis la tête juſqu'aux pieds, afin d'aller faire ſa viſite de ceremonie. Il étoit bien aſſuré que dans cet attirail, il ne feroit aucune frayeur à ſa chere gouvernante : parce qu'elle croyroit voir ſon mary qui l'avoit quittée & qu'elle s'attendoit de voir dans le même déguiſement. Il ne ſe trompa point. Elle étoit au lit. Gonin monta l'eſcalier tout enveloppé de ſon drap, ſa tête même couverte, de ſorte qu'il ne voyoit ſe conduire que par la jointure des deux côtez de ce drap, qu'il aggrandiſſoit ou diminuoit ſelon ſes beſoins. Auſſi-tôt qu'il fût entré dans la chambre de Suzanne, il ſe tint debout, & immobile, contrefaiſant admirablement l'eſprit; il ſe hauſſoit & ſe baiſſoit ainſi qu'il l'avoit appris autrefois à Bertrand. Il ſe donnoit bien de garde de parler, de peur de ſe faire connoître. Suzanne le voyant, & ne doutant point que ce ne fût Mouchin, ſe prit à rire comme une folle, tant elle trouvoit que ſon mary [ſelon ſon opinion] joüoit bien ſon perſonnage. Et ce qui la réjoüiſſoit le plus, c'eſt qu'elle concluoit de toutes ces ſingeries, qu'il avoit parfaitement bien réüſſi, & qu'il étoit content du ſuccès de ſon entrepriſe. Gonin cependant mettoit en uſage toutes les poſtures qu'on prend, quand avec ce déguiſement, on prétend donner de la frayeur. Et Suzanne de rire de plus belle. Aprés avoir bien ri : en voila aſſez, lui dit-elle, il ne „ s'agit plus ici de contrefaire l'eſprit; dis-moy, mon „ cher amy, mon poulet", [car ces bonnes gens donnant auſſi-bien que la plûpart des nouveaux mariez dans les expreſſions badines de tendreſſe, ſe careſſoient l'un-l'autre de fort jolis noms. Tantôt Suzanne appelloit Mouchin ſon poulet, ſon mignon, ſon cœur,

ſon tout-tout : & tantôt Mouchin appelloit Suzanne ſa poule, ſa poullette, ſa mignone, ſa toute-belle, ſa toute bonne.] " Dis moy donc, mon cher ami, mon „ poulet, comment le tout s'eſt paſſé cette ſoirée, & „ ſi nôtre Maître eſt enfin diſpoſé à ſe rendre à la rai„ ſon ? Gonin ne répondit que par des ſauts & des pi„ roüettes. Suzanne s'impatientant ? Es tu fou ? ajoû„ ta-t-elle, quitte là ton drap & viens me raconter „ l'hiſtoire de nôtre ſtratagême ; & en ſuite tu dormi„ ras : cela vaudra mieux, mon fils : car tu as beſoin de „ repos. Gonin là-deſſus s'approche du lit, mais ſans „ avoir quitté ſon drap : Hé quoy ! dit-elle encore, „ n'es-tu pas las de faire l'eſprit ? quitte donc ce drap, „ eſt-ce que tu veux te coucher avec ? les deux qui „ ſont à nôtre lit ne ſuffiſent-ils pas ? Gonin, toûjours ſans prononcer une parole, au lieu d'ôter ſon drap, l'accommode autour de lui de telle ſorte qu'il ne puiſſe ſe défaire dans l'exercice auquel il va s'occuper, & qu'elle ne puiſſe le voir au viſage. Suzanne qui étoit certainement bien éloignée de deviner ſon deſſein, lui dit quelques plaiſanteries ſur ſon obſtination à ne vouloir point ſe *dephantomiſer*. Cette ſcene étoit des plus riſibles, tant par les choſes plaiſantes que diſoit cette femme, que par les poſtures bouffonnes que prenoit le prétendu mary. Mais elle fut fort courte cette ſcene riſible ; & une autre fort-triſte d'une part lui ſucceda. Gonin étant près de Suzanne, tira ſubitement la couverture & le drap qui la couvroient, & les jetta au pied du lit. Cela fit encore rire Suzanne. Gonin qui tenoit ſous ſon drap une poignée de verges bien conditionnées, leva la chemiſe vers l'endroit que l'on a coûtume de foüetter, & ſe mit à y travailler de toute ſes forces avec ſes verges. La pudeur de Suzanne n'en ſouffrit pas beaucoup ; car elle croyoit que c'étoit ſon mari. Quant à Gonin, il n'étoit point coupable d'autre mal-honnêteté que du mauvais traitement qu'il avoit deſſein de lui faire ; car il cherchoit ſeulement à fraper,

& non à voir : auſſi s'en acquita-t-il de ſon mieux. Hé quoy, diſoit cette pauvre malheureuſe, que prétends-tu donc faire de moy ? as-tu réſolu de m'écorcher ? ſi tu n'as pas reuſſi, en ſuis-je la cauſe ? Gonin foüettoit toûjours, & ne diſoit mot. Il ſeroit difficile d'exprimer la détreſſe, la fureur où étoit cette femme. Il ne voulut pourtant pas la pouſſer juſqu'à l'extremité, & s'apperçevant qu'elle devenoit veritablement furieuſe, il la quitta, s'enfuit, après avoir fermé la porte ; & ſe retira dans ſa chambre. Auſſi-tôt qu'il y fut arrivé, il quitta ſon drap, ſe mit en robe de chambre & en bonnet de nuit, & l'alla trouver. En entrant dans la chambre de cette déſolée : " Quel bruit eſt-ce donc je viens d'entendre, lui dit ce traître ? eſt-ce que l'on égorge ici quelqu'un ? Hé comme vous voila, ma chere Suzanne ! dans quel état je vous vois ! que vous eſt-il donc arrivé " ? Elle ſe donna bien de garde de lui apprendre le fait dans toutes ſes circonſtances, c'eſt-à-dire, que Mouchin déguiſé en eſprit l'avoit cruellement fuſtigée. Pour lui donner le change, elle tourna la choſe d'une autre maniere. " Ah ! Monſieur, répondit-elle, vous ne voulez pas croire qu'il revient des eſprits ; mais, helas ! cela n'eſt que trop vray. Si vous aviez été en ma place il y a un quart-heure, vous changeriez bien de ſentiment. Je ſuis toute écorchée, Monſieur, je ſuis toute écorchée, je vous ferois pitié, ſi vous voyiez avec quelle barbarie un malin eſprit qui vient de ſortir d'ici m'a accommodée. Eſtes vous bleſſée ? repliqua ſon Maître. Envoyeray-je querir le Chirurgien ? dites. Non, Monſieur, reprit-elle : mes playes ſont douloureuſes pour le preſent ; mais j'eſpere qu'elles ſe gueriront ſans le ſecours du Chirurgien. Ah, Monſieur, encore une fois, croyez-je vous en ſupplie, qu'il y a des eſprits qui reviennent. Oüi, je le croy, dit Gonin ; mais je les accommode d'une terrible maniere quand ils prennent la peine de me venir rendre viſite pour me tourmenter ;

„ & je ne crois pas qu'il en revienne jamais aucun pour
„ me faire insulte, & pour me donner de la peur; si
„ vous les traitiés comme j'en viens de traiter un,
„ comptez qu'ils vous laisseroient en repos pour le re-
„ ste de vos jours". Suzanne oublia le mal qu'elle sentoit, pour faire de serieuses reflexions sur ce que son Maître venoit de lui dire. Elle le pria de lui conter l'histoire de cet esprit dont il lui parloit. Comme il ne demandoit pas mieux, & que c'étoit-là où il vouloit la faire venir, il la lui conta dans toutes ses circonstances, s'arrêta sur tout à bien exprimer les coups de bâton qu'il avoit donnez, & de quelle maniere le phantôme avoit pris la fuite, l'assurant qu'il n'étoit point dans la maison; parce qu'il avoit pris de bonnes mesures pour l'empêcher d'y rentrer après en être sorti avec sa charge de coups. Ce fut pour elle un étrange embarras que celui que lui causa le reçit de cette histoire: elle ne sçavoit qu'en penser. Comme elle trouva qu'elle ne devoit pas croire que ce fut Monchin en corps & en ame qui l'eut fouettée d'une si furieuse maniere, puisqu'il étoit sorti, & qu'il n'avoit pû rentrer, elle se mit dans l'esprit qu'il étoit allé expirer dans la rue, après avoir été assommé par les coups de bâton qu'il avoit reçus. Elle poussa son extravagance jusqu'à s'imaginer que c'étoit son ame qui étoit venuë la tourmenter, pour la punir d'avoir contribué par ses conseils & par ses secours à la funeste intrigue qui lui avoit coûté la vie. Elle & Gonin resterent quelque tems sans rien dire: parce que pendant qu'elle se plongeoit dans les reflexions que je viens de rapporter, lui de son côté faisoit semblant de rêver profondément sur ces avantures. Il avoit pourtant plus envie de rire, que de reflechir serieusement. Suzanne toute penetrée des bontez d'un si charitable Maître qui s'étoit levé avec tant de zele pour la secourir, l'en remercia avec toutes les expressions de reconnoissance dont elle étoit capable, & le pria instamment de ne point s'inquiéter

pour

pour elle, mais d'aller reprendre le repos qu'elle lui faisoit perdre. Il lui demanda malicieusement plusieurs fois où l'esprit l'avoit blessée, & s'il ne pouvoit point lui-même y apporter quelque remede, puisqu'elle ne vouloit point absolument de Chirurgien : elle lui répondit toûjours, qu'elle en seroit quitte pour les douleurs qu'on lui avoit faites, & qu'il n'y avoit à cet égard aucunes dangereuses consequences à craindre pour l'avenir. Il se donna par je ne sçay combien de sortes de questions la Comedie aux dépens de cette pauvre femme aussi long-tems qu'il put : & plus il s'obstinoit à la questionner, plus elle croyoit lui être obligée de la part qu'il paroissoit prendre à ses peines. Après ce jeu, dont il étoit suffisamment content, il prit le parti de se retirer. " Ma chere Suzanne, lui dit-il, avant que de sortir, & pour l'intriguer encore davantage, je vais appeller Mouchin, afin que vous ne restiez point seule pendant le reste de cette nuit, & qu'il m'avertisse s'il vous arrivoit quelque accident ". Elle qui se persuadoit que son Maître n'avoit aucun soupçon, que ce fut Mouchin qui eût fait l'esprit, & qui vouloit lui ôter toute occasion de le croire, Non Monsieur, répondit-elle, je ne veux personne, je me sens accablée d'envie de dormir, je ne pourrois prendre aucun repos, si j'avois quelqu'un dans ma chambre; un bon sommeil me tirera d'affaire ". Comme il commençoit à se lasser de cette scene, & qu'il sentoit aussi, qu'il avoit besoin de repos, il se rendit à cette representation, & la laissa. Ayant l'esprit tres-content, après deux si belles expeditions contre deux personnes qui s'étoient à la verité, trop joüées de lui; il se coucha aussi-tôt qu'il fut arrivé dans sa chambre, & dormit aussi tranquillement qu'il le pouvoit souhaiter. Mais la pauvre Suzanne qui souffroit du corps & de l'esprit, ne dormit point de même. Elle se leva aussi-tot qu'elle crut que son Maître étoit endormi, & alla heurter à la porte de la chambre de Mouchin pour

voir si en effet il n'étoit point dans la maison : & comme on ne lui répondoit point, elle s'en retourna chez elle, où étant arrivée, elle ouvrit sa fenêtre qui donnoit sur la ruë, toussa à plusieurs repriſes afin que si son cher époux rôdoit aux environs, il la put entendre, & vint à elle pour sçavoir qu'elles mesures ils prendroient pour le faire entrer. Elle eut beau tousser, Mouchin étoit trop loin pour l'entendre. Elle attendit le jour avec autant d'impatience, que Gonin l'attendit il y avoit quelques jours, quand la chandelle à feu d'artifice lui donna tant de peur, ainsi qu'on l'a veu ci-devant. Le jour venu, elle se remit à sa fenêtre, où elle resta près de deux heures, & enfin elle vit venir son mary qui lui parut extrêmement songe-creux : elle lui alla ouvrir la porte ; ils monterent dans le chambre de Suzanne : y étant arrivez ils se regarderent quelque tems tous deux sans rien dire. Suzanne qui ne sçavoit si elle devoit paroître fâchée ou bien aise, rompit pourtant le silence par ces mots : " Hé ! d'où viens-tu ? " Mouchin répondit par ceux-ci : ma femme, je te déclare que je ne feray jamais l'esprit. Quelle fureur nous prend de vouloir absolument prouver à nôtre " Maître qu'il y a des revenans ? qu'il le croye ou qu'il ne le croye pas, qu'est-ce que cela nous fait ? & " qu'elle preuve en avons-nous nous mêmes pour pre- " tendre le persuader aux autres, puisque nous n'en a- " vons jamais veu ? Suzanne, avant que d'entrer en matiere là-dessus, le pria instamment de lui apprendre ce qu'il avoit fait depuis qu'il l'avoit quittée enveloppé de son drap, pour joüer le personnage de phantôme ; car elle vouloit voir pour sçavoir à quoy s'en tenir, si son Maître lui avoit dit vray. Mouchin lui raconta tout ce qui s'étoit passé, & finit par l'assurer, qu'il se ressentiroit peut-être toute sa vie des coups de bâton qu'on lui avoit donnez. Elle lui raconta ensuite comment elle avoit été foüettée par un esprit revêtu d'un drap comme lui, & qui lui ressembloit si fort, qu'elle

qu'elle l'avoit pris pour lui-même ; ce qui l'avoit autant outrée de douleur, que les coups de verges qu'on lui avoit cruellement appliquez. " Apres cela, dira-tu, ajouta-t-elle, qu'il ne revient point d'esprits, & „ que je n'en ay, ni vû, ni senti ? si ce n'en étoit pas un „ c'étoit donc toy ; choisis ce que tu veux que je croye. „ Tous leurs raisonnemens aboutirent à ne point de- „ viner quel étoit cet esprit foüetteur, & à conclure, que puisqu'ils avoient été si mal-traittez à l'occasion des Esprits, ils ne devoient pas se mêler de leurs affaires, ni prendre si chaudement leurs interêts. " Peut-être, dit Mouchin, qu'à cause que nous avons fait les faux „ esprits, les veritables le trouvent mauvais. Quant à „ moy, je te proteste, Suzanne, que ce que je crois de „ plus certain, c'est que j'ay reçû hier au soir une infi- „ nité de coups de bâton, en contrefaisant l'esprit, & „ que je ne soutiendray jamais qu'il y ait des revenans, „ de peur qu'ils ne reviennent encore nous tourmen- „ ter. Qu'ils soûtiennent eux-mêmes ce qu'ils veulent „ qu'on croye d'eux ; car pour moy, je ne m'en mêle „ plus : & à ce que je vois tu n'as pas plus de sujet que „ moy de t'en mêler ". Gonin qui s'étoit tenu au guet pour voir quand Mouchin arriveroit, prit si bien ses mesures qu'il entendit toute cette conversation ; & comme il connut par leurs discours qu'ils ne le soupçonnoient point pour avoir été le foüetteur, il resolut de ne point faire connoître qu'il eût pris l'esprit, qu'il avoit bâtonné, pour Mouchin. En effet, il ne témoigna rien de ce qu'il connoissoit. Suzanne crût ce qu'elle voulut. Mais il ne fut plus parlé d'esprits, de revenans, de spectres, des phantômes, d'esprits folets, de farfadets, de lutins, d'apparitions. Je vais aussi cesser d'en parler.

CHA-

CHAPITRE IX.

Maître Gonin prend la résolution de faire la profession de Devin. Il se donne pour associez dans l'exécution de son dessein, deux autres fourbes, dont l'un est appellé Bibion, & l'autre Planospe. Celui-ci étant présenté à Gonin, pour être un des compagnons de son intrigue, lui fait un discours qui l'embarrasse. Bibion le tire de cet embarras. Ils se déguisent tous trois pour mieux réüssir dans leur projet. Planospe prend pour son rôle le parti de vendre une drogue, qu'il assure avoir la proprieté de rajeunir, & cela afin d'aider Gonin à deviner. Avanture de la drogue.

AVant que de quitter la Metaphysique de Maître Gonin, j'ay cherché dans les memoires de sa vie, pour voir s'il n'y avoit point quelques autres incidens, quelques autres faits que ceux que j'ay rapportez, qui eussent quelque relation à cette science. En voici qui assurément meritent encore d'y tenir quelque place, puisqu'il s'y agit de devination. Ammonius soûtient chez Plutarque, que la puissance de deviner est une puissance naturelle de l'ame; parce que, dit-il, puisque nôtre ame se souvient des choses qui ne sont plus, elle pourroit bien deviner les passées qu'elle n'a point vûës, & prévoir les futures. Je n'épouse point du tout l'opinion d'Ammonius; car elle me paroît insoûtenable. Je la rapporte seulement pour montrer qu'il n'est pas hors de propos, quand on parle de metaphysique, particulierement de celle de nôtre Maître Gonin, de parler aussi de divination. Je passe par dessus bien d'autres raisons que celle que je tire d'Ammonius, pour

justifier

justifier cét à propos; mais comme elles me meneroient trop loin, & qu'elle pourroient donner beaucoup plus d'ennuy, que de satisfaction aux Lecteurs, il conviendra bien mieux pour l'agrément de l'histoire d'un tel fourbe, de le représenter faisant la profession de Devin, que de dire avec une grande étenduë, pourquoy je le présente ici plûtôt qu'ailleurs faisant cette profession. Venons donc au fait.

Maître Gonin après avoir joüé aux Apothicaires le tour dont on a vû ci-devant le détail, & avant ceux que lui joüerent ses domestiques, par les spectres qu'ils lui suscitérent, pour l'intimider & le convaincre de la verité des apparitions, résolut de faire un voyage, mais de le faire de telle sorte, que bien loin de dépenser le sien, il y trouvât au contraire des avantages considerables par une récolte d'argent qui lui coûtât bien moins de peine que de plaisir à gagner. Enfin il se proposa de se divertir des autres, & de leur faire bien payer ses divertissemens. Je n'ay pas placé ce voyage selon l'ordre des tems; parce que je n'ay point voulu interrompre le récit de differentes apparitions dont j'avois à parler, & que je ne traiteray plus de ces sujets dans la suite. Voici donc l'histoire de ce voyage, dont il prétendoit tirer tant d'utilitez.

Comme il n'ignoroit pas combien les hommes sont avides de sçavoir l'avenir, aussi bien que de pénétrer le présent le plus caché; combien ils donnent facilement dans les superstitieuses pratiques; combien leur crédulité est ténace à cet égard, quelques raisons qu'on leur apporte pour leur montrer la ridicule & l'imposture de ces manéges, il prit le parti de se donner la réputation d'un fameux Devin dans quelque païs où il ne fut pas connu. Il médita long-tems sur ce projet, avant que d'en venir à l'exécution: & après l'avoir consideré par toutes les differentes faces qu'il pouvoit avoir: & après avoir bien examiné tous les moyens qui étoient les plus propres pour le faire réüssir, voici

ceux

ceux qu'il prît comme les plus faciles & les plus sûrs.

Il se persuada (& avec raison) qu'il avoit absolument besoin d'un associé adroit, & qui fût d'un caractere aussi propre aux fourberies que le sien : il jetta pour cela ses vûës sur Bibion, celui dont il s'étoit servi pour tourmenter les Apothicaires, ainsi que l'on a vû ci-devant. Il lui en parla ; & celui-ci qui avoit pris beaucoup de goût au premier service qu'il lui avoit rendu, ne refusa point du tout d'être son compagnon de tromperies, d'intrigues & de stratagêmes. Ils firent ensuite à differentes repriſes plusieurs réflexions sur ce dessein & sur les artifices qu'il leur convenoit le plus de mettre en usage, afin de le pousser à un succès digne de leur esprit & de leurs intentions. Après bien des réflexions, des discussions & des examens, ils convinrent qu'il leur falloit un troisiéme. Il s'agissoit de le trouver ; ce qui parut d'abord n'être pas une petite affaire : car un projet tel que celui-ci, demandoit qu'on connût parfaitement celui à qui l'on en feroit confidence, & qu'on fut bien certain de sa discretion. Bibion connoissoit assez familierement un vieux garçon fort-intriguant, qui s'étoit mêlé de plusieurs affaires fort-épineuses, dont il étoit venu à bout ; & qui cependant malgré le gros profits qu'il avoit tirez de ses tours de soupleſſe, étoit reduit à faire la profession de parasite, pour s'entretenir & pour vivre : & cela, parce que ses dépenses en differens excès, qu'il seroit inutile de rapporter-ici, excédoient souvent ses recettes. Cet homme que j'appelleray Planospe, parut donc à Bibion fort convenable & d'un grand secours pour leur entrepriſe. Sur le rapport qu'il fit à Gonin de son habileté, il fut décidé entre eux qu'il falloit le gagner. Bibion se chargea de cette commission, & il ne douta point du succès ; En effet, il en vint d'autant plus facilement à bout, que Planospe avoit les plus belles dispositions du monde à prendre ce parti, pourvû qu'il y trouvât assez son compte pour se tirer de l'espece de misere ou il s'étoit

s'étoit plongé par ſa conduite. Il falloit voir la joye qu'il eut, quand on lui propoſa de faire une liaiſon d'amitié & d'intrigues avec Gonin. Il avoüa ſans façons qu'il le ſouhaittoit il y avoit long-tems, parce qu'il lui connoiſſoit tout l'eſprit requis pour faire de ces bons coups où la probité n'eſt pas ſi neceſſaire, qu'on ne puiſſe facilement s'en paſſer, & où même elle ſeroit beaucoup plus nuiſible qu'avantageuſe. Dans la premiere viſite qu'il rendit à nôtre Heros ſur le pied de camarade de fortune, & après y avoir été convié-ment l'idée qu'il avoit de lui, l'aſſûrant en même tems, qu'il ne s'étoit jamais ouvert qu'à lui-même ſur cette idée; & que bien loin d'avoir parlé de lui à qui que ce fut, d'une maniere qui pût lui faire tort, il l'avoit au contraire exalté comme un veritable homme de bien par tout où il s'étoit trouvé en converſation ſur ſon ſujet. Ne ſoyez point ſurpris, lui ajoûta-t-il, d'une „ conduite ſi obligeante à vôtre égard, quoy que mes „ ſentimens interieurs fuſſent bien differens de ceux „ que je produiſois au dehors. J'ay toûjours eu un ar- „ dent deſir de faire connoiſſance & d'entrer en com- „ merce avec vous; & je ne ſçay par quel preſſenti- „ ment je m'y ſuis toûjours attendu. Ce ſont ces rai- „ ſons qui m'ont engagé à prendre ſi chaudement vos „ interêts, étant dans l'eſperance qu'ils deviendroient „ un jour les miens. Enfin puiſque ce que j'avois eſpe- „ ré, preſſenti, & deſiré arrive aujourd'huy, comptez „ que je ſeray encore plus ardent à vous prôner; parce „ qu'il me ſera encore bien plus important de vous fai- „ re valoir, & qu'en travaillant pour vous, je travail- „ leray pour moy. De plus, je vous proteſte que je „ vous conſerveray une fidelité inviolable, & que „ vous n'aurez jamais ſujet de vous plaindre de ma „ conduite envers vous; quand même j'aurois des rai- „ ſons invincibles de me plaindre de la vôtre envers „ moy. Mettez-moy à l'épreuve, je vous le permets; „ & j'y conſens d'autant plus volontiers, que je vous „

prou-

„ prouveray que vous n'avez rien risqué en me don-
„ nant vôtre confiance". Il me seroit difficile d'exprimer combien Gonin fut d'abord surpris de s'entendre faire un tel compliment; il ne sçavoit s'il devoit s'avoüer pour tel que cet homme marquoit le connoître, ou se mettre en colere contre lui & le chasser de sa présence. Bibion qui étoit présent à cet entretien (car c'étoit lui qui avoit amené Planospe) & qui connut l'embarras de Gonin, lui dit: " Fiez-vous à Monsieur; „ il est autant honnête homme que nous le pouvons „ souhaitter; il ramassera & assemblera en nôtre fa- „ veur toute la bonne foy qu'il refusera à tous les au- „ tres; les bons offices que nous exigeons de lui & que „ nous avons lieu d'en attendre, ne nous permettent „ pas de paroître dans des sentimens contraires aux „ siens. Comment oseroit-il se fier à nous, si nous lui „ semblions être plus scrupuleux que lui? Nous ten- „ dons à une même fin, nous prétendons agir ensem- „ ble, nous devons donc montrer le même esprit. „ Nous allons nous jetter ensemble dans un commer- „ ce de tromperies; nous allons ensemble tâcher de „ profiter de la facilité & de la credulité de tous les du- „ pes que nous recontrerons en nôtre chemin; il faut „ bien que nous marquions les uns aux autres, que „ nous avons autant d'inclination & de disposition „ pour ce commerce, qu'il demande qu'on en ait afin „ de le soûtenir". Gonin revenu à lui-même, & concevant de quelle importance il lui étoit de ne point témoigner qu'il se défiât de son nouveau compagnon, l'embrassa avec toute la tendresse de la plus sincere, de la plus ferme & de la plus constante amitié. Les embrassemens, les protestations d'attachement & de fidelité, furent réciproques entre ces trois hommes. Voila un Triumvirat formé: mais il n'aura pas assurement des suites aussi tragiques que celui qui est si fameux dans l'histoire: nous y trouverons bien plus de sujets de rire, que de pleurer.

Dans

Dans cette premiere entrevûë ils ne manquerent pas de tenir conseil pour sçavoir de quels moyens on se serviroit pour mettre à fin le sujet de leur union, je veux dire, la profession de Devin, qu'on alloit embrasser. Il fut d'abord décidé, qu'il n'y en auroit qu'un d'entre eux qui se mêleroit de divination, & que les fonctions des deux autres ne consisteroient que dans des stratagémes, dans des intrigues & dans des précautions pour faire réüssir leur camarade. On choisit sans déliberer, Gonin pour le Professeur de la divination. Aussi cela étoit-il juste, puisque ce projet venoit de lui. S'il avoit pû s'en acquitter lui-seul avec succès, apparamment il n'y auroit pas appellé les autres; afin de n'avoir personne avec qui il fut obligé d'en partager les profits. Quoy qu'il en soit, le voila choisi pour le principal Acteur de cette Comedie: & comme dans les scenes qu'il alloit représenter, il étoit d'une grande consequence pour lui de n'être point reconnu, il jugea qu'il étoit fort-à-propos de se déguiser de telle sorte qu'il parût autre que lui-même à ceux de son païs qui pourroient se trouver dans les lieux où il feroit un si étrange personnage.

Voici donc quel fut son déguisement. Il s'habilla en Espagnol, se mit une emplâtre sur un œil, avec dessein de faire entendre à ceux qui lui en demanderoient la raison, qu'il aimoit mieux qu'on vît un emplâtre, que le vuide qui représentoit la place où étoit autrefois un œil qu'il avoit perdu. Quant au langage, il sçavoit assez d'Espagnol pour se débarrasser de ceux qui lui parleroient cette Langue; il insiuüa aussi aux curieux, qu'il avoit beaucoup frequenté les François dans son païs, & assez long-tems demeuré en France, pour en entendre la Langue, & pour la sçavoir parler. Afin de n'être point obligé de parler beaucoup, parce qu'il sçavoit qu'il y a d'ordinaire du risque dans cette sorte d'excès, pour la réüssite des grands desseins, il contrefit le begue. Comme il n'étoit pas accoûtumé à cette

bizarre

bizarre loquelle, il se trouvoit forcé de parler peu. Ce caractere silentieux passoit chez ceux qui y faisoient attention, pour un ménagement qu'il observoit, afin de ne leur pas donner à rire : car on rit volontiers des begues quand on les entend parler : aussi sont-ils presque toûjours en garde contre ceux qui les écoutent pour voir si la mocquerie ne paroît point sur leur visage, afin d'en marquer du ressentiment. Autre précaution qu'il prit : mais précaution fort favorable pour un Devin. Il fit le sourd à outrance, puisque quelque haut qu'on parlât : quelque grand bruit qu'on fit en sa présence, il sembloit absolument n'en entendre rien. Ainsi, comme on ne se défioit point du tout qu'il entendît aucun des discours que l'on tenoit devant lui, il falloit voir comment il faisoit usage de ces discours qu'il entendoit parfaitement bien. Et parce qu'il étoit pourtant necessaire qu'il entendît les questions qu'on lui faisoit, il portoit suspendu à son côté un cornet d'argent, dont il mettoit l'embouchûre dans une de ses oreilles, pendant que les curieux le questionnoient en parlant dans l'autre bout qui avoit à peu près la largeur de celui d'un cor de chasse.

Planospe imagina un rôle des plus extraordinaires, dont il voulut se faire Acteur : voici & son projet & son rôle. Après qu'ils eurent choisi pour le théatre de leur Comedie, une ville fort considerable que j'appelleray Varica ; il fut résolu qu'ils s'y trouveroient ensemble, mais qu'ils ne partiroient pour s'y rendre, que successivement les uns après les autres. Bibion devoit partir le premier, parce que le personnage qu'il devoit faire l'exigeoit ainsi. On verra pourquoy. Planospe devoit le suivre, & ensuite Gonin. Voici donc quel fut le dessein de Planospe, & comment il s'y prit pour en venir à l'exécution. Il s'habilla en Prêtre Grec, & de telle sorte, que ce déguisement le rendoit méconnoissable ; car il n'épargna rien pour l'outrer, afin d'agir avec moins de risque & plus de sûreté. Quant au langa-

langage, il ſçavoit aſſez de Grec pour ſe tirer d'embarras à cet égard, ſi quelque occaſion l'engageoit à le parler. Il fit proviſion d'un nombre prodigieux de grains de ſable, tous d'une forme un peu platte, & ſemblables les uns aux autres, autant qu'il en put trouver. Il mit tous ces grains dans differens petits ſacs, dont il fit un ballot, pour le faire tranſporter avec ſes hardes dans le lieu de leur rendez vous. Voila une proviſion qui paroîtra bien étrange pour un aide à Devin. On dit par proverbe, qu'un homme eſt dans le grain, quand il ſe trouve en poſſeſſion d'un poſte, où il peut faire fortune & gagner beaucoup; c'étoit-là l'intention de Planoſpe dans la recolte qu'il venoit de faire de ce nombre prodigieux de grains de ſable, il s'attendoit de s'en ſervir pour élever des poulets de grain, afin d'en faire ſon profit, c'eſt-à-dire, de duper bien des gens & d'en tirer ſon avantage. Hommes, femmes, filles, veuves, vieux, jeunes, grands, petits, pauvres, riches, laids, beaux, voila les gens à qui il deſtinoit ſes grains de ſable, & ainſi on peut dire qu'il les deſtinoit à tout le monde, eſperant (& il avoit raiſon d'eſperer) que tous voudroient abſolument avoir de ces grains, à cauſe de l'admirable proprieté & de la précieuſe vertu qu'il leur attribuëroit. J'oſe dire qu'il n'y a peut-être pas un des Lecteurs de cette hiſtoire, qui n'eût ſouhaitté en avoir, s'il s'étoit trouvé dans le lieu, où le fourbe avoit ſi bien pris ſes meſures, pour faire valoir cette bizarre marchandiſe, ou une autre de prétenduë pareille vertu, ainſi qu'on le verra. Il promettoit un avantage ſi conſiderable, & le faiſoit acheter ſi peu, qu'il étoit difficile de ſe deffendre de l'envie d'en profiter, ou du moins d'en hazarder le ſuccès, ſi l'on n'y ajoûtoit pas aſſez de foy.

Cet avantage conſiſtoit à rajeunir d'autant d'années que l'on porteroit de ces grains de ſable ſur ſoy; & ainſi, ſelon que Planoſpe ſe propoſoit de l'aſſurer, ſi l'on

en portoit un, l'on rajeuniroit d'une année : si l'on en portoit dix, vingt ou trente, l'on rajeuniroit de dix, vingt ou trente années. Qui est-ce qui pouvoit refuser de fournir d'un si precieux tresor ? est-ce qu'il le vouloit vendre trop cher ? non assurément ; car il ne mettoit pour prix de chaque grain que celui d'environ quatre sols ; seulement il s'abandonnoit à la reconnoissance de ceux qui au bout de l'année, se trouvant contens, voudroient lui en faire quelque gratification, mais gratification qu'il n'exigeoit point du tout. Peut-on se rajeunir à meilleur marché? Un vieillard de quatre vingt ans retrograder jusqu'à la vingtiéme année de sa jeunesse pour douze francs : quel avantage ! quel plaisir ! quel gain ! Y a-t-il aucun gueux, aucun miserable, qui pût résister à une telle tentation ; qui ne se dépoüillât de son plus necessaire pour acheter ce bonheur ? Au reste, l'on juge bien que ce n'étoit pas sur ce profit que Planospe prétendoit tirer de ses grains de sable, qu'il fondoit le principal avantage de son projet ; cela est si vray, qu'il n'en exigeoit le petit argent, auquel il les taxoit, que par une espece de forme qu'il s'imaginoit de pouvoir se dispenser d'observer dans cette espece de commerce. Et pour montrer qu'il n'avoit point du tout dessein de s'y enrichir, il le mettoit à mesure qu'il le recevoit dans une tirelire qu'il vuidoit quand elle étoit pleine, en faveur de ceux qu'on lui marquoit être dans de pressans besoins. Cette conduite avoit un air de desintéressement qui charmoit tout le monde, ainsi que nous le verrons dans la suite.

Enfin, dira-t-on, que prétendoit-il donc ? Voici sa prétention : il vouloit se servir d'une si utile marchandise, d'une marchandise qui convenoit à tout le monde, pour se donner entrée par tout, pour connoître les gens, penetrer dans leur dessein, avoir quelque part dans leur confiance, & par tous ces moyens insinuans

nuans être d'un grand ſecours pour Gonin, quand il feroit profeſſion de deviner: & c'eſt ce dont ils étoient convenus tous deux avec Bibion. Il n'eſt pas neceſſaire que j'explique comment ſon commerce pouvoit le faire réüſſir aſſez heureuſement pour parvenir à ces fins: car je ne doute pas qu'on ne conçoive parfaitement qu'on aime volontiers la ſocieté d'un homme qui promet de rajeuner avec tant de facilité; & qu'on ne ſoit même à la faveur d'un ſi grand bien-fait, fort diſpoſé à lui faire inſenſiblement des ouvertures de cœur. On verra dans la ſuite de cette hiſtoire qu'on ne s'étoit point trompé en portant ce jugement, puiſqu'on apprendra avec quel empreſſement, couroit ce fourbe pour gagner ſon amitié, qu'elle conſideration, quels égards on avoit pour lui.

Avant que Planoſpe partit pour Varica, Bibion devoit y aller prendre les devans, afin de l'annoncer, de donner une idée favorable de lui, de prôner ſa merveilleuſe marchandiſe, de le faire déſirer, & de préparer ainſi les eſprits à le bien recevoir. Quant à Bibion, il jugea à propos de ſe déguiſer auſſi: pour cela, il s'habilla en Abbé, & prit toutes les manieres & tout l'exterieur d'un homme de bien, s'attendant qu'avec ces apparences il ne manqueroit pas d'impoſer à ceux à qui il en voudroit faire accroire, & donneroit par conſequent plus de poids à tout ce qu'il diroit d'avantageux du commerçant de grains de ſable.

Deux jours après qu'ils eurent pris toutes ces meſures, & arrangé ainſi qu'on vient de le voir, la conduite de leurs ſtratagémes, Gonin propoſa d'y faire un notable changement, regardant comme principal ce qui n'avoit été imaginé que comme acceſſoire. Il avoit paſſé ces deux jours à faire beaucoup de ſerieuſes reflexions ſur l'invention de Planoſpe: à force de la creuſer & de conſiderer les utilitez qu'elle pouvoit produire: elle lui avoit paru ſi excellente, que ſon ſentiment

fut qu'ils feroient beaucoup mieux d'y rapporter & d'y borner toutes leurs intrigues, que de s'amuser à prendre le parti de deviner, ainsi qu'il lui étoit venu d'abord dans l'esprit, & qu'il en avoit fait le terme de leur complot. Il étoit si infatué de cette invention de Planospe, qu'il se trouvoit entierement disposé à abandonner le principal rôlle de fourberie qu'on lui avoit accordé, (parce qu'on l'en croyoit plus capable, & que c'étoit lui qui l'avoit imaginé,) pour celui du commerce de grains de sable, non seulement autant lucratif que l'art de divination tel qu'il fut, mais encore bien plus facile à jouer: deux grandes raisons qui le fortifierent dans son sentiment, & qui en effet paroissent d'abord assez considérables, pour prouver qu'on le devoit suivre. Mon Heros voulut donc en entretenir ses deux compagnons, avant que de passer outre dans l'execution de tout ce qu'ils avoient déterminé. Mes memoires racontent fort au long les differens mouvemens qui se firent entre ces trois hommes au sujet de cet incident. Comme ce détail n'est pas fort important pour cet ouvrage, je le réduis à ceci.

Gonin manda un matin Planospe & Bibion, les priant de le venir voir, parce qu'il avoit quelque chose de consequence à leur communiquer. Ils ne manquerent pas de se trouver chez lui aussi-tôt qu'il marquoit le souhaiter. Quand ils y furent arrivez il leur tint un assez long discours qu'il adressa particulierement à Planospe. Il sembloit qu'il s'agissoit des affaires les plus importantes de l'état, tant il fit de preambules avant que de venir au fait; j'admire la patience de celui qui a ramassé les memoires sur lesquels je travaille: car on y trouve tous ces preambules, qui de bonne foy paroissent indignes de l'esprit de Gonin; ou s'ils sont de lui, il avoit quelques intentions secretes dont la connoissance n'est pas venuë jusqu'à moy; ce que je soupçonne beaucoup. Pour ne pas trop allonger cette ma-

matiere, je tairay & mon ſoupçon & ce qui le fait naître, autant par amour pour la brievete, que parce qu'il ſe peut faire que je me trompe dans mes conjectures. Quoyqu'il en ſoit, voici le précis & l'eſſentiel de ce diſcours.

" Il m'eſt venu dans l'eſprit, dit Gonin, après avoir „ bien reflechi ſur nos projets, particulierement ſur „ celui de Planoſpe, qui merite veritablement que „ nous l'approuvions, & que nous ne negligions point „ d'employer tous nos ſoins, toute nôtre adreſſe pour „ en venir à l'execution; il m'eſt venu, dis-je, dans „ l'eſprit qu'il ſera inutile que je me mêle de faire le de„ vin, en ce que les grains de ſable dont il fait proviſion, ſeront plus que ſuffiſans pour nous procurer „ une avantageuſe recolte, ſi l'on travaille ſerieuſement „ à les ſemer bien à propos & les cultiver avec aſſiduité, ménagement & circonſpection, à quoy, quant à „ moy, je contribueray de mon mieux, puiſqu'il n'y „ va pas moins de mes interêts que de vôtres: au lieu „ que nous ne viſions dans l'uſage que nous nous pro„ poſons d'en faire, qu'à contribuer à me procurer „ les moyens de réüſſir dans les prétenduës divinations „ dont je me ſuis chargé, parce que vous l'avez voulu „ ainſi. N'allez point vous imaginer, je vous prie, que „ la pareſſe me faſſe changer de ſentiment; ce n'eſt „ point, je vous aſſure, par la crainte d'avoir trop „ d'ouvrage à mettre en execution que je vous fais cette remontrance: mais c'eſt qu'il me paroît que nous „ faiſons du principal l'acceſſoire; en ce qu'il y a bien „ plus de ſureté & de ſolidité à bâtir ſur le ſable dont il „ s'agit, que ſur l'art de deviner que j'entreprens d'exercer. Je ſçay bien qu'on dit que c'eſt travailler en „ vain de bâtir ſur le ſable: mais les proprietez amorcantes & engageantes que nous attribuerons au nôtre pour en avoir le debit, l'affermirons ſi bien & lui „ donnerent tant de ſolidité, que nous ne riſqueront „

„ rien en y fondant nos interêts ; cependant pour lui „ donner plus de poids, il faudra que nous lui don- „ nions plus de prix que vous ne lui en attribuez ; car „ sans cela il deviendra si leger & si méprisable, qu'en „ vain voudrions nous y établir quelque utilité. Qua- „ tre sols un grain qui peut produire trois cens soixan- „ te & six jours de jeunesse ou de veillesse moins veil- „ le, n'est-ce pas abuser d'un tel tresor, ou plutôt don- „ ner sujet de croire qu'il n'aura point du tout l'effica- „ cité qu'on en promets ? qui nous empêche de l'ap- „ precier du moins une pistole pour chaque grain ? ou „ je suis le plus trompé du monde, si nous ne vuidons „ tous nos sacs à ce prix. C'est pour ainsi dire, une es- „ pece de pierre Philosophale que nous avons entre „ les mains. Changer les grains de sable en pistoles ; „ quel profit ! Nous retirerons enluite fort contens de „ cette metamorphose sans en attendre le succez ; & „ assurement nous ne nous retirerons pas les mains „ vuides, comme il pourroit arriver si nous ne pre- „ nions que quatre sols, & s'il arrivoit que les divina- „ tions n'eussent point de succez. A dire vray, nous „ ne devons pas si fort compter sur ce dernier expe- „ dient que nous n'ayions sujet de nous en défier ; car „ il ne faut qu'un esprit fort, un de ces gens qui se font „ un merite de décrier les choses extraordinaires pour „ faire tomber le devin dans un ridicule, dont il ne „ pourroit pointe se relever. J'avoüe que le contraire „ peut arriver, parce que le nombre des dupes peut „ exceder celui de ces habiles qui sont toûjours sur „ leurs gardes ; mais dans cette incertitude, je croy „ qu'il y a plus de certitude à se fixer aux grains de sa- „ ble sous la condition que je viens de proposer.

Il fit plusieurs autres raisonnemens pour appuyer son opinion, & Planospe, qui ne vouloit pas changer la sienne : lui apporta plusieurs raisons pour combattre tout ce qu'il venoit de dire. La principale de ces rai-

sons

ſons étoit celle-ci ; à ſçavoir, qu'il ſe trouveroit ſi peu de gens qui voudroient donner une piſtole pour un grain de ſable, qu'à peine recueilleroient-ils de quoy les dédommager de l'achat des ſacs, & de ce qui leur coûteroit de voiture pour les faire tranſporter de Damoran à Varaca : & cela, parce que tres peu ſeroient diſpoſez à ajoûter foy à ce qu'on diroit des proprietez de ces grains, quelques proteſtations & ſermens qu'on en fiſt, en étant dégoûtez par la demande d'une ſi groſſe ſomme pour ſi peu de choſe ; mais que quand ils n'exigeroient pour le prix qu'une ſomme tres-modique, comme celle de quatre ſols, il n'y auroit perſonne qui ne riſquât volontiers cette bagatelle ; & qu'enfin lui Planoſpe montrant un ſi genereux deſintereſſement on ne jugeroit que tres-favorablement de lui, on le reconnoîtroit pour un homme de bonne foy, & qu'ainſi il ne trouveroit aucune difficulté pour lier commerce avec tout le monde : & que par ce commerce, il pourroit faire réüſſir les diviſions qu'ils projettoient de produire pendant un an, qui étoit l'eſpace de tems qu'il jugeoit à propos qu'ils deſtinaſſent à leurs manéges. On apprendra dans la ſuite de cette hiſtoire que Planoſpe ne ſe trompoit pas dans ſon eſperance : car il entra dans la confidence d'une infinité de gens ; de ſorte qu'ils n'allerent point au pretendu Devin ſans communiquer à leur nouveau Marchand ce qu'ils ſouhaitoient ſçavoir : & lui de ſon côté prennoit adroitement connoiſſance des circonſtances les plus eſſentielles de leur ſituation & de leur état.

Gonin ſe rendit entierement aux remontrances de Planoſpe, & ne demanda plus qu'on changeât rien au projet. Gonin reſta donc Devin ; Bibion Abbé, & Planoſpe Prêtre Grec faiſant ſon commerce, pour rajeunir. A la verité, ils conſentirent de ne rien changer de leur deſſein ; il s'y fit pourtant un changement conſiderable ; mais ce fut le hazard qui le produiſit, & ce

changement intrigua extrêmement nos trois fourbes. Voici le fait. Quelques jours après la conference que je viens de rapporter, Bibion partit dans son déguisement d'Abbé, & se rendit à Varica, après avoir reçû de Planospe les ordres & les instructions convenables au personnage qu'il alloit représenter. Ces ordres & ces instructions consistoient à l'avertir de prendre une Auberge, où ils pussent demeurer ensemble dans une même chambre; de l'annoncer avec tous les éloges nécessaires pour donner un heureux cours à ses grains de sable: afin d'insinuer une idée de lui, qui le fit souhaiter avec ardeur. Bibion s'acquitta si bien de cette commission, qu'il seroit difficile d'exprimer avec combien d'importunitez on lui demandoit des nouvelles du Prêtre Grec, & quelle impatience on marquoit de ce qu'il n'arrivoit pas assez tôt. Après avoir bien arrangé ses affaires, c'est-à-dire, gagné les esprits, ainsi que l'exigeoit son rôle, il en donna avis à Planospe; & celui ci se mit en état de partir. Il fit ses paquets composez de ses hardes & de ses grains merveilleux, les mit au Messager à l'adresse de Bibion. Huit jours ensuite il alla prendre congé de Gonin, l'assura qu'il ne manqueroit pas de lui donner souvent de ses nouvelles, & de lui apprendre le tems auquel il seroit à propos qu'il se rendit à son tour dans le lieu de leur retraitte, je veux dire dans la ville de Varica. Il vit aussi quelques-uns de ses parens & de ses plus intimes amis, à qui il ne pouvoit raisonnablement se dispenser de donner avis de son voyage; mais avec cette réserve; c'est qu'il ne leur apprit point le lieu où il alloit. Seulement il leur dit, que son dessein étoit de parcourir quelques païs étrangers, afin de tenter fortune, & de voir s'il pourroit y être plus heureux que dans le sien: leur promettant que s'il se voyoit dans une situation assez favorable, pour l'attacher en quelque endroit, il se feroit un plaisir de le leur mander: & afin qu'ils ne soupçonnas-

sent

sent point qu'il avoit dessein d'aller à Varica ; pour les dérouter, il se mit dans une autre voiture qui alloit d'un autre côté, & de là se rendit dans celui qui étoit le terme de son voyage. Aussi-tôt qu'il y fut arrivé, il alla pour trouver Bibion dans l'Auberge qu'il avoit choisie. On lui apprit qu'il étoit parti il y avoit six jours : mais qu'on ne sçavoit pas où il étoit allé. Planospe demanda s'il n'avoit point laissé quelques paquets ou balots pour lui être rendus : on lui répondit qu'il n'étoit resté aucune chose qui lui appartînt : qu'il étoit venu avec peu de hardes, & qu'il étoit sorti avec toutes les mêmes qu'il avoit apportées. On lui ajouta que trois ou quatre jours avant son départ, il avoit paru fort embarrassé, mais qu'il ne s'étoit ouvert sur rien, & qu'ainsi l'on ne pouvoit rien dire de son embarras. Planospe devint lui-même fort embarrassé, quand on lui eut appris l'embarras de Bibion : il se persuada qu'il étoit fourbé lui-même avant que d'avoir commencé à fourber les autres : que ce prétendu ami s'étoit emparé de ses hardes, pour s'en servir, & de son sable, pour en faire à son profit l'usage qui lui étoit destiné. Cependant le soir même du jour qu'il arriva, il reçut plusieurs visites de gens à lui inconnus, c'est-à-dire, de ces gens qui souhaittoient avec tant d'empressement l'arrivée du Prêtre Grec prôné par Bibion. Autre embarras pour lui, puisqu'il manquoit de ce qui lui attiroit ces gens : il se tira pourtant bien d'affaire à leur égard, en les payant d'honnêtetez réciproques, & en ne décidant rien sur ce qu'ils attendoient de son sçavoir faire. Il passa quelques jours agité de differens mouvemens : tantôt il prenoit dessein d'écrire à Gonin, pour lui apprendre la supercherie qu'il croyoit que Bibion lui avoit faite : tantôt il vouloit partir, pour l'en instruire de bouche : quelquefois il étoit excité à aller chercher son prétendu voleur en quelque lieu qu'il fut. Chose étonnante ! c'est que durant toutes ces délibe-

déliberations; il ne lui vint point dans l'esprit de voir le Messager qui devoit lui tenir compte de ses balots, pour sçavoir si en effet ils avoient été rendus à leur adresse. Le hazard seul lui inspira le moyen de se donner cet éclaircissement. Dans une conversation qu'il eut un jour avec son hôte; & quelques gens qui logeoient dans la même Auberge, quelqu'un parla d'un vol qu'on avoit fait de tout ce que l'on transportoit par la voiture de ce Messager; il demanda quand ce vol avoit été fait, & comme il lui parut par la réponse donnée à sa question, que c'étoit dans le tems que son équipage devoit être en chemin, il partit sur le champ, pour sçavoir ce qui en étoit veritablement. Il apprit, à n'en point douter, que pour ce qu'il croyoit lui avoir été enlevé par Bibion dans leur chambre, avoit été volé par d'autres dans le grand chemin. Et parce qu'il ne douta point que ce vol n'eût produit l'embarras dans lequel on lui témoignoit avoir vu son amy, & qu'il se persuada aussi, que sans doute il s'étoit transporté à Damoran, pour conferer avec Gonin & lui sur ce qu'ils avoient à faire dans un tel accident, il ne differa point d'écrire à l'un & à l'autre, pour leur demander ce qu'ils lui conseilloient de faire. Mais à peine sa lettre fut partie, que Bibion arrive, & lui confirme ce qu'il avoit appris de la perte de ses hardes. Après bien des lamentations & d'autres tristes expressions qu'on pousse d'ordinaire dans des occasions semblables, ils résolurent de chercher d'autre marchandise pour suppléer à celle qu'ils avoient perdue. Un autre hazard leur fit trouver ce qu'ils cherchoient.

Se promenant une après-dinée dans la campagne, ils remarquérent un endroit dont la terre étoit fort rouge, & dont on tiroit de quoy embellir les parterres, ainsi que l'on en voit quelquefois qui ont cet ornement. Planospe fit convenir à Bibion, qu'ils devoient se servir de cette terre, au lieu des grains de sable, dont nous avons

vons ſi ſouvent parlé ; & qu'afin de la déguiſer, il ſuffiroit d'y mêler un peu de cendre. Il lui demanda s'il avoit dit, que ſon ſecret conſiſtoit dans des grains de ſable, & ſur ce qu'il lui répondit que non ; " tant mieux, repliqua Planoſpe : nous ne devons donc point crain-„ dre ce changement. De plus avec cette terre & ces „ cendres, je n'auray point de meſures à prendre, pour „ en faire uſage ". Ces meſures, dont j'ay oublié de parler, conſiſtoient à publier que ces grains de ſable étoient extraordinaires : qu'ils avoient été ramaſſez ſous une certaine conſtellation, & apprêtez d'une certaine maniere, ſans nommer cette conſtellation, & ſans apprendre quelles étoient ces manieres. On le juge, ſans doute, bien ainſi : puiſque, s'il n'avoit pris cette précaution, chacun en auroit voulu faire l'experience par ſoy-même, ſans avoir recours à lui. Ils réſolurent donc de commencer cette terre, après l'avoir mêlé avec de la cendre, afin de la rendre méconnoiſſable : & le même jour ils en emporterent autant qu'ils purent, ſans que perſonne s'aperçût qu'il faiſoient cette proviſion. Les jours ſuivans ils en amaſſerent encore avec de la cendre, mais toûjours ſecrettement : puis ils en mirent ainſi mêlée dans de petits ſachets de papier, cachetez chacun avec une inſcription deſſus, qui marquoit pour combien d'années de rajeuniſſement ils pouvoient ſervir : par exemple, ſur l'un, pour un an : ſur l'autre, pour deux, & ainſi juſqu'à ſoixante ans : toûjours ſur le pied de quatre ſols pour chaque année, & enfin ſous les mêmes conditions qu'ils s'étoient propoſé d'obſerver dans la diſtribution des grains de ſable. Ils manderent enſuite à Gonin ce changement : & il leur marqua par ſa réponſe qu'il l'approuvoit.

La marchandiſe de Planoſpe étant prête, il la mit en vente, avec un ſuccès qui alloit au-delà de celui qu'il avoit eſperé, & même auſſi heureux qu'il le pouvoit ſouhaitter ; puiſque particulierement dans les commencemens,

cemens, à peine avoit-il le loisir de manger, tant il étoit accablé de gens qui demandoient à rajeunir. Que de femmes qui l'obsédoient! Que de vieillards qui lui faisoient la cour! Que de filles de vingt-cinq ans qui le minaudoient! Que de prudes qui alloient secrettement lui rendre visite, pour obtenir de cette merveilleuse drogue, & à qui il n'en auroit accordé, disoit-il en particulier & en plaisantant à Bibion, qu'avec une espece de scrupule, si elle avoit été aussi efficace qu'il le promettoit; parce qu'elle auroit pû leur faire abandonner leur pruderie pour prendre un parti contraire!

Je ne continuëray pas pour le présent le recit de ces intrigues, parce que des raisons d'impression m'engagent à l'interrompre, & à le differer pour un autre tems: en attendant ce tems, je vais passer à d'autres matieres; bien résolu de remettre ensuite sur la scene Planospe & Bibion avec leur terre rouge, & Gonin avec ses divinations.

Fin du premier Livre.

LES TOURS
DE
MAITRE GONIN.

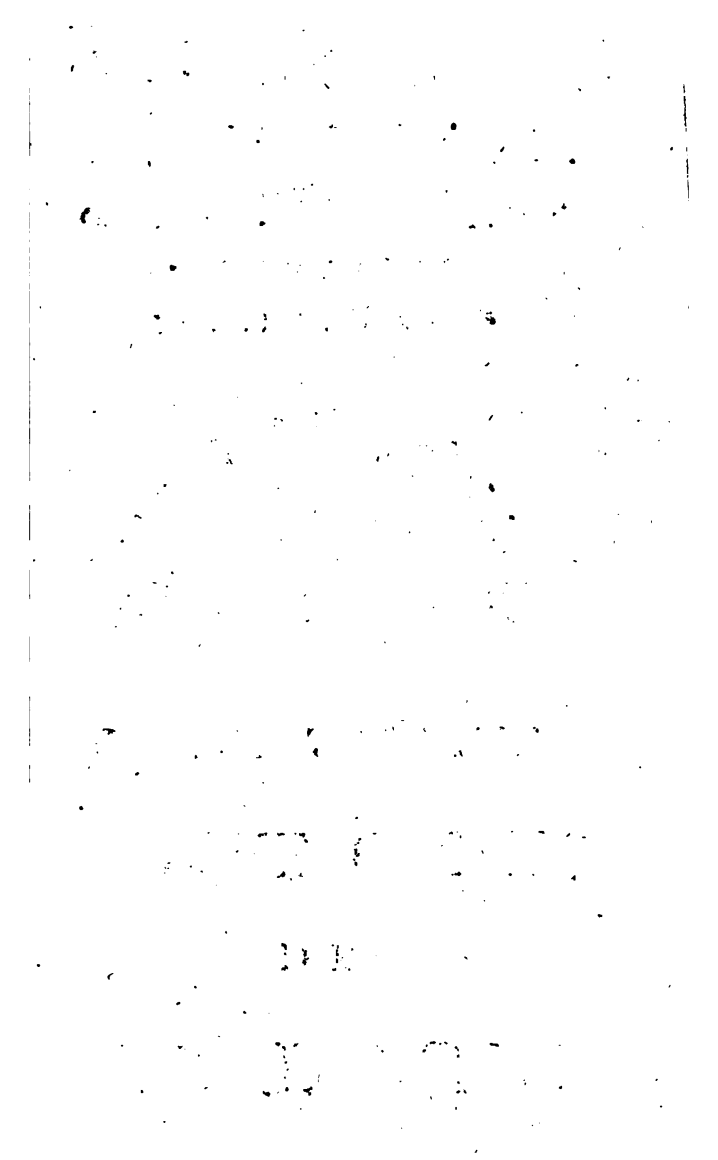
TOME SECOND.

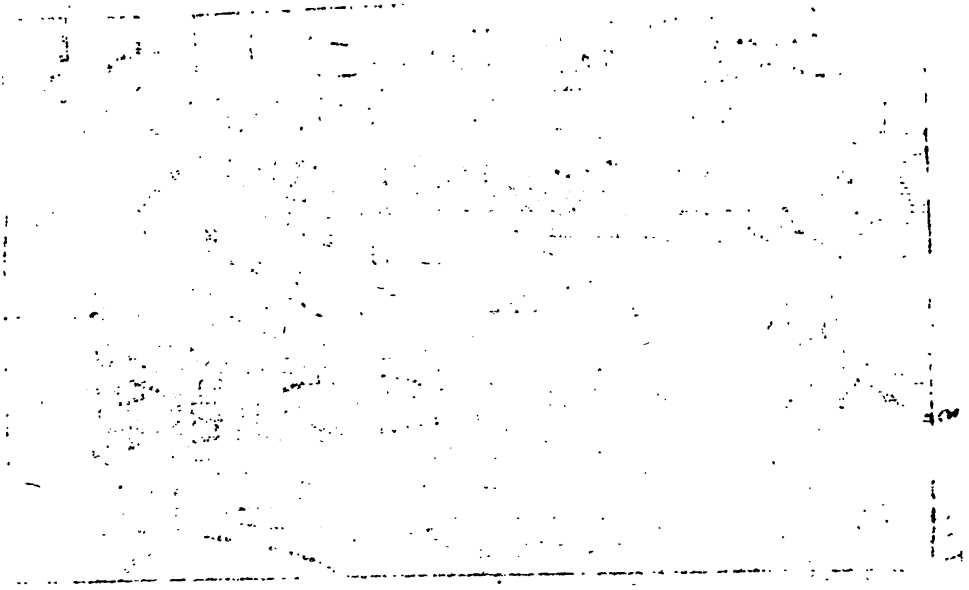
Imprimé à Paris, & ſe trouve

A ANVERS,

Chez FRANÇOIS HUYSENS, Libraire,
proche de la Bourſe.

M. DCC. XIII.





Tom 2. p. 3.

LES TOURS DE MAISTRE GONIN.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

La Philosophie morale de Maître Gonin. Il se sert d'un artifice, pour faire connoissance avec un Gentilhomme nommé Lucinor, chez qui un Abbé, qu'on appelloit Dorisson, venoit souvent. Portrait de cet Abbé. Gonin prend dessein de le chasser de chez Lucinor. Un ouvrage de Dorisson, intitulé; le Livre des Livres, ou Pratiques des utilitez & des plaisirs de la Lecture, *donne à Gonin une premiere occasion d'executer son dessein. Plusieurs traits curieux tirez de cet ouvrage.*

LA Métaphysique de Maître Gonin nous amenés fort loin, par les histoires des esprits, des revenans & des apparitions, qu'elle nous a fournies. Nous l'allons à present considerer par rapport à sa Philosophie morale; & il faut s'attendre qu'il nous fera faire encore bien du chemin dans cette carriere. Comme cette étude est d'une

fort

fort grande étenduë, puisqu'elle comprend tout ce que nous devons faire de bien, & tout ce que nous devons éviter de mal, on doit conclure de là, que la plus grande partie de la vie de mon Heros y doit entrer. Cela étant, il faut donc s'attendre, que je ne le repreſenteray pas comme un écolier qui paſſe un an ou deux ſur des bancs, pour s'inſtruire des opinions des Philoſophes ſur la morale, ainſi qu'il ſe pratique d'ordinaire; mais que je le ſuivray bien au de-là, afin de découvrir ſa vie morale, pour ainſi dire, & d'en rapporter les traits les plus conſiderables qui ſeront venus à ma connoiſſance, & particulierement certains tours de ſoupleſſes, qui feront le mieux connoître la ſingularité de ſes mœurs; car ils ſont principalement le but de cette hiſtoire.

Avant que d'entrer dans ce détail, je vais donner une tres-legere idée de la Philoſophie morale, ſans pourtant oublier de telle ſorte Maître Gonin, qu'on le perde de vûë. Que l'on ne craigne donc pas, que je prétende faire ici un Traité ſcholaſtique. A Dieu ne plaiſe que je tombe dans une telle diſgreſſion; je crains trop d'ennuyer le Lecteur pour donner dans un tel écart, il attend autre choſe de moy; il eſt donc de ma bonne foy de ne le point tromper dans ſon attente, puiſque je lui ay promis de lui faire preſent d'autres choſes, que de Traitez ſcholaſtiques. Ce que je vais dire de la morale, ne ſera en quelque maniere, qu'en chemin faiſant pour parler de Maître Gonin.

La Philoſophie morale eſt celle qui nous apprend à regler nos mœurs, nous excitant à prendre le chemin de la vertu, & à nous éloigner de celui du vice. C'eſt la doctrine des mœurs; c'eſt l'art de bien vivre; c'eſt la ſcience du bien & du mal. Regler nos actions par la raiſon, voila le ſujet de cette ſcience; la félicité en eſt la fin. Pour regler ces actions, il faut que le jugement agiſſe, & qu'il agiſſe avec liberté; c'eſt pourquoy les petits enfans, les fols, & ceux qui dorment, n'agiſſant

point

point raiſonnablement, & leur entendement n'étant pas libre, ils ne ſont point reſponſables, & n'ont point à rendre compte de ce qu'ils penſent, de ce qu'ils diſent, de ce qu'ils font. Voila des principes, dont Gonin étoit parfaitement inſtruit, mais ſi bien inſtruit, qu'il étoit capable d'en faire des commentaires également étendus par les interprétations les plus vaſtes & par l'érudition la plus profonde. Il ſçavoit ſi bien ſon Epicte-te, ſon Seneque, ſon Plutarque, & la plûpart de ces Philoſophes qui ſe ſont rendus celebres par leurs moralitez, que, quand il vouloit, il étoit le plus beau diſcoureur du monde ſur les devoirs des hommes, & ſur les moyens de s'en acquiter. On a appellé les Stoïciens des fanfarons de morale; il falloit voir comme il étoit auſſi fanfaron ſur cette matiere, lors qu'il jugeoit, qu'il étoit neceſſaire pour ſes interêts, qu'il outrât l'idée de la perfection. Il falloit voir auſſi le goût qu'il donnoit pour la morale, commode, relâchée & indulgente, quand il ne doutoit point qu'il ne trouvât ſon compte en la débitant; & il s'acquitoit d'autant plus facilement du débit de celle-ci, qu'elle étoit la plus conforme à ſon humeur. Mais en caſuiſte bien entendu, il prenoit bien garde à qui il avoit affaire, afin de ne rien riſquer: car quoy qu'il eût toûjours bonne fourniture de raiſons qui ne manquoient pas d'autoritez, pour appuyer le relâchement, il ne s'adreſſoit pourtant qu'aux eſprits les mieux diſpoſez à recevoir ces raiſons. Et certes, il n'en manquoit pas. Eſt-ce qu'il ne s'en trouve pas dans le monde autant qu'on en veut? A propos de morale relâchée & ſévere, on rapporte cette hiſtoire de lui.

Un Gentilhomme appellé Lucinor, aſſez bien accommodé des biens de la fortune, & qui étoit dans un âge avancé, avoit épouſé une jeune femme, nommée Prianne, jolie, & dont il étoit tres-ſatisfait, tant par les agrémens de ſa perſonne, que par ſa ſageſſe, ſon application à ſon ménage, ſa douceur, & un ſincere & fidele attachement qu'elle avoit pour lui. Ils vivoient

tous deux dans une union parfaite. Un Abbé, appellé Doriſton, homme fort enjoüé, d'une ſocieté commode, aiſée & complaiſante, parce que c'étoit ſon naturel d'être de la ſorte, leur tenoit fort ſouvent compagnie; une ancienne amitié entre Lucinor & lui, les avoit liez enſemble: de ſorte qu'il ne leur étoit pas poſſible de paſſer deux jours ſans ſe voir, qu'ils n'envoyaſſent demander reciproquement des nouvelles l'un de l'autre. Il n'y avoit aſſurément dans tout ce commerce entre Doriſton & Prianne, qu'une amitie détachée entierement de tout attachement condamnable. Elle aimoit Doriſton, comme un ami de ſon mari, & comme un homme amuſant & d'une agreable converſation. Elle étoit ſi peu mêlée dans le monde, que l'on pouvoit dire qu'elle n'y avoit point de plus grande connoiſſance, que celle de cet Abbé; & comme elle n'avoit jamais rien remarqué en lui, qui pût être ſuſpect à ſa vertu, elle ne ſe faiſoit point de ſcrupule de lui marquer quelque attachement; Lucinor même lui auroit ſçû mauvais gré, ſi elle avoit agi d'une autre maniere. On rendoit juſtice à Doriſton, ayant ces ſentimens pour lui, & jugeant ainſi de ſes intentions, puiſqu'on ne pouvoit pas être plus exact qu'il l'étoit, à obſerver les loix de l'honnêteté, à ne ſe point déranger des devoirs exterieurs de ſon état, & à ne donner aucun exemple qui pût mal édifier. On n'avoit jamais entendu mal parler de ſa conduite, & ainſi, il falloit qu'elle parût bien reguliere, pour n'être point attaquée par la médiſance qui épargne ſi rarement ce qui lui donne le moins de priſe. Il avoit veritablement de la vertu, mais ce n'étoit point de cette vertu ſauvage, qui par ſes ſeveritez mal entenduës, & ſes auſteritez affligeantes, excite plus à la regarder comme odieuſe, qu'à l'aimer comme pratiquable. Sa ſageſſe étoit guaye, ſans tomber dans ces excès de diſſipation, qu'il eſt difficile d'interpreter favorablement. Enfin il étoit honnête homme, de bonne foy, homme pieux, homme

reglé,

reglé, sans être à charge & incommode, même à ceux qui ne l'étoient pas tant que lui. Il joignoit à sa probité beaucoup d'acquis dans les sciences; une tres-grande partie de son tems étoit employée à la lecture ou à la composition de quelques ouvrages; il en avoit donné plusieurs au public sur grand nombre de differens sujets, qui avoient été fort bien reçûs; il en fit entr'autres un, dont nous parlerons bien-tôt, qui donna occasion à bien du désordre. Cet homme ayant tant de merite & de si beaux talens, il n'étoit pas étonnant qu'il fut si bien reçû chez Lucinor & Prianne, deux personnes si sages, & dont la réputation étoit si bien établie, que souvent les maris proposoient l'une pour exemple à leurs femmes, & les femmes, l'autre pour exemple à leurs maris.

Gonin qui étoit voisin de Lucinor, & qui tâchoit, par honneur, de faire connoissance avec lui, parvint bien tôt par son adresse, à ce qu'il souhaitoit. Il ne jugea pas à propos de mandier cette connoissance, mais de l'obtenir seulement comme par hazard. Qu'on n'aille pas s'imaginer qu'il en voulût de loin à Prianne; son cœur n'eut aucune part à son dessein; je veux dire, pour m'expliquer mieux, que ce ne fut point par quelqu'un de ces mouvemens qui ressemblent fort à ceux de l'amour, qu'il chercha à se donner entrée dans cette maison. C'étoit seulement pour se procurer une espece de merite dans le monde, en frequentant familierement deux personnes qui passoient pour en avoir tant, selon cette pensée d'un auteur, qui ne lui étoit pas inconnuë, qu'on se parfume soy-même, à force de se trouver souvent parmi les parfums. Venons à la conduite qu'il observa, afin de faire cette connoissance. Voici comment il s'y prit.

Lucinor logeoit dans une assez grande maison, qui lui appartenoit, & où il y avoit beaucoup plus de logement qu'il ne lui en falloit; de sorte qu'il en louoit une partie. Dans le tems que Gonin avoit son projet

en tête, passant un jour devant cette maison, il remarqua, qu'il y avoit au dessus de la porte un écriteau, par lequel on avertissoit qu'un des appartemens étoit à loüer. Il trouva d'abord, que c'étoit une occasion favorable, pour lui donner une entrée dans ce logis. Après avoir roulé dans sa tête differens expediens pour cela, il s'en tint à celui-ci. Le lendemain à l'heure qu'il jugeoit bien, que le mari & la femme étoient dans leur logis, il y alla: il se fit annoncer; son nom & sa personne ne leur étoient pas inconnus, parce qu'étant voisin, ils sçavoient ce qu'il étoit, aussi-bien que sa famille, & même ils avoient entendu assez bien parler de lui. Ainsi il fut parfaitement bien reçû, & on lui fit toutes les honnêtez, que les gens qui sçavent bien vivre, ont accoûtumé de faire en pareille occasion. Après les complimens d'usage dans une premiere entrevûë, & qui furent fort courts, parce que c'étoit bien moins une visite de ceremonie, qu'une visite d'affaire, il leur dit qu'ayant connu par un écriteau qui étoit au-dessus de la porte de leur maison, qu'il y avoit un appartement à loüer, il étoit venu pour le voir, parce qu'un de ses intimes amis, qui étoit à la campagne, lui avoit écrit, pour le prier de lui en chercher un; que c'étoit un vieil garçon, fort retiré & fort homme de bien. Ils ne manquerent pas de lui répondre, que, quoy-qu'ils fussent fort exacts à s'informer de la conduite des gens qui demandoient un logement dans leur maison, il suffisoit pour toutes informations, qu'une personne vint de sa part, & qu'ils étoient persuadez, qu'il n'avoit pour amis intimes que de tres-honnêtes gens. Gonin répondit parfaitement honnêteté pour honnêteté. Quelques repliques de part & d'autre se suivirent dans cet ordre du ceremonial. Gonin étoit cependant fort attentif à y mêler quelques traits d'esprit, quelques brillans qui paroissoient couler de source & lui être fort naturels; ce qui commença de persuader que cet homme pouvoit être d'un agreable com-

commerce. Enfin il n'oublia rien dans ce premier abord, de ce qu'il crut pouvoir faire souhaiter de le voir plus d'une fois. Après une petite conversation, on le mena voir l'appartement, dont il s'agissoit. Il le trouva fort convenable pour son prétendu intime ami, & même il commença de le congratuler sur le bonheur qu'il auroit de se trouver en occasion de faire societé avec des personnes de leur consideration. Après quelques autres discours de compliment, il dit, qu'il alloit écrire incessamment à son ami, & se retira. Huit jours après, il vint avec une lettre supposée, où on lui témoignoit beaucoup de reconnoissance pour les soins qu'il avoit pris, & où on lui mandoit, qu'il avoit oublié de marquer quel étoit le prix de cet appartement; en effet il n'en avoit point parlé dans sa lettre, parce qu'il n'en avoit été fait aucune mention dans la premiere visite. Il l'apprit dans la seconde, & dans cette seconde il se montra si gracieux & si aimable par ses manieres, que Lucinor & Prianne en furent charmez: il en sortit aussi fort content, & leur promit, qu'il alloit écrire, pour faire sçavoir à son ami ce qu'on exigeoit pour cet appartement. J'oublioïs de dire que, la premiere réponse qu'on fit à la question sur le prix, fut d'assurer Gonin qu'il en étoit le maître; cependant, à force d'instances, il fut instruit au vray de ce qu'on prétendoit; deux jours ensuite, Lucinor lui alla rendre visite, pour le remercier de celles qu'il leur avoit faites: Gonin ne manqua pas d'en rendre une autre, & insensiblement la connoissance se fit, l'amitié se forma jusqu'à manger ensemble, indépendemment du loyer; car il n'en fut plus mention quinze jours aprés, & cela, parce que Gonin vint avec une autre lettre, où son ami lui apprenoit, qu'il s'alloit marier dans le païs d'où il lui écrivoit. Les circonstances y étoient si bien rangées, & avoient un air si naturel de verité, qu'il ne vint point du tout dans l'esprit de Lucinor & de Prianne d'en douter le moins du monde.

Voila donc Gonin devenu ami familier de ces deux bonnes gens. Il ne fut pas long-tems, sans faire aussi une espece d'amitié avec Doriſton, puiſque celui-ci venoit preſque tous les jours chez nôtre Gentilhomme. Lui & cet Abbé étoient deux caracteres d'eſprit, ſi differens, que peu de tems après s'être connus, ils ne ſe trouverent point du tout diſpoſez à s'accommoder parfaitement enſemble. Gonin paroiſſoit à Doriſton un homme trop étudié, un homme faux, un homme fort attentif à aller par des ſoûterrains, aux fins qu'il ſe propoſoit; & Gonin connoiſſoit fort bien, que Doriſton étoit un homme franc, ſincere, penetrant, & ennemi des gens doubles & déguiſez. Ils vivoient cependant enſemble, ſans donner lieu de ſoupçonner en eux une telle antipatie. Gonin particulierement, pour éloigner ſe ſoupçon, accabloit l'autre de careſſes, de civilitez & de complaiſances. Ce commerce d'inclinations forcées dura ſi long-tems que l'on ne douta point qu'elles ne fuſſent des plus conſtantes. Doriſton croyoit, qu'il étoit des devoirs de l'honnêteté, de ne point produire au dehors les ſentimens peu favorables, qu'il avoit de Gonin; mais Gonin agiſſoit de ſon côté, bien moins pour ſatisfaire à ſes devoirs, que pour mieux cacher le deſſein qu'il prenoit de le chaſſer de cette maiſon auſſi-tôt que quelque occaſion s'en preſenteroit, ou qu'il en pourroit faire naître par quelque intrigue de ſa façon. En voici une qui ſe preſenta: elle paroîtra d'abord au Lecteur aſſurément fort éloignée du ſuccès d'un tel projet: Mais nôtre fourbe ſçaura bien la rapprocher, & en faire uſage: on le verra dans la ſuite.

Un jour qu'ils étoient tous enſemble chez Lucinor, & qu'ils conferoient après un repas d'amis qu'il leur avoit donné (c'étoit un dîné) on parla des ſciences, de livres, de lecture: Doriſton leur dit, qu'il faiſoit un ouvrage exprès pour exciter ceux qui aimoient les Livres, à faire uſage de leurs lectures, & à en profiter.

On

On loüa ce deſſein, & on lui fit des inſtances ſi preſſantes, pour en voir l'execution, qu'il conſentit d'accorder ce qu'on ſouhaitoit. Le lendemain fut pris pour cela. Ils ſe raſſemblerent, & il leur en lut une tres-grande partie. Cet ouvrage étoit intitulé : *Le Livre des Livres, ou Pratiques des utilitez & des plaiſirs de la lecture.* Voici en quoy conſiſtoit ſa conſtruction. Il étoit compoſé d'un tres-grand nombre d'articles ; chaque article commençoit par un ou pluſieurs traits curieux, ſçavans, ou ſolides, tirez des meilleurs Auteurs, anciens & modernes, qu'on appelloit *Lecture*, & enſuite ſuivoient des reflexions de l'Autéur ſur ce qu'on venoit de lire, & ces reflexions s'appelloient *Pratique.* Il avoit deſſein de pouſſer cet ouvrage ſucceſſivement juſqu'à un nombre d'autant de parties, qu'il lui paroîtroit que le public le ſouhaiteroit. L'Epître dédicatoire & la Préface même étoient dans ce goût. Je vais donner des échantillons de l'une & de l'autre, & enſuite j'en donneray du corps de l'ouvrage, étant perſuadé, qu'on ne ſera pas fâché de les trouver ici, & que l'on conviendra même peut-être, qu'il ſeroit à ſouhaiter que tout l'ouvrage devînt public.

Dans l'Epître dédicatoire qu'il ſuppoſoit être adreſſée à un riche ignorant.

LECTURE I.

Le premier inventeur d'Epître dédicatoire fut un Mendiant.

PRATIQUE.

Comme vous êtes fort riche & tres-ménager, ſans doute vous frémiriez d'horreur à la vûë d'une Epître dédicatoire qui vous ſeroit adreſſée, & qui commenceroit par la lecture que vous venez de faire, ſi vous

ne m'aviez pas demandé l'ouvrage que je vous presente, & si vous ne me connoissiez pas par experience cet esprit de desintéressement, que selon vous je pousse trop loin, & dont vous m'avez si souvent fait la guerre. Je me flatte donc, que je n'allarme point du tout ici vôtre économie. Cependant, afin qu'aucun soupçon ne puisse vous surprendre dans la suite, & vous rendre mes presens suspects de mandicité, je vous prie instamment de vous bien mettre dans l'esprit, que je ne vous demande rien, que je n'attens rien de vôtre liberalité, & que je n'ay point d'autre vûë, que de contenter vôtre curiosité, que de lire pour vous, je veux dire, vous apprendre comment je fais usage de mes lectures, & vous faire part des utilitez & des plaisirs que j'en reçois. Avoüez de bonne foy, que jusqu'a present vous avez bien moins fait état des livres de Litterature, que de ceux de Barréme. Mais enfin, comme vous avez tiré de ceux-ci, à peu près, tout l'avantage que vous en souhaitiez, pour acquerir les moyens de vivre à vôtre aise, & d'en avoir même beaucoup de reste, vous voudriez, dites-vous, entrer un peu dans la connoissance des autres; &, parce que vous étes d'humeur à ne vouloir point risquer de consommer vôtre tems dans des inutilitez, vous souhaitez que je vous fasse voir quel profit & quel plaisir on en peut tirer. C'est pour vous donner cette satisfaction, que j'entreprens de vous fournir regulierement pour tous les jours des lectures, accompagnées de pratiques des utilitez & des plaisirs qu'on y peut trouver, & que je me suis procurez à moy-même à leur occasion. Que je me croirois bien récompensé, si j'apprenois, que vous prenez assez de goût à ces Pratiques, pour vouloir à mon exemple, en former aussi à vôtre tour. Faites en l'essay, je vous prie, peut-être réüssirez-vous mieux que moy. Il y a assez long-tems que vous comptez & que vous calculez. Une sixiéme partie de la journée suffiroit à present, pour l'attention que demande

mande le détail de vos recettes & de vos dépenses. Donnez le reste à la pratique de vos devoirs essentiels, & à l'acquisition de ces connoissances qu'on puise dans les livres, pour éclairer l'esprit, regler le cœur, & même pour réjoüir l'un & l'autre.

Lecture II.

Vel munus donato mihi, vel reddito versus,
Quos hac donavi conditione tibi.

Pratique.

Je vous proteste pour une seconde fois, que je ne vous demande rien, quoy-qu'il paroisse par cette lecture, que l'usage m'autoriseroit, si j'exigeois, ou du moins si j'attendois de vous quelque récompense. Je dis, que l'usage m'autoriseroit; parce qu'en effet, rien n'est si ordinaire aux Auteurs, que d'adresser leurs ouvrages à ceux qui peuvent les soulager dans leurs besoins. On dédie à un Evêque, à un Abbé riche en nominations, pour en obtenir un benefice; à un homme de Robe, pour gagner son suffrage dans une affaire qu'on s'attend d'avoir bien-tôt sur les bras; à un Prince, pour en obtenir une pension, ou une place considerable, pour laquelle on se croit tres-propre; à un fameux Partisan, pour attraper quelque Commission; à un Marchand pour prendre de loin des mesures, de telle sorte qu'on soit habillé sans être obligé de chercher un argent que l'on sçait bien que l'on ne pourroit pas facilement trouver; on affecte même de choisir pour le Mécenas de sa dédicace, quelque illustre, dont le crédit soit d'une grande étenduë, dans l'esperance, que le Libraire, avec qui l'on projette de commencer sa copie, comptant sur le grand nombre de ceux qui dépendent de ce Mécenas, & par consequent, sur un prodigieux débit d'exemplaires, donnera volontiers un

un gros argent, pour ne la pas laiſſer aller à d'autres. Que d'exemples je pourrois rapporter ici de tous ces manéges! mais il ne s'agit pas de cela. Il me ſuffit de vous proteſter pour la troiſiéme & derniere fois, que je ne vous demande rien. Je ne vous demande ni benefice, ni ſuffrage, ni commiſſion, ni penſion, ni place, ni habit, ni argent; & ainſi, bien loin de vous défier de mon ouvrage, comme d'une amorce, preſentée par un artificieux importun, recevez-le comme un plaiſir que je pretends vous faire, ſans en exiger aucun retour de reconnoiſſance, & dont je ſeray plusque payé, par le plaiſir que je me feray fait à moy-même en le compoſant. Vous me ſurchargerés de graces & de faveurs ſi vous me marquez en être ſatisfait. Je me perſuaderay alors, vous être veritablement obligé. Vous voyez, cela étant, que, pour peu que vous vous croyiez redevable envers moy pour le travail que j'entreprens en vôtre faveur, rien ne vous ſera plus facile que de nous acquitter, & de ne me devoir rien.

LECTEUR. III.

Quand je vous donne ou vers ou proſe,
Grand Miniſtre, je le ſçay bien,
Je ne vous donne pas grand' choſe;
Mais je ne vous demande rien.

(Le Chevalier d'Acheux.)

PRATIQUE.

Je vous ay dit, que je ne vous demande rien; mais je ne vous diray pas comme d'Acquilly à ſon grand Miniſtre, que je ne vous donne pas grand' choſe. Je pretens au contraire vous faire un preſent conſiderable. Quoy! ne ſera ce pas que vous donner grande choſe, que de vous faire part, ainſi que j'en ay le deſſein, de tant de belles & excellentes penſées tirées des ouvra-

ges

gés des plus celebres Philoſophes, Orateurs, Hiſtoriens, Grammairiens & Poëtes de l'antiquité & de nôtre tems? Ne ſeroit-ce pas faire injure, par exemple, à Platon, à Ariſtote, à Socrate, à Democrite, à Epicure, à Lucrece, à Gaſſendi, à Deſcartes &c. que de les faire paroître, & de compter pour rien ce qu'ils diſent? Oſerois-je traiter de bagatelles tant de traits puiſez dans les œuvres de Demoſthenes, d'Iſocrate, de Ciceron, de Quintilien, de Longin, de Pline &c? Qui voudroit me pardonner, ſi j'appellois inutilitez tout ce que je vous rapporteray d'Herodote, de Thucydide, de Xenophon, de Polybe, de Diodore, de Plutarque, de Saluſte, Ceſar, Tite-Live, Quinte-Curce, Tacite, Florus, Suetone, Juſtin, &c? Vous conviendriez vous-même de l'eſtime qu'on doit encore faire de que ce vous lirez d'Homere, d'Euripide, de Sophocle, d'Ariſtophane, d'Anacreon, de Callimaque, Debion, Moſchus, Theocrite, Virgile, Horace, Juvenal, Perſe, Ovide, Plaute, Terence, Martial, Properce, Catulle, Tibulle, Auſone, &c. Quel plaiſir n'aurez vous pas (car je m'attens que vous prendrez veritablement goût à ce que je vous prepare) quel plaiſir, dis-je, n'aurez-vous pas à trouver tant de penſées, vives, fortes, ſolides, judicieuſes, d'Epictete, de Marc-Antonin, de Seneque, de Boece &c. Enfin vous aurez, ou je ſerois bien trompé, un plaiſir tres-ſenſible en liſant ce que nous donnent tous les jours tous nos illuſtres Auteurs vivans qui enrichiſſent la Republique des Lettres de pluſieurs ouvrages, dont je vous preſenteray grand nombre d'échantillons.

Quand même vous n'auriez que ce qui vous viendra de la part de ces grands Hommes, j'oſe pretendre que vous ne pourrez jamais trop eſtimer mon preſent. Je ne parle point de ce qui viendra de moy, je veux dire; des Pratiques qui ſuivront les Lectures; car je ne ſuis pas d'humeur à en dire du mal, puiſque je n'ay eu rien moins que l'intention de mal faire. Il ne me con-

viendroit pas auſſi d'en dire du bien, j'aurois trop de reproches à ſoutenir, ſi ce n'eſt de vous, ce ſeroit aſſurément de ces eſprits mal endurans, pointilleux & critiques de profeſſion, qui s'accrochent à tout pour invectiver contre les Auteurs Ils ne trouveront peut-être que trop de ſujets ſur leſquels ils pourront mordre, ſans que je leur en donne encore matiere, en montrant de l'eſtime pour ce que j'auray produit. Le plus raiſonnable parti que j'ay donc à prendre, c'eſt de m'abandonner à vôtre jugement, & au leur, me reſervant pourtant le droit d'en appeller, ſi l'on me rend trop d'injuſtice. Je croy cependant, qu'il m'eſt permis de vous aſſurer, que j'ay fait de mon mieux, car j'ay travaillé du moins autant pour moy que pour vous. Et je puis vous ajoûter, que je me ſuis parfaitement bien trouvé de mon travail, tant par l'agrément de cette occupation, que par pluſieurs avantages qui ne contribuent pas peu à negliger, à fortifier, à tranquilliſer ceux qui, comme moy, ſe propoſent une ſolide utilité dans leurs lectures.

Lecture IV.

Quelqu'un a dit à ſon Mécenas, qu'il n'a pour motif de ſon Epître dédicatoire, que l'imitation des anciens qui ne laiſſoient point ſortir de leurs ports un vaiſſeau, qui n'eût ſa ſauve garde. Et un autre a fait cette reflexion là-deſſus. C'eſt que comme la ſauvegarde ne garentit pas du naufrage, auſſi le nom du Mécenas n'empêche pas le livre de ſe briſer contre l'écüeil de l'envie, de la prévention, ou de la critique.

Pratique.

Vous croyez bien que je ne fonde pas le ſuccès du Livre que je vous dédie, ſur les égards que le public aura pour vous, puiſque je tais vôtre nom, & que je

feray

ſeray en ſorte qu'on ne ſçache point du tout à qui je m'adreſſe. Je ſuis ſi perſuadé, qu'en cette matiere le public ne ſe ſoucie pas aſſez des Patrons, pour eſtimer en leur conſideration aveuglement ce qui les loüe & ce qu'ils favoriſent, que je n'affecteray point de vous faire connoître, quelque idée que je me forme de vôtre credit. Toutefois, à vous dire la verité, je ne m'obſtinerois pas à taire vôtre nom, ſi j'avois lieu de m'attendre, qu'ainſi qu'il ſe pratique quelque-fois, vous vouluſſiez bien, pour étendre vôtre reputation, faire acheter à vos dépens & ſecrettement grand nombre d'exemplaires d'un ouvrage, dont vous vous flatteriez d'être honoré, parce qu'il ſeroit mis ſous vôtre protection. Sur ce pied, je vous nommeray tant qu'il vous plaira. Le Libraire, apparemment y conſentira volontiers, puiſqu'il y trouvera du gain, ce qui eſt ſa principale affaire. Quant à moy, je vous garderay fidelement le ſecret ſur cet obligeant artifice, dont vous vous ſerez ſervi, pour lui faire du plaiſir en vous en faiſant à vous-même.

Lecture V.

Un Auteur ayant dédié un Livre de la Juſtice à Alexandre le Grand, au plus fort de ſes conqueſtes; cela eſt fort mal-à-propos, dit ce Prince, dans un tems où je prens le bien d'autrui.

Pratique.

Alexandre recevoit apparemment le Livre qu'on lui dédioit, & où l'on traitoit d'une vertu qui apprend à rendre à chacun ce qui lui appartient, & à ne faire tort à perſonne, comme une remontrance adroite ſur l'injuſtice qu'il exerçoit en s'emparant de tant de païs & de regions, ſur leſquelles il n'avoit point d'autre droit, que celui qu'il prétendoit être dû à ſon ambi-

tion:

tion : Il s'enſuit de-là, que les loüanges outrées ne ſont pas toûjours auſſi condamnables qu'on le penſe; celui qui les donne, peut les juſtifier par l'intention de faire rentrer la perſonne qu'il loüe, dans ſon devoir; en ventant le bien qu elle ne fait pas, il peut l'exciter à le faire ; le Mécenas qui le reçoit, ſe voyant applaudi pour une perfection qui lui manque, peut en rougir, & par conſequent, tâcher de ſe tirer de la honte qu'il ſe fait à lui-même : quant au public, rarement en devient-il la dupe ; & ainſi, ces circonſtances ſuppoſées, & qui ne ſont pas aſſurément impoſſibles, je ne vois point à qui les loüanges puiſſent alors faire tort, & quel dommage elles puiſſent produire. N'eſt-il pas vray, que, ſi je vous faiſois ici l'éloge du détachement des richeſſes, & ſi je vous diſois enſuite, pour vous loüer, que vous les mépriſez, que vous les regardez comme des biens dangereux; que vous ne vous mettez point en peine d'en acquerir : que la conſervation de celles que vous poſſedez, vous eſt indifferente : que ſi elles vous étoient enlevées, vous n'en auriez pas le moindre chagrin : n'eſt-il pas vray, dis-je, que vous ſeriez perſuadé, que je ne le croirois pas, que le public ne le croiroit pas non plus, & que vous n'en croiriez rien vous-même ? Qui eſt-ce donc qui ſeroit trompé ? il eſt vray, qu'on ne ſe rend pas toûjours à ſoy-même cette juſtice ; mais je ſoupçonne, que ſouvent on ſe la rend plus qu'on ne le fait paroître, & qu'ainſi il y a des exceptions Si l'on ne ſe rend pas, & ſi l'on n'en profite pas toûjours, après ſe l'être renduë, c'eſt que, par un défaut general, quoy-qu'on penſe juſte, on n'agit pas toûjours auſſi juſtement qu'on penſe.

Lecture VI.

Il ne faut dédier ſes Livres qu'à ſes amis.

Pra-

PRATIQUE.

Je me flate de ſuivre ici l'avis qu'on vient de donner, puiſque j'ay lieu de croire, que vous m'étes un veritable ami, & que vous ne doutez pas que je ne vous le ſois reciproquement. Le conſeil de cette lecture eſt tres-judicieux. N'eſt-il pas plus raiſonnable d'offrir à ce qu'on aime, ce qu'on aime le plus de ſoy-meme, je veux dire les productions de ſon eſprit, que de les aller preſenter à un homme, dont à peine eſt-on connu, qu'on n'approche qu'avec ceremonie, qu'on ne peut regarder que de bas en haut, & qui tout au plus reçoit le preſent qu'on lui fait comme un tribut, bien loin de le recevoir comme une faveur? Quelles peines n'a t on pas quelquefois pour obtenir la permiſſion de lui dédier un ouvrage! quelles conſultations ne ſont pas neceſſaires, pour ne rien dire qui puiſſe bleſſer la délicateſſe du Mécenas! quelles circonſpections pour le lui preſenter! quelles attentions pour marquer beaucoup de reconnoiſſance de ce qu'il a bien voulu le recevoir! je n'ay pas beſoin de tout cela. Vous me connoiſſez, ou plûtôt nous nous connoiſſons il y a long-tems. Les géhennes & les incommoditez du ceremonial ne ſont point en uſage entre nous. Nous nous regardons l'un & l'autre de plain pied. Vous n'exigez de moy point d'autre tribut, que celui que l'amitié demande, & que j'ay auſſi droit d'exiger de vous. Pourquoy vous aurois-je demandé permiſſion de vous dédier mes ouvrages? Eſt-ce que tout ce que j'ay ne vous appartient pas? je me perſuade même que tout ce que vous avez, m'appartient; & ſi je vous ay dit ci-devant tant de fois, que, pour n'allarmer point vôtre économie, je ne vous demandois rien, c'étoit par une faillie de reflexion, qui avoit plus de rapport aux vûës intereſſées de la plûpart des faiſeurs d'Epîtres dédicatoires, qu'à une crainte que j'euſſe

l'eusse veritablement de vous donner occasion de défiance & de me rendre suspect. Il n'est pas, je croy necessaire, que je me justifie là-dessus; j'aurois bien plus besoin de justification pour la liberté avec laquelle j'ay parlé, si j'avois affaire à un autre qu'à vous. Mais comme nous sommes dans l'habitude de nous dire franchement nos veritez l'un à l'autre, je n'ay pas jugé à propos d'aller pour cela aux consultations. Nôtre amitié est trop forte, pour être sujette à ces délicatesses, qu'il faut traiter toûjours avec de grands ménagemens; aussi n'ay-je point gardé de circonspections, pour vous presenter mon Ouvrage, & ne vous feray-je aucun remerciement, quand vous l'aurez reçû. S'il vous est aussi utile qu'à moy, vous prendrez, s'il vous plaît la peine de me remercier vous-même. *Dans la Preface.*

Lecture VII.

Celui qui écrit, se donne bien des juges. *Qui scribit, multos sumit judices.* [S. Jerôme.]

Pratique.

A combien de sortes de juges ne se livre-t-on pas, quand on se met par un Livre à la merci du public! Il est hûreux pour l'avantage de la Republique des Lettres, de ce que l'on fait rarement cette reflexion: car si on la faisoit toûjours, cette Republique que d'ailleurs n'est pas des mieux entretenuës, parce qu'on ne lui donne presque que des viandes réchauffées, que de vieux mets déguisez en differentes saulces, tomberoit enfin dans l'inanition, puisqu'on ne voudroit plus lui rien donner du tout. En effet, qui auroit la hardiesse de s'abandonner à la discrétion de tant de juges, ou séveres à l'excès, ou sujets à prévention, ou ignorans, ou malintentionnez, envieux, mordans, opiniâtres?

On

On s'étonnera, sans doute, de ce qu'après avoir fait cette reflexion, j'ose cependant entreprendre de m'exposer à la séverité excessive, à la prévention, à l'ignorance, à la malignité, à l'envie, à l'opiniâtreté de ces juges. On ne manquera pas de soupçonner, qu'il faut, ou que j'aye assez de présomption pour me flatter, que mon ouvrage sera excellent & generalement bien reçû, ou que je m'attende, que par consideration pour moy, on ne ménagera plus que tous les autres. Je proteste, que je me rends tout-à-fait justice, & qu'ainsi je suis tres-éloigné d'avoir l'un & l'autre opinion. Voici ce qui m'excite à me livrer au public. J'ay une si forte intention de lui être utile, & de lui faire plaisir, que pour la satisfaire autant qu'il dépend de moy, j'aime mieux hazarder ma reputation, que de ne rien faire du tout. Je prie le Lecteur de me rendre aussi justice, & pour cela, de remarquer une preuve de défiance où je suis de moy-même; c'est qu'afin de me soutenir, je je m'appuye d'abord sur les plus grands hommes que nous ayons, je veux parler des lectures qui précedent mes pratiques. J'ajoute, que malgré la plus sévere critique, on sera obligé de convenir, qu'à peu près le tiers de ces ouvrages doit passer pour excellent. Je ne negligeray rien, pour que le reste soit du moins supportable. Si l'on veut absolument être mécontent, je me consoleray par les fruits que j'ay tirez de mon travail avant que d'en faire part aux autres.

LECTURE VIII.

Dans un siecle aussi éclairé, & aussi critique que le nôtre, on s'humilie dès qu'on se declare Auteur.

PRATIQUE.

Je viens de dire, que l'on a à craindre les juges excessivement séveres, ignorans, envieux, mordans,

mal intentionnez, opiniâtres; mais il y en a d'autres, qui sont également rigides & respectables, & devant qui on doit apprehender aussi de paroître; ce sont les veritables sçavans, ce sçavans qui joignant à des connoissances fort profondes & fort étenduës, la solidité de l'esprit, la justesse du discernement, la vivacité de la penetration, sont tels, que le bon ni le mauvais ne leur peuvent échaper. Il faut pourtant reconnoître, qu'ils ne sont pas si formidables que les autres; ils sçavent par experience, combien il est difficile d'exceller; c'est pourquoy ils ont plus de disposition à pardonner; ils ne condamnent pas absolument ceux qui ne sont pas arrivez à la perfection; ils tiennent compte des efforts qu'on fait pour y parvenir; ils ne sont pas, comme tant d'autres, assez injustes, pour rejetter entierement un ouvrage, parce qu'il y auront trouvé quelques fautes grammaticales, quelque défaut d'exactitude, quelque obscurité dans l'expression. A la vûë de tels juges, on a raison de s'humilier; mais on a aussi sujet de s'animer, de ne se pas rebuter, de s'enhardir. Qu'on ne trouve donc pas étrange, que faisant ces attentions, j'ose rendre publics les Ouvrages qu'on va lire.

LECTURE IX.

Nous prenons en garde les opinions & sçavoir d'autrui, & puis c'est tout; il les faut faire nôtres. Nous ressemblons proprement à celui qui ayant besoin de feu, en iroit querir chez son voisin, & y en ayant trouvé un beau & grand, s'arresteroit-là à se chauffer, sans plus se souvenir d'en rapporter chez soy. Que nous sert-il d'avoir la panse pleine de viande; si elle ne se digere, si elle ne se transforme en nous, si elle ne nous augmente & fortifie? (*Essais de Montagne. Liv.* 1. *chap.* 14.)

Il y a plusieurs années, que je n'ay que moy pour visée

viſée à mes penſées, que je ne contrôlle & n'étudie que moy; & ſi j'étudie autre choſe, c'eſt pour ſoudain la coucher ſur moy, ou en moy, pour mieux dire [*Ibid. ch. 6.*]

De s'amuſer à ſoy, il leur ſemble, que c'eſt ſe plaire en ſoy: & ſe hanter & pratiquer, que c'eſt ſe trop cherir. [*Ibid.*]

PRATIQUE.

Il n'y a rien de plus convenable, pour exprimer mon deſſein, que ce qu'on vient d'apprendre de Montagne dans cette lecture. En effet, je n'ay point d'autre vûë dans l'uſage des Livres, que de profiter de ce que je lis, de m'en nourrir, de m'en fortifier l'eſprit. Si je lis, par exemple, le Traité de la clemence de Seneque, c'eſt ainſi de me rendre doux, humain, patient. J'ay lû autrefois, ſeulement avec plaiſir, des Traitez ſur les défauts des autres; à preſent, je me les repreſente comme un miroir où je tâche de découvrir les miens, afin de les détruire. Quand dans des Portraits écrits avec eſprit, j'en trouvois de ridicules, je riois en moy-même de ceux que je m'imaginois en être les originaux; aujourd'huy je m'applique à examiner ſi je ne ſuis point du nombre de ces ridicules dont je me moquois. Que j'ay vanté ſouvent certains Livres qui traitoient de la connoiſſance de ſoy-même! J'avoüe de bonne foy, qu'à force d'en dire du bien, il me ſembloit, que j'avois quelque petite part dans ces ouvrages. C'eſt une eſpece de vanité qui m'étoit alors imperceptible; ſi bien des gens étoient d'auſſi bonne foy que moy, ils en diroient autant à propos des éloges qu'ils font de ce qu'ils eſtiment. Depuis que je me fais une habitude de chercher une veritable utilité dans les Livres, je connois cette vanité; & quant à la lecture des Ouvrages, où il s'agit de la connoiſſance de ſoy-même, au lieu de faire comme autrefois, ſeule-

ment attention sur les hommes en general, je rappelle tout à moy en particulier; & en tâchant de sçavoir ce que je suis, je m'étudie en même tems à m'instruire de ce je dois être: car enfin, le principal fruit que nous devons tirer de la connoissance de ce que nous sommes, c'est de détruire en nous ce qui n'y doit pas être, & d'acquerir ce qui y manque. Qu'on ne me dise point, pour me faire une mauvaise querelle, qu'il entre de la vanité dans l'expositon que je donne de mon application à faire un bon usage de mes lectures, comme si je voulois persuader par une adroite insinuation, que puisque je travaille avec tant d'attention à me perfectionner, je suis moins imparfait que l'ordinaire des hommes. Je declare qu'il est seulement certain, que je tâche de me corriger; je ne suis responsable que de cette declaration. Quant à sçavoir si je me corrige en effet, je ne l'assureray pas avec la même fermeté. Du moins est-il tres-vray, que si je ne réüssis point, ce n'est pas la faute des moyens que je reconnois bons pour cela, & que je propose comme tels aux autres. Je puis encore assurer, que dans tous ces retours que je fais sur moy-même à l'occasion de ce que je lis, il m'arrive presque toûjours, d'être si mécontent de ce que j'y découvre, que je me dirois volontiers des injures. Assurément ces sortes de découvertes ne disposent pas à l'orgueil.

Lecture X.

Mon plus grand plaisir est de m'instruire, pour instruire les autres. [*Seneque, Lettre 6.* n. 2.]

Il faut écrire pour l'ame, & non les oreilles. [*Id. Lettre* 100.]

Pratique.

J'ay déja dit souvent, que je travaille autant pour les

les autres que pour moy, qu'il seroit inutile de le repeter ici avec quelque étenduë, quoyque cette lecture m'en donne occasion. J'ajoûteray seulement, que je tends beaucoup plus à nourrir l'esprit de reflexions qui lui puissent être utiles pour sa conduite, qu'à chatoüiller son goût, pour ainsi dire, par des mots choisis, & par des expressions fort étudiées. Je ne prétends pas pourtant m'éloigner si fort de cette délicatesse, que je puisse tomber dans la rudesse & la grossiereté. En écrivant, je me donne à peu près, la même liberté qu'il est permis de prendre, quand on est en conversation avec les honnêtes gens. Il suffit ce me semble, lorsqu'on y discourt, de se faire facilement entendre; mais de telle sorte, qu'on prenne garde que la maniere dont on parle, n'ait rien qui rende ce qu'on dit, désagreable à ceux qui écoutent.

Lecture.

Aucuns Livres ne sont sages, pour ceux qui ne sont point assez sages pour eux. [Preface de Montagne.]

Pro captu Lectoris habent sua fata libelli.

Pratique.

La destinée des livres dépend, dit-on, de la portée, de la capacité, de la disposition d'esprit de ceux qui les lisent. Ne dois-je pas craindre pour la fortune de celui-ci, puisqu'il s'y agit de tirer de l'utilité des lectures qu'on fait? Car il y a bien plus de gens qui cherchent l'agreable que l'utile. Quant à la portée & à la capacité qui sont necessaires aux Lecteurs pour comprendre ce qu'ils lisent, il n'en faudra pas beaucoup ici: je n'y presente point de ces abstractions purement métaphysiques qui exigent trop de contention, pour qu'on y

puiſſe prendre plaiſir. Ainſi, c'eſt la diſpoſition de l'eſprit, que j'ay le plus à apprehender. J'eſpere pourtant, que comme on y traitera d'un grand nombre de differens ſujets, une telle varieté pourra contenter tout le monde. Si je donne ce que je promets, je veux dire, des *pratiques*, *des utilitez & des plaiſirs de la lecture*: ceux qui aiment à s'inſtruire, & ceux qui ne demandent qu'à ſe récréer, auront donc de quoy ſe ſatisfaire: il ne s'agit par conſequent, que de tenir ma promeſſe: c'eſt à quoy je travailleray de mon mieux.

LECTURE XII.

Damon fait vendre ſes Ouvrages,
Qui ne ſont faits que pour les ſages;
Tout en eſt beau, tout en eſt grand:
Mais je plains celui qui les vend.

(*d'Acilly.*)

PRATIQUE.

Promettre, comme je fais, de l'utilité & du plaiſir, c'eſt donner en peu de mots une grande idée d'un ouvrage. Si l'on ne trouve pas ce que je promets, quel chagrin pour ce Libraire! quelle confuſion pour moi! voila pourtant à quoy j'oſe m'expoſer. Mais enfin, le deſſein eſt pris, j'en commence l'execution: continuons au hazard de tout ce qui pourra en arriver.

LECTURE XIII.

Laudas, Gaure, nihil, reprehendis cuncta, videto
Ne placeas nulli, dum tibi nemo placet.

PRA-

PRATIQUE.

S'il arrive qu'il n'y ait que des *Gaures* qui liſent cet Ouvrage, c'eſt-à-dire, de ces gens à qui tout déplaît, qui ne peuvent rien approuver, qui ſe font une étude, honorable ſelon eux, de remarquer des défauts dans les autres, afin de les couvrir de confuſion, je ſeray fort à plaindre.... mais il me vient, à propos de ceci, dans l'eſprit, de me faire à moy-même une petite remontrance; & je ne doute point que bien d'autres ne me la fiſſent, ſi je les conſultois là-deſſus. La voici. Puiſque je prévois, qu'il eſt ſi dangereux de s'expoſer au public, qu'il eſt ſi difficile de le contenter, qu'il y a tant de critiques & de ſatyres à craindre, pourquoy veux-je donc courir ce hazard? Quelle neceſſité y a-t-il que je le coure? Il faut que je donne de bonnes raiſons pour répondre à ceci, ou que je ne m'expoſe point. Comme j'ay abſolument deſſein de m'expoſer, je ne feray plus d'attention ſur les dangers, & il n'en ſera plus parlé. Il y a bien des Auteurs qui auroient beaucoup mieux fait d'avoüer franchement comme moy, qu'ils avoient abſolument deſſein de courir de pareils dangers, que de donner, ainſi qu'il leur eſt arrivé, de méchantes raiſons, pour ſe juſtifier à cet égard. De bonne foy, ne devroit-on pas compter ma ſincerité pour quelque choſe, puiſqu'il eſt ſi rare d'en trouver une ſemblable?

LECTURE XIV.

Je dis vray, non pas tout mon ſaoul; mais autant que je l'oſe dire, & l'oſe un peu plus en vieilliſſant. *Mont. liv. 3. ch. 2.*

Je dis librement mon avis de toutes choſes, voire de celles qui ſurpaſſent à l'avanture ma ſuffiſance, & que je ne tiens aucunement être de ma juriſdiction. Ce

que j'en opine, c'eſt auſſi pour declarer la meſure de vûë, non la meſure des choſes. *Id. liv. 1. ch. 10.*

Quid putem, non quid contendam ponam, hominis enim eſt hæc opinari, dei ſcire. Xenophanes Colophonien.

Rara temporum felicitas, in quibus ſentire quæ velis, & quæ ſentias dicere licet. Tacite.

Pratique.

La verité doit toûjours être le fondement de tout ce qu'on dit & de tout ce qu'on écrit: mais il n'eſt pas toûjours facile de l'attraper, cette verité a ſouvent échapé à tel qui croyoit la tenir. Tous ces differens ſentimens qui cauſent tant de diſſertations & de diſputes, en ſont autant de preuves: car enfin, il faut que de deux partis qui opinent differemment, il n'y en ait qu'un chez qui elle ſe trouve: mais qu'il arrive ſouvent, que ni l'un ni l'autre ne la poſſede! Je concluds de ce petit prélude, que je n'écriray rien qui ne ſoit veritable, ou du moins, que je ne le croye tel. Je ne diray pourtant pas tout ce que je croyray vray, ſouvent des raiſons de charité, de bienſeance, de prudence, de politique, ne le permettent pas. La verité ſe doit cacher alors: il ſeroit trop dangereux de la faire paroître: elle auroit même ſujet de ſe plaindre de ce qu'on la produiroit ſi mal-à-propos. Mais il faut en même tems ſe bien donner de garde de ſubſtituer en ſa place le menſonge: il vaut mieux ſe taire, & c'eſt dans cette circonſpection, que je prendray parti, quelque prétexte qui s'y oppoſe.

Lecture XV.

Le vulgaire blâme Montagne d'avoir parlé de ſoy-même, & ne le loüe pas de n'avoir rien fait qu'il n'ait oſé dire en public, ni de la plus méritoire verité de toutes,

toutes, celle qu'on dit de ſoy pleinement & ſincerement. Il n'ajoute pas auſſi, que ceux qui le rabroüent le plus âprement de nous avoir donné ſa peinture, oſent encore moins qu'ils ne veulent en faire ainſi de la leur. *Preface ſur Montagne.*

PRATIQUE.

Comme je parleray ſouvent de moy, on ne me blâmera donc pas moins que Montagne: je me conſolerois, ſi je donnois autant que lui, ſujet d'être loüé. Quoy qu'il en ſoit, je ne puis me reſoudre à convenir, qu'il ſoit blâmable de parler de ſoy, quand on avoüe ſincerement ſes défauts. Quelles raiſons peut avoir ce vulgaire qui y trouve à redire? La plus forte, à ce qui me paroît, c'eſt qu'il eſt ſi difficile & ſi rare d'obſerver cette conduite; qu'il y a en cela une eſpece d'indiſcrétion & une apparence de vanité, de faire ce que preſque perſonne n'oſeroit entreprendre. Mais eſt-ce veritablement une indiſcretion, que de confeſſer ſes défauts? ç'en ſeroit aſſurément une de reveler ceux des autres. Il ſemble pourtant, qu'on veüille traiter de même l'une & l'autre conduite, quoyqu'il y ait bien de la difference entr'elles. Quant à la vanité, elle m'échappe dans cette occaſion, je ne la puis découvrir. Si elle étoit dans mon intention, je la remarquerois, ſans doute beaucoup mieux que ceux qui en veulent juger. Le Lecteur voudra bien apparemment me permettre de chercher cette vanité dans un petit détail que je vais lui faire. Suppoſons, par exemple, que je reconnoiſſe & que je publie, que j'ay declaré à N... mon ſentiment, ſans examiner combien il m'étoit important de ne lui pas faire cette confidence; que dans la chaleur d'une diſpute, je n'ay pas gardé la moderation que la bien-ſeance demandoit; qu'étant de mauvaiſe humeur, ſans ſçavoir pourquoy, j'ay gardé le ſilence dans une converſation, bien moins par diſcretion,

tion, que par chagrin; que trop d'indifference & de pareſſe, m'ont cauſé du dommage dans une affaire qu'il étoit également de la raiſon & de mon intereſt de ſoûtenir avec conſtance & avec ardeur. Je ne veux pas continuer davantage ce détail; car il reſſemble ſi fort à une confeſſion auriculaire, que l'on ne manqueroit pas d'en plaiſanter. Voyons-y donc, où eſt cette vanité; je ne la découvre point, quelques efforts que je faſſe, quelques ſoins que j'apporte, pour ne rien entendre de tout ce que l'amour propre me peut ſuggerer. Je vois au contraire, que je m'accuſerois de fautes, dont la confeſſion m'humilieroit, parce qu'elle pourroit donner une mauvaiſe idée de moy. A la verité, j'y pourrois avoir une intention. Mais je ne penſe pas, qu'on la pût legitimement condamner, je pourrois, dis-je, raiſonner de la ſorte: ſi je declare, que je ſuis tombé dans une telle faute, je dois m'attendre, qu'on fera attention ſur mes démarches, pour voir ſi je n'y retombe point: je craindray cette attention; c'eſt pourquoy je prendray d'autant plus exactement des meſures, pour éviter la rechûte qu'il ne me ſeroit pas facile de me cacher, & que je me gâterois tout-à-fait dans l'eſprit de ceux qui en auroient connoiſſance. Ce raiſonnement eſt-il blâmable? La pratique qu'il produiroit, ſeroit-elle criminelle?

LECTURE XVI.

Les Rhodiens ne faiſoient rien autre choſe, que changer la tête des vieilles Statuës de leur Ville, & leur en donner une nouvelle, autant de fois que, pour honorer la memoire de quelqu'un, ils ordonnoient que ſa repreſentation ſeroit miſe en public. Les plagiaires pratiquent à peu près la même choſe, en mettant leur nom ſur un travail étranger.

PRA-

PRATIQUE.

Et moy je mets à la tête un travail étranger, enſuite le mien ; conduite bien éloignée de celle des plagiaires, & que j'obſerveray toûjours le plus exactement qu'il me ſera poſſible. Je ne prendray rien à perſonne, ſans le declarer ; & ſi, ſans que j'aye fait aucune declaration, l'on trouve, dans ce que je donneray de moy, quelque choſe qui ait été écrite ou dite par un autre, c'eſt parce que, je ne me ſeray pas ſouvenu de l'avoir vûë, ou de l'avoir oüie dire, ou bien, parce qu'il peut arriver que les idées, les penſées, les raiſonnemens ſe reſſemblent, ſans que ceux qui les produiſent, ſe les ſoient dérobez. Cette précaution que je prens, afin qu'on ne m'accuſe pas d'être plagiaire, ne me ſera peut-être pas avantageuſe, dans la perſuaſion où l'on pourra être, qu'affectant trop de ne pas imiter, je ſeray un mauvais original. Il n'eſt pas impoſſible que cela n'arrive. En tout cas, n'arrive-t-il pas auſſi quelquefois, que les choſes extraordinaires, quoy qu'imparfaites, ne laiſſent pas de donner je ne ſcay quelle ſatisfaction par leur rareté ? Voila ma derniere reſſource ; à la bonne heure, ſi je m'en trouve bien.

LECTURE XVII.

Il devroit y avoir quelque coërction de Loix contre les écrivains ineptes & inutiles, comme il y a contre les vagabons & faineans : on banniroit des mains de nôtre peuple & moy & cent autres. Ce n'eſt pas moquerie, l'écrivaillerie ſemble être quelque ſymptôme d'un ſiecle débordé. *Mont. lib. 3. ch. 9.*

Le Titien, après avoir fait ſur la muraille du haut de l'Autel *Salvatore* de Veniſe, une peinture qui repreſente l'Annonciation, mit au deſſous ces mots :

Titianus

Titianus fecit, *fecit* : pour marquer, qu'il croyoit son ouvrage parfait.

PRATIQUE.

Il est vray, qu'on écrit beaucoup ; que les Livres se multiplient de plus en plus, sans que pour cela, on en devienne veritablement plus habile ; qu'ils consistent la plupart dans de continuelles repetitions : que l'on travaille autant sur les Livres que sur d'autres sujets : qu'il y en a un grand nombre qui ne contiennent que des inutilitez : que les uns sont mal écrits : qu'on raisonne mal dans les autres, & qu'il n'y en a que trop qui attaquent la Religion, qui insultent la vertu, qui détruisent les reputations les mieux établies, qui fomentent les mécontentemens, & qui corrompent les mœurs. Qu'on fasse la guerre à ces cinq derniers; qu'on ordonne de séveres punitions contre ceux qui les composent & qui les publient, à la bonne heure, cela est necessaire on ne peut trop travailler à les détruire. Quant aux autres, quoy qu'inutiles, qu'on les laisse ; car enfin, il faut que tout le monde vive. Que feroient tant de pauvres Auteurs, tant de Libraires & tous ceux que la litterature bonne ou mauvaise fait subsister, si l'on ne vouloit souffrir que l'excellent ? Si l'on détruit ce commerce tel qu'on le voit à present, qu'on détruise donc aussi celui qui fait débiter tous les jours tant d'autres inutilitez ; qu'on ferme les boutiques où l'on vend presque au poids de l'or tous ces bijoux, à qui la nouveauté donne cours, que la mode introduit & autorise, que la phantaisie recherche, & dont la plus grande utilité consiste dans le plaisir de les montrer à ceux qui n'en peuvent avoir, ou qui n'en ont point de pareils ; tous ces ornemens & toutes ces parures qu'un ridicule orgüeil fait ambitionner, qui font méconnoître l'état des personnes qui les portent, & qui font qu'elles-mêmes se méconnoissent ; toutes ces friandi-

ses

ſes qui flatent la délicateſſe aux dépens de la ſanté ; & tout cela, à la ruine des familles, en ce que ſouvent elles ſont reduites à manquer du neceſſaire, parce qu'on y a trop dépenſé à ces ſuperfluitez. On va dire, ſans doute, que ſi je parle en faveur des Livres inutiles, c'eſt que je me défie de celui que je preſente, & que je crains qu'il ne fut ſujet aux loix de la ſuppreſſion, ſi l'on en établiſſoit. Cela peut-être, je puis bien le craindre, puiſque Montagne même, à qui je n'ay pas la hardieſſe de me comparer, s'attendoit, qu'alors *on le banniroit des mains du peuple, lui & cent autres.* Si l'on établit ces loix, je n'en auray, je proteſte, pas le moindre chagrin, je m'en conſoleray avec une infinité d'autres qui auront le même ſort ; & nous nous en conſolerons tous enſemble, en nous perſuadant, qu'on nous aura fait injuſtice. Les plus mauvais Auteurs feront le plus de bruit, & crieront le plus haut pour ſe plaindre. Enfin, comme il n'y en a pas un qui ne ſe flate d'avoir ſujet autant que le Titien, de ſoûtenir par un *fecit* repeté, que ſon ouvrage eſt parfait ; il n'y en aura pas un auſſi, qui ne ſe faſſe un plaiſir d'invectiver contre le goût du public, parce qu'il n'aura pas voulu le goûter. A dire vray, je ne croy pas, qu'on établiſſe ces loix avec autant d'étenduë, que je prétends qu'on leur en doit donner ; trop de gens ſont intereſſez contre, pour le ſouhaiter, pour le permettre, pour l'entreprendre. Et ainſi, diſons-donc, à propos des Livres qui ſont le principal ſujet de cette reflexion, que puiſqu'il eſt ſi difficile d'en arrêter le cours, qu'il n'y a qu'à les laiſſer paſſer. Si nous en retenons quelques-uns, parce qu'ils nous paroiſſent le meriter : loüons ce qu'ils contiendront de bon, excuſons ce qui nous ſemblera mauvais, j'entens un *mauvais*, qui ne ſoit contraire, ni à la Religion, ni à l'Etat, ni aux bonnes mœurs. Tâchons enfin, de tirer quelque profit de tous.

Dans le corps de l'ouvrage.

Lecture XVIII.

C'eſt grand cas, que les choſes en ſoient-là en nôtre ſiecle, que la Philoſophie ſoit juſqu'aux gens d'entendement, un nom vain & phantaſtique, qui ſe trouve de nul uſage & de nul prix, par opinion & par effet. Je croy, que ces ergotiſmes en ſont cauſe, qui en ont ſaiſi les avenuës. On a grand tort de la peindre inacceſſible aux enfans, & d'un viſage renfroigné, ſourcilleux & terrible. Qui me la maſquée de ce faux viſage pâle & hideux? Il n'eſt rien plus gay, plus gaillard, plus enjoüé, & à peu que je ne diſe folâtre. Elle ne prêche que fête & bon tems: une mine triſte & tranſie, montre, que ce n'eſt pas-là ſon gîte. *Mont. lib. 2. chap. 25.*

C'eſt à faire à ceux qui cherchent ſi le futur du verbe βαλλω a un double λ ou qui cherchent la dérivation des comparatifs χειρον & βέλτιον & des ſuperlatifs χειριστον & βέλτιστον qu'il faut rider le front, s'entretenant de leur ſcience; mais quant aux diſcours de la Philoſophie, ils ont accoûtumé d'égayer & de réjoüir ceux qui les traitent, non les renfrogner & contriſter. *Ibid.*

La plus expreſſe marque de la ſageſſe, c'eſt une réjoüiſſance conſtante: ſon etat eſt comme des choſes au deſſus de la Lune, toûjours ſerain, c'eſt *Baroco* & *Baralipton*, qui rendent leurs ſuppôts ainſi crottez & enfumez. Ce n'eſt pas elle, ils ne la connoiſſent que par oüi-dire. *Ibid.*

J'aime une ſageſſe gaye & civile, & fuis l'âpreté des mœurs & l'auſterité; ayant pour ſuſpecte toute mine rebarbative. *Id. l. 3. ch. 5.*

Il y en a qui enſeignent la ſageſſe de ſi mauvaiſe grace, qu'ils font penſer, que c'eſt une choſe qu'on apprend avec bien de la peine, & dont on tire peu de fruit, quand on la ſçait. *Seneque, Lettre 71. n. 3.*

PRATIQUE.

Montagne eſt bien hardi d'appeller les ſuppôts des queſtions grammaticales & philoſophiques, des gens crottez & enfumez, de les repreſenter avec un viſage renfrogné, ſourcilleux, terrible, & qui fait peur à ceux qu'ils approchent ; de prétendre, qu'ils ne connoiſſent pas la vraye Philoſophie : que celle qu'ils enſeignent, n'eſt de nul uſage & de nul prix ; & qu'enfin leurs ergotiſmes ferment les avenuës, par où l'on eſt conduit à celle qui peut paroître dans le monde ſans rougir, & qu'ils devroient enſeigner ! à Dieu ne plaiſe que j'oſe parler de la ſorte de tant d'habiles & honnêtes gens qui paſſent leur vie à s'époulmoner, & à ſe tourmenter, pour amuſer une jeuneſſe remuante, qu'ils mettent du moins dans l'habitude de ſe tenir tous les jours pendant cinq ou ſix heures dans une même place. Nôtre Auteur veut qu'ils ſoient gays, enjoüez & même folâtres. Cela eſt bien-aiſé à dire. Il eſt vray, que leur diſciples ne demanderoient pas mieux, & qu'ils les ſeconderoient parfaitement. Mais a-t-on envie de tant rire, quand on eſt obligé par ſa profeſſion d'employer toute l'attention de ſon eſprit à inſpirer de l'application à ceux qui ſont tres-peu capables d'en avoir, & pour une ſorte d'étude qui ne leur preſente aucun agrément, & où ils ne découvrent aucune utilité ? Eſt-ce pour ſe divertir, pour folâtrer, qu'on envoye les jeunes gens aux écoles ? Pourquoy les y envoye-t-on donc ? La réponſe à cette queſtion m'embarraſſe ; car ſi l'on juge du deſſein de l'envoy par ce qu'ils en rapportent, je ne me trouve pas diſpoſé à loüer ni l'un ni l'autre. Sans pourtant me jetter dans un examen, dont tout le monde ne s'accommoderoit peut-être pas, j'aime mieux faire un retour ſur moy-même, m'imaginer, par exemple, qu'avec l'experience que j'ay acquiſe par l'âge & l'uſage du monde,

de, je redeviens enfant; qu'enſuite je deſire paſſionnement parvenir à des connoiſſances qui me ſoient veritablement utiles & pour toûjours, & que pour cela je vais aux écoles. Cette ſuppoſition paroîtra bizarre. Voyons ſi l'on trouvera de la bizarrerie dans ce que je vais dire. Voici donc ce que je voudrois faire. Je me propoſerois trois devoirs indiſpenſables à remplir: le premier, envers Dieu: le ſecond, envers le prochain, & le troiſiéme envers moy-même. Je conſidererois ſi j'aurois particulierement beſoin, pour m'en acquitter, de ſçavoir beaucoup de Grec, de Latin, & de toutes ces belles matieres d'érudition, dont on occupe les enfans pendant pluſieurs années, & qu'ils n'eſtiment pourtant pas aſſez, pour en faire une bonne proviſion, du moins en remarquons-nous tres-peu qui en ſoient bien fournis. Je m'étudierois encore à voir ſi ceux qui en ſont les plus inſtruits, rendent mieux à Dieu ce qui lui appartient; s'ils ſont les plus utiles & les plus ſupportables dans la ſocieté civile; enfin, s'ils ſe conduiſent eux-mêmes bien plus ſagement, que ceux qui les ignorent. Ceci demanderoit un grand détail; je l'ay fait pluſieurs fois en mon particulier; mais, comme je ne veux pas faire un Livre de cet article, le lecteur y ſupléera, s'il lui plaît.

„ Bon! dira un pere qui a un fils qui commence d'a-
„ voir beſoin qu'on ſonge ſérieuſement à ſon éduca-
„ tion; eſt-ce que les enfans ſont capables d'avoir des
„ vûës ſi longues? Pourquoy non, ſi l'on veut bien les aider? Faut-il pour cela plus d'eſprit & de travail, que pour apprendre le Rudiment, la Syntaxe, le Deſpautere, les regles de la poſition des accens. Grecs, les Univerſaux *à parte rei*, les Cathegories, &c. S'ils ne peuvent pas abſolument avoir ces vûës, ayez-les pour eux. Afin de vous y exciter, repreſentez-vous le tems, auquel vôtre fils entrera dans le monde: examinez par avance, ce que vous ſouhaiterez alors, qu'il y diſe & qu'il y faſſe, & commencez dès à preſent de lui en procurer

curer les moyens. Mais, pour revenir à nôtre lecture, il eſt important de lui faire goûter ces moyens; de ne rien negliger, pour qu'il y trouve quelque agrément; de lui en montrer les conſequences; & ainſi de ſe donner bien de garde de lui en faire peur. Mon Dieu! ne quittera-t-on jamais l'odieuſe maniere d'enſeigner la ſageſſe? Elle eſt ſi aimable par elle-même? convient-il de l'enlaidir, pour engager à s'y attacher & à la ſuivre? Faites-bien attention ſur la conduite de vôtre mere, diſoit-on un jour à une jeune fille. Que de pieté, que de dégoût pour le monde, que de recüeillement vous trouverez en elle! imitez-la, vous ne pouvez mieux faire. Oh! cela m'ennuyeroit trop, répondit la jeune fille; car je n'oſerois jamais rire, prenez-y bien garde, ma mere ne rit jamais, & ne veut pas qu'on rie". On diroit, à voir certaines perſonnes vertueuſes, qu'elles prétendent faire de la mauvaiſe humeur; le fondement, ou plûtôt, la principale de toutes les vertus, ragoûte-t-on pour la ſageſſe, quand on la preſente avec tant d'amertume?

LECTURE XIX.

Il n'y a pas ſujet de reprocher le changement en amour, comme un fort grand mal; il ne dépend guerés plus de certaines gens, d'aimer ou de n'aimer pas, que de ſe bien porter, ou d'être malade; tout ce qu'on peut demander raiſonnablement aux perſonnes legeres; c'eſt d'avoüer de bonne foy leur legereté, & de ne pas ajoûter la trahiſon à l'inconſtance. On peut-être innocent avec celle-ci: mais on eſt toûjours criminel avec celle-là.

PRATIQUE.

„ L'amour eſt un ouvrage bien difficile à finir entie-
„ rement; car il y a long-tems qu'on a commencé de

„ le faire, & on le fait ſans ceſſe, je ne vois & n'entens „ dire autre choſe" ! C'eſt ainſi que parloit un jour un batelier, en regardant du coin de l'œil un jeune homme, qu'il paſſoit & repaſſoit ſouvent. Ce matois avoit raiſon de dire, qu'on n'entendoit parler d'autre choſe, que de faire l'amour; & cela n'eſt pas ſurprenant, puiſque preſque tous les plaiſirs viſent à cette paſſion, ou y ſont fondez. Elle a d'ordinaire la principale part dans les divertiſſemens publics: par exemple, dans les ſpectacles du Theâtre, dans les Tournois, dans les bals, dans les promenades, dans les cercles. Elle entre preſque toûjours pour quelque choſe dans le particulier, c'eſt-là où elle ſe démaſque, où elle ſe declare, où elle regne, où elle triomphe avec le plus de facilité: ſa domination eſt d'une étenduë extréme: elle tire tribut de tous les lieux, de tous les états, de toutes les profeſſions, de tous les temperamens, de tous les âges... Mais il me ſemble, que je le prends ſur un ton bien dogmatique, & que je m'écarte beaucoup de l'eſprit de ma lecture, puiſqu'il ne s'y agit que de la legereté & de l'inconſtance qui ſe trouve dans l'amour, & que cependant je me jette inſenſiblement dans la vaſte étenduë de ſes pouvoirs. Eſt-ce que je veux imiter tant de gens, qui pour faire, à quelque prix que ce ſoit, de gros Livres, perdent de vûë leur ſujet, battent la campagne, & s'accrochent à tout ce qui ſe preſente à leur imagination? Comme je ſerois fort indigné contre moy-même, ſi je me voyois tombé dans ce ridicule: je reviens vîte à ma lecture, bien reſolu de ne la point quitter, que, quand je paſſeray à une autre.

D'où vient qu'ayant devant les yeux de continuels exemples d'inconſtance, l'on compte cependant, qu'on ſera toûjours aimé & qu'on aimera toûjours? Ah! c'eſt qu'on prétend par l'ardeur & la force de ſon amour, être diſtingué de tous ceux qui ont été les eſclaves de cette paſſion; c'eſt que dans les commencemens, on n'a des yeux que pour voir les perfections de ce qu'on

qu'on aime, & qu'on s'en forme même d'imaginaires en ſa faveur, s'il n'en a pas de reels & de veritables: c'eſt qu'en ſe plongeant, pour ainſi dire, entierement dans ſa ſphere, on prend un ſi grand plaiſir d'y reſter, qu'on ne peut ſe perſuader, qu'on ait jamais deſſein d'en ſortir; & enfin, c'eſt qu'on croit aimer mieux & être mieux aimé que tous les autres. Tournons la médaille, & aſſurons hardiment ſur le revers, que pourtant on n'aimera pas toûjours, & qu'on ne ſera pas toûjours aimé; & cela, parce qu'on ne paroîtra pas toûjours aimable, parce que l'habitude de voir ces perfections qui gagnent le cœur, & d'en être en quelque maniere le maître, en ôtera ce que je ne ſçay quoy qui charme & qui enchante, ou fera reconnoître combien on ſe trompoit ſur celles qu'on croyoit voir, & qui cependant n'étoient qu'imaginaires; parce que l'abſence, ou la ſituation, ou la diſtraction, ou les affaires, ou l'interêt, ou les reſpects humains emporteront l'eſprit ailleurs, & que le cœur ne manquera pas de le ſuivre; ou parce qu'on n'aura plus l'agrément de la nouveauté, & que d'autres objets ſe preſenteront avec elle: enfin peut-être, par une raiſon qui demande une autre deſtination du cœur, & qu'il ne nous eſt pas poſſible de penetrer. Voila bien des *parce que* [ſans compter ceux que je ne rapporte pas, & que chacun peut trouver par le ſecours de ſon experience: car qui eſt-ce qui ne l'a pas fait cette experience?] voila, dis-je, bien des *parce que*, qui doivent détruire dans l'eſprit cette idée de conſtance éternelle qu'on ſe promet! Si je connoiſſois tous ceux qui commencent de s'aimer; & s'il m'étoit permis de les conſeiller ſur la carriere où ils entrent, je leur dirois à chacun en particulier, mettez dans vôtre marché, que vous ne vous aimerez qu'un certain tems, afin que s'il arrive que vous vous aimiez au de-là, vous vous en teniez compte l'un à l'autre, comme d'un revenant bon, comme d'une faveur reciproque qui paſſoit vos eſperances &

vos prétentions. Apparemment mon conseil seroit alors mal reçû : sans doute, on le recevroit bien mieux, si avant que de donner, j'attendois, pour les uns, quelques mois, pour les autres, quelques années. Quoy qu'il en soit, il est certain, qu'on cessera d'aimer & d'être aimé. Que cette prédiction est triste ! elle l'est, à la verité pour un commencement de passion; mais, si l'on en est bien persuadé, ce qui est prédit, sera moins affligeant, quand il arrivera.

Lecture XX.

Afin que les ouvrages des artisans fussent aussi parfaits qu'il est convenable pour le bien & pour l'usage d'un état, il me semble, qu'on devroit établir cette loy : que le charpentier n'entreprît point sur le métier du Laboureur, ni le Tisseran sur la profession de l'Architecte: que le Jurisconsulte ne se mêlât point de guerir les malades, ni le Medecin de plaider une cause : mais que chacun n'exerçât que cet Art, pour lequel il a une disposition naturelle ? & laissât-là tous les autres. Car autant de fois que j'ay considéré, combien l'esprit de l'homme est borné à une seule chose, je me suis toûjours persuadé, qu'aucun ne pouvoit sçavoir deux Arts parfaitement, & sans manquer en l'un ou en l'autre. Or de peur qu'il ne se trompât au choix de l'Art qui lui est le plus propre, il devroit y avoir dans les Royaumes des hommes établis exprès, gens de grande prudence & de grand sçavoir; qui dans le bas âge découvrissent à chacun quel est son esprit, & le contraignissent de travailler en l'art qui lui conviendroit le mieux, sans lui en permettre l'élection .. On lit dans Platon une Loy, par laquelle il étoit défendu qu'aucun à Athenes ne s'appliquât à deux sciences, mais à une seulement, & encore à celle-là, où il avoit l'esprit porté plus naturellement. *Examen des esprits pour les sciences, par Huarte.*

Pra-

PRATIQUE.

Etant fort jeune & sur le point de quitter les écoles, une je ne sçay quelle envie me prit de me faire Religieux, tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre: dans l'un, parce que me promenant dans le cloître & dans les jardins, ma memoire rappelloit certaines histoires de voix entenduës du Ciel, pour exciter à embrasser cet état, ou d'oiseaux qui faisoient goûter par leur chant si sensiblement quelqu'avant goût des délices du Paradis, que, quoy qu'on les écoutât pendant cent années, on croyoit ne les avoir entenduës que pendant un quart d'heure. Dans un autre, parce qu'un Religieux du même Ordre me faisoit de petits presens, accompagnez de careſſes qui m'enchantoient: dans un autre encore, parce qu'un de mes parens avoit pris ce parti, & qu'il m'en faisoit une description si charmante, que tout ce qu'on appelle le monde, ne me paroissoit qu'un assemblage de miseres, en comparaison des avantages, dont il m'assuroit être en possession; enfin, dans toutes sortes de Monasteres indifferemment, parce que j'avois vû quatre de mes compagnons, qui s'étoient fait Moines; mais qui avant que de se renfermer, s'étoient revétus d'habits magnifiques, avoient fait leurs adieux avec cette magnificence, sous prétexte de faire un grand voyage: de sorte qu'ils étoient l'entrétien de toute la ville, les uns admirant leur resolution, d'autres loüant leur discretion à garder le secret de la retraite qu'ils avoient projettée, tous ne pouvant se taire sur un exemple si extraordinaire de conversion: car en même tems qu'ils prenoient des mesures pour quitter le monde, ils se divertissoient de leur mieux jour & nuit, comme s'ils avoient voulu se rassasier des plaisirs du monde, afin de n'en avoir plus rien à souhaiter. Tout cela m'attiroit extrémement. Voila ce qui fondoit & formoit ma vo-

cation. La confession que je fais paroîtra peut-être étrange, pour ne pas dire ridicule. Si bien des gens parloient avec autant de sincerité que moy, sans doute, elle ne paroîtroit pas si extravagante. D'autres occasions, d'autres objets détruisirent entierement cette belle vocation. La reputation d'un fameux Avocat que j'entendis un jour plaider une cause avec un applaudissement universel, me porta avec tant d'ardeur à embrasser cette profession, qu'aussi-tôt je courus aux écoles de droit, où je pris des leçons d'un celebre Jurisconsulte. Après quelques mois d'application à l'étude de la Jurisprudence, je m'en dégoûtay insensiblement, bien plus fatigué par la peine qu'elle me donnoit continuellement, que touché des applaudissemens du Barreau, dont je fus rarement le témoin. Je l'abandonnay donc pour la Medecine, & ensuite celle-ci pour la Theologie, à laquelle je me fixay, mais non pas de telle sorte, que je ne me jettasse souvent dans d'autres études qui n'y avoient aucun rapport, comme la lecture des Poëtes, les Mathematiques, l'Algebre, l'Astronomie, la Musique, & même la maniere de tenir les Livres à parties doubles, tant j'avois de passion pour sçavoir de tout. Je ne doute point qu'on ne se moque beaucoup de mon étude des parties doubles. Qu'on ne s'en moque pas tant, ce n'est pas ce que j'ay étudié avec le moins de raison. Si les moqueurs avoient été alors en ma place, ils en auroient fait autant. Je voudrois n'avoir que cela de risible sur mon compte. J'y ay bien d'autres choses, dont je ris à present le premier. Je ne me les cache pas, parce que je veux qu'elles me servent pour l'avenir. Ce n'est pas un petit avantage, que de sçavoir ne se déguiser rien.

On concluëra de tout ce que je viens de dire, qu'il eût été heureux pour moy, si l'on eût établi cette loi, dont parle Huarte, pour découvrir quelle étoit la disposition & la capacité de mon esprit, quelle science lui convenoit le mieux, & pour me contraindre à m'y

donner

donner tout entier, ſans me permettre de m'écarter ailleurs. Je croy pourtant, que nous ne verrons point l'établiſſement de cette loy. On trouve trop de plaiſir à ſçavoir de tout, pour vouloir s'y ſoumettre. Quoy! dira-t-on, parce que je feray profeſſion de m'adonner, par exemple, à l'Algebre, il faudra que je m'abſorbe entierement dans l'étude de cette ſcience? Quelle figure feray-je dans la ſocieté civile? Je feray dans la neceſſité de n'avoir commerce qu'avec des Algebraïſtes, ou, ſi je veux en avoir d'autres, il faudra que je ne parle qu'Algebre avec eux, puiſque je ne ſçauray point autre choſe, ou que je me taiſe, ſi je ne veux pas parler mal-à propos. Chacun feroit le même raiſonnement, ou pluſieurs autres auſſi ſupportables, par rapport à la profeſſion où l'on prétendroit ſe plonger. Une union de l'agrément & de l'utile, eſt un puiſſant motif pour engager à rejetter cette loy. Je ne ſçay pas même ſi je ſerois des premiers à conſentir à ſon établiſſement. Souvent des projets que des raiſonnemens faiſoient trouver admirables & tres-dignes d'être en uſage, ont paru tout autres, quand on a voulu en effet les mettre en execution. En tout cas, attendons l'établiſſement de celui-ci, pour en mieux examiner l'utilité.

Lecture XXI.

Toutes les manieres d'écrire ne nous plaiſent, qu'à cauſe de la corruption de nôtre cœur. Si nous aimons dans une piece bien écrite le genre ſublime, l'air noble & libre de certains Auteurs, c'eſt que nous avons de la vanité, que nous aimons la grandeur & l'indépendance.

Pratique.

Il faut avoir bien la fureur de moraliſer, pour faire

un raisonnement tel que celui qu'on vient de lire ? Quoy ! on nous voudra faire croire, que c'est une corruption de nôtre cœur qui nous fait estimer les ouvrages de tant d'illustres Auteurs qui sont si dignes d'applaudissemens ! Quand on assure, qu'on aime le genre sublime, parce qu'on a de la vanité, on pourroit aussi prétendre, que les voyageurs n'admirent la hauteur des pyramides d'Egypte, que parce qu'ils ont de l'orgueil. Pour peu qu'on se laisse persuader par de tels raisonnemens, on n'osera paroître aimer & estimer l'excellent, de peur de passer pour orgueilleux & pour superbe. Avoüons de bonne foy, que de tels Moralisteurs doivent faire grande pitié. Malheureusement nous n'en trouvons que trop de cette sorte en nôtre chemin.

Lecture XXII.

Les personnes devotes sont difficiles, elles prennent garde à tout, vetillent sur un rien. Que l'oratoire soit en désordre, le parquet moins clair qu'une glace, ou les crachoirs transposez, le laquais sera traité de faquin, il sera menacé & battu par la devote même ; son zéle va jusqu'à ces emportemens.

Pratique.

Cette idée d'une devote vetilleuse & emportée, m'a beaucoup diverti. Je m'imagine la voir étant arrivée à son Oratoire, pour y soûpirer au pied de la croix (car ainsi que la plûpart de ses semblables, elle fait sans doute, grande dépense de soûpirs ; cela ne coûte rien : elle en poussera tant qu'on voudra, pourveu qu'on ne lui demande pas qu'elle fasse violence à son humeur) je m'imagine, dis-je, la voir, pour préluder à ces soûpirs, se mettre en fureur, injurier & battre son laquais, parce qu'elle a trouvé cet Oratoire un peu dérangé. Ce con-

contraste a assurément un je ne sçay quoy, que j'appellerois comique, si je ne respectois l'acte de pieté auquel elle va s'amuser: ne tromperois-je, si je m'imaginois aussi, qu'elle se persuade travailler à la gloire de Dieu, en injuriant, & en battant celui qui n'a pas eu soin de bien ranger l'endroit où elle va parler à Dieu & lui faire des prieres? J'ay remarqué bien des fois, que les devots & les devotes de cette sorte ne raillonnent pas comme les autres. Leur morale prend d'ordinaire une autre tournûre que celle dont nous ne pouvons nous dispenser de suivre les loix, sans nous mettre en danger de nous perdre. Certains devoirs exterieurs & exactement remplis, sont le fondement & le terme de toute la leur. La direction d'intention y raccommode presque tout ce que l'autre condamne. La devote de cette lecture damneroit de sa pleine autorité, sans appel & sans misericorde, toute autre qu'elle verroit en faire autant: pendant qu'elle compte d'avoir merité par la même action une nouvelle couronne de gloire qui ne lui peut échaper. Elle a ses raisons, pour penser ainsi, j'ay aussi les miennes, pour penser le contraire; & j'ose dire, qu'elle n'est pas si bien fondée que moy; les principes du Christianisme sont les garands de mon opinion, & il n'est pas possible qu'ils autorisent la sienne.

LECTURE XXIII.

Tu mépriseras la musique, les danses & tous les spectacles, si tu fais ce que je vais te dire. A l'égard de la musique, tu n'as qu'à la diviser en chacun de ses tons, & sur chacun te faire cette demande; est-ce donc là ce qui me ravit? tu en auras honte. Sur la danse, faire la même chose, & considere à part tous ses gestes & tous ses mouvemens, & ainsi de tous les spectacles. Enfin sur toutes les choses du monde, excepté sur la vertu, & sur ce qui vient d'elle, souviens-toy de cette maxime, divise-

diviſe les par parties, & par cette diviſion apprend à les mépriſer. Sur la même regle ſur toute la vie. *Reflexion de Marc Antonin. l. II. v. 2.*

PRATIQUE.

Aſſurément on ne ſeroit pas beaucoup charmé de la danſe, ſi l'on voyoit dans un danſeur ſeulement un pied, enſuite un autre, puis un bras, puis la tête; quelques juſtes & bien cadancez que fuſſent leurs mouvemens; ni de la muſique ſi l'on entendoit un *ut*, un *r* & tous les autres tons en partîculier & fort ſeparez les uns des autres, quelques efforts qu'on eût fait pour les rendre agréables; & les muſiciens & les danſeurs au lieu de plaire, ſeroient inſupportables. Ce n'eſt donc que l'aſſemblage de ces differens ſons & ces differens membres de qui fonde & qui forme le plaiſir qu'on en reçoit. Cette reflexion plaûée bien à propos peut beaucoup ſervir. Avec elle de certains objets ne nous impoſeront pas aſſez pour nous engager à en faire plus de cas qu'ils ne le meritent. Elle m'a mis ſouvent dans une ſi tranquille ſituation, qu'au lieu de me laiſſer agiter comme les autres à la vûë de ces objets, je les regardois avec autant d'indifference, que ſi en effet je n'avois vû qu'une à une toutes les parties qui les compoſent. Je fais en les voyans tant de diviſions & de ſubdiviſions de leur ſubſtance, de leur être tel qu'il ſoit, qu'enfin je les reduis preſque à rien, c'eſt-à-dire, à ſi peu de choſe qu'il ne leur eſt pas poſſible de me faire une forte impreſſion ſur l'eſprit, ni ſur le cœur. Que j'entre, par exemple, dans un palais ſuperbe, je ne fais attention d'abord que ſur la premiere chambre où je me trouve, comme s'il n'y en avoit que celle-là. Enſuite ſur la ſeconde & ainſi ſucceſſivement ſur toutes les autres qui ſe rencontrent en mon chemin: j'en fais autant de tous ces emmeublemens qui les rendent magnifiques, & autant encore ſur chaque partie dont

ſont

ont conſtruits ces emmeublemens. Je continuë la même ſeparation à l'égard du grand Seigneur qui occupe ce palais, & que je vois obſedé, étouffé, pour ainſi dire, par tant de gens qui lui font la cour. Je mets chacun de ceux-ci à part; puis je conſidere auſſi à part celui-là. Les habillemens, quelque magnificence qu'ils me montrent, quelques richeſſes qu'ils m'étalent, ſont reduits par mon imagination & par le même détail à ſi peu de choſe, que je ſuis bien éloigné de reſpecter, comme tant d'autres, en leur conſideration, celui qui en eſt revétu. La beauté eſt auſſi ſujette chez moy au même examen, &, par conſequent, à la même indifference de ma part. Je rétinis enſuite par d'autres reflexions, toutes ces parties, en leur donnant la même place qu'elles occupent dans la compoſition de leur tout; & enfin, je trouve que ce n'eſt qu'une étenduë, une groſſeur, une amplitude qui frappe, qui impoſe, qui plaît, qui prévient; mais qui peut-être aiſément détruite, parce que les parties qui la forment, peuvent être aiſément ſéparées. Mes yeux y trouvent, à la verité quelque ſatisfaction, je ne refuſe pas même de leur laiſſer prendre ce plaiſir; mais cette ſéparation que je me repreſente ſi facile à faire, & qui ſe ſera infailliblement, m'empêche d'eſtimer cette amplitude, cette groſſeur, cette étenduë, comme un grand avantage, comme quelque choſe qui puiſſe fonder un bonheur & un veritable merite pour ceux qui en joüiſſent. Je pouſſe mes conſiderations ſelon cette methode juſques ſur l'étenduë de ma vie; je la diſtribuë quelquefois en differens quarts-d'heure, ſans pourtant me fixer à aucun nombre qui en détermine le total; parce que ſa durée ne m'eſt pas connuë: je m'occupe particulierement du quart-d'heure preſent dont je joüis, dans l'incertitude où je ſuis s'il ſera ſuivi d'un autre. Fais-donc, me dis je à moy-même, un bon uſage de celui que „ tu tiens: un avenir qui ne finira point en dépend ". Aprés auoir examiné ces tous compoſez de parties ſéparables

rables les unes des autres, j'en cherche qui ne soient pas sujets à cet inconvenient, & je ne trouve que ce qu'on appelle esprit. Que je dois donc avoir de consideration pour celui-ci, si les autres ne meritent que de l'indifference, parce qu'elles tomberont dans la destruction ! Que d'idées me viennent lors à l'occasion de ces differens tous ! qu'on en peut tirer d'utilitez pour la conduite & pour le repos ! Quoyque tout ceci paroisse également sérieux & abstrait, on y rencontre plus de facilité & de plaisir ; que les gens, ennemis de l'application, ne se l'imaginent. Je les prie d'en essayer ; peut-être avoüeront-ils, que comme, à force de subdivisions, ils auront connu, que ce qu'on appelle grand, beau, excellent, admirable dans le mondè, est construit de bien de petites bagatelles, ils se trouveront contens de cette découverte.

Lecture XXIV.

Quelqu'un se met dans le bain avant l'heure : ne dites pas, qu'il se lave mal, dites qu'il se lave de bonne heure. Si quelqu'autre boit beaucoup de vin, ne dites pas, qu'il fait mal de boire de la sorte : dites simplement, qu'il boit beaucoup. Comment pouvez-vous sçavoir qu'il fait mal, si vous ignorez le motif qui le fait agir ? Si vous avez cette retenuë dans vos jugemens, vous n'approuverez & vous ne condamnerez rien, sans être bien sur de vôtre fait. *Epictete, dans son Enchiridion. ch. 67.*

Pratique.

J'ay vû une femme qui portoit des habits beaucoup plus magnifiques, que sa condition ne lui permettoit (cela n'est pas extraordinaire) tout le monde la condamnoit & croyoit avoir raison. Cependant [chose rare !] elle ne donnoit dans cette magnificence, que malgré

malgré elle, & par un obeïſſance forcée aux volontez abſoluës de ſon mary. Un jeune Abbé perdit un jour au jeu contre un autre, une ſomme conſiderable par des fautes qui paroiſſent venir d'inattention, & même faites exprès: on lui en fit de fortes reprimandes, on attribua même ces fautes à la preſence d'une jolie ſœur de celui contre lequel il perdit. Qui n'auroit crû, qu'on avoit raiſon de le reprimander fortement? Cependant j'appris, à n'en point douter, que ne ſçachant comment faire une reſtitution qui embarraſſoit fort ſa conſcience, il avoit pris cette occaſion pour s'en acquitter. Un autre vendit des livres, joüa enſuite, & perdit l'argent tiré de cette vente: auſſi-tôt un ami lui fait des reproches de ce qu'il avoit ſacrifié ſes livres au jeu, & auſſi-tôt auſſi le vendeur lui montre les mêmes livres d'une meilleure édition, & mieux conditionnez que les autres, & qu'il avoit achetez le matin du même jour. Ces exemples & bien d'autres que je ſçay, & que je ne rapporte pas, m'apprennent, qu'on ſe doit bien tenir en garde contre ſoy-même, quand il s'agit de porter jugement ſur la conduite des autres. A juger par les apparences, on diroit par exemple, que cet homme qui paſſe pour être fort riche, eſt un avare, parce qu'il ne dépenſe qu'avec chagrin, même pour les choſes neceſſaires; mais peut-être eſt-il bien éloigné d'avoir autant de bien qu'on croit; peut-être a-t-il des reſtitutions à faire, & qu'il amaſſe pour s'acquiter de ce devoir peut-être veut-il paroître à ſes enfans plus pauvre que riche, afin qu'en étant perſuadez, ils ne s'abandonnent pas à l'oiſiveté ou à la débauche, dans l'eſperance de trouver aſſez de biens, pour ſe paſſer de travail, & pour fournir à leurs excés Cette femme eſt trop fiere, dit-on, elle ne rend point les civilitez qu'on lui fait. Mais peut-être a t-elle plus de diſtraction que de fierté: peut-être n'a-t-elle point vû ces civilitez dont elle ne fait pas raiſon; peut-être la preſence de quelque perſonne qu'elle a interêt de ménager l'en a-

t'elle

t'elle empêchée. Celui-ci eſt un pareſſeux qui ne ſe leve tous les jours qu'à dix heures. Mais peut-être employe-t-il preſque toutes les nuits à travailler: peut-être ſa ſanté exige t-elle qu'il ne ſe leve pas plûtôt: peut-être eſt-il levé dans le tems qu'on le croit au lit. Celui-là fait trop d'attention ſur ſa ſanté; peut être l'a-t-il ſi délicate, que, pour peu qu'il la negligeât, il courroit riſque de la détruire entierement: peut-être ce qu'on appelle un attention outrée, n'eſt qu'un ménagement prudent & raiſonnable: peut-être eſt-ce par une averſion, ou du moins par une indifference pour ce qui donne occaſion à ce reproche. Certes, s'écriera-t-on, voila bien des *peut-être*! oh! c'eſt qu'il en faut beaucoup, pour ne pas riſquer de juger mal-à-propos. Diſons pourtant, que, ſi l'on fait mal de porter un mauvais jugement, ſans bien examiner s'il eſt fondé ſur une raiſon legitime, & ſi l'on juge à coup ſur, on fait mal auſſi d'en donner occaſion ſans neceſſité. On eſt comptable envers les hommes, bien plus de ſon exterieur, que de ſon interieur; parce que celui-ci leur échape, & qu'ils ne peuvent abſolument bien connoître que celui-là. Ménageons autant qu'il dépend de nous, les apparences: ne les prenons pas auſſi toûjours pour regles de nos jugemens: comme elles ſont ſouvent équivoques, nous aurions tort de prendre toujours ce qu'elles nous preſentent, pour décider de ce qu'elles couvrent.

LECTURE XXVII.

Quelle vanité & perte de tems aux viſites, ſalutations, accüeils & entretiens mutuels, aux offices de courtoiſie, harangues, ceremonies, aux offres, promeſſes, loüanges! Combien d'hyperboles, d'hypocriſie, de fauſſeté & d'impoſture, au vû & ſçû de tous, de qui les donne, qui les reçoit & qui les ouit; tellement que c'eſt un marché & complot fait enſemble de

ſe

moquer, mentir & piper les uns les autres. Et faut ue celui-là qui ſçait qu'on lui ment impudemment, iſe grand merci: & celui-ci qui ſçait que l'autre ne en croit pas, tienne bonne mine, effrontée, s'attenant & ſe guettant l'un l'autre, qui commencera, qui inira; bien que tous deux voudroient être retirez. *Sageſſe de Charron. l. 1. ch. 3.*

PRATIQUE.

Charron décrit fort bien ici en peu de mots les mommeries du ceremonial, tout y porte coup, rien n'y eſt inutile. Tout ce qu'il dit eſt tres-vray; mais il conſtamment vray, que, comme ces mommeries ſont fondées ſur une habitude tres invêterée, & ſur un tres-long uſage, quelque choſe qu'on diſe, quelques invectives qu'on faſſe contre ce commerce de menſonges, de moqueries, de piperies, on ne le détruira jamais. Mais à parler franchement, reſtant tel qu'il eſt, je ne vois pas, que les conſequences en ſoient bien dangereuſes. Que riſque-t-on à l'entretenir? Tout le monde ne ſçait-il pas, que c'eſt un manége de tromperies reciproques; qu'il eſt, pour ainſi dire, établi ſur une convention tacite de s'impoſer impunément les uns aux autres? Qu'on y prenne bien garde, & l'on trouvera, qu'il a ſes utilitez: il ſoûtient la converſation: il en remplit le vuide: il occupe les faineans: il donne occaſion aux Orateurs de briller & de ſe faire valoir: il apporte même du profit aux Maîtres à danſer. Si l'on ne s'en acquite pas, l'on paſſe pour inſociable, ſauvage, impoli, groſſier, brûtal: on ſe met en danger de gâter ſes affaires. On ſe fait haïr, ou du moins mépriſer. Il coûte tres-peu, pour ſatisfaire à cet uſage: & il vaut quelquefois beaucoup, quand on s'en acquite.

Lecture XXVIII.

Se pare qui voudra des noms de ſes ayeux,
Moy, je ne veux porter que moy-même en tous lieux,
Je ne veux rien devoir à ceux qui m'ont fait naître,
Et ſuis aſſez connu, ſans les faire connoître.
Mais, pour en quelque ſorte obeïr à vos Loix,
Seigneur, pour mes parens, je nomme mes exploits,
Ma valeur eſt ma race, & mon bras eſt mon pere.

Pratique.

Celui qui vient de parler, ne veut point que ſon honneur, ſa gloire, ſon mérite dépendent du mérite, de la gloire, de l'honneur des autres: il ne demande que ce qu'il croit être par lui-même digne d'obtenir. Ceci me donne occaſion de faire ces reflexions.

Il me paroît, qu'il y a je ne ſçay quoy de bizarre, d'injuſte & de dangereux dans cet uſage, qui ſemble exiger qu'on ait de la conſideration pour un homme qui n'a point d'autre merite, que celui de pouvoir prouver qu'il y a cent, deux cens, trois cens, ou quatre cens ans, qu'un autre homme de qui il y a apparence qu'il tire ſon origine, fit, à ce qu'on dit, quelque acte éclatant, digne qu'on en conſervât la mémoire (je ne parle point de certaines actions, qui n'ont pour tout éclat, que celui de l'or, dont pluſieurs autres hommes ont acheté le même droit dans le cours des tems) Voici ce que je trouve de bizarre dans cette conduite. Un noble de race, qui prétend qu'on ait de la veneration pour lui, ſeulement à cauſe de ſa nobleſſe, prétend donc auſſi qu'on le perde de vuë, qu'on ne faſſe aucune attention ſur lui; mais qu'on s'en éloigne le plus qu'on pourra, qu'on paſſe par pluſieurs labyrin-

›yrinthes, dont les chemins ſont fort difficiles à déme-
:r, & qu'on y aille enfin à reculons, je veux dire, dans
'antiquité, y chercher un merite, pour l'apporter
lans ce tems-ci, & lui en faire honneur. Donnons une
autre tournûre à cette reflexion : conſiderons N ....
qui s'enorgüeillit, parce qu'il y a quatre cens ans, que
le premier N... de ſa famille, dont il a connoiſſance
(au de-là du quel il n'en voudroit pas connoître d'au-
tres) paſſoit pour un illuſtre, qui a fondé par ſes vertus
le motif de l'orgüeil, que ce prétendu membre de ſa
poſterité fait paroître. Celui ci, à la verité montre des
titres qui apprennent, qu'il deſcend de ce premier N....
c'eſt-à-dire, qu'on a crû, que ce premier N... fut pe-
re d'un ſecond N... ce ſecond, pere d'un troiſiéme, ce
troiſiéme, pere d'un quatriéme, & ainſi ſucceſſive-
ment juſqu'au nôtre. Mais montre-t-il dans ces titres
quelque choſe qui prouve invinciblement, qu'on ne
doit point dire ſimplement, qu'*on a crû*; mais qu'on
doit aſſûrer, que cela eſt inconteſtable, & qu'il n'en
faut point douter? Je m'attends bien, qu'on me ré-
pondra, que l'on ne trouve point dans ces titres, qu'*on*
a crû. Cela eſt vray, on ne l'y trouve point, l'honneur
des titres ne s'en accommoderoit peut être pas : pour-
tant la raiſon, fondée ſur l'experience, s'en accommo-
deroit ſi bien, qu'à la conſulter, on conviendra, que
c'eſt ce qu'on peut y mettre le plus legitimement.

L'injuſtice de cet uſage, dont il s'agit ici, eſt aſſez
viſible dans la préference qu'on donne, tant pour
l'honneur, que pour les charges & emplois à tel qui
n'a qu'un merite emprunté d'un autre, & qu'il n'eſt pas
même aſſuré d'avoir. On y peut encore remarquer du
danger, en ce que cette préference, montrant le peu
d'égard qu'on a pour le merite perſonnel, on apprend
aux autres à en faire peu de cas, & on les éloigne de
l'empreſſement qu'on doit avoir pour l'acquerir. Ne
voyons-nous pas des Nobles qui ſe piquent ſi peu de ce
merite perſonnel, qu'afin qu'on ne jette point la vûë

sur eux, pour examiner s'ils en ont; ils renvoient les curieux dans l'antiquité la plus éloignée, pour y chercher un merite étranger dans leurs ancêtres, prétendant même, que plus il y a d'espace de tems entre lui & eux, plus ils ont raison de s'en glorifier.

Je m'imagine qu'entre les Lecteurs, il ne manquera pas de s'en trouver quelques-uns qui diront, que ce qui me suggere ces étranges reflexions, c'est que je ne suis pas noble; que j'aurois bien d'autres sentimens, si je joüissois d'un si heureux avantage; que de même que les pauvres sont d'ordinaire hargneux à l'égard des riches, les roturiers ne le sont pas moins à l'égard des nobles. Tout cela peut être vray. Les honneurs changent les mœurs. Mais ce n'est pas à dire, que j'aurois raison, au lieu que ce que je pense à present là dessus, est, ce me semble, assez raisonnable. Je ne suis point du nombre de nos nobles, je l'avoüe, à dire vray, & la sotte vanité mise à part, je pourrois étaler de certaines alliances qui surprendroient fort, si je les faisois connoître: on se donne quelquefois un air important à moindre prix: je n'en feray pourtant rien: j'en fais de tout mon cœur un sacrifice à l'honneur de mes illustres alliez: qu'ils ne m'en sçachent point gré; car je compte presque pour rien ce que je leur sacrifie. Que dis-je? je pourrois peut-être trouver enfin une noblesse des plus brillantes, si je voulois me donner la peine d'aller jusques dans l'Orient pour y courir un des Royaumes de Siam, & y foüiller avec toute l'attention d'un exacte Genealogiste. Pourquoy ne me seroit-il pas permis d'aller chercher de la noblesse bien loin dans d'autres païs, aussi-bien qu'à ceux qui en vont chercher dans des tems si éloignez. Qu'on ne se moque pas de moy; je ne dis pas ceci sans raison. Quoy qu'il en soit, je ne feray pas assurément un si grand voyage, pour faire cette découverte. J'aime trop ma chere patrie, pour vouloir abandonner la qua-

lité

lité de roturier F... afin de me faire honneur d'une noblesse Siamoise.

Il ne faut pas qu'on croye, après ce qu'on vient de lire, que je refuse de rendre à la noblesse ce qui lui est dû. Je sçay, qu'elle peut prétendre avec sujet des distinctions: que ceux qui ont rendu des services à un Etat, dont il goûte les fruits pendant plusieurs années, ont droit d'exiger qu'on leur en témoigne aussi pendant plusieurs années de la reconnoissance; & que, comme ils ne sont plus pour en joüir par eux-mêmes, il est juste de la marquer à ceux qui les representent, parce qu'ils passent pour être sortis de leur sang; c'est-à-dire particulierement, que ceux-ci doivent être préferez à d'autres, s'il se trouve entre eux-tous une égalité de merite, si le bien public y trouve de l'avantage, si la justice n'en souffre point.

LECTURE XXIX.

On faisoit apprendre Homere aux enfans, lui qui parle des Dieux non seulement comme de simples hommes, mais même, comme d'hommes vicieux; après quoy, on étoit disposé à recevoir toutes sortes d'absurditez en matiere de Religion, & on les recevoit en effet.

Casaubon dit, que le plus grand mal qu'on puisse souhaiter à ceux qui mépriſent Homere, c'est de demander qu'ils vivent avec cette folie.

On ne sçauroit lire Homere, sans en être charmé; c'est un enchanteur qu'on ne peut quitter. On y trouve les principes de toutes les sciences.

Homere donne de tres-beaux vers, ce sont autant de paroles dorées qui servent d'envelopes à un tres-grand nombre de bagatelles, pour ne rien dire de pis.

Est-il possible qu'Homere ait voulu dire tout ce qu'on lui fait dire, & qu'il se soit prestè à tant & si di-

verſes figures, que les Theologiens, Legiſlateurs, Capitaines, Philoſophes, toutes ſortes d'Agens qui traitent les ſciences, pour diverſement & contrairement qu'ils les traitent, s'appuyent de lui, s'en rapportent à lui? Maître general à tous offices, ouvrages & artiſans: general conſeiller à toutes entrepriſes? *Mont. l. 2. ch. 12.*

Homere donne aux hommes les vertus des Dieux, & aux Dieux les vices des hommes.

Homere eſt le plus grand impoſteur du monde dans les choſes mêmes qui ſont les plus difficiles à croire Il a trop peu de gravité pour un Poëte épique. Il ſort preſque toûjours de ſon ſujet par la multiplicité de ſes épiſodes. Ce Poëte n'eſt qu'un veritable Rapſodiſte, qui ne doit la reputation qu'il a acquiſe, qu'à l'ignorance des Critiques, &c. Homere eſt le chef de tous les Philoſophes, & le Prince de tous les Tragiques; ſes ouvrages renferment toute la Philoſophie divine & humaine, &c.

Pratique.

S'il étoit vray, comme quelques-uns de nos Modernes l'ont prétendu, qu'il n'y a jamais eu d'Homere, ces dits & contredits qu'on vient de lire, & tant d'autres, dont j'ay un aſſez grand recüeil, ſeroient bien inutiles; cela s'appelleroit, diſputer ſur une chimere. Je n'en ſerois point du tout ſurpris: car j'ay remarqué, qu'il y a eu ſouvent de ces ſortes de diſputes, & qu'à preſent encore elles regnent aſſez, pour me donner occaſion d'en rapporter bien des exemples, ſi j'en voulois prendre la peine. Mais ce n'eſt point de cela qu'il s'agit ici. Parlons plûtôt d'Homere, & ſuppoſons, qu'il y en a eu veritablement un; il y aura peu de gens qui refuſent de me paſſer cette ſuppoſition. D'ailleurs, il s'agit bien moins de l'exiſtence de l'Auteur dans ces altercations, que des ouvrages qu'on lui attri-

attribuë ; ainſi l'objet de ces diſputes n'eſt pas ſi chimerique, que je viens de le dire. Les deux partis à l'égard de ce Poëte, ſont veritablement outrez. L'un le comble de loüanges, l'autre l'accable d'injures. A Dieu ne plaiſe, que je donne dans aucune de ces deux extrémitez ; je ne voudrois pas même en porter aucun jugement, de peur d'exciter noiſe. A quoy cela ſervoit-il ? chacun reſteroit ferme dans ſon ſentiment, comme peut-être moy dans le mien. C'eſt l'uſage. Quand je lis cet Auteur, je cherche ſeulement à me divertir & à m'amuſer, voilà mon but, & j'y trouve en effet aſſez ſouvent ce que j'y cherche : auſſi eſt-ce le fruit qu'on tire d'ordinaire de la lecture des Romans. Mais je ne ſuis pas aſſez ſimple, pour l'étudier afin de me rendre Theologien, Philoſophe, Medecin, Geometre, Aſtronome, Peintre ou Politique. Tout au plus, je pourrois par recreation, voir s'il eſt vray, qu'on y trouve de quoy ſe faire habile dans ces ſciences : j'en ay eſſayé, & ç'a été encore un plaiſir pour moy, quand j'ay reconnu le faux d'une telle viſion. Il ne m'eſt pas poſſible de comprendre comment des Sçavans illuſtres ont oſé avancer de telles promeſſes. Jamais Comedie ne m'a plus diverti, que les Dieux & les Heros de ce Poëte. Ces Dieux qui prennent parti les uns contre les autres, qui ſe font des reproches, qui ſe battent à propos d'une femme coquette qui s'eſt laiſſée enlever par un jeune efféminé : des Capitaines qui ſe diſent des injures atrôces : à propos du même ſujet, les uns qui font des diſcours genealogiques, ou des harangues, à perte de vûë & de patience, dans le tems, qu'il s'agit de combattre, & non pas de jaſer : cela doit, ce me ſemble paroître comique, pour peu qu'on le regarde dans un certain point de vûë, détaché de la prévention, qui voudroit faire de cet ouvrage quelque choſe de fort important, & une ſource de grands myſteres. Ce point de vûë eſt, à mon avis, ce qui lui convient le mieux ; peut-être Homere ne m'en

desavoüeroit-il pas, à moins qu'il ne se laissat séduire par ces éloges qu'on lui a donné, & dont il seroit, sans doute, d'abord fort étonné, s'ils venoient à sa connoissance. J'avois un jour projetté de donner un tour comique à l'Iliade; je le commençay. Me croira-t-on, si j'assure, qu'il me fallut y mettre peu du mien, pour y réüssir? Quelques transitions, quelques synonimes, quelques mots ajoûtez, m'en firent venir à bout: j'y trouvois un plain pied qui ne me donnoit aucune fatigue. Mais j'abandonnay ce projet, me persuadant, que c'étoit une tentation, à laquelle il me pourroit être dangereux de succomber, en ce que je n'aurois pas apparemment manqué de devenir l'objet de quelque furieuse censure, quand on auroit vû que j'aurois osé donner une espece de ridicule à un Poëme, prôné par tant de gens, & regardé comme un des plus précieux monumens de l'antiquité. Peut-être même m'attireray-je quelque indignation, d'avoir marqué ici que j'ay eu ce dessein. La crainte que j'ay de tomber, dans quelque inconvenient reprehensible, par rapport à cette idée comique, si je continuois de parler de ce fameux Auteur, m'impose silence à son égard. Que sçay-je, si cette idée ne m'exciteroit pas à me divertir de tous les tourmens que tant de Sçavans se sont donnez pour & contre lui? Et ainsi, je viens, pour plus de sureté, à un autre sujet.

LECTURE XXX.

Mais pourquoy se plaît-on tant à une Morale severe? est ce pour se proposer des idées de perfection qu'on ait dessein de suivre? est-ce pour s'animer & pour confondre sa lâcheté par l'image de cette ancienne & pure vertu qui regnoit au tems de nos peres? est ce pour entretenir l'humilité par la disproportion qui est entre nôtre relâchement & leur ferveur dans la pratique de l'Evangile.

Ils

Ils se font une idée de perfection, non pour la suivre, mais pour remarquer si l'on y manque.

Pratique.

Le premier article de cette Lecture fait trois questions, & le second y répond très-juste & en peu de mots. Quelle différence entre la langue & le cœur ! qu'ils ne s'accordent gueres ! aussi l'un est-il fort caché, & si secret dans ses operations, qu'il semble qu'il n'en ait point; pendant que l'autre se remuë extrêmement, & répand au dehors tout ce qu'elle est capable de produire. Quoy qu'ils soient fort voisins, il semble qu'ils ne se connoissent point; que l'un ne sçache ce que l'autre fait, & que celui-ci ne sçache ce que l'autre dit. On diroit même, qu'ils sont ennemis, tant ils sont opposez dans ce qu'ils expriment. Souffrez, mortifiez-vous sans cesse, dit, par exemple, la langue; la Religion l'exige; les exemples de ses premiers fondateurs doivent vous y animer: l'interêt de vôtre salut le demande. Le cœur de celui qui prononce de si salutaires veritez, lui remontre, qu'il doit prendre continuellement ses aises, & le flatte que le merite qu'il a en prêchant si vivement la mortification aux autres, est si grand, qu'il peut suppléer à ce qui lui manque de cette mortification; comme si en vivant dans la mollesse, il avoit cependant part aux souffrances qu'il leur inspire. Croyez-vous qu'on se trompe jusqu'à ce point ? me dira-t-on. Je le croy, pour l'honneur de ces Prêcheurs: car s'ils ne raisonnent pas ainsi, il me semble qu'on sera obligé de convenir, qu'ils ne croyent donc rien de ce qu'ils disent, je ne vois point de milieu.

Lecture XXXI.

Caroſſe, remede à un beſoin qu'il a amené avec lui. Qui ſe plaignoit le ſiécle paſſé de n'avoir point de caroſſe?

Pratique.

Dans la plûpart, c'eſt d'abord la vanité qui engage à ſe donner un caroſſe: en ſuite la neceſſité ſert de prétexte pour le conſerver. J'ay vû tel qui aſſuroit être dans l'impoſſibilité de ſe paſſer d'un caroſſe, qui dans la ſuite, étant obligé par la déroute & le délabrement de ſes affaires de le quitter, marche aſſurement à preſent à pied beaucoup mieux que moy. Il étoit autrefois, quoyqu'il joüit de la commodité de cette voiture, preſque toûjours incommodé; aujourd'huy, il regorge, pour ainſi dire, de ſanté. Que je le plains, s'il ſe releve aſſez vigoureuſement de ſa chûte, pour pouvoir remonter dans ſon caroſſe! Je n'ay point de caroſſe, ni le moyen, ni l'ambition d'en avoir: & je me promets aſſez de moy, pour me croire ferme dans cette indifference: & cela, parce que je n'ay point de femme: car ſi j'en avois une, & qu'elle eût le moindre ſoupçon, que je pourrois lui en donner un, je ne ſçay ſi j'aurois aſſez de force, pour reſiſter aux inſtances preſſantes qu'elle ne manqueroit pas de me faire, afin d'obtenir cette décoration. Je me reſſouviens à ce propos, d'avoir lû dans les queſtions Romaines de Plutarque & dans les Faſtes d'Ovide, qu'il y avoit chez les Romains des Fêtes appellées *Carmentales*, qu'on celebroit l'onziéme jour de Janvier, en l'honneur d'une certaine Déeſſe nommée *Carmenta*, mere d'Evandre, &, à ce qu'on prétendoit, une fameuſe devinereſſe, qu'on mit après ſa mort au nombre des Divinitez. On celebroit encore une Fête du même nom

lom le quinziéme du même mois. Voici ce qui avoit lonné occaſion à la celebration de cette Fête. Les Dames Romaines ayant pris réſolution de ne point voir leurs maris, qu'il ne leur fut permis d'aller en caroſſe, comme auparavant, & qu'on n'eût caſſé le nouveau Decret du Senat, qui leur avoit deffendu de ſe ſervir de cette commodité, on fut obligé, pour avoir la paix avec elles, de leur en laiſſer la liberté, comme à l'ordinaire. Cette permiſſion les appaiſa ſi bien, & leur cauſa tant de joye, que s'étant parfaitement raccomodées avec leurs maris, on vit dans la ſuite des effets d'une fécondité extraordinaire, par le nombre d'enfans qu'elles eurent après cette réconciliation: pour témoigner leur reconnoiſſance à la Déeſſe *Carmenta*, elles lui firent bâtir un Temple, pour y faire des ſacrifices & lui offrir des preſens. Il y a fort long-tems que les femmes aiment les caroſſes, & qu'elles engagent leurs maris à leur en donner, à quelque prix que ce ſoit. Cette fécondité des Romaines, après qu'on leur eût accordé la permiſſion d'en avoir, m'inſpire d'étranges réflexions: qu'on ne s'attende pas de les voir ici: il ne me convient pas toûjours de publier ce que je penſe. Je puis ſeulement, ce me ſemble, faire remarquer ſans craindre que l'on le trouve mauvais, que ſouvent on fait manger l'établiſſement de ſes enfans à des Charons, à des Selliers, à des Maréchaux, à des Chevaux, à des Cochers, à des Laquais, & qu'enfin on va d'ordinaire & fort vîte en caroſſe à l'Hôpital.

LECTURE XXXII.

On ne doit jamais donner de conſentement entier, qu'aux propoſitions qui paroiſſent ſi évidemment vrayes, qu'on ne puiſſe le leur refuſer, ſans ſentir une peine interieure & des reproches ſecrets de ſa raiſon. On ne doit jamais aimer un bien, ſi l'on peut ſans remords ne le point aimer.

PRA-

Pratique.

Ne croire que ce qui eſt évidemment vray : n'aimer que ce qui eſt veritablement aimable : ne croire que ce dont on ne peut douter, ſans que la raiſon ſe revolte : n'aimer, que ce qu'on ne peut haïr, ſans que la conſcience y reſiſte : ce ſont-là des préciſions de crédulité & d'amour, dont peu de gens ſont capables de s'accomoder. On ne croiroit donc plus tant d'opinions differentes qui ſont imaginées autant pour exercer l'eſprit, que pour ſoûtenir la verité : on n'aimeroit donc plus tant de biens que la phantaiſie forme, & dont l'amour propre veut bien ſe contenter. Les gens qui ſont ſi peu diſpoſez à s'accommoder de ces préciſions, diront, ſans doute, que ſur ce pied, on auroit très-peu de choſes à aimer & à croire. Mais qu'importe que l'on en croye & que l'on en aime très-peu ? le principal c'eſt de ne rien croire qui ſoit faux, de ne rien aimer qui ne ſoit veritablement aimable. Apprenez-nous donc, ajoûteront-ils, comment nous connoîtrons qu'une propoſition eſt évidemment vraye, qu'un bien eſt veritablement aimable. L'inſtruction que vous demandez eſt dans cette Lecture. C'eſt quand vous ne pourrez refuſer vôtre conſentement à cette propoſition, ſans ſentir une peine interieure, & des reproches ſecrets de vôtre raiſon. C'eſt quand vous pourrez ſans remords ne pas aimer ce bien. " Vous ſuppoſez „ donc que nous avons de la raiſon, & que nous ſom„ mes capables de ces remords, & s'il arrivoit que nous „ fuſſions abſolument privez l'une de l'autre, je vous réponds, qu'alors vous ne feriez point hommes : & ainſi, l'on n'auroit point de regle à vous donner, parce qu'il ne vous ſeroit pas poſſible de les ſuivre. Que de gens qui ne ſeroient pas fachez d'être réduits à cette extrémité !

LECTURE XXXIII.

Quand les Chinois voyent un Prédicateur qui crie & qui ſe tourmente, ils ſe mettent à rire, & diſent : à qui en a-t-il ? contre qui veut-il ſe battre ? & croit-il me perſuader, en me montrant qu'il ſe laiſſe aller à ſes paſſions, & que la colere l'emporte ?

PRATIQUE.

Il y a, à la verité, des Prédicateurs qui crient, qui s'agitent & qui ſe tourmentent trop. A la verité auſſi, cela étonne ce qu'on appelle le Bourgeois, & lui donne quelque émotion. Mais quand il n'y a que du bruit, auſſitôt qu'il eſt paſſé, on redevient tranquile, & l'on ne remporte aucune utilité du Sermon. Ces ſortes de Prédicateurs s'imaginent pourtant faire des merveilles : comme ils ſe ſentent fort émus, fort échauffez, fort enflammez, ils croyent avoir triomphé des paſſions criminelles de leurs Auditeurs, & les avoir réduits au point de crier miſericorde, & de n'oſer plus s'abandonner à leurs déréglemens. Cependant ceux-ci ſont comme ces Soldats que le ſon des trompettes & des tambours anime au combat : ce grand bruit eſt-il fini ? ils deviennent timides & ſe rendent aux moindres attaques. Il eſt bon qu'un Prédicateur parle avec beaucoup de feu & de vivacité dans de certaines occaſions, pour mettre une eſpece de trouble dans la conſcience de ceux qui l'écoutent : mais il faut en même tems qu'il frappe par des raiſonnemens qui convainquent l'eſprit. Par les ſecours de cette conviction, il profite de ce trouble, & obtient plus facilement des cœurs ce qu'il leur demande. Cette précaution priſe, l'on a ſujet d'eſperer qu'il reſtera du fruit quand le trouble ſera paſſé : ſans elle, tout au plus, il reſtera le ſouvenir d'avoir été troublé.

LECTURE XXXIV.

Il y a des gens qu'on souffre dans des maisons de qualité, qui y sont bien venus, qui y sont de toutes les parties, de toutes les promenades : mais qu'on ne souffre, que parce qu'ils sont le sujet de toutes sortes des railleries, Celui qui ne tient aux grands Seigneurs, que par là, ne les aimera jamais, & ne s'en fera jamais aimer.

PRATIQUE.

Vous prenez, dites-vous resolution de recevoir à vôtre table des Parasites; parce que vôtre bien peut fournir aisément à cette dépense. Hé bien, recevez-les, j'y consens, puisque je ne le puis empêcher; mais vous ne m'empêcherez pas assurement de vous donner des avis sur cette résolution, afin que vous vous précautionniez sur ce que vous aurez à craindre de la plûpart de ces sortes de gens. Il y en a qui vous flatteront dans tous vos défauts; par exemple, ils vous procureront des Maîtresses, pour-peu qu'ils vous trouvent dans la disposition d'en recevoir; ils les instruiront, pour vous attacher, & vous feront donner dans tous les panneaux qu'elles s'étudieront à vous tendre. D'autres entreront dans tous vos desseins, particulierement dans ceux qui vous engageront à faire de la dépense. Ils vous produiront pour cela des Marchands & des ouvriers, dont ils retireront une rétribution que ces ouvriers & ces Marchands vous feront bien payer & au-delà, sans que vous songiez à vous en défier; quelques-uns vous broüilleront avec vôtre femme, ou avec vos enfans, si ceux-ci paroissent ne les souffrir qu'avec peine, & ne les pas regarder de bon œil. Il y en aura qui par de faux rapports, d'autres artificieuses & malignes adresses, vous feront rompre avec ceux de

vos

vos amis qu'ils s'imagineront avoir ſujet de craindre. Vous en trouverez qui vous procureront des préteurs, quand vous aurez beſoin d'argent, & qui, parce qu'ils connoîtront, par vôtre confiance imprudente le ſecret de vos affaires, ne manqueront pas, quand le terme de rendre ſera venu, de donner ſecrettement de ſurs avis à ceux qui auront prêté, afin qu'ils ne manquent pas l'occaſion d'être promptement payez de ce qui leur ſera dû. A la verité, ces Paraſites vous formeront une petite Cour, où vous regnerez avec empire; vous leur ordonnerez, vous leur commanderez, vous les raillerez, vous les traiterez même avec mépris, autant qu'il vous plaira, ſans qu'ils vous en marquent aucun reſſentiment; vous les trouverez toûjours obéïſſans, complaiſans, humbles, rempans, reſpectueux; mais qu'ils ſe dédommageront bien en vôtre abſence de la violence qu'ils ſe ſeront faite pour vous plaire! Ils ſe riront de vous & en feront rire les autres, du moins autant que vous vous ſerez ni d'eux. S'il arrive que vous ceſſiez de les vouloir recevoir à vôtre table, vous ne vous tromperez peut-être pas, ſi vous les comptez au nombre de vos ennemis.

LECTURE XXXV.

C'eſt une vieille rêverie des anciens Philoſophes, que la chaleur du Soleil produiſe les metaux dans les entrailles de la terre: les ouvriers des minieres aſſurent que plus on pénétre dans la terre, plus on s'apperçoit que la chaleur augmente.

PRATIQUE.

J'ay lû tant de fois, & l'on m'a tant de fois dit que le Soleil contribuë particulierement à la generation de l'or, que je n'en ay point douté. A dire vray, je ne me ſuis pas beaucoup intrigué, pour connoître ſi l'on avoit

avoit raiſon de le penſer ainſi ; & je ne m'intrigueray pas plus, pour ſçavoir ſi l'opinion citée dans cette Lecture doit être plûtôt ſuivie que celle qui m'a prévenu. Je laiſſe ce ſoin à ceux qui font profeſſion de s'appliquer à l'étude des ſecrets de la nature, pour tâcher de les pénetrer & de les découvrir. Je croy qu'à cet égard, comme à l'égard de bien d'autres choſes, ſçavoir ce que les autres ſçavent, ou penſer ſoy-même d'une differente maniere, l'un revient, à-peu-près, à l'autre, tant on eſt peu certain d'avoir attrappé la verité, auſſi ſurement, que ſi l'on étoit fondé ſur l'évidence, quand on aſſure l'avoir trouvée ; c'eſt pourtant ce qu'il faut, pour ſoûtenir légitimement ce qu'on avance. Ce n'eſt pas ſe donner un air de ſçavant, que de parler de la ſorte ; auſſi ſuis-je bien éloigné d'avoir ce deſſein.

Lecture XXXVI.

Il ſemble, à la verité, que nous nous ſervons de nos prieres comme d'un jargon, & comme ceux qui employent les paroles ſaintes & divines à des ſorcelleries & effets magiques ; & que nous faſſions nôtre compte, que ce ſoit de la contexture, ou ſon, ou ſuite des mots, ou de nôtre contenance que depende leur effet. (*Mont. l. 1. ch. 56.*)

Pratique.

Attention & intention dignes de Dieu, deux conditions ſuffiſantes & abſolument neceſſaires pour bien prier. Avec elles le reſpect ſera obſervé, les demandes ſeront legitimes. Avec elles, & penſées & paroles & actions peuvent devenir prieres en toutes occaſions, en tous tems, en tous lieux. Il ne faut pas pour cela réduire, comme bien des gens, tout ce qui s'appelle priere, à de certaines paroles & ſituations exterieures établies, à la verité, avec raiſon, parce que dans cet éta-

tabliſſement, les unes ſuppoſent une droiture d'intention, les autres tendent à procurer cette attention, ont on ne peut nier la neceſſité) car ſi l'on veut qu'on ie prie véritablement que quand on prononce ces paroles, & qu'on a bien ſoin de ſe ſituer de cette maniere, il ne ſera pas aiſé à tout le monde de prier auſſi ſouvent que nôtre dépendance & nos beſoins l'exigent. Il pourra même arriver, ainſi que dit Montagne, qu'on ſe contente des ſituations & des paroles, parce qu'on ſera perſuadé qu'elles ſeront aſſez meritoires par elles-mêmes, ſans qu'il ſoit neceſſaire d'y rien ajoûter. Que dis-je, il pourra arriver? à voir ce qui ſe paſſe, on peut aſſurer qu'on ne ſe fait que trop ſouvent cette illuſion à ſoy-même. J'oſe dire que j'ay remarqué bien des fois des femmes qui attribuent tant de vertu à ce ceremonial exterieur, que non ſeulement elles comptent qu'il merite qu'on leur accorde ce qu'elles demandent, mais qu'il tient encore lieu de compenſation pour les autres devoirs auſquels elles manquent. Il y en a telles, par exemple, qui ſe flâtent qu'elles peuvent ſe donner certains plaiſirs que leur conſcience leur reproche en ſecret, parce que le même jour elles auront paſſé quelques heures à l'Egliſe, & qu'elles y auront marmoté pluſieurs oraiſons auſquels leur poulmon & leur langue ont eu beaucoup plus de part que leur eſprit. Quand d'autres ſeront ſorties du temple, ſuivez-les, & vous les verrez impatientes, emportées & d'une humeur inſupportable. Voilà quel ſera le fruit de leurs longues prieres.

LECTURE XXXVII.

Cy git ſous cette cappe noire,
Comme deſſous un monument,
M.... de tres-bonne memoire,
En attendant le jugement.

PRA-

Pratique.

Voici quelques reflexions que j'ay faites à propos de la memoire.

Je me suis trompé souvent ! Heureusement je m'en ressouviens ! mais aussi je m'en ressouviens peut-être trop ; car ce ressouvenir me jette dans une si grande défiance de moy-même, qu'il ne m'est pas possible de porter hardiment aucun jugement, d'avancer aucune proposition. J'ose si peu affirmer, que je crains qu'on ne me croye Pyrrhonien. Mais auroit on raison ? Est-ce l'être veritablement que d'être timide à décider, parce qu'on ne se fie pas à ses propres lumieres ? Si c'est-là un Pyrrhonisme, du moins à tort le croiroit-on condamnable. Ma timidité fait sans doute grande pitié à ces gens décisifs qui ne veulent jamais douter. Quoy qu'ils en disent, je ne voudrois pas leur ressembler.

Quelle habileté A.... & B.... ont montré dans l'assemblée d'où je viens de sortir ! qu'ils ont brillé ! ils ont cité mot pour mot je ne sçay combien de traits de Poëtes, d'Orateurs & d'Historiens ; ils ont rapporté sur differens sujets, les opinions des plus celebres Philosophes. Quelle heureuse memoire ! tout ce qu'ils ont lû leur vient, quand ils veulent, sur le bord de la langue ; ils n'ont qu'à la remuer, & sur le champ elle parle à leur souhait. J'ay entendu reciter la beaucoup de choses qui ont été dites & écrites ; j'ay admiré, comme les autres, un si beau talent pour les fideles repetitions, & une si heureuse disposition pour mettre à son profit un merite emprunté J'ay fait plus : j'ay encore admiré la bonté des Auditeurs qui veulent bien tenir compte de ce merite à celuy qui l'emprunte. Ces emprunteurs sont-ils veritablement habiles ? Avant de répondre à cette question, je vous fais celle-ci. Un Marchand qui vous étale de belles étoffes, est il pour cela

cela un excellent ouvrier ? R. Non ; & moy je vous répons auſſi non. Ma réponſe, je croy, eſt auſſi juſte que la vôtre.

Je n'ay preſque point parlé chez D.... au lieu que ceux qui compoſent la compagnie qui y étoit, ont tous, excepté moy, fait une profuſion étonnante de ce qu'on appelle doctrine ; c'eſt-à-dire, des opinions de preſque tous les Philoſophes, ſur la nature des élemens, des meteores & des metaux. J'ay lû & j'ay ſçû tout cela autrefois ; mais ma memoire ne m'en fourniſſoit preſque rien alors ; je n'en ay pourtant pas été plus honteux, parce que je n'ay veritablement honte que quand je ne ſçay ce que je dis, & non pas quand je ne ſçay point ce que les autres ont dit. Je n'aurois pas honte, ſi mon ſerviteur m'étoit infidelle ; pourquoy en aurois-je, quand ma memoire me l'eſt ? Pour m'en conſoler, je vais tâcher de ſuppléer par moy-même à ce qu'elle me réfuſe. Alors ſi je fais ou ſi je dis mal, qu'on me mépriſe, je le meriteray bien plus, que pour avoir oublié ce que j'ay trouvé dans des livres. Je m'imagine que je paroîtrois un homme bien extraordinaire, ſi l'on ſçavoit que je fuſſe ſi inſenſible à cet oubli ; car enfin ſouvent l'on n'eſt eſtimé qu'autant que la memoire eſt tres-fournie, & qu'on ſçait tirer & débiter à propos les richeſſes qu'elle contient. Quoy qu'il en ſoit, je publierois cependant avec hardieſſe cette inſenſibilité, pour peu qu'on l'exigeât de moy, plûtôt que de ſoûtenir qu'on ait une veritable habileté, parce qu'on joüit d'une heureuſe memoire. Ce n'eſt pas pourtant que je negligeaſſe, s'il dépendoit de moy, d'acquerir celle-ci ; quand ce ne ſeroit que pour éteindre, augmenter, entretenir la glorieuſe réputation de ceux qui nous ont precedez : car avoüons de bonne foy que ce ſont eux ſeuls qui ont un droit legitime pour ſe faire honneur des belles choſes qu'ils ont produites, & que nous avons retenuës après les avoir trouvées en nôtre chemin, ſi l'on pouvoit ſe le bien perſua-

der, on s'appliqueroit avec beaucoup plus d'efforts qu'on ne fait à produire par soy même, parce que l'on ne se flatteroit pas de se fonder un propre merite sur les productions d'autruy. Je veux pourtant tâcher, pour l'honneur de la memoire, de découvrir quelque avantage glorieux pour ceux qui se reſſouviennent heureuſement de ce qu'ils ont lû ou entendu dire. Je me repreſente pour cela H...., qui vient de citer fort à propos, les plus beaux endroits de l'Art poëtique d'Horace : ça, examinons bien en quoy H.... peut s'en faire honneur. D'abord je remarque, que ſans doute il a lû ces endroits. Mais je remarque en même-tems que le Compoſiteur d'imprimerie les a lûs avant lui ; or avons nous pour cela une plus favorable idée de celui-ci ? l'en croyons-nous plus digne d'eſtime ? tout au plus nous lui tenons compte de ſon exactitude, ſi nous n'y trouvons point de faute d'impreſſion. Je ne vois pas que H.... ait plus droit que lui de tirer de la gloire de cette lecture. On peut dire même, que le Compoſiteur le ſurpaſſe en cela, puiſqu'il y a mis beaucoup plus du ſien. Ainſi allons plus avant pour faire quelques découvertes qui foient plus à l'avantage de H...., il débite à propos ce que ſa memoire lui dicte. A la verité cet à propos vaut quelque choſe, j'entends, qu'il marque que H.... rapporte avec convenance ce qu'il a tiré des autres ; ſemblable à ceux qui mettent dans le commerce ce qu'ils ont trouvé & qui ne leur a coûté que la peine de le rechercher. A vôtre avis, y a-t il là grande matiere de loüange ? pour moy, je loüerois bien plus volontiers un peintre qui commerceroit les tableaux qu'il auroit faits, que celui qui les donneroit en payement, ſans avoir autre part à ces ouvrages, que de les avoir achetez pour les revendre. Pourtant c'eſt un merite, que d'avoir lû de bonnes choſes & de les répandre à propos ; on enrichit ainſi la converſation, on l'empêche de languir, on inſtruit ceux qui écoûtent ; auſſi ceux-ci ne manquent ils pas d'eſtimer & de regar-

regarder comme des prodiges de ſcience, ces féconds repetiteurs. Tout cela eſt vray; mais il eſt vray auſſi, que ce ne ſont que des étaleurs de vieilles étoffes, qui ſont uſées à force d'avoir été montrées. " Quoy! me „ dira-t-on, eſt-ce qu'à force de creuſer, vous voulez „ abſolument trouver des raiſons, pour prouver, que „ la memoire n'eſt bonne à rien? A Dieu ne plaiſe, que j'entreprenne d'avancer une telle propoſition: car outre qu'elle n'eſt pas veritablement ſoûtenable, je l'abandonnerois ſeulement par la crainte de m'attirer l'indignation d'une infinité de prétendus Sçavans, qui ne valent que par l'uſage qu'ils font de la ſcience des autres. Je voudrois ſeulement que ceux qui ont beaucoup de memoire, ne prétendiſſent pas s'attribuer la même conſideration qu'on doit à ces genies qui travaillent preſque toûjours de jugement. Pour bien ſoûtenir, que la memoire n'eſt bonne à rien ſur certains ſujets, il faudroit que tous les hommes en general fuſſent tels, qu'ils n'euſſent pas beſoin de ſe ſouvenir de ce qu'ils auroient trouvé chez les autres, parce qu'ils en pourroient trouver autant chez eux-mêmes. Heureuſement pour l'honneur de la memoire, peu travaillent à foüiller chez eux, pour voir s'il ne ſeroit pas poſſible d'y faire quelque découverte. Preſque tous ſe perſuadent, que, comme la vie eſt fort courte, le plus ſur eſt de retenir les ouvrages faits, & d'en joüir de ſon mieux. Par cette conduite, on confirme ce qui a été répété tant de fois; c'eſt-à-dire, qu'il n'y a rien de nouveau; & l'on trouve moyen de babiller aſſez, pour que les converſations ne demeurent point vuides.

Quelle honte pour un Orateur qui demeure court! Il y a de l'injuſtice, dit-on ordinairement, d'avoir du mépris pour ceux à qui cet accident arrive, quand ils parlent en public. Pour moy, je ne croy pas, que ce mépris ſoit toûjours injuſte. Souvent la memoire ne manque dans ces occaſions, que faute de s'être bien ſérieuſement & conſtamment appliqué à la bien pene-

trer de ce qu'on lui a voulu faire retenir. Les auditeurs n'ont-ils pas raiſon de mépriſer un Prédicateur, par exemple, qui prenant ſi mal ſes meſures pour leur plaire, donne occaſion de croire, qu'il fait tres-peu de cas de leurs ſuffrages? Que ces Orateurs qui ont une memoire infidelle, ou qui ne peuvent prendre la peine de la rendre ſure & ferme, ne ſe tiennent-ils dans leur cabinet, ſans venir ainſi publiquement gâter, pour ainſi dire, les veritez qu'ils annoncent, & rendre importunes, onereuſes, & par conſequent inutiles les inſtructions qu'ils entreprennent de nous donner. Qu'ils travaillent plûtôt à procurer ces places qu'ils ambitionnent, en faveur de ceux qui les ſçavent mieux remplir. S'ils s'opiniâtrent à paroître avec leur memoire chancellante, & leurs yeux extrémement ouverts, comme s'ils vouloient s'en ſervir, pour mieux chercher & trouver ce qu'ils ont à dire; qu'on les couvre hardiment de confuſion; ils le meritent par leur indiſcrete temerité.

LECTURE XXXVIII.

Le Comedien s'arrête aux beaux endroits de la piece, & avertit parlà, qu'il faut faire le brou ha ha.

PRATIQUE.

Le Comedien prend d'ordinaire toute la gloire du brou ha ha pour lui: le Poëte, bien loin d'en quitter ſa part, en cede tres-peu de choſe au Comedien; & ceux qui ont bourdonné ce charmant brou ha ha, s'en font du moins autant d'honneur que le Comedien & le Poëte; car enfin, n'eſt-il pas bien glorieux de connoître ce qui eſt excellent & de lui rendre juſtice? Certes, il faut que la gloire ſoit un morceau bien friand, puiſque c'eſt à qui ſe l'arrachera, & qu'on a tant d'avidité pour l'obtenir! quel avantage ſeroit-ce, ſi ce morceau

cela étoit auſſi ſolide & nourriſſant, qu'il eſt délicat! Il ne m'y paroît qu'un bien; c'eſt qu'elle excite à bien faire. Mais eſt-on veritablement loüable, de ne faire bien que pour être loüé? Si l'on dit qu'oüi, adieu le deſir de parvenir à ce bien faire, quand on s'attendra, qu'il ne ſera ni vû ni connu. Si l'on dit que non, à quoy reduirons-nous donc les avantages des loüanges, des honneurs, des applaudiſſemens, des brou ha ha, ſinon, à pouvoir ſe dire à ſoy-même, je ſuis eſtimé. Je ne vois rien au de-là. Mais, comme il y a bien des gens qu'on eſtime, ſans qu'ils le méritent; l'eſtime n'eſt donc glorieuſe que pour celui qui en eſt l'objet, qu'autant qu'il eſt eſtimable. Conclüons donc, qu'être eſtimable, eſt plus glorieux qu'être eſtimé, puiſque le premier fait honneur indépendemment du ſecond, & que le ſecond n'en fait qu'autant que le premier ſubſiſte.

LECTURE XXXIX.

Ces fanfarons, ces gens d'épées,
Par qui l'on voit tant de femmes dupées;
Ces nœuds couleur de feu, ces brillans juſte-au-corps,
Où l'or éclate en broderie;
Ce ne ſont, croyez moy, que d'impoſteurs déhors,
Qui renferment deſſous bien de la gueuſerie.
Auſſi tôt qu'ils ont enchaîné
Dans leurs lacs le cœur d'une Dame,
Dites-moy, ſon doüaire eſt-il bien aſſigné
Deſſus la pointe d'une lame?

PRATIQUE.

Qu'un habit de Robin, qu'un habit noir, porté continuellement par un mari, paroît triſte à ſa femme,

lors qu'elle eſt coquette ! quand le mary a diſparu avec ſa robe lugubre, & qu'un galant arrive avec un plumet au chapeau, & un juſte-au-corps rouge ou bleu, chamarré de dorures, que celui-ci a d'agrément pour elle! qu'il lui réjoüit la vûë ! un Mars avec ſes airs cavaliers, ragoûte bien plus qu'un Vulcain à mine ſérieuſe & couvert du noir de ſa profeſſion. Elle ne tient pas à terre, tant ſa joye la rend legere à la vûë de celui-là. Elle accordera à ce ſinge des guerriers tout ce qu'il lui demandera, à condition pourtant qu'il ne fera point d'autres campagnes, que celles d'aller avec elle aux P. & au G. T. Les fades heros, que ces heros de toilette ! malheur pour l'Etat & pour les Femmes, quand le nombre en eſt trop grand ! que dis-je ? malheur pour l'Etat ! je n'y penſe pas. Certes, c'eſt plûtôt un bonheur pour lui, quand de tels gens n'entreprennent pas de le ſervir dans un métier qu'ils ne ſont point du tout capables de faire.

Lecture XL.

On entre dans le ſanctuaire des Loix, en violant la premiere Loy, qui veut qu'on ſoit inſtruit de ſa profeſſion.

Un Juge doit rendre compte, non-ſeulement de ſon travail, mais encore de ſon loiſir : il eſt également coupable de laiſſer triompher la malice des uns, ou languir la miſere des autres. Il doit rachéter le tems & abreger les mauvais jours que les procès donnent à des miſerables, qui ne ſont pas moins ruinez par la longueur des procedures, que par l'erreur des jugemens.

Pratique.

Quelque choſe que vous diſiez : en quelque mauvaiſe humeur que vous vous mettiez contre moy, je ne vous accorderay point ce que vous exigez de mon amitié.

amitié. La honte de refuser en certaines occasions, est la honte des sots. C'est pour cela, que je ne suis point du tout honteux de vous assurer, de vous protester, de vous jurer même, si vous le souhaitez & s'il m'est permis, que je ne vous donneray point mon suffrage, pour vous faire entrer en possession de cette charge que vous ambitionnez. Il y faut de l'assiduité; & à peine en pouvez-vous donner à un même plaisir, quelque voluptueux que vous soyez. Il y faut de la fermeté; & le moindre petit minois de femmelette qui vous semble jolie, vous ébranle & vous détourne de vos devoirs. Il y faut un bon exemple; c'est ce qui ne se trouvera point dans vos raisonnemens libertins; dans vos paroles libres qui allarment & font souffrir la pudeur; dans vos airs de petit Maître; dans je ne sçay combien de manieres de parler & d'agir, qui ne vous feroient paroître que comme un Ex-Ecolier déguisé en Magistrat. Quoy! à cause que vous avez assez de bien, pour acheter une Charge qui donne droit de disposer de la fortune, de la réputation, de la vie même des autres, faudra-t-il que le Public en souffre? Croyez-moy, ne vous chargez que de vous-même, & je vous assure que vous aurez plus d'ouvrage qu'il ne vous en faut. Qu'un homme qui a autant besoin de conseils que vous, me fait de compassion, quand je le vois dans le dessein de se faire conseiller! Je m'imagine vous voir en place, & là donner vôtre avis pour condamner un jeune débauché qui, au sortir d'un cabaret, a insulté tous les passans qui se sont trouvez dans son chemin la *même nuit* qu'on vous a amené d'un autre Cabaret chez vous, & du moins aussi yvre que lui. Méditez autant que moy sur cette imagination; & peut-être ne me demanderez-vous plus mon suffrage. Méditez, ou non; je ne vous le donneray pas; car je ne ressemble point à de certains devots qui ne méditent que pour médire.

Lecture XLI.

Ce qui me donne particulierement de l'averſion pour la ſingularité, pour l'affectation, pour les manieres extraordinaires; c'eſt que je ne remarque tout cela que chez des gens qui ont du travers dans l'eſprit, un mauvais goût, une ignorance des bienſéances, ou une vanité qui les excite à ſe diſtinguer des autres, à quelque prix que ce ſoit. Je ne veux me détourner des grands chemins, que pour éviter les mauvais pas.

Pratique.

Il ne faut point ſe ſingulariſer, dit-on, cela eſt vray; c'eſt pourquoy il eſt vray auſſi, qu'il eſt bon ſouvent de faire le ſot; parce que ſouvent on ſe trouve avec des ſots: je l'ay fait quelquefois, & je m'en ſuis bien trouvé. Si j'avois fait le ſage avec de certaines gens dont j'avois beſoin, je leur aurois fait peur, ils m'auroient fuy, emportant avec eux le ſecours que j'en attendois. En faiſant un peu le ſot avec les ſots, on les apprivoiſe bien mieux; enſuite, on prend inſenſiblement quelque autorité ſur leur eſprit, & enfin on peut auſſi les mener inſenſiblement à la honte d'être ſot. Dire, qu'il faut quelquefois faire le ſot ou le fou. Que cette propoſition paroîtroit effroyable à ces ſages ſéveres, roïdes, & qui ne veulent jamais plier! mais ne font-ils jamais les ſots? Oh! que ſi. Quelquefois de telle ſorte pourtant, qu'ils prennent leurs meſures, afin qu'on ne tire pas de leur conduite ſujet d'établir une ſi effroyable propoſition. Une foy étant, ou paroiſſant, ou ſe diſant ſotte, qui les fera plier en ſecret, ne tirera pas ſelon eux, à conſequence. En effet, ce qui eſt caché, n'a pas de ſi dangereuſes ſuites, qu'auroient de certaines propoſitions, qu'on n'avance d'ordinaire, qu'afin qu'elles ſoient publiées. Avec ce retranchement, les ſages de

cette

cette sorte se *fortifient* si tranquillement, que leur conscience ne leur fait pas le moindre reproche. Dis toûjours bien, & cache ta vie; voila leur regle.

LECTURE XLII.

Voulez-vous que je vous dise? je croy que Dieu „ est fort embarrassé, quand il juge des gens d'une cer- „ taine condition". C'est ainsi que parloit une Dame, à propos d'un homme de qualité & de ses parens qui étoit mort," Ce qui me console, disoit-elle, c'est qu'il a reçû ses Sacremens d'un Prêtre, qui est veritable- „ ment Gentil-homme."

PRATIQUE.

Cette Dame s'imaginoit, que, quand les Grands du monde paroissent devant Dieu, il a autant de ménagemens pour eux, qu'on en a ici. La plûpart des Grands ne se l'imaginent-ils pas aussi? A voir ce qui se passe, on croiroit, qu'ils se persuadent, qu'il y a un Evangile particulier pour eux, & un autre pour le commun des hommes. De cette persuasion, ils peuvent bien pousser jusqu'à présumer cet embarras prétendu de Dieu, quand il les jugera. Quoy! est-ce qu'ils ne se trompent pas? oüi assurément ils se trompent, je n'en doute point. A dire vray, si je ne croyois ferme, je serois fort tenté d'en douter, quand je considere tant de nos grands, pieux Superieurs & Maîtres, qui donnent dans un luxe qu'ils condamnent dans les petits. Je ne voudrois pas pourtant leur dire le sujet de ma tentation, je n'oserois pas même interieurement les condamner. Car, que sçait-on? peut-être ont-ils de certains privileges secrets qu'il ne nous est pas permis de pénétrer, & dont, pour des raisons, on nous dérobe la connoissance. Des raisons! & quelles raisons? je ne les sçay point; & quand je les sçaurois, je serois pour mon repos

pos tres-attentif à faire semblant de ne les pas sçavoir. Je remarque qu'il arrive souvent, que, pour dire des raisons, on n'en est pas pour cela plus raisonnable. Chacun fait comme il entend. Heureux ceux qui entendent bien.

LECTURE XLIII.

A grande peine voit-on advenir, que grands banqueteurs fassent beaux faits d'armes.

PRATIQUE.

C'est un fameux rieur, qui a dit il y a long-tems ce qu'on vient de lire. Il me paroît, qu'aujourd'huy on n'a pas sujet d'en dire autant. Demandez aux Pourvoyeurs des armées si cela est bien vray. Arrêtez les fourgons, pour les examiner, visitez les cantines, parcourez toutes les tables, entrez au commencement du repas, revenez deux heures après, & ensuite suivez nos Heros, quand ils en sont sortis. Hé-bien, qu'en dites-vous? avoüez, qu'ils sçavent faire un vigoureux usage des forces que la table leur a fournies, & qu'ils n'ont pris, autant qu'on en peut juger par leurs actions, beaucoup de vin, qu'afin qu'étant animés de Bacchus, ils ayant comme lui le courage d'un conquerant. Oh! mais on court risque d'être surpris pendant qu'on est si long-tems à table. Et par qui surpris? Est-ce que ceux qui pourroient surprendre, n'y sont pas de leur côté aussi long-tems? Ne m'allez point dire aussi, que mal-à-propos se remplit-on de vin & de viandes, dont on n'est pas assuré de faire la digestion. Quoy qu'on ait souvent raisonné de la sorte, ce raisonnement ne m'en fait pas moins pitié. C'est comme si l'on disoit, que, parce qu'on n'est pas certain d'être en vie dans vingt-

quatre

quatre heures, il faut être vingt-quatre heures sans manger; & enfin ne prendre de nourriture, qu'autant qu'on sera assuré, que rien n'empêchera qu'elle serve à faire vivre. Mais je suis bien ridicule de combattre ce raisonnement, puisque je ne dois le regarder, que comme une espece de bon mot, comme une saillie ingenieuse, dont on prétend se faire quelque petit honneur! il ne faut pas prendre les bons mots à la lettre. Le but de ceux qui les hazardent, c'est de montrer de l'esprit. A la bonne heure si le vray s'y trouve.

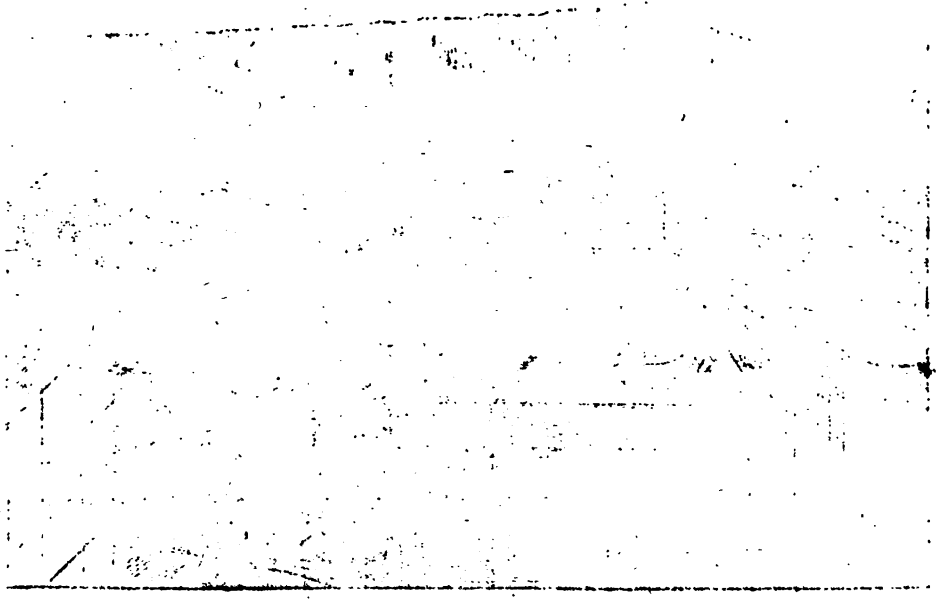
LECTURE XLIV.

Qu'est-ce qu'une fille? c'est, répond D. E. une creature humaine, qui s'habille, qui babille, & qui se déshabille.

PRATIQUE.

C'est-là un de ces bons mots qui n'ont point d'autre merite, que celui de se joüer sur eux mêmes; car si l'on entend, qu'une fille s'habille le matin, cause dans la journée, se déshabille le soir, il n'y a rien-là d'assez surprenant pour plaire, ainsi que font presque toûjours les choses extraordinaires. Si l'on prétend, par ce dicton, que les filles ne font autre chose que s'habiller, parler & se déshabiller, l'experience nous montre, qu'ainsi que les hommes, elles ne s'en tiennent assurément pas-là, soit en bien, soit en mal. Il est vray qu'elles sont long-tems à leur toilette, qu'elles disent bien des inutilitez, qu'elles aiment à parler des défauts les unes des autres. Que d'hommes Damoiselles, occupez long-tems de leurs parures! que de sortes de bagatelles, dont d'autres

d'autres hommes s'entretiennent ! qu'ils trouvent de plaiſir, quand ils ont occaſion de détruire une bonne reputation établie ! Venons à des faits qui ne regardent pas ſeulement l'habiller, le babiller, le déshabiller, par exemple..... du train que je commence de prendre, il ſemble, que je veüille faire une Satyre contre tout le genre humain ; à Dieu ne plaiſe. Il faudroit pour cela, que je fuſſe aſſez ſot, pour me flatter d'y faire une exception. Je me connois trop, pour donner dans une telle ſottiſe, quoy-que je ne manque pas d'exemples, pour m'autoriſer.



CHAPITRE IX.

Maître Gonin fait en preſence de Lucinor & de Prianne un maligne critique de l'Ouvrage de Doriſton. Comment Doriſton fut inſtruit de cette critique. Son inquietude, à l'occaſion de deux Laquais qui avoient volé du vin au buffet de leur Maître. Il fait confidence de ſes peines à Malnette, femme de chambre de Prianne, & elle lui donne conſeil ſur ce qu'il a à faire. Maître Gonin fait à Lucinor une remontrance artificieuſe, pour l'engager à ſe défier de Doriſton.

QUOIQUE j'aye rapporté dans le Chapitre précedent un grand nombre d'endroits de l'ouvrage de Doriſton, je me perſuade que le Lecteur n'en aura pas été ennuyé, puiſqu'ils contiennent tout plusieurs reflexions, qui étant bien peſées, peuvent paſſer pour être fort judicieuſes. Ce n'eſt pas mon deſſein d'en faire ici l'éloge; mais je ne puis m'empêcher d'aſſurer, que dans tout l'ouvrage, il n'y a rien qui démente ces échantillons: au reſte qu'on ne me faſſe point de procès ſur ce que j'en ay cité, comme s'il étoit hors d'œuvre, puiſque je ne pouvois pas me diſpenſer de le faire, ainſi qu'on le verra par la ſuite. Il y a des Lecteurs qui ne veulent que des faits, dés avantures, il y en a d'autres qui demandent particulierement des diſcours, des raiſonnemens, des reflexions qui intereſſent, qui inſtruiſent, qui ſoient de quelque utilité. I'oſe aſſurer, que l'on trouvera de tout cela dans l'Hiſtoire de Maître Gonin. Car il ne faut pas s'aller imaginer, que cette Hiſtoire ſoit dans un gout romaneſque, dans un goût de contes, qu'il ne s'agit

que

que de débiter des bagatelles, afin d'amuſer. Si je n'y avois trouvé que de tels amuſemens, je proteſte, que je n'aurois point du tout entrepris, de la rendre publique Il y a déja tant de ſes ſortes de livres répandus dans le monde, & je vois dans quelques Auteurs tant de diſpoſition à en augmenter le nombre, que je me ſerois fait un ſcrupule de contribuer encore de ma part à faire perdre le tems par de nouvelles inutilitez à tant de gens qui ont aſſurément interêt de le mieux employer, & qui en effet l'employeroient mieux, ſi on leur fourniſſoit plus ſouvent des ouvrages où l'agreable fut toûjours accompagné de l'utile. Qu'on s'attende donc de trouver ſouvent dans celui-ci, en chemin faiſant, des choſes veritablement ſolides, que je me ſuis bien donné de garde de vouloir dérober à la curioſité & à l'édification du Lecteur. J'ay été d'autant plus excité à les rapporter dans toute leur étenduë, qu'elles n'ont rien de cette ſechereſſe, qui ennuye, qui fatigue, qui rebute preſque toûjours ceux à qui elle ſe preſente & qu'elles ſont, pour ainſi dire, enchaſſées dans des faits, dont il eſt difficile que la lecture puiſſe déplaire. Revenons à Maître Gonin, à Doriſton, à Lucmor & à Prianne.

Après que Doriſton eut lû une partie de ſon *Livre des Livres*, tous lui donnerent des applaudiſſemens; tous l'exciterent à le continuer auſſi loin qu'il pourroit aller; tous l'aſſurerent, que s'il ne le faiſoit pas imprimer, il ſeroit en quelque façon coupable, comme s'il avoit fait un vol important au Public; tous en demanderent copie, s'il ne pouvoit obtenir de ſa modeſtie qu'il fut mis ſous la preſſe. Doriſton reçut toutes ces louanges, tous ces empreſſemens pour voir ſon ouvrage publié, ou pour en obtenir des copies, comme autant de complimens qu'un Auteur a coûtume de recevoir dans de pareilles occaſiõns; Gonin loüa comme les autres; ſeulement il fit quelques remarques critiques ſur des certaines expreſſions; & cela bien moins

pour

pour reprendre l'Auteur, que pour témoigner l'attention qu'il avoit prêtée à la lecture que celui-ci venoit de faire. Doriſon trouvant ces remarques judicieuſes, s'y rendit, & marqua ſur le champ les endroits critiquez, afin de les reformer à loiſir. Aprés pluſieurs raiſonnemens de part & d'autre ſur cet ouvrage, comme la journée étoit fort avancée, Lucinor pria ſes amis de reſter, afin qu'ils ſoupaſſent enſemble. Doriſton s'en excuſa, aſſurant qu'il ne pouvoit pas jouïr de cet honneur, parce qu'il avoit un autre engagement pour toute la ſoirée. On ne voulut pas lui faire plus d'inſtance pour le retenir, en ce qu'on ne douta point qu'il ne fût en effet engagé. Et il l'étoit veritablement en une maniere, mais bien differente de celle qu'on s'imaginoit. Gonin accepta le parti, & ils ſoupererent.

Après le ſoupé, toute la converſation roula ſur le Livre de Doriſon. Gonin le loüa extrémement en gros; mais inſenſiblement s'étant jetté dans le détail, s'étant attaché à quelques traits particuliers, il en tira des conſequences qui étoient bien éloignées d'être favorables à cet ouvrage. C'eſt à l'occaſion de ces traits qu'il commença de donner une tres-mauvaiſe idée du pauvre Abbé. Ses interpretations étoient d'autant plus cruelles, qu'il eſt conſtant que Doriſton n'avoit aucun deſſein qui approchât de ce qu'elles faiſoient entendre. Mais enfin l'Abbé étoit trop ſage, trop honnête homme & trop ſpirituel, pour que hôte fourbe pût le ſouffrir dans une maiſon où il vouloit faire une conſtante habitude. Il ne faut pourtant pas croire que dans ſa critique, il montrât rien de la malignité qu'il conſervoit dans le cœur; il prit toujours la précaution de ne rien dire d'amer, qu'il n'aſſaiſonnât de certaines douceurs qu'il ſçavoit adroitement mêler dans ſes invectives, pour les mieux faire paſſer, & les rendre non ſeulement plus ſupportables, mais encore raiſonnables, charitables, & judicieuſes. Deux raiſons l'excitoient à

invecti-

invectiver de la sorte contre le Livre de Dorisson. La premiere, c'est qu'il n'aimoit point qu'on travaillât donner des Recueils au Public; on sçaura pourquoy dans la suite de son histoire. La seconde & celle qui lui tenoit le plus au cœur, c'est ainsi que je viens de le dire, qu'il vouloit dominer seul chez Lucinor.

Après donc avoir loüé le dessein de ce Livre, après avoir donné des applaudissemens à plusieurs des réflexions qu'il contenoit, exageré même l'utilité qu'il pourroit produire, il jetta, pour détruire les loüanges & les applaudissemens qu'il venoit de donner, son poison en ces termes. " Que pensez-vous, dit-il, à Lucinor, de l'Epître Dédicatoire de Dorisson, adressée à " un riche ignorant; du conseil qu'il semble lui donner " dans la quatorziéme Lecture, de faire acheter des " exemplaires de l'ouvrage, afin d'étendre sa réputation & de se rendre recommandable? c'est un ridicule qu'il donne à cet homme, dont j'ay été choqué " d'autant plus sensiblement, qu'il m'a parû qu'il avoit " en vûë un de ses amis & des miens. Je n'ose pas " m'expliquer davantage, tant cette conduite m'est " odieuse, & tant je craindrois de me rendre odieux " moy-même à un homme que j'aime veritablement " avec tendresse, à qui je suis constamment attaché, & " dont j'estime infiniment le merite, si je lui marquois " que je fusse capable de pénétrer une telle explication. Quoy qu'il en soit, il est pourtant constant, " qu'encore bien qu'on devine les intentions des mauvais esprits, ce n'est pas à dire qu'on en ait de pareilles & qu'on pense comme eux; si je n'éleve cette intention, c'est assurément bien moins par indignation " contre l'ouvrage, que par un ressentiment que je ne " puis m'empêcher de faire paroître, voyant qu'elle " attaque, ou je suis bien trompé, une personne qui, " si elle n'est pas sçavante, est certes respectable par " une infinité d'autres endroits, dont je fais bien plus " de cas que de toutes les sciences qu'elle pourroit

posse-

»oſſeder, ſi elle avoit bien voulu prendre la peine de „ es acquerir. Quelle eſt donc cette perſonne? Nous „ ious connoiſſons il y a long-tems, dit-il dans la Lec- „ ure ſixiéme. Après cela eſt-il difficile de deviner qui „ l entend? Mais ma ſenſibilité à cet égard m'emporte „ :rop loin; paſſons à d'autres ſujets que j'aurois voulu „ qu'un auſſi aimable & honnête homme que Doriſton „ n eût point traitez, ou du moins qu'il leur eût donné „ un autre tour".

Ce diſcours ne tendoit, ainſi qu'on le voit bien, qu'à faire croire, que Doriſton avoit eu vûë Lucinor dans la perſonne du riche ignorant à qui il adreſſoit ſon Epître Dédicatoire: car en effet ce Gentil-homme étoit riche & n'avoit point étudié. Il ne manquoit point de bon ſens, mais il ne ſçavoit ni Grec ni Latin; parce que dans ſa jeuneſſe on avoit negligé de l'appliquer à l'étude. Il comprit parfaitement bien qu'il s'agiſſoit de lui dans ce que Gonin venoit de dire, & il fut aſſez credule pour entrer dans ſon eſprit: ce qu'il marqua par les réponſes qu'il faiſoit, & que j'ay crû inutiles de rapporter. Gonin jugea qu'il ne pouvoit pas mieux faire, pour parvenir à l'execution de ſon deſſein, que de commencer par donner cette idée de nôtre Abbé. C'étoit une entrée pour donner un paſſage libre aux autres interpretations qu'il méditoit, & qu'on va voir en abregé.

Selon la Lecture cinquiéme, dit-il, il n'y a aucune „ flatterie qu'on ne puiſſe juſtifier. Franchement je ne „ me fierois à tout autre ami que lui qui opineroit de „ la ſorte, puiſqu'il ne me ſeroit pas poſſible de com- „ pter ſur ſa ſincerité. Ne ſe faire aucun ſcrupule de „ loüer les gens qui ne le meritent pas, marque que „ l'on prend bien moins l'équité que ſon interêt pro- „ pre, pour regle de ſes démarches. A Dieu ne plaiſe „ pourtant que je juge ainſi de Doriſton. Je ne con- „ nois pas aſſez ſon interieur, pour porter de lui aucun „ jugement, ſoit en bien ſoit en mal, que je croye ſi „

„ sûr que je n'oſaſſe m'en dédire ; il faudroit pour cela,
„ que je l'euſſe étudié auſſi long-tems & auſſi attenti-
„ vement qu'il aſſure dans la neuviéme Lecture s'être
„ étudié lui-même, afin de ſe bien connoître ; & avec
„ cette étude, il y a apparence, qu'à ſon exemple je
„ jugerois favorablement de lui ; car entre nous, il ſe
„ loüe aſſez adroitement dans cette Lecture, & je croy
„ de meilleure foy, qu'il ne permet de loüer les au-
„ tres. Sa modeſtie ne trouve gueres ſon compte dans
„ les Lectures quinziéme & vingt-huitiéme, quand il
„ parle dans l'une de ſes défauts dont il fait une eſpece
„ de confeſſion, & dans l'autre de ſes alliances & de ſa
„ nobleſſe Siamoiſe ; dans les tréziéme & dix-ſeptiéme
„ Lectures je lui trouve trop d'avidité pour faire des
„ Livres, à quelque prix que ce ſoit. Il y a dans cette
„ paſſion un je ne ſçay quel ridicule qui ne convient
„ point à un homme qui m'a toûjours paru fort rai-
„ ſonnable, depuis que je le connois. Quoy ! ſi je n'é-
„ tois prévenu en ſa faveur autant que je le ſuis, je
„ m'imaginerois en conſiderant le Mecenas de ſon É-
„ pître Dédicatoire, & quelques traits du corps de
„ l'ouvrage qu'il feroit volontiers une Satyre contre
„ ſes meilleurs amis, s'il n'avoit point d'autre reſſour-
„ ce pour ſe produire comme Autheur. Je ne puis
„ m'empêcher d'avoüer une choſe, quelques ménage-
„ mens que l'amitié m'engage de prendre ſur ce qui le
„ regarde ; c'eſt que je crains extrêmement les
„ gens de ce caractere. Je ne parlerois pas aſſu-
„ rement de la ſorte en préſence d'autres perſon-
„ nes. J'ouvre ici mon cœur là-deſſus, parce que
„ je ſuis ſur, que l'aimant & le conſiderant autant que
„ vous faites, vous n'étes point ſuſceptible d'aucune
„ mauvaiſe impreſſion contre lui. Lucinor & Prianne
la prirent pourtant cette mauvaiſe impreſſion. Gonin
s'en apperçût parfairement ; & pour profiter de l'occa-
ſion, il continua de cette ſorte. " Ces paſſages de Mon-
„ tagne qu'il cite dans la dix-huitiéme Lecture, ces

Baroco

Baroco & Baralipton, ces ergotismes qui empêchent, „ selon lui, de donner la connoissance de la veritable „ Philosophie, ces suppôts crotez & enfumez, noms „ dont on appelle les Professeurs de la plûpart des scien- „ ces que l'on cultive à present; tout cela me semble „ être d'une dangereuse consequence pour lui. Il de- „ voit laisser ces raisonnemens dans son Autheur, sans „ aller les en tirer, pour les donner en spectacle, & à „ leur occasion former des reflexions, qui bien loin de „ faire sa cause meilleure, la rendent encore plus mau- „ vaise. Si ses interêts ne m'étoient pas chers, je ne „ parlerois pas du tout de la sorte; & si j'étois certain „ qu'il prît bien la remontrance que je lui ferois là des- „ sus, & que je ne lui ferois que de l'abondance d'un „ cœur sincerement affectionné, je lui conseillerois de „ retrancher de son ouvrage cette Lecture. Il n'est pas „ bon de se faire de mauvaises affaires avec ces sortes „ de gens; ils ont les mains si longues, qu'ils vous at- „ teignent en lieu, où vous ne vous attendriez jamais „ de les trouver. Quand ils se mettent une fois sur leurs „ ergos, ils lancent des coups de bec & de plume, dont „ on se ressent fort long-tems. Le Public même entre „ dans leurs interêts, & leur prête plus de secours qu'ils „ n'en ont besoin: car ce Public étant accoûtumé à oc- „ cuper les enfans de ce qu'ils enseignent; c'est lui faire „ injure que prétendre lui prouver qu'il ne sçait ce qu'il „ fait, en demeurant constamment dans cette habitu- „ de. Il passa ensuite à un autre sujet, qui étoit des „ plus importans pour son stratagéme, & qui lui donna „ belle matiere pour moralifer. Ah! s'écria-t-il que le „ bon Dorifton connoît bien l'amour! Ce qui me fait „ juger qu'il a une parfaite connoissance de cette pas- „ sion, c'est ce qu'il dit dans la dix-neuviéme Lectu- „ re; il faut pour en parler si juste, qu'il ait ressenti „ plus d'une fois sa puissance, & éprouvé ses effets. „ Fait comme il est, il a peut-être bien de la peine à „ s'en tenir au passé, son affabilité, sa douceur, sa com- „

„ plaisance, son enjouëment, de certaines manieres „ engageantes le rendent tout à-fait aimable; or quand „ on est beaucoup aimable ; l'on est immanquable- „ ment aimé ; & quand on est aimé ; il est bien difficile de n'aimer pas à son tour. Je ne sçay pas s'il est „ d'humeur à en conter aux femmes ; mais si cela est, „ je croy qu'il n'est pas obligé d'en conter long-tems „ pour parvenir à ses fins. Je sens bien que si j'etois „ femme, je ne lui resisterois pas aisément. Mais com- „ me je me persuade qu'il est veritablement sage, peut- „ être ne parle-t-il si bien de l'amour, que pour avoir „ le plaisir d'en parler ; il s'en tient peut-être à la theo- „ rie, sans se soucier de la pratique. Quoy qu'il en „ soit, je vous proteste, que si j'avois une fille, je ne „ la lui donnerois point du tout à garder ; non pas que „ je craignisse, qu'il fut le premier assaillant. Mais „ c'est qu'ayant tout ce qu'il faut pour plaire, il attire- „ roit facilement à lui, & voudroit peut être enfin „ conserver ce qu'il auroit attiré. Dans cette matiere, „ il n'y a sagesse, prudence, modestie qui tiennent, de „ certaines occasions rendent sourd aux remontrances „ des plus excellentes vertus.

Par ces raisonnemens qu'il venoit de faire sur l'amour, il prétendoit rendre suspectes à Lucinor les frequentes visites que Dorisson faisoit à Prianne. Il obtint beaucoup de ce qu'il prétendoit : car dés ce moment même le bon Gentil-homme, déja mal disposé contre lui, à force de creuser par ses reflections s'imagina qu'en effet son ami étoit trop familier avec sa femme outroit les complaisances qu'elle avoit pour lui. Il étoit pourtant trés vray qu'il n'y avoit entre eux deux rien du tout de ce qui s'appelle amour; mais Gonin avoit déja tant grossi par ses remarques critiques la mauvaise idée qu'il s'étoit proposé de donner de Dorisson, que Lucinor étoit tout-à-fait dans la disposition de croire tout ce qu'on lui diroit contre cet Abbé. Il ne s'ouvrit pourtant pas entierement sur sa dé-

sfiance ; car sur tout ce qui fut dit, il répondit bien noins par des paroles, que par des mouvemens de tê- e qui pouvoient être fort équivoques. Nôtre fourbe qui étoit un des hommes les plus pénétrans, démêla cependant si bien tout ce qui se passoit dans l'esprit de ce Gentil-homme, qu'il compta d'être arrivé au but auquel il tendoit. Voici encore quelques considérations qu'il ajoûta pour consumer son projet d'artifices.

Les vocations de Doriston à l'état religieux ne „ m'ont pas, dit-il, beaucoup édifié dans son ouvrage; „ car il en fait dans la vingtiéme Lecture des descrip- „ tions trop comiques pour des choses si serieuses : je „ n'oserois pas dire ce que j'en pense, j'aime mieux le „ laisser penser à d'autres. Ses plaisanteries sur la De- „ vote vetilleuse de la vingt-deuxiéme lecture, join- „ tes à celles de ses vocations, & ce qu'il dit dans la „ trentiéme lecture de la morale severe & des Prédi- „ cateurs : tout cela conviendroit mieux à la plume „ d'un petit-maître, qu'à celle d'un homme de sa pro- „ fession. Sans doute vous sentez tous deux aussi bien, „ que moy qu'il y a là une conduite indigne d'un hom- „ me qui se feroit toûjours un devoir de rendre le res- „ pect qui est dû aux choses qui sont veritablement res- „ pectables."

Il s'étendit extremement sur ce sujet, & avec tant de vivacité & de raisonnemens captieux, que Lucinor & Prianne ne sçavoient plus que penser de la religion du malheureux Auteur. Il finit enfin par l'examen de la trente-uniéme lecture, où il est parlé de carrosse. Il sçavoit que Prianne souhaittoit beaucoup que son mari lui donnât cette brillante & commode voiture, qu'elle lui avoit fait plusieurs instances pour l'y engager ; &, ainsi il ne manqua pas de faire usage de ce que Doriston en avoit dit par rapport aux femmes, en tâchant de faire entendre qu'il avoit pris le texte de cette lecture pour se joüer de Prianne & pour se divertir de ses

instances. Elle ne douta point qu'en effet il n'eût eu cette intention. La vray-semblance y étoit, & les commentaires de Gonin formerent de cette vray-semblance une verité qui parut incontestable à cette Dame. Quelque vertu qu'elle eût, elle ne put pas tenir contre une plaisanterie si outrageante venuë de la part d'un homme qui étoit si bien reçu chez elle & qu'elle croyoit être le meilleur de ses amis. Ce qu'elle dit là-dessus montra qu'elle étoit pénétrée d'indignation contre cet Abbé. Quelle joye pour Gonin d'avoir si bien réussi par ses moralitez? Quel chagrin pour Doriston d'être si malignement interprété? On croit sans doute qu'il ne ressent point ce chagrin, parce qu'il ne sçait rien de ce qui se passe; on se trompe, il est instruit de tout ce qu'on vient de dire, rien ne lui est échapé; il sçait les interpretations cruelles de Gonin: il sçait que Lucinor est persuadé que c'est lui qui est le riche ignorant à qui l'Epître Dédicatoire est adressée: il sçait que Prianne ne doute point qu'elle ne soit mise au nombre des femmes qui ambitionnent un carosse & que ce ne soit exprés pour elle: que la trente-uniéme lecture a été choisie, & qu'on l'a accompagnée de reflexions: enfin il sçait qu'on vient de le faire passer lui-même dans l'esprit de deux personnes qu'il aime & qu'il considere, pour un lâche flateur, pour un homme qui veut donner une trop bonne opinion de son merite, pour un auteur affamé d'être sous la presse, pour un satyrique, pour un mauvais plaisant sur les choses les plus respectables: il sçait tout cela sans pourtant qu'il soit sorcier. J'ay dit qu'il avoit refusé de souper chez Lucinor, parce qu'il étoit engagé ailleurs pour la soirée. Ce prétendu engagement n'étoit autre chose que l'execution des mesures qu'il avoit prises, afin d'apprendre par lui-même quelle opinion l'on porteroit de son ouvrage. Comme il se defioit extrémement de Maître Gonin, il voulut prendre cette occasion afin

de

e le connoître à fond & à coup ſur : voici ce qu'il fit our cela.

Prianne avoit une Femme-de-chambre appellée Malnette : elle étoit parente de Doriſton, mais il n'y avoit que lui ſeul qui le ſçût. Il lui avoit procuré cette condition ſans déclarer qu'il y eût une liaiſon de parenté entre lui & elle : ce n'étoit pas même lui qui l'avoit préſentée ; il s'étoit ſervi pour cela du credit d'un de ſes amis qui avoit quelque accez auprés de Lucinor & de ſa femme.

Il avoit eu pluſieurs raiſons qui l'avoient engagé à prendre ces ménagemens : entre autres, c'eſt qu'il ne trouvoit pas que ce fut une choſe convenable qu'il préſentât une ſi proche parente, pour ſervir dans une maiſon où l'on avoit tant de conſideration pour lui ; & il jugeoit bien que Prianne auroit ſouffert long-tems avec cette fille, ſi elle n'en avoit pas été contente, plûtôt que de ſe plaindre. On ſe doute bien que Malnette étoit fort dans ſes interêts, tant par reconnoiſſance, que par l'amitié que les parens ont d'ordinaire les uns pour les autres. Il ſe ſervit donc du ſecours de cette fille pour ſe mettre dans un endroit d'où il pût, ſans être vû, entendre la converſation qu'il s'attendoit bien que l'on auroit ſur ſon ouvrage, & d'où il pût auſſi ſortir, & enſuite de la maiſon, ſans être apperçu de perſonne. Il y avoit une aſſez grande ſalle où l'on mangeoit & où l'on reſtoit après le repas pour conferer quand on avoit déſervi : dans cette ſalle étoit une grande table qui ſervoit de buffet, & elle étoit couverte d'un tapis de turquie qui deſcendoit juſqu'en bas. Ce fut ſous cette table qu'il ſe plaça. C'étoit beaucoup hazarder : car il pouvoit arriver qu'on iroit mettre ſous cette table ou en retirer quelque choſe, & c'eſt en effet ce qui arriva pendant le repas. Deux laquais qui ſervoient à table, & qui étoient convenus enſemble de faire un tour de gens de leur ſorte, furent ſur le point de le découvrir. Ils avoient fait proviſion d'une

assez grande caraffe qu'ils emplirent de vin petit à petit : de sorte que pendant que l'un y versoit, l'autre prennoit ses mesures pour le cacher : & après qu'elle fut pleine, un la mit subtilement sous cette table, en attendant l'occasion favorable pour la retirer surement. Quand le pauvre Doriston vit avancer une main pour mettre cette caraffe sous sa table, il ne douta point qu'il n'allât être découvert, & qu'on ne l'allât tirer par les pieds comme un voleur qui n'avoit point d'autre dessein que de faire un mauvais coup. Il reprit pourtant sa tranquillité, quand il vit qu'il ne s'agissoit que de mettre en sureté une caraffe pleine de vin qu'on venoit de voler ; il s'attendoit cependant d'avoir la même inquiétude quand on reviendroit pour prendre cette désolante caraffe. Dans cet embarras il prit son parti. " Hé bien, dit il en lui-même, si je suis pris sur „ le fait, j'avoüeray sans façon que je me suis caché de „ la sorte pour entendre ce qu'on diroit de mon ouvra„ ge, à l'imitation d'Appelles qui se cachoit derriere „ ses tableaux, afin que n'étant pas vu chacun en dit „ son sentiment en toute liberté, & qu'ainsi il fut in„ struit des défauts qu'on y auroit remarquez. " Il ne fut pourtant pas réduit à en venir à cette justification : car la caraffe fut reprise sans qu'on le vit, mais non pas dans le même état où elle étoit quand on l'avoit mise. Doriston pour se donner du plaisir, au hazard de tout ce qui en pourroit arriver, but tout ce qui étoit dedans, ce qui marquoit assurement qu'il ne se soucioit pas beaucoup d'être surpris dans sa cachette Mais après avoir entendu tout ce qui fut dit, il auroit été pourtant bien faché si on l'avoit d'abord découvert, puisqu'il n'auroit pas été instruit de choses qui lui étoient si importantes. Apparemment les deux laquais s'accuserent reciproquement d'avoir vuidé la caraffe. Je dis apparemment : car je ne trouve point dans mes memoires ce qui se passa entre eux à cet égard.

Aprés que Gonin, Lucinor, & Prianne se furent retirez

tirez de cette Salle, Doriſton quitta le deſſous de ſa table, & Malnette lui donna moyen de ſortir ſecrettement de la maiſon. Qu'il fut occupé de differentes penſées pendant la nuit! Une preuve de ſon bon cœur, c'eſt qu'il étoit bien moins touché de la mauvaiſe idée que Gonin avoit donnée de lui, que penetré de douleur & de chagrin, de voir que Lucinor & Prianne alloient ſe livrer en proye aux artifices de ce fourbe. Il prit cependant reſolution d'aller le lendemain chez eux à l'ordinaire, pour examiner ſi on avoit fait ſur eux contre lui les mauvaiſes impreſſions qu'il craignoit. Helas! il trouva que cela n'étoit que trop vray. Lucinor le reçut avec civilité, mais non pas avec ces manieres d'amitié, qui marquent de la joye, quand on voit arriver ce qu'on aime, & du chagrin quand on le voit ſortir. Il étoit ſi embarraſſé de la preſence de Doriſton, que pour s'en délivrer, il ſuppoſa une affaire en ville, & le quitta bruſquement. Doriſton demanda à parler à Prianne; elle lui fit dire qu'elle étoit incommodée; ce fut Malnette qu'elle chargea de cette commiſſion. L'Abbé prit alors deſſein de n'y plus revenir. Avant que de ſortir, il jugea à propos de confier à ſa parente ſon deſſein & les raiſons qui l'engageoient à le prendre. Il raconta tout ce qu'il avoit entendu ſous la table où elle l'avoit caché. Après ce recit, elle l'aſſura, qu'elle n'étoit point du tout ſurpriſe de ce qu'il venoit de lui apprendre; parce qu'elle jugeoit Gonin fort capable de cette malignité. "Cet homme, ajoûta-t-elle, m'a toûjours paru faux, double, & fort intri-„ guant; j'ay une antipathie inconcevable contre lui; „ j'ay eu pluſieurs fois envie de vous dire ce que je „ penſois de ſon eſprit; mais je ne l'ay oſé; parce que „ vous me paroiſſiez auſſi bien que mon Maître & ma „ Maîtreſſe, fort prévenu en ſa faveur, & je vous a-„ voüe franchement, que j'ay ſenti une veritable joye, „ quand vous m'avez temoigné hier au ſoir, que vous „ deſiriez ſçavoir ce qu'on diroit de vous après ſoupé: „

car

„ car je m'attendois bien qu'il ne vous épargneroit pas.
„ Vous êtes trop honnête homme, & vous avez trop
„ de pénétration pour lui plaire. A dire vray, j'étois
„ tous les jours étonnée, comment étant si éclairé que
„ vous l'êtes, son mauvais caractere vous avoit pû é-
„ chaper. Croyez-moy, lui dit elle encore, ne vous
„ retirez point entierement de cette maison; parce
„ que si vous le faisiez, Lucinor & Priaune ne man-
„ queroient pas de conclure, que c'est que vous ne
„ douteriez point qu'ils ne se fussent aperçus que vous
„ aviez eu dessein de les choquer par vôtre ouvrage; &
„ là-dessus ils jugeroient que les interpretations de Go-
„ nin sont conformes à vos intentions. Dorifton l'as-
sura qu'il se défioit de Gonin, & que la démarche qu'il avoit faite pour écoûter ce qu'il diroit, n'étoit que pour connoître si sa défiance étoit bien fondée. Enfin il fut résolu qu'il n'abandonneroit pas entierement la maison de Lucinor, à moins qu'on ne l'y traitât d'une maniere qui le convainquit qu'il y seroit tout-à-fait insupportable. En effet, il y alla presque aussi souvent qu'il avoit accoûtumé; mais il n'y trouvoit plus ces familiaritez & ces ouvertures de cœur que les amis se font les uns aux autres. Quant à lui, il alloit toûjours le même train, faisoit toûjours paroître la même humeur, la même complaisance qu'il avoit toûjours montrée, comme s'il n'avoit rien sçû, & comme s'il n'eût remarqué aucune froideur.

Gonin qui vouloit absolument consumer sa trahison, afin de l'écarter sans ressource de chez Lucinor, chercha une occasion, & imagina un moyen pour le détruire dans l'esprit du Gentil-homme; Il trouva cette occasion dans une partie qu'ils firent ensemble à la campagne, où ils resterent seuls pendant deux jours, & y mit son moyen en usage. Il fit insensiblement tomber la conversation sur Dorifton. Et ce fut alors qu'il débita une morale veritablement severe. Je la rapporte d'autant plus volontiers, qu'elle merite assurement

bien

bien d'être remarquée. Je passeray sous silence les réponses de Lucifer ; il me suffit de dire, qu'elles se réduisoient presque toutes à entrer dans l'esprit de ce fourbe. Entendons donc parler celui-ci.

Il me semble, dit-il, que vous traitez à present „ froidement Doriston. Apparamment vous avez re- „ marqué dans sa conduite quelque chose qui ne vous „ a pas plû. Il est pourtant de bonne compagnie & „ fort amusant ; la conversation ne languit point avec „ lui ; il fait valoir les plus petites choses, quand elles „ passent par sa bouche ; les plaisanteries, les bons „ mots, les reparties vives, tout cela ne lui coûte rien, „ car tout cela coule de source. Il assaisonne tout ce „ qu'il dit & tout ce qu'il fait d'un enjoüement qui, ce „ me semble, nous rendoit sa personne si agréable „ qu'à peine pouviez-vous passer deux jours sans le „ voir. Je le goûte comme vous. Mais voulez-vous „ que je vous parle franchement ? Je souhaiterois, pour „ le goûter avec plus de plaisir, qu'il parût plûtôt avec „ une cravatte, une épée & un juste au corps galonné, „ qu'avec un collet, une soutanelle, & un manteau. „ Il est honnête, il est sage, tant qu'il vous plaira ; sa „ profession veut plus de retenuë, moins de dissipa- „ tion, plus d'arrangement. Prenez-y bien garde, il „ rit toûjours, ou il fait rire, caractere excellent pour „ plaire aux femmes ; car elles veulent qu'on les agite, „ qu'on les divertisse, qu'on les desennuye. Remar- „ quez avec quel plaisir Prianne le voit & l'écoûte ; „ comme elle est animée, quand il arrive : comme elle „ est dans l'inaction, quand il est sorti. Je ne puis „ m'empêcher de vous dire qu'il ne vous convient „ point de permettre une si grande familiarité entr'eux. „ Dites-moy, je vous prie, s'il étoit son amant, mon- „ treroit-elle plus d'empressement pour lui ? montre- „ roit-il plus d'empressement, plus d'affectation pour „ lui plaire ? S'il ne l'est pas, qu'est-ce qui peut l'em- „

pêcher

rables !
pas ſujet
qu'on a
deration
l'indiffe
étion ! (
ces diffe
la cond
roiſſe ce
plus de
l'applica
peut-êtr
diviſion,
grand, i
conſtrui
ront co

Quelq
tes pas,
heure. S
pas, qu'i
ment, q
ſçavoir
fait agir ?
mens, ve
rien, ſans
Enchiridi

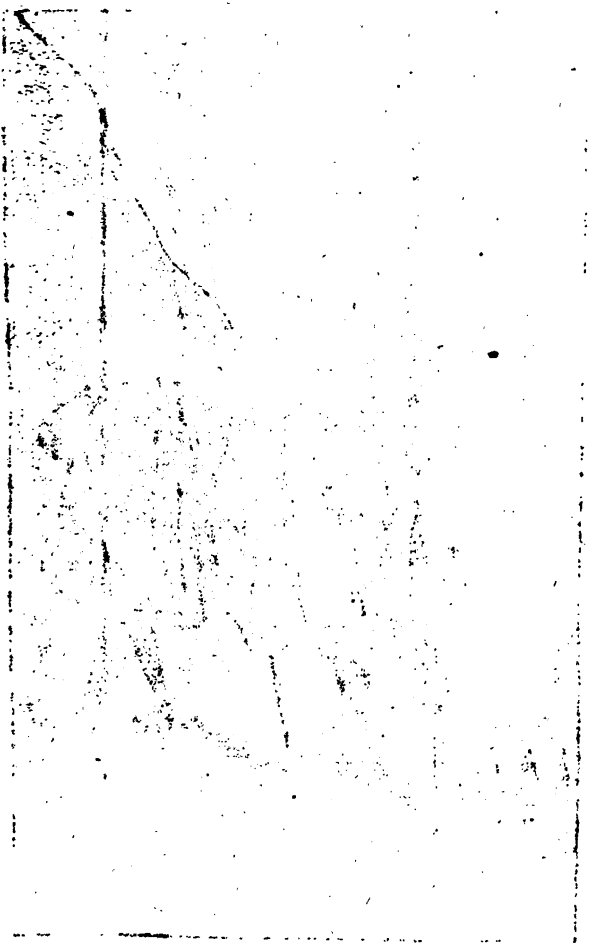
J'ay vû
plus magr
(cela n'eſt
damnoit
rare !] el

ſoupçonner, il vous ſera plus facile d'y apporter tel „ remede que vous jugerez à propos. En un mot, „ comme je ſuis veritablement vôtre ami & le leur: „ voyez en quoy je puis vous être bon à cet égard, & „ comptez que je contribueray de tout mon cœur à „ vous donner tous les ſecours que vous exigerez de „ mon affection & de mon attachement pour vous & „ pour tout ce qui vous appartient. Il y a long-tems „ que j'ay pris deſſein de vous parler comme je viens „ de faire: mais j'ay auſſi long-tems deliberé, avant „ que d'en venir à l'execution, dans la crainte de vous „ donner des inquietudes qui pourroient peut-etre „ vous alterer, ou peut-être méme vous déplaire, en „ vous entretenant d'une matiere ſi délicate: mais en- „ fin je me ſuis déterminé aujourd'huy, je paſſe par „ deſſus toutes ces craintes, parce que j'ay des raiſons „ pour ne pas differer davantage de vous rendre ce bon „ office. Apparemment, bien loin de m'en ſçavoir „ mauvais gré, vous me tiendrez compte de la droitu- „ re de mes intentions. En tout cas, ſi vous le trou- „ vez preſent mauvais, peut-être dans la ſuite me ren- „ drez-vous plus de juſtice. Sur tout, je vous prie de „ vous reſſouvenir que je n'aſſure rien, mais ſeule „ ment, que je vous demande que vous vous aſſuriez „ par vous-même, & faites reflexion qu'en tout cela „ il ne s'agit aucunement de mes interêts, mais ſeule- „ ment des vôtres, & qu'il faut que je ſois fort ſenſible „ à tout ce qui vous regarde, pour riſquer ainſi mon „ avis, & me metrre au hazard de perdre vôtre ami- „ tié, ſi vous veniez, par malheur pour moy, à pren- dre mal tout ce que je viens de vous dire."

Quelle remontrance pour un mari! quelle ſemence de diviſion entre un mari & une femme! quelle artifi- cieuſe intrigue, imaginée exprés pour chaſſer un hom- me qui déplaît! Qu'il eſt rare de tenir de pareils diſ- cours aux maris! & qu'il eſt rare auſſi qu'ils ne faſſent

pas de facheuſes impreſſions ſur leur eſprit ! Certes celui de nôtre fourbe fit ſur Lucinor toute celle qu'il ſouhaitoit. Il avoit trop bien préparé les voyes par les diſcours précedens, pour manquer ſon coup dans celui-ci. Le bon Lucinor but ce poiſon juſqu'à la derniere goutte. Il ſe repreſenta mille circonſtances du commerce que Doriſton avoit chez lui; & par les tours que ſon imagination prevenuë leur donna, il crut que Gonin ne lui avoit rien dit, qui ne meritât beaucoup d'attention, & par conſequent, qu'il devoit prendre des meſures juſtes pour tâcher, en pénétrant les myſteres de ce commerce, de connoître s'il y en avoit en effet de criminels. Il va donc examiner, étudier, épier, ainſi que Gonin le lui a conſeillé; & Gonin va de ſon côté dreſſer de nouvelles batteries, pour mettre la derniere main à ſon impoſture.

CHA-



Tom. 2. P. 99.

CHAPITRE III.

Maistre Gonin entreprend de se faire aimer de Malnette, afin de la gagner & de la mettre dans ses interêts. Ses maneges pour persuader à cette fille qu'il l'aime. Après quelques façons, elle ajoûte foy à ses discours, lui accorde son amour, & même devient tout-à-fait passionnée pour lui, & extrêmement jalouse. Il gagne aussi un laquais de Lucinor; & enfin se sert de ce laquais & de Malnette pour joüer un tres-mauvais tour à Doriston. Celui-ci & Malnette sont chassez de la maison de Lucinor, & Maistre Gonin y reste maistre absolu.

NOus avons veu Malnette fort prevenuë pour Doriston, & fort indignée contre Gonin; fort dans les interêts du premier, fort éloignée de prendre ceux de l'autre. Gonin d'abord se douta de la difference des sentimens de cette fille pour Doriston & pour lui, & ensuite prit si bien ses mesures qu'il la sçût à n'en point douter. Comme il avoit besoin particulierement d'elle pour un projet qu'il méditoit, il travailla fort serieusement à la gagner. Après les discours qu'elle avoit fait de lui à Doriston il n'y avoit pas long-tems, & que j'ay rapporté dans le precedent Chapitre, il paroîtra de l'impossibilité dans l'entrepriſe de Gonin; il en vint pourtant à bout. Quand on sçait bien se servir de certains maneges pour gagner une fille il est bien difficile qu'elle resiste, quelque antipathie qu'elle ait contre celui qui met en usage ces maneges, quelques protestations qu'elle ait fait de ne se jamais rendre, ces protestations peuvent être enfin détruites par d'autres.

Réussis

Réüſſir dans une telle attaque n'étoit qu'un jeu pour Gonin ; ce n'étoit qu'un ouvrage pour ſes heures de recreation, ce n'étoit qu'un amuſement pour le délaſſer de l'application qu'il étoit obligé de donner à certains tours bien plus importans qu'il faiſoit profeſſion de conſtruire, ſelon que les occaſions s'en preſentoient, & qu'il étoit aſſuré d'y trouver un avantage conſiderable s'il y réüſſiſſoit.

Pour mettre Malnette dans ſes interêts, il commença par lui faire plus de civilité qu'une fille de ſa ſorte n'en auroit oſé attendre de lui : il ne la rencontroit jamais en ſon chemin, qu'il ne la traitât avec un reſpect qui la charmoit ; elle ſe trouva forcée, en conſiderant cette reſpectueuſe conduite, d'avoüer que c'étoit un homme fort honnête & qui ſçavoit vivre. Ces déferences qu'il avoit pour elle, ces diſtinctions qu'il lui marquoit, meritoient aſſurement bien qu'elle en eût de la reconnoiſſance ; auſſi n'en manqua-t elle pas : elle ſe trouva toute diſpoſée à lui rendre ſervice, pour peu qu'il lui en fiſt naître l'occaſion. Au lieu de le fuir, comme elle faiſoit auparavant, elle auroit voulu ſe trouver toûjours en ſon chemin, tant elle goûtoit ſes honnêtetez. Gonin s'en apperçût bien-tôt. Je croy que quand même il auroit été aveugle, il n'en auroit pas douté. Il falloit voir enſuite comme il la gratieuſoit, comme il la minaudoit, & comme elle de ſon côté donnoit gratieuſetez pour gratieuſetez, minauderies pour minauderies. Oh ! qu'il s'en falloit bien alors qu'elle le prît pour un homme faux, pour un homme double ! qui l'auroit engagée à avoir cette opinion, à moins qu'elle ne ſe fut perſuadée qu'elle etoit tout-à-fait indigne des bontez qu'il avoit pour elle, de l'amitié qu'il lui témoignoit, de l'honneur qu'il lui faiſoit ? Eſt-ce qu'on s'aviſe jamais de ſe faire à ſoy-même cette injuſtice ? Eſt-ce qu'une fille qui voit qu'un homme a de la conſideration pour elle, ira malicieuſement, pour s'humilier, ſe mettre dans l'eſprit, qu'elle

ne

ne merite pas cette conſideration ? Où trouve-t-on des exemples d'un tel travers ? Malnette crût que Gonin la reſpectoit de bonne foy, & qu'elle étoit veritablement reſpectable, & lui tint de bonne foy compte de ſes reſpects. Mais ſa reconnoiſſance alla bien plus loin, parce que Gonin pouſſa auſſi bien plus loin ſes démonſtrations obligeantes Et c'étoit le *nec plus ultrà* de ſon ſtratagéme. Le Lecteur devine ſans doute ce que je veux dire : car qui eſt ce qui ne comprend pas ce que c'eſt que le *nec plus ultra* d'un homme qui s'intrigue auprés d'une fille ? Il faut pourtant le dire, puiſque tout le monde n'entend pas le latin, & que mon Hiſtoire eſt deſtinée pour tout le monde. Gonin parla d'amour à Malnette. D'abord elle fit comme les plus grandes Dames, comme les Princeſſes, comme les Heroïnes, comme les Dragonnes de vertu ont accoûtumé de faire : elle rejetta fierement la declaration, elle s'en mit même preſque en une furieuſe colere. Gonin n'en fut point du tout ſurpris, il s'y attendoit. Toutes les filles ont naturellement la ſcience infuſe de ce manége ; c'eſt toûjours par refuſer qu'elles commencent pour ſe rendre, fondées ſur ce grand principe : que les femmes diminuent beaucoup de leur prix auprés des hommes, quand elles ſe jettent à leur tête. On juge bien qu'elle n'oublia pas cette declaration. Je diray bien plus, c'eſt qu'afin de ne la point oublier, elle ſouhaitoit fort qu'il la lui repetât ſouvent : & lui ne doutant pas que cette repetition ne fut de ſon goût, quelques mines de précaution qu'elle fiſt pour l'en diſſuader, s'en acquitta de ſon mieux. Il joüa tant des yeux, il montra tant d'empreſſement, il fit tant de proteſtations, il témoigna tant de chagrin, quand elle s'obſtinoit à paroître n'en vouloir rien croire, & à n'être point diſpoſée à ſe rendre, qu'enfin il mit à bout ſa prétenduë incredulité. Qu'il en coûta à Malnette avant que d'avoüer qu'elle crût qu'il lui parlât de bonne foy ! quand je dis, qu'il lui en coûta, j'entends, que

par des retours qu'elle affecta de faire sur elle-même pour reconnoître son indignité, elle lui protesta, qu'elle avoit de la peine à le croire, quand elle consideroit, qu'elle n'étoit, ni assez jeune, ni assez belle, ni assez spirituelle, ni assez riche, ni assez de condition pour lui plaire, & pour meriter son amour. Mais qu'il en coûta peu à Maître Gonin pour détruire ces objections! Est-ce qu'un homme comme lui pouvoit demeurer court sur une matiere si triviale, pendant que tant d'autres qui ne le valent pas dans l'art de dissimuler & de fourber, s'en tirent si bien, qu'ils persuadent tout ce qu'il veulent? Ces grandes difficultez levées, elle consentit qu'il l'aimât, elle eut la bonté de l'aimer reciproquement; mais avec la clause d'un mariage à venir. Il se donna bien de garde de refuser d'abord une chose si raisonnable: car il auroit tout gâté. Avec cette clause on engage, l'execution viendra, si elle peut. Laissons-les cependant filer tranquillement l'amour. Nous les reprendrons bien-tôt, pour voir quel étoit le but de Gonin dans une si belle passion.

Il ne lui suffisoit pas pour arriver à ce but, d'avoir gagné Malnette: il avoit encore besoin du secours de quelque autre domestique de Lucinor. De deux laquais qui etoient au service de ce Gentil-homme, il y en avoit un en qui il se confioit beaucoup, parce qu'il y avoit long tems qu'il étoit dans sa maison, & qu'il n'avoit rien reconnu en lui, qui eût pû lui rendre sa fidelité suspecte. C'étoit un valet assidu, affectionné, attentif. Je l'appelleray Birafte. Ce fut sur ce laquais que Gonin jetta les yeux. Quelques liberalitez qu'il lui faisoit de tems en tems en maniere de récompense pour quelques services qu'il en recevoit, engagérent insensiblement ce garçon à avoir de l'attachement pour lui. Quoy que Gonin le reconnût pour être fort fidele à son Maître, il ne laissa pas de le préferer aux autres: parce que outre qu'il avoit particulierement besoin de lui, à cause que Lucinor l'écoutoit volon-

volontiers, c'eſt que dans ce qu'il ſe propoſoit d'en exiger, il n'y avoit rien qui pût alterer ſa fidelité, ainſi qu'on le va voir inceſſamment.

Pendant que nôtre Maître Gonin prenoit de loin toutes ces meſures; Doriſton continuoit d'aller chez Lucinor: & celui-ci l'examinoit, l'étudioit & l'épioit, ſuivant le conſeil qui lui avoit été donné; & malheureuſement pour le pauvre Abbe, il interprétoit ſiniſtrement pluſieurs legeres bagatelles, qui autrefois, c'eſt-à-dire, avant ſa prévention, ne lui avoient paru que fort innocentes. Il en parloit ſouvent à nôtre fourbe: & celui-ci, pour mieux cacher la malignité de ſon cœur, affectoit d'en juſtifier quelques-unes: parce que de cette maniere, il ſe faiſoit mieux croire, quand il donnoit aux autres des interpretations criminelles. Prianne étoit un peu revenuë de ſon reſſentiment contre Doriſton au ſujet des caroſſes; c'eſt pourquoy elle le recevoit chez elle preſque auſſi ſouvent qu'il ſe preſentoit. Gonin même contribuoit de ſa part à la rendre plus ſociable à l'égard de cet Abbé: car cette complaiſance lui étoit abſolument neceſſaire pour le tour qu'il méditoit. Comme il remarquoit que Doriſton ne ſeroit point d'humeur à ſe retirer de ſoy-même, à moins qu'il ne fut arraché, pour ainſi dire, par quelque rupture éclatante, & que Lucinor ne pourroit venir à cette rupture, à moins qu'il n'en eût un grand ſujet: c'eſt afin de donner occaſion à ce grand ſujet, que le fourbe fit les preparatifs qu'on vient de lire.

Repreſentons Malnette. Elle devint veritablement paſſionnée pour Gonin, & compta de l'épouſer. Nous avons vû qu'elle avoit beaucoup de confiance en Doriſton, & de la conſideration auſſi bien que de l'amitié pour lui, toutes-fois elle ne lui apprit rien de ſon attachement, quoy qu'il fut autoriſé par l'eſperance du mariage. Elle jugea à propos de ne lui apprendre cette nouvelle, que quand Gonin lui marqueroit le tems auquel il auroit reſolu d'en venir, ſans remiſe; à la

conclusion. La raison qui l'engagea à attendre ce tems, c'est que, comme elle sçavoit que son parent n'aimoit point son prétendu futur époux, elle craignoit qu'il ne tâchât de la détourner de le voir, sous prétexte que Gonin la vouloit tromper, ce qu'elle étoit alors bien éloignée de croire. Nôtre intriguant cependant songeoit à mettre fin à sa fourberie. Voici comme il s'y prit. Il voyoit fort souvent Prianne en particulier, Lucinor lui en laissoit toute la liberté, & Prianne le souffroit avec plaisir, parce qu'il ne negligeoit rien de tout ce qui pouvoit rendre sa conversation & ses manieres agreables. Il faut rendre justice à Gonin là-dessus, je veux dire, qu'il n'abusoit point la liberté que lui donnoit le mary, ni de la facilité que la femme lui accordoit de la voir. Il n'avoit dans ce commerce aucune vûë qui eût rapport à l'amour. Mais il demandoit que Malnette en soupçonnât quelque chose, ce qui lui fut fort facile: car comme il rendoit de frequentes visites à sa Maîtresse, & qu'il en faisoit de continuels éloges à cette fille, celle-ci en devint si jalouse, qu'elle ne lui donnoit aucun repos, parce qu'elle n'en avoit point elle-même. Il se divertissoit en secret de son tourment. A la verité il lui faisoit souvent des sermens de constance: mais bien loin de travailler sérieusement à la tranquiliser là-dessus, il lâchoit de tems en tems quelques discours qui l'empêchoient d'ajoûter foy à ses sermens: & c'est à ce point qu'il vouloit l'amener. Enfin cette fille perdant patience, fit un jour une si terrible sortie sur lui, qu'il prit le parti de lui prouver absolument le contraire de ce qu'elle pensoit, & c'est dans cette preuve que consistoit principalement le dénouëment de sa pernicieuse intrigue. Ce jour-là elle venoit de lui parler de la sorte: dites-moy, je vous „ prie, cruel que vous êtes, si vous me voyiez tous „ les jours enfermée pendant des heures entieres avec „ un homme, que penseriez vous de moy? & si vous „ m'aimiez comme vous prétendiez me le persuader, seriez-

ſeriez-vous content de ſçavoir que j'aurois des entretiens ſi ſecrets, ſi longs & ſi frequents? De quoy pouvez-vous tant parler à ma Maîtreſſe? eſt-ce d'affaires? Je ne vois pas que vous puiſſiez en avoir avec elle que celles qu'on appelle affaires de cœur. Eſt-ce de nouvelles de la ville, de la guerre, de l'Etat? Je ſçay parfaitement que c'eſt une matiere dont elle ſe ſoucie fort-peu. Eſt-ce de ſciences? elle s'en ſoucie encore moins? Eſt-ce de devotion? Avoüez que vous n'étes point du tout propre pour être ſur ce pied-là avec une jolie femme. Enfin après pluſieurs raiſonnemens de cette ſorte, elle lui proteſta qu'elle le tourmenteroit comme une furie juſqu'à ce qu'il lui eût appris de quoy il s'entretenoit avec Prianne. " Ma chere enfant, lui répondit-il, avec une aſſurance qui étoit bien fondée, vous vous tourmentez bien à plaiſir! car ne voyez-vous pas que c'eſt en vain que vous exigez de moy pour vôtre repos, que je vous apprenne les ſujets de converſation qui vous tiennent tant au cœur? Eſt-ce que vous m'en croirez ſur ma parole, après tant de ſermens de fidelité que je vous ay faits, & auſquels il ſemble qu'il vous ſoit impoſſible d'ajoûter foy? Je vous dis, je vous aſſure, je vous jure que nous ne parlons que de choſes ſi indifferentes, que je ſerois fort embarraſſé, ſi j'entreprenois de vous les apprendre, tant elles ont peu fait d'impreſſion dans ma memoire. Me croyez-vous? Toutes les réponſes qu'elle fit, ſe reduiſirent à l'aſſurer de ſon côté, qu'elle n'en croyoit rien. Hé bien, lui ajoûta-t il, aſſurez-vous par vous-même de ce que vous ſouhaitez ſçavoir. Prenez ſi bien vos meſures, que vous puiſſiez nous entendre. Vous jugez bien que je ne ſeray pas aſſez mauvais, pour avertir Prianne de vôtre deſſein. Etant ſur le point de me lier pour toûjours avec vous, eſt-ce que je voudrois vous perdre? Quel avantage m'en reviendroit-il? car enfin, quoy que je vous aye promis de vous épouſer,

„ rien ne m'y peut contraindre pour peu **que je fuſſe**
„ de mauvaiſe foy. En vain donc me ſervirois-je d'u-
„ ne voye ſi indigne pour me défaire de **vous.** Et *s'il*
„ étoit vray que je fuſſe en liaiſon de cœur **avec** Prian-
„ ne, quelle idée pourroit elle avoir de **moy** après une
„ telle ſupercherie? Réflechiſſez donc ſur la *propoſi-*
„ tion que je vous fais: elle eſt la plus ſure pour vous
„ mettre en repos. Faites-en inceſſamment uſage: *je*
„ ne demande pas mieux: vous ne pouvez me faire un
„ plus grand plaiſir; parce que nôtre commerce en
„ deviendra plus doux & plus tranquille. Rien ne *vous*
„ ſera plus facile que de vous donner cette ſatisfaction.
La pauvre Malnette, charmée de cette propoſition, qu'elle recevoit comme une preuve ſincere de la fidelité de ſon amant, fut preſque ſur le point de lui demander pardon pour avoir eu de ſi injuſtes ſoupçons. Elle parut ſe confier entierement en lui. Il eſt vray qu'alors elle étoit plus tranquille. La preſence d'un objet aimé qui s'acharne à faire de ſi belles proteſtations & de ſi forts ſermens, produit d'admirables effets. On a honte de l'avoir chagriné, on croit qu'on a tort, parce qu'on ſouhaite extrémement d'avoir tort en effet. Mais paſſe, pour revenir. La jalouſie ne ſe détruit pas ainſi tout d'un coup. Les moindres nouveaux ſoupçons la réveillent, & ces ſoupçons renaiſſent aiſément. C'eſt ce qui arriva à Malnette trois jours après. Elle fit à Gonin les mêmes plaintes, parce qu'il faiſoit auſſi frequemment qu'auparavant les mêmes viſites: elle ne put plus y tenir; & lui dit enfin, qu'elle vouloit mettre en pratique le conſeil qu'il lui avoit donné. Il eſt étonnant, comment pour plus de ſureté elle ne le fit pas, ſans l'en avertir; mais enfin cette adreſſe ne lui vint pas dans l'eſprit. Il eſt bien rare qu'une fille ſorte ainſi de ſon caractere: car il y en a peu qui ne ſçachent pas prendre de juſtes meſures, quand il s'agit de parvenir à leurs fins. Tant mieux, répondit Gonin,
„ ſur la reſolution qu'elle prenoit, c'eſt ce que je de-

demande, & vous ne pouvez mieux faire. Du moins, „ vous connoîtrez, à n'en pas douter, que je ne vous „ trompe point. Je vais même vous y aider. Pour „ bien nous écoûter, continua-t-il, vous sçavez, qu'à „ la ruelle du lit de Prianne il y a un recoin couvert de „ tapisserie; prenez vôtre tems pour vous y cacher; & „ là vous serez à portée pour ne pas perdre une seule „ parole de tout ce que nous dirons; & vous devez être assurée, que personne ne s'avisera de vous aller „ chercher dans cet endroit." Quoy qu'elle eût une grande envie de se servir de ce moyen pour se satisfaire, elle jugea pourtant qu'il ne lui étoit pas facile de le mettre en usage, en ce qu'il falloit beaucoup de tems pour ne point manquer l'occasion, & qu'il pourroit arriver, que pendant qu'elle seroit dans cette cachette, sa Maîtresse auroit besoin de son service. Gonin goûta cette raison, parce qu'elle lui convenoit parfaitement: si elle n'avoit pas fait d'elle-même cette difficulté, il étoit bien resolu de la lui representer avec les ménagemens qu'il auroit crû les plus propres pour ne point montrer d'affectation, en la lui representant. Enfin tout lui venoit à point comme il le souhaitoit. Si vous ne pouvez pas vous cacher, lui repliqua-t-il, „ cherchez quelqu'un qui veüille bien se cacher pour „ vous, & qui soit assez fidele pour vous rendre compte de tout ce qu'il aura entendu. Examinez qui vous „ croyez propre pour cela. Elle songea à Dorison; „ mais elle hesita à le declarer, parce qu'elle craignoit que Gonin n'en tirât quelque consequence, dont elle auroit lieu de n'être pas contente. Il s'en douta & la prévint, en lui disant: je ne vois personne qui vous „ puisse mieux convenir que Dorison, je sçay qu'il est „ vôtre parent, qu'il vous estime & qu'il vous aime; & „ ainsi il n'y a pas d'apparence qu'il voulût vous trahir. „ Je ne crois pas que vous puissiez mieux faire que le „ choisir, non seulement par les raisons que je viens de „ vous dire; mais encore parce que je ne connois qui „

„ que ce ſoit qui ait un plus libre accés que lui dans „ cette maiſon. Elle y conſentit d'autant plus volon„tiers, qu'elle ne douta point que l'Abbé ne ſe fiſt un „ plaiſir de contenter ſa curioſité là-deſſus, parce que „ n'aimant pas Gonin, il y trouveroit ſa propre ſatisfa„ction. Elle dit donc à ſon amant qu'elle lui en *parle*„roit: elle lui en parla en effet le même jour, ſans pour„tant qu'elle marquât qu'il s'agiſſoit de ſon interêt en „ particulier; mais elle montra ſeulement un ardent de„ſir de s'éclaircir de ce qu'elle ſoupçonnoit de Gonin & „ de ſa Maîtreſſe, afin d'en faire uſage dans la ſuite *pour* „ l'honneur de ſon Maître. Doriſton ne fit point du tout „ difficulté de lui donner ce contentement. Ils prirent „ donc jour pour cela, & Malnette en avertit Gonin. „ Celui-ci voyant que tout étoit prêt du côté de Malnet„te, ou plûtôt du côté de Doriſton, à qui il avoit prin„cipalement tendu ce piege, prit Biralle en particulier, „ & lui tint ce captieux diſcours: Mon ami Biralle, dit„il, il me revient, que l'on interprête à mal les con„verſations que j'ay avec Prianne, & les viſites fré„quentes que je lui rends. Parce que je m'attens bien, „ qu'inceſſamment un de ces gens qui ſont ſi mal in„tentionnez contre moy, ne manquera pas de me ren„dre odieux à ton Maître par cet endroit, comme ſi „ j'avois deſſein de lier quelque commerce criminel „ avec ſa femme, en lui faiſant des rapports faux, pour „ le prévenir & lui donner une mauvaiſe idée de ma „ conduite, je te prie inſtamment de me rendre un „ ſervice qui m'aide à lui faire connoître mon inno„cence & la droiture de mes intentions; ſans doute tu „ me connois aſſez pour me rendre plus de juſtice, que „ tous ces mauvais eſprits. Je ne m'adreſſe qu'à toy, „ parce que je ſçay, que tu lui es tres-fidele; & ainſi tu „ dois bien juger, que je n'exigeray rien de ta com„plaiſance & de ton amitié, qui ſoit contraire à ton „ devoir. Biralle à ce diſcours, ouvroit de grands yeux, & ſembloit n'avoir pas aſſez d'oreilles, pour écoûter.

Ce

Ce que je te demande donc, continua Gonin, c'eſt „ de faire à l'égard de Lucinor, ce que mes ennemis „ ne manqueront pas ſans doute, de faire bien-tôt, je „ veux dire, de lui parler de moy, comme ſi tu ſoup- „ çonnois, ainſi qu'eux, que mes entretiens avec Prian- „ ne lui duſſent être ſuſpects, de l'exciter à s'éclaircir „ par lui-même de ce qui en eſt, de lui dire qu'il n'aura „ pour cela, qu'à écoûter ſans être vû, ce que nous „ dirons. Qu'il y a un recoin à la ruelle du lit de ta „ Maîtreſſe, où il ſe pourra cacher." Enfin il l'inſtruiſit parfaitement de ce manége qu'il méditoit depuis ſi long tems, & qu'il avoit deſſein de mettre ce jour-là en execution. Biralle, après quelques petits raiſonnemens qu'il fit ſelon ſa portée, conſentit à tout. Cela étant ainſi reſolu, Gonin parvint parfaitement à ſes fins; c'eſt-à-dire, que Doraſte & Lucinor devoient ſe rencontrer, à peu près dans le même tems au même endroit, pour contenter leur curioſité; je dis, à peu près dans le même tems, parce que tout fut concerté avec tant d'adreſſe, que Doriſton ſe trouva le premier à la ruelle. Gonin, comme on doit croire, avoit pris toutes ſes meſures, pour ne ſe trouver avec Prianne, qu'après que nos deux curieux ſeroient allez au rendez-vous; mais rendez-vous, ainſi qu'on doit croire encore, auquel ils ne s'attendoient pas de ſe trouver enſemble. L'Abbé fut donc introduit par Malnette incognito dans la cachette, pendant que Lucinor & Prianne dinoient. Immediatement aprés le dîné, Lucinor laiſſa ſa femme dans la ſale où elle avoit quelque affaire, diſant qu'il alloit ſortir: mais au lieu de ſortir, il ſe rend promptement & auſſi incognito dans cette fatale ruelle. Il leve la tapiſſerie, pour ſe cacher dans le recoin qu'on lui avoit marqué, & que ſelon mes memoires, il ne connoiſſoit point du tout auparavant. Quelle fut ſa ſurpriſe, quand après avoir levé la tapiſſerie, il vit Doriſton plaqué contre le mur, comme s'il avoit pretendu perſuader qu'il étoit une partie du mur

meme!

même ! Quelle fut la confusion de celui-ci, voyant qu'on le trouvoit dans une situation, dont on ne pouvoit donner qu'une interprétation fort mauvaise ! „ Que faites-vous là, Monsieur ? lui dit Lucinor ; quel „ est vôtre dessein ? à qui en voulez-vous ? ce n'est pas „ assurement à moy, car vous ne m'attendiez pas. „ Non, Monsieur, répondit Doriston, ce n'est pas à „ vous que j'en veux : j'en veux au traître Gonin qui „ vous trompe, sans que vous vous en aperceviez : je „ le soupçonne il y a long tems : je voulois connoître „ aujourd'huy si j'ay raison de le soupçonner, & en- „ suite vous en rendre compte. C'est mon affaire, re- „ pliqua Lucinor, d'avoir cette curiosité, c'est moy „ seul qui ai droit d'épier la conduite de ma femme. Je „ n'aime point qu'on prenne si mal-à-propos mes in- „ terêts, je ne les trouverois pas assez bien entre vos „ mains : retirez-vous promptement, & ayez la bonté „ de ne revenir ici que quand je vous en feray prier. Doriston ne se le fit pas dire deux fois ; il sortit sur le champ confus & penetré de chagrin.

Lucinor resta dans sa cachette, roulant dans son esprit diverses pensées, dont pas une n'étoit favorable au pauvre Abbé. La prévention où il étoit déja contre lui, jointe à la rencontre qu'il venoit d'en faire dans cette ruelle, ne devoit produire contre lui autre chose qu'une tres-mauvaise opinion. Prianne arriva quelques tems après dans sa chambre, où elle resta seule pendant environ une heure, travaillant à un ouvrage de tapisserie qui étoit son occupation ordinaire après qu'elle avoit rempli ses devoirs domestiques. Gonin vint ensuite dans la maison, demanda d'abord Lucinor, & sur ce qu'on lui dit qu'il étoit sorti, il monta chez Prianne sans se faire annoncer ; car il y étoit si libre qu'on ne le traitoit point du tout avec cette ceremonie. Elle le reçût aussi sans façons ; il prit un siege & se mit à parler de choses fort indifferentes. Il n'y avoit rien d'affecté en cela : car leurs conversations rouloient tou-

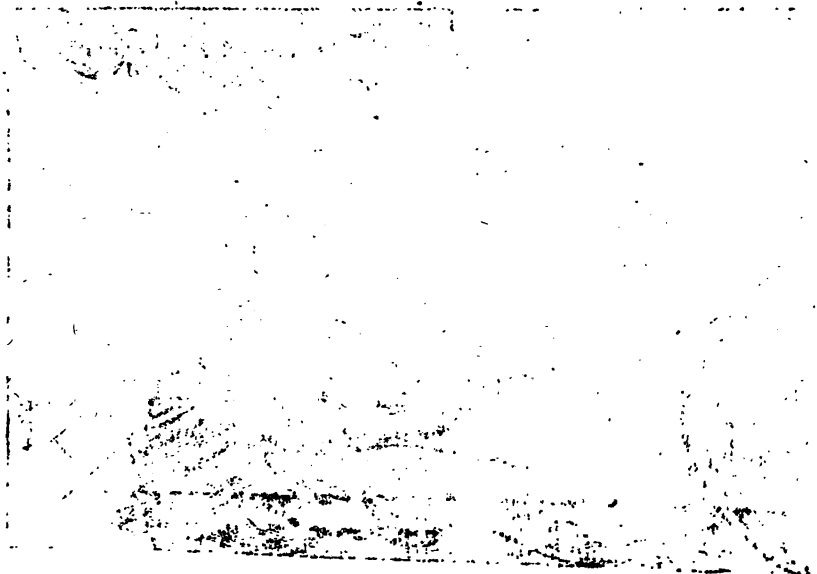
toûjours ſur des ſujets qui ne tiroient à aucune conſequence digne d'être remarquée. Dans le cours de leur entretien, il lui demanda ſi Lucinor avoit dîné avec elle, & s'il étoit ſorti, elle répondit par un oüi à l'une & à l'autre queſtion. Il demanda enſuite ſi elle avoit veu Doriſton, elle dit qu'il étoit venu le matin, mais que ſa viſite avoit été fort-courte. Puis prenant un livre qui ſe trouva ſur la table; voulez-vous Madame, „ dit-il, que je vous faſſe la lecture de quelqu'une des „ pieces qui ſont dans ce livre? elle lui répondit qu'elle, „ le vouloit bien, que cela les amuſeroit; il en lût deux Comedies entieres. Enfin ils s'entretinrent à peu prés ſur le même ton pendant plus de quatre heures; de ſorte que Lucinor eut le tems de ſe bien ennuyer. Gonin prit congé & ſe retira. Auſſi-tôt que Prianne eut quitté ſa chambre, l'ennuyé mary ſe retira auſſi de ſa cachette, mais plein d'indignation contre Doriſton & d'eſtime pour Gonin. Celui-là fut banni pour toûjours de chez lui; & celui-ci y reſta ſi abſolu, que le mari & la femme ne faiſoient rien ſans ſon conſeil ou plûtôt ſans ſa permiſſion: ce qui dura aſſez long-tems pour bien accommoder ſes affaires; car ſon interêt étoit toûjours le premier mobile de toutes ſes intrigues & de tous ſes mauvais tours. Il fit en ſorte que Prianne fut juſtifiée, de ſorte qu'il perſuada que Doriſton étoit ſeul coupable par ſes mauvais deſſeins. Quant à Malnette le fourbe trouva bien-tôt moyen de la faire chaſſer de chez Lucinor.

CHAPITRE IV.

Continuation de la morale de Maistre Gonin sur les passions. Des amours de Maître Gonin. Portrait d'une fameuse coquette. Ses maneges & la mutation qu'elle s'étoit faite. Avanture extraordinaire arrivée à un Petit-Maistre.

IL y auroit de grandes reflexions à faire sur le cœur de Maître Gonin que j'ay décrit dans le Chapitre précedent ; mais j'en ay tant d'autres à rapporter, que si je me proposois de faire des raisonnemens sur chacun, il faudroit entreprendre en même tems de prolonger cette histoire jusques à un trop grand nombre de volumes ; & c'est ce que je n'ay point du tout entrepris. Au contraire, je resserreray ma matiere autant qu'il me sera possible ; & s'il arrive que je l'étende quelquefois, ce sera ou pour l'égayer, ou parce qu'elle demandera absolument d'être étenduë. Je me suis étendu beaucoup, par exemple, sur quelques-uns des tours précedens ; mais j'espere qu'on me rendra justice, en reconnoissant qu'il ne m'étoit pas facile de m'en dispenser. Car il y a tours & tours, je veux dire qu'il y en a qui sont chargez de tant de circonstances qu'il n'est pas possible d'en rétrancher aucune sans leur faire tort. Et à dire vray ce sont ceux-là qui me semblent être les plus dignes d'être racontez. Le caractere de mon fourbe y paroît dans toute sa force ; on y connoît mieux son esprit, on y voit parfaitement ce dont il est capable. J'en trouve dans mes memoires quelques autres qui ne sont pas si importans ; c'est pourquoy j'ay déliberé long-tems pour sçavoir s'il étoit à propos que je leur donnasse place ici : j'avois des raisons pour & contre qui me tenoient en suspens ; d'un côté je me repre-

Tom. 2. p. 112.



epreſentois à moy-même, que comme l'on trouve dans pluſieurs livres tous ces petits tours ſous le nom d'autres gens à qui on les attribuë, on les rejetteroit peut-être dans celui ci, parce qu'ils n'auroient pas l'agrément de la nouveauté, du moins pour ceux qui auroient lû ces livres, & qui ne ſont aſſurement pas en petit nombre. D'un autre côté je me diſois auſſi à moy-même que me produiſant en public pour un auteur fidelle des tours de Maître Gonin, il étoit de mon devoir de revendiquer ce qui lui appartient pour le lui rendre. Après avoir bien écoûté les raiſons de part & d'autres, je me ſuis enfin déterminé à ne point ſervir des viandes réchauffées, ne pouvant me réſoudre comme les auteurs des livres dont je parle, à les aſſaiſonner de differentes ſauſſes, afin de les rendre plus agréables. Je ſuis ſi ennuyé des continuelles répétitions qui ſe trouvent preſque par tout, que je tâcheray, autant qu'il dépendra de moy, de ne pas cauſer le même ennuy aux autres. Ainſi l'on ne trouvera rien ici qui ait été déja rapporté, ou ſi cela arrive, ce ſera aſſurement parce que je n'auray pas eu connoiſſance qu'il en ait été fait mention ailleurs. Au reſte, je prie le lecteur de ne point regarder comme une perte de ce que je garderay le ſilence ſur ces petits tours dont je viens de parler, ce ne ſont que des eſpeces d'eſpiegleries qui ne le divertiroient peut-être pas beaucoup; en tout cas s'il en eſt extrémement curieux, il les peut chercher dans d'autres ouvrages qui donnent plus dans la bagatelle que celui-ci. Je lui conſeille pourtant de n'avoir plûtôt point cette curioſité, que de lire ces ouvrages, parce qu'il y trouveroit trop de gravelûre en chemin. Reprenons nôtre Heros.

Nous en ſommes à la morale; on en vient de voir pluſieurs differens traits: ſuivons la pour en apprendre d'autres. Il y a, diſent ceux qui traitent de la Philoſophie morale, deux appetits: l'un qu'on appelle concupiſcible, qui nous porte à ſouhaitter & chercher le bien;

bien ; l'autre qu'on appelle irascible, qui nous porte à craindre & à éviter le mal. Dans toute l'histoire de Maître Gohin, je lui trouve un appetit dominant; c'est celui qui lui faisoit désirer avec ardeur le bien d'autrui. On peut dire de lui à cet égard, qu'il avoit l'appetit ouvert dès le matin ; qu'en mangeant l'appetit lui venoit : & qu'il demeuroit toûjours sur son appetit. On en a déjà vû quelques exemples, & l'on en verra bien d'autres dans la suite.

Dans la Morale on considere particuliérement les passions ; parce qu'elles donnent, pour ainsi dire, le branle à toutes les actions des hommes ; parce que ce sont elles qui les mettent en mouvement. Comme le plus habile Pilote, dit-on, ne peut avancer sur la mer, ni faire voir son adresse, sans le secours des vents; aussi l'ame demeure sans action & ne fait rien sans les passions. Mais quand ces passions sont plus fortes que la raison, on peut les regarder comme les Furies des Anciens, qui la persecutent, comme les Géans de la fable, qui veulent détrôner Jupiter ; & comme les serviteurs des Saturnales, qui prennent le commandement sur leur Maître.

On compte onze passions generales, dont les autres sont comme des rejettons. Ces onze passions sont l'amour & la haine.

Le desir & l'aversion, ou la fuite.
La volupté, ou le plaisir & la douleur.
La hardiesse & la peur.
L'esperance & le desespoir.
La colere.

Il y a des passions mixtes, formées de quelques unes de ces onze principales ; comme :

La misericorde qui est formée de l'amour & de la douleur.
L'envie, la jalousie & la honte, qui sont formées de la haine & du desir.

A voir la maniere dont je m'y prends, on va peut-être

tre croire que je vais m'enfoncer dans un vaſte & pro-
fond traité des paſſions. Le Lecteur qui attend bien
autre choſe de moy, s'en allarme peut-être. Je le ſup-
plie de ne point craindre que je lui donne cet ennuy.
Je donneray des faits préferablement à des raiſonne-
mens & à l'érudition. C'eſt pourquoy je prendray cha-
cune de ces paſſions en particulier, & je conſidereray
ſucceſſivement Gonin, pour voir ce qu'il a fait, qui
ait rapport & qui merite d'être raconté. C'eſt une ma-
niere de faire une hiſtoire, qui, je l'avoüe, n'a point
encore été miſe en uſage; mais eſt-ce à dire pour cela,
qu'elle en ſoit plus mauvaiſe? C'eſt ce qui ne me pa-
roît pas. Dans l'hiſtoire d'un homme comme Gonin,
je ne croy pas qu'il ſoit d'une grande importance, d'y
obſerver l'ordre chronologique; je me perſuade qu'il
ſuffit de parler d'abord de ſa naiſſance, de commencer
par là, ainſi que je l'ay fait; & de finir par le recit de la
fin de ſes jours; & c'eſt ce que je feray. Quant à ce qui
s'eſt paſſé entre deux, les paſſions, les vices, les ver-
tus, s'il s'en trouve, les profeſſions me ſerviront de
textes pour écrire ſes dits, ſes écrits & ſes faits. La di-
verſité s'y trouvera à peu-près autant que ſi je l'avois
ſuivi pié-à-pié pendant tout le cours de ſa vie. Enfin ne
doit on pas permettre de ne ſuivre pas toûjours le che-
min battu? doit on trouver mauvais qu'on en prenne
un autre, pour eſſayer du moins; afin de voir s'il con-
vient: c'eſt ce que je vais faire. Si on ne le trouve pas
bon, qu'on ne m'imite point. Je reſteray original, &
je m'en conſoleray. Commençons.

La premiere de onze principales paſſions qu'on ad-
met d'ordinaire dans la Philoſophie Morale, c'eſt l'a-
mour. Si je voulois répandre icy de l'érudition & con-
ſulter pour cela les lieux communs, que je dirois de
belles choſes; mais que je ferois en même tems d'en-
nuyeuſes répetitions! Je n'en feray pourtant rien,
quoyque l'exemple de bien d'autres m'y excite. Je me
contenteray d'en donner la définition: c'eſt le moins

que

que je puisse faire. L'amour est un mouvement de l'appetit vers ce qui lui semble beau & bon, ou un transport de l'ame pour s'unir à ce qui lui plaît.

Gonin eut de l'amour : mais quoyqu'il fut possedé de cette passion avec tous ses symptomes, il ne perdit point de vûë ses interêts, il ne perdit point ces appetits du bien d'autruy, dont j'ay parlé tantôt : du moins il ne perdit point cette inclination qu'il avoit à joüer des tours à ceux qui l'incommodoient, qui l'embarrassoient, ou qu'il croyoit pouvoir entreprendre de l'incommoder, de l'embarrasser, de le traverser dans ses desseins. Il eut quelquefois de l'amour tout de bon : il en eut d'autrefois, qui n'étoit que de commande : tel fut celui qu'il témoigna à Malnette, & dont cette pauvre fille eut lieu d'être si mécontente. Nous verrons dans la suite un détail de ses differentes amours : & je puis assurer que ce ne sera pas le plus mauvais de son histoire : car outre que la matiere est presque toûjours divertissante & interessante par elle-même, c'est que les intrigues extraordinaires de nôtre fourbe, dont elle sera accompagnée, y mettront un sel, qui la rendant piquante, en banniront cette fadeur triviale que l'on trouve presque par tout où l'on en traite. Sans tant de préambules, venons au fait, & rapportons la premiere histoire que mes memoires me présentent sur ce sujet.

Il y avoit dans Damoram, ville où demeuroit Maître Gonin, une fille qui depuis plusieurs années y faisoit grand bruit, tant par sa beauté qui passoit pour être parfaite, que par les soins qu'elle avoit pris afin qu'elle ne lui fut pas inutile. Il y avoit un grand nombre d'histoires sur son compte, c'est-à-dire, de ces histoires qui en même tems qu'elles étendent extremement la reputation, l'empirent, la rendent plus mauvaise à mesure qu'elles augmentent. Peut-être en disoit-on plus qu'il n'y en avoit ; mais quoy-qu'il en soit quand on en auroit retranché une partie considerable,

ce

e qui en auroit reſté étoit plus que ſuffiſant pour con-aincre que cette fille étoit une vraye coquette. Auſſi ous ceux qui la connoiſſoient lui donnoient-ils ce iom ſans en faire aucun ſcrupule : ce n'eſt pourtant pas celui-là que je lui donneray ici, il eſt trop general, il en faut un qui la diſtingue mieux : je ne l'appelleray pas auſſi de celui qu'elle avoit par elle-même, je veux dire celui de ſa famille, la loy que je me ſuis impoſée de ne nommer perſonne ne me le permet pas ; & je ſe-ray fort exact à tenir ma parole là-deſſus, auſſi-bien que ſur toute autre choſe auſſi raiſonnable. Pour la nommer, je n'iray point conſulter les Dictionnaires, les Lexicons grecs, latins, allemands, hebreux. Je ne renverſeray point ſon nom propre, afin qu'en le cachant j'excite pourtant les habiles à s'intriguer pour le découvrir ; en quoy il ſe trouve preſque toûjours quelqu'un qui réüſſit : car à force de tourner & retourner, ces habiles en viennent enfin à bout. J'en ay fait l'épreuve dans un ouvrage que j'ay donné autrefois au public, où je m'étois ſervi de ce déguiſement, & où je croyois avoir ſi bien envelopé le nom veritable, que je ne doutois point qu'il ne fut comme impoſſible de le développer. Mais un illuſtre Examinateur à qui la pénetration de ſon eſprit ne permet pas que rien ne lui puiſſe échaper, m'apprit l'inutilité de cette précaution quand on a affaire à des gens de ſa ſorte. J'appelleray donc la conquette dont il s'agit du premier nom qui me viendra dans l'eſprit : le voici ; c'eſt Frianne. Ce nom ne ſignifie rien ſelon moy : & ainſi que l'on ne ſe tourmente point pour tâcher d'y trouver du myſtere. Je ſçay bien que ſouvent on ne met dans un livre de ces noms myſterieux que pour lui donner un eſpece d'air important ; mais je ne me ſerviray point de ce ſtratagême pour donner de l'importance au mien.

Frianne ſçavoit en perfection tout le manége de la coquetterie. Sa condition fut d'abord des plus modiques. Le bien que ſes parens lui laiſſerent, étoit à pei-

ne suffisant pour l'entretenir : elle fut peu de tems dans cette disette, car l'entretien ne lui manqua pas. Elle joignoit à une beauté surprenante, à une taille avantageuse, à un air & à des manieres qui démentoient la bassesse de sa naissance, toutes les qualitez de l'esprit necessaires pour attirer l'estime, pour engager le cœur, pour seduire les esprits & les conduire où elle projettoit de les mener. Comme ce n'est pas son histoire que je prétens donner, je ne rapporteray point ici le détail de ses intrigues : elles demanderoient un ouvrage particulier, & feroient dans celui-ci une parenthese dont la longueur seroit des plus monstrueuses. Je me contenteray donc de dire en general qu'elle avoit fait une infinité de passions dans tous les états & dans tous les âges ; qu'elle avoit causé grand nombre de querelles entre ses amans, & qu'il en avoit coûté la vie à quelques-uns ; que presque tout ce qu'il y avoit de gens les plus considerables se faisoient honneur de pouvoir dire qu'ils en étoient considerez ; que les étrangers du plus haut rang demandoient à être introduits chez elle aussitôt qu'ils étoient arrivez à Damoram ; parce qu'ils avoient appris chez eux, que sa maison étoit le rendez-vous du plus beau monde de la ville ; que la politesse y regnoit avec toutes ses précisions ; que les conversations y étoient également spirituelles & enjoüées ; qu'on s'y limoit l'esprit ; qu'on y prennoit les belles manieres, qu'on y faisoit de belles connoissances qu'on y devenoit à la mode ; enfin qu'on y apprenoit à vivre gratieusement, poliment, noblement.

En effet, on se perfectionnoit chez elle pour le monde en bien des manieres. Les femmes mêmes d'une certaine espece se faisoient un merite de s'y trouver, & presque toutes s'efforçoient d'imiter ses manieres, tant pour les habillemens, que pour les mines, les airs & autres talens de la coquetterie. Elle ne faisoit point de fracas en équipage & en domestiques. Elle aimoit beaucoup mieux paroître manquer du necessaire, que de

le donner dans le ſuperflu. Sans parler à perſonne de ſes beſoins, elle ſe contentoit de les laiſſer à deviner; & ceux qui devinoient le mieux, ſe croyoient les plus fortunez, & l'étoient en effet, s'ils y ſuppléoient, s'entend. On a dit qu'il étoit arrivé deux fois, qu'elle s'étoit volée elle-même; c'eſt-à-dire qu'elle avoit fait accroire qu'on lui avoit enlevé un jour une caſſette, où étoient pluſieurs bijoux de prix; & qu'un autre jour on lui avoit plié ſa toilette, ce qui ſignifie qu'on la lui avoit dérobée. La vray ſemblance étoit ſi bien gardée dans le reçit de ces prétendus vols, qu'elle l'auroit peut-être cru elle même, ſi elle n'eût pas mis auparavant ailleurs en lieu de ſureté, & ſa toillette & ſes bijoux. Qu'on n'aille pas croire qu'elle allât annoncer ces déſaſtres à ceux qu'elle croyoit pouvoir y apporter remede, en remplaçant ces pertes: elle n'en diſoit mot. Des gens attitrez par ſon induſtrie, prenoient ce ſoin. Quant à elle, lors qu'elle ſçavoit qu'on en étoit inſtruit, elle ſe contentoit de montrer ſur ſon viſage quelque chagrin, quelque diſtraction, quelque inquiétude, ce qui faiſoit le meilleur effet du monde. Il falloit voir alors comment les Soupirans travailloient à qui mieux pour la rétablir dans ſa gayeté & dans ſa tranquillité ordinaire; & cela par de certaines adreſſes ingenieuſes que leur fourniſſoit l'amour. Car ils ſe donnoient bien de garde de lui faire des preſens en face, de lui faire des preſens comme preſens, de lui donner de la main à la main, particulierement dans les commencemens qu'elle s'étudioit pardeſſus tout à paſſer pour genereuſe, pour deſintereſſée, pour avoir ce qui s'appelle un cœur bien placé: elle auroit chaſſé avec indignation un homme qui en auroit agi ſi groſſierement avec elle. Quand elle fut plus aguerrie, & qu'elle jugea à propos de groſſir ſes biens par des coups conſiderables, elle empruntoit à tels qui auroient plus rougi de honte en lui demandant ce qu'ils lui avoient prêté, qu'elle en refuſant de le rendre. Et ainſi comme elle ne refuſoit ja-

mais, parce qu'on ne lui redemandoit point, on auroit eu tort de l'accuſer d'avoir un mauvais cœur. Tout au plus on ſoupçonnoit, qu'elle avoit oublié de reſtituer, ou qu'elle n'étoit pas en état de le faire.

Elle avoit une tante qui demeuroit avec elle dans le tems de ſa premiere jeuneſſe; ce n'étoit point une de ces tantes d'emprunt de qui l'on n'eſt parent, qu'en leur payant largement ce titre quand elles veulent bien conſentir de le prendre: c'étoit une veritable tante qui l'avoit élevée, & qui l'aimoit ſi fort, qu'elle ne lui pouvoit rien refuſer de ce qu'elle ſouhaitoit, & qui étoit en ſa diſpoſition. Cette bonne tante lui étoit d'un ſecours admirable dans tous ſes commerces: à la voir on la prenoit pour une femme d'une ſeverité à toute épreuve, d'une regularité des plus ſcrupuleuſes & d'une pieté des plus édifiantes. Frianne paroiſſoit la craindre à l'excez, quand elle ſe trouvoit avec elle en compagnie, & elles s'y trouvoient preſque toûjours enſemble: mais hors delà, la niéce faiſoit à ſon tour la tante, & commandoit, pour ainſi dire, à baguette. En public leurs perſonnages étoient tout-à-fait empruntez, en particulier elles joüoient naturellement leurs rôlles: chacune s'abandonnoit à ſon humeur en toute liberté, & rarement la paix y trouvoit-elle ſon compte. Frianne n'avoit pour tous domeſtiques dans les commencemens, qu'un laquais, une femme de chambre & une cuiſiniere: mais ſa fortune étant groſſie, & donnant ſouvent à manger à gens de diſtinction, & qui il en coûtoit plus qu'à elle, ſa tante lui répreſenta, que comme ſes convives étoient obligez de faire reſter leurs valets pour ſervir à table, il étoit plus à propos qu'elle ſe donnât encore deux laquais de confiance ainſi que l'étoient ſes autres domeſtiques, que d'attirer chez elle des ſerviteurs étrangers qui ſont d'ordinaire fort à craindre par l'uſage qu'ils font de leur langue en rapportant, non ſeulement tout ce qu'ils voyent & qu'ils entendent, mais encore en y ajoûtant malignement

ent du leur. Elle trouva ce conseil judicieux & le ivit ; ses amis lui en sçûrent bon gré, parce qu'ils n'en noroient pas les conséquences.

Quoyque j'aye resolu de ne pas tomber dans le détail des histoires qu'on met sur le compte de Frianne, il y en a une dans mes memoires à propos de table & de festin, que je suis fort tenté de ne point passer sous silence. Je succombe d'autant plus volontiers à cette tentation que mon histoire n'est pas longue, & que peut-être elle ne sera pas désagréable au lecteur.

Un soir certain petit maître, grand coureur de femmes, grand étourdi, grand fou & grand Seigneur, vint chez elle grandement yvre, & par conséquent tres-disposé à y faire de grandes sottises. Il y étoit déja venu plusieurs fois, mais en meilleur état. Toute-fois dans quelque état qu'il y vint, elle le craignoit plus qu'elle ne l'aimoit, parce qu'elle le regardoit comme un extravagant, & qu'à cause de son caractere médisant & de sa condition, elle n'osoit pas le chasser, ni meme lui faire trop paroître qu'il lui fut insupportable. Ce soir donc qu'il se rendit chez elle, sans suite, & d'une maniere fort-bruyante, elle étoit seule, c'est-à-dire, n'ayant pour toute compagnie que sa tante & ses domestiques. Ce jeune fou, que j'appelleray Bibambos, qui avoit le vin fort brutal, la fit trembler en arrivant. Elle se vit dans une espece de necessité de le recevoir malgré ses manieres petulantes, jugeant bien que pour peu qu'elle lui témoignât être fachée de le voir étant plein de vin, sa colere s'allumeroit bien-tôt, & le porteroit à des excez, dont ces meubles & elle-même ne manqueroient peut-être pas de ressentir ; elle prit le parti de le gratieuser, sans faire semblant de connoître qu'il eut pris beaucoup plus de vin qu'il n'en pouvoit supporter pour rester raisonnable, puis résolut de le mettre dans un tel état qu'elle n'en eût plus rien à apprehender. Allons, Mr. Bibambos, lui dit-elle, puisque nous nous trouvons seuls ce soir ici, il faut nous

„ divertir enſemble & boire de nôtre mieux ; il y a
„ long-tems que je ſouhaitois cette occaſion, ſans oſer
„ vous le dire. Les tranſports de joye le prirent alors
ſi fortement, qu'elle en eut preſque autant de peur que
de ſa colere. Cependant elle prit ſi bien ſes meſures, &
ménagea ſi adroitement l'eſprit broüillé de ce brûtal,
qu'elle le conduiſit ſans en recevoir aucune inſulte,
juſqu'au tems qu'il fallut ſe mettre à table ; car elle a-
voit eû ſoin de preſſer extrêmement ſes domeſtiques,
afin que le ſoupé fut promptement ſervi. Le buffet é-
toit garni de cinq ou ſix bouteilles d'un vin le plus fu-
meux & le plus propre à porter à la tête. Enfin Bibam-
bos tout penetré de ſa bonne fortune apparente, au-
tant que le peu qui lui reſtoit de raiſon lui permettoit
de connoître ſon prétendu bonheur, ſe mit à table
avec Frianne & ſa tante. Il fit d'abord quelque difficul-
té ſur ce que celle-ci vouloit être de la partie ; mais la
niéce l'engagea pourtant à y conſentir. Les laquais ſe-
lon l'ordre qu'ils en avoient reçû, ne ſervirent aux
femmes que du vin fort foible par la grande quantité
d'eau qu'on y avoit mêlée, qui etoit tiré de deux bou-
teilles deſtinées pour elles, & qu'on leur avoit bien
fait remarquer. Enfin à force de ſantez portées au jeu-
ne fou, & auſquelles il ne manqua pas de faire exacte-
ment raiſon, il tomba yvre mort, & ainſi tira Frianne
d'un embarras qui la tourmentoit extrêmement. Elle
ſe trouva à la verité embarraſſée d'une autre maniere :
mais comme elle l'avoit préveu, elle avoit auſſi medi-
té le moyen d'en ſortir. Quand elle le vit dans cet état,
elle ordonna à ſes laquais de le porter dans la ruë le
plus loin de ſa maiſon qu'ils pourroient, & de le cou-
cher le long de quelque porte, de telle ſorte qu'il ne
lui pût arriver aucun accident. C'étoit en Eté, & ainſi
il n'y avoit point ſujet de craindre que le froid lui cau-
ſat quelque mal : elle fut obéïe ſur le champ, car ſes
valets étoient non ſeulement d'une fidelité inviolable,
mais encore tres-ſoûmis à ſes volontez ; ils trouvoient
trop

op bien leur compte avec elle pour refuser de faire
e qu'elle souhaitoit. Elle ne laissa pas pourtant d'être
ort inquiéte pendant la nuit, dans la crainte où elle
toit que quelqu'un le volât ou lui fit quelque insulte.
Elle s'attendoit bien que le lendemain il ne manque-
roit pas de venir chez elle, & de lui marquer peut-être
quelque ressentiment de ce qu'elle lui avoit fait passer
si mal la nuit. Mais elle avoit pris ses précautions pour
nier le fait & pour prouver sa negative. Elle ne le vit
pourtant point, & n'en entendit point parler. Trois
jours se passerent sans qu'elle en apprit aucunes nou-
velles: elle en devint fort intriguée, non pas qu'elle
souhaitât qu'il revint: car elle étoit fort éloignée de
faire un tel souhait; mais c'étoit qu'elle apprehendoit
qu'il ne machinât quelque mauvaise affaire contre-el-
le. Enfin l'impatience qui lui donnoit cette incertitu-
de l'engagea à s'informer au vray de ce qui en étoit:
elle s'addressa pour cela à celui de ses laquais qu'elle
croyoit être le plus entendu: elle lui dit d'aller, sans
faire semblant de rien, roder autour de la maison où
demeuroit Bibambos, & de s'informer adroitement
dans le voisinage s'il étoit à Damoram. Il partit, &
lui rapporta ensuite, qu'on l'avoit assuré, qu'il n'avoit
point paru sortir ni entrer depuis trois ou quatre jours,
& qu'ainsi on ne sçavoit s'il étoit à la ville ou à la cam-
pagne. Ce rapport l'inquiéta encore davantage, elle
ne sçavoit plus qu'en penser: & si elle en pensoit quel-
que chose, elle concluoit, ou qu'il lui étoit arrivé
quelque malheur, ou que lui-même trâmoit l'execu-
tion de quelque mauvais dessein contre elle. Pendant
tout ce tems elle fit tomber souvent la conversation
sur ce jeune homme, quand elle étoit en compagnie,
afin de voir si on ne lui en apprendroit rien: elle n'en
fut pas pour cela plus instruite, car tous ceux à qui elle
en parloit, n'en sçavoit pas plus qu'elle.

Enfin un jour que plusieurs personnes l'étoient ve-
nuës voir, un des parens de Bibambos arriva, & com-

me un homme qui eſt plein d'une nouvelle conſidera-
„ ble dont il va ſe délivrer : je viens, dit-il, en s'adreſ-
„ ſant particulierement à Frianne, vous apprendre une
„ nouvelle, à laquelle, ſans doute, vous ne vous at-
„ tendez pas ; c'eſt qu'il n'y a plus de Bibambos au
„ monde, le pauvre garçon en eſt ſorti depuis quel-
„ ques jours. A ces paroles Frianne demeura immo-
bile, & peu s'en fallut qu'elle ne s'abandonnât à de certains mouvemens, auſquels on n'auroit pas manqué de donner differentes interprétations. A la verité elles n'auroient pas été conformes à ce qui ſe paſſoit dans ſon eſprit, puiſque perſonne n'étoit au fait de ce qu'elle apprehendoit ; mais on auroit jugé, que du moins il lui tenoit plus au cœur, qu'elle ne l'avoit fait paroître : cela ne l'auroit pas embarraſſée, auſſi n'étoit-ce pas ce qu'elle craignoit le plus. Ce qui l'allarmoit, c'eſt qu'elle s'alla imaginer qu'il étoit mort, & qu'on pourroit l'accuſer d'en être la cauſe. Elle ſe remit le mieux qu'elle put de ſa ſurpriſe ; & le parent ajoûta ſur differentes queſtions qu'on lui faiſoit, que Bibambos s'étoit retiré dans un Convent il y avoit quelques jours, & qu'il y alloit inceſſamment prendre l'habit de Religieux. On lui demanda comment un ſi grand changement s'étoit fait, quelle raiſon l'avoit engagé à prendre ce parti : il répondit, qu'il ſçavoit ſeulement ce qu'il venoit de dire, & rien davantage. Chacun raiſonna là-deſſus en ſa maniere, & perſonne ne toucha au but.

Après que tout le monde ſe fut retiré, Frianne, ſa tante, & même ſes domeſtiques s'étant réünis enſemble, firent une infinité de reflexions, qui toutes ſe terminoient à convenir qu'ils ne comprenoient rien dans cette vocation, & à dire, qu'ils ne pouvoient ſe perſuader, que cette nouvelle fut veritable. Frianne cependant un peu ſoulagée de ſon inquietude ; pour s'en tirer tout-à-fait, elle auroit envoyé ſur le champ s'informer dans le Convent dont il s'agiſſoit, pour ſçavoir

oir ce qui en étoit, ſi on lui avoit dit quel étoit ce convent : mais comme ſon nouvelliſte n'en ſçavoit rien lui-même, elle ne put ſe donner cette ſatisfaction. Pendant huit jours elle fit enquêtes ſur enquêtes, ſans en être plus inſtruite ; & cela, parce qu'elle n'oſoit pas aller à la ſource, c'eſt-à-dire, s'adreſſer aux parens de Bibambos : ſelon elle, ç'auroit été trop riſquer, après l'avoir expoſé ainſi qu'elle avoit fait, tout yvre qu'il étoit, pendant la nuit dans une ruë, où il lui pouvoit arriver une infinité de facheux accidens. L'inſtruction qu'elle ſouhaitoit lui vint à l'heure qu'elle y penſoit le moins. Un matin ſur les onze heures, on l'avertit, qu'un venerable Religieux demandoit à lui parler. Elle dit qu'on le fiſt entrer dans ſon appartement. Ce Reverend Pere entra, & lui preſenta de la part de Bibambos une lettre, dont voici la copie.

LETTRE
DE BIBAMBOS A FRIANNE.

M.

Je vous ay toûjours paru un grand fou, & vous ne vous trompiez pas ; car j'étois veritablement tel que je vous paroiſſois. Mes extravagances paſſoient dans mon eſprit pour des perfections ; rien ne me ſembloit plus mépriſable, que les gens ſages, raiſonnables, modeſtes & circonſpects. Je m'imaginois que les airs étourdis étoient ceux qui convenoient le mieux

mieux à ma condition, à ma profession & à mon âge. Je me serois fait pitié à moy-même, si je m'étois montré plus attentif à étudier mes paroles & mes actions, afin qu'elles fussent arrangées de telle sorte, qu'on jugeât que j'eusse voulu me distinguer de tant de jeunes gens petulans que je prenois pour modèles de ma conduite & je me faisois un honneur d'imiter. C'est une confession que je vous fais volontiers du ridicule de mon exterieur. Je me persuade, qu'en cela je ne vons apprens rien de nouveau; mais ce sera une veritable nouveauté pour vous, quand vous sçaurez, que je condamne & que je déteste de bonne foy cet exterieur scandaleux, & que je me repentiray toute ma vie d'avoir si mal édifié les personnes que j'ay frequentées, & de les avoir peut-être excitées à se deregler elles-mêmes par l'exemple de mes déreglemens. O Ciel! que je me rendrois encore bien plus odieux, si je declarois avec la même ingenuité ce qui se passoit alors dans mon interieur! mais comme c'est une declaration que je dois faire seulement à celui à qui j'en suis comptable, c'est pour lui que je la reserve, avec resolution d'en faire penitence le reste de mes jours. Je m'adresse aujourd'huy particulierement à vous, pour vous apprendre mon heureux changement, parce que vous en avez été en quelque maniere le premier mobile, je veux dire, que c'est vous qui l'avez occasionné, par l'exposition que vous avez faite de ma miserable personne dans une ruë pendant la nuit, sans vous faire aucun scrupule de me mettre à la merci de tous les passans tels qu'ils pussent être. Ne lisez point ceci comme un reproche que je vous fasse: au contraire, c'est pour vous marquer, que je regarde cette exposition comme une faveur que vous m'avez faite; & c'est pour vous en témoigner ma reconnoissance, que je vous en renouvelle le ressouvenir. Fasse le Ciel, que toutes les faveurs que vous ferez ayent un pareil succès: un bon-

heur

heur éternel en sera le fruit, & pour vous qui les unrez accordées, si c'est dans cette vûë, & pour ceux qui les auront reçûës. Je m'attens bien, que vous terez étrangement surprise, quand vous sçaurez la nouvelle que je vous apprens : vôtre surprise ne me fait pas honneur, car c'est une marque, que je ne vous avois pas donné sujet de vous attendre que je me rendrois si-tôt à la raison & à mon devoir. Je ne doute pas que vous n'ayez été fort inquiete, quand vous avez appris, qu'il n'étoit plus mention de moy dans le monde depuis les insultes que je ne doute point que je ne vous aye faites chez vous la derniere fois que j'y allay, & depuis la vengeance que vous en tirâtes, que je regarde pourtant plûtôt comme un effet de précaution, que de malignité. Tranquillisez-vous, je vous prie : je ne suis aujourd'huy capable d'autre ressentiment, que de celui que je dois avoir contre moy-même pour tant de fautes que j'ay faites, & dont je me trouve si coupable, que je ne puis assez selon moy m'en punir. Que je découvre à present de veritez qui m'étoient inconnuës ! que j'ay ici bien d'autres idées de la perfection, que celles que j'avois dans le monde ! quelle joye pour moy de me trouver dans cette Solitude ! quelles douceurs j'y goûte ! de quel repos j'y joüis, en comparaison de tous ces troubles qui m'agitoient avant que j'y fusse entré ! Je vous souhaite de tout mon cœur les mêmes avantages. Essayez, croyez-moy, Frianne, un peu de retraite : elle vous persuadera plus que tout ce que je pourrois vous dire, parce que vous y sentirez ce que je ne puis vous exprimer. Portez-vous au bien de vous-même : n'attendez pas, que comme moy, vous y soyez, pour ainsi dire, entrainée. Dieu ne fait pas toûjours des prodiges ; & ainsi vouloir s'y attendre, c'est vouloir en même-tems courir risque de se perdre sans ressource. Profitez de mon avis. Imaginez-vous, que quand un homme comme moy

vous

vous prêche, il faut que la verité le penetre, qu'elle l'excite, & qu'il n'y puisse resister. Au reste, comme apparemment vous souhaiterez sçavoir par quelle occasion je suis entré ici, j'ay prie le Reverend Pere qui vous remettra cette Lettre, de vous en instruire. Il n'y a personne qui puisse mieux vous l'apprendre, puisque c'est lui qui m'y a reçû & qui m'a engagé à y rester. L'avanture vous semblera fort étrange: admirez-la, & faites en sorte d'en imiter la suite.

Ce bon Religieux, à qui je donneray pour nom celui de Mononte, étoit superieur du Convent où Bibambos s'étoit retiré. Voici de quelle maniere il parla à Frianne, après qu'elle eut fait la Lecture de la lettre qu'il lui avoit apportée. " Je suis chargé, comme vous „ voyez, M. de vous apprendre par quelle avanture „ Bibambos s'est refugié dans nôtre maison. Je n'ay „ point refusé de me charger de cette commission, tant „ parce qu'il est dans une espece d'obligation de vous „ instruire de cette avanture, que parce que le reçit „ que je vais vous faire, ne pourra que vous édifier. „ Pendant que ce jeune homme étoit exposé, ainsi que „ vous le sçavez, nôtre frere Quêteur venoit de sortir „ d'une maison, ou l'on lui avoit fait des insultes, „ qu'il ne s'étoit pas assurément attirées par sa mauvai- „ se conduite; j'en suis convaincu, non seulement par „ la connoissance que nous avons depuis long-tems „ dans nôtre maison de sa sagesse, mais encore par les „ informations exactes que j'ay eu soin de faire, pour „ sçavoir au vray s'il avoit merité les indignes & ma- „ lins traitemens qu'on lui avoit faits. Tout a été par- „ faitement éclairci, & cet éclaircissement a produit „ sa justification. Voici en abregé comme la chose „ s'est passée; je n'en donneray pas le détail, parce „ qu'il seroit trop odieux & qu'il n'est point du tout „ necessaire pour ce que j'ay à vous dire. Dans une

Auber-

Auberge où il étoit allé quêter, ſe trouverent quatre „ perſonnes aſſez connuës (je me donneray bien de „ garde de les nommer: la charité me le défend, car „ leur honneur en ſouffriroit.) Ces gens retinrent ce „ pauvre Frere, partie par violence, partie ſous divers „ prétextes juſqu'à la nuit. Enfin leurs procedez lui „ ayant fait connoître, qu'ils ne demandoient qu'à ſe „ divertir de lui & de ſa profeſſion, il fit tous ſes efforts „ pour s'échaper de leurs mains, & il n'en pût venir à „ bout, que quand la nuit fut fort avancée. Vous ju „ gez bien quel fut ſon embarras, quand il ſe vit à une „ heure ſi indue hors de ſon Convent, & même ſi éloi- „ gné, que pour y arriver, il étoit obligé de traverſer, „ toute la ville. La crainte d'être ſurpris à une telle „ heure, & ainſi de déshonorer ſon habit, lui donna „ une ſi grande inquiétude, qu'il fut ſur le point de le „ quitter, plûtôt que de faire un affront en ſa perſonne „ à tout ſon Ordre. Cette délicateſſe vous paroîtra „ peut-être outrée; mais nous autres Religieux qui a- „ vons pour un principe eſſentiel à nôtre état, de ne „ jamais mal édifier, ne la trouvons pas tout-à-fait „ condamnable; Je ne voudrois pourtant pas la con- „ ſeiller; auſſi aurois-je bien de la peine à la regarder „ comme une faute digne d'une ſevere punition. Quoy „ qu'il en ſoit, nôtre Frere étant dans cet embarras, „ trouva à quelques pas de la maiſon d'où il s'étoit é- „ chappé Bibambos couché par terre dans la ruë le „ long d'une porte; il crut d'abord qu'il étoit ſans vie; „ mais s'en étant approché, il connut qu'il étoit enſe- „ veli dans un profond ſommeil, cauſé par le vin pris „ à l'excès, & qu'ainſi il ne s'éveilleroit pas facilement. „ Alors la délicateſſe dont je viens de parler, prit ſi „ bien le deſſus dans ſon eſprit, qu'il s'y rendit ſans hé- „ ſiter. J'avoüe que dans ce qu'il fit, l'intention n'é- „ toit pas coupable; mais il y avoit trop de hardieſſe „ & d'indiſcretion, pour ſoûtenir que l'action ne fut „ pas criminelle. Il change ſon habit contre celui de „

Bibam-

„ Bibambos, & ainſi il ſe trouve revêtu en Cavalier, & „ le laiſſe habillé en Moine. Naturellement on ſera „ porté à demander comment il s'eſt pu faire que ce „ Religieux étant auſſi ſage que je l'aſſure, ait pû ſe „ réſoudre à hazarder ces deux ſortes de metamor- „ phoſes: comment il a pû avoir le tems d'en venir à „ bout, ſans être ſurpris ſur le fait par quelque paſſant, „ du moins comment il a pu ne les pas craindre; com- „ ment il pouvoit s'imaginer que cette action tourne- „ roit à bien; ce qu'il prétendoit faire après s'être „ ainſi déguiſé? Je n'ay point d'autre réponſe à faire „ aux quatre premières queſtions, ſinon qu'il changea „ veritablement ſon habit contre celui d'un Cavalier, „ ſans faire aucune attention ſur les conſequences; „ qu'il crut n'avoir point tant à craindre de la con- „ fuſion ſous ce déguiſement, que ſous ſon propre „ habit; enfin qu'il n'y a pas grande raiſon dans cette „ démarche. Quant à la derniere queſtion, il répon- „ dit qu'il avoit deſſein de ſe retirer, en attendant „ le jour, chez un de ſes parens, qui n'étoit pas „ éloigné du lieu où cette belle ſcene s'étoit paſ- „ ſée. Et en effet il s'y retira: mais avant que de „ quitter Bibambos, il heurta en Maître à la porte „ où il étoit placé, afin qu'on l'enlevât. Il faut ju- „ ger de cette conduite, qu'il agiſſoit bonnement, „ mais non pas raiſonnablement. Il en eſt convenu „ lui-même, quand on lui en a montré les incon- „ veniens. Mais l'heureux effet que cette bizarre „ avanture a produit ſur Bibambos, lui ſert d'une „ eſpece de juſtification, que l'on ne peut pour- „ tant tirer que d'un coup du Ciel qui s'eſt ſervi „ de lui, comme d'un inſtrument fort peu propre „ à un tel ouvrage, à le conſiderer à la rigueur. „ Il y a dans tout ceci du prodigieux: & ainſi en „ vain feroit-on des raiſonnemens pour y trouver „ des convenances.

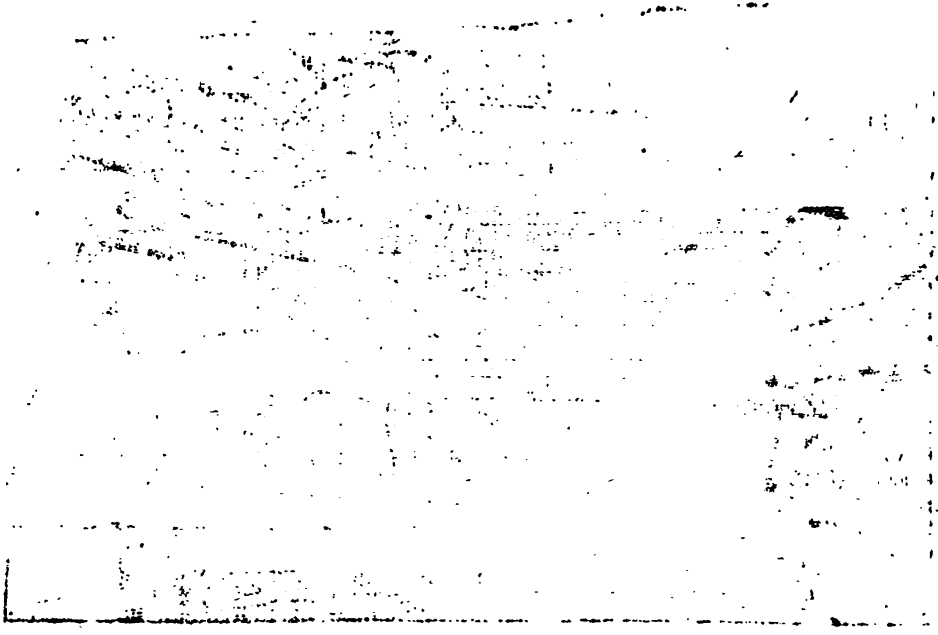
„ Après que nôtre Frere eut heurté, on ſortit de cette

cette maiſon, on enleva Bibambos & on nous l'apporta, toujours enſeveli dans un profond ſommeil. J'abrége, comme vous voyez, cette hiſtoire : car je paſſe ſous ſilence les plaiſanteries que l'on fit ſur ce Moine prétendu que l'on trouvoit dans un ſi indigne état ; le ſcandale que ce ſpectacle donna à ceux qui en furent témoins ; les mauvais jugemens qu'ils porterent de tous les Religieux, à cauſe qu'ils croyoient en avoir trouvé un qui ne méritoit que du mépris & de l'indignation. Vous ſçavez l'uſage ordinaire d'un certain monde à nôtre égard, quand il s'agit de juger de nous, c'eſt-à-dire, avec quel empreſſement il ſe ſaiſit de la moindre occaſion qui ſe préſente, où il croit trouver de quoy cenſurer nôtre conduite : vous en penſez du moins autant là-deſſus que je pourrois vous en dire. Je reviens à Bibambos. Quand il arriva, le Frere qui le reçût, le prit, ſans en douter ; pour le Frere qui nous manquoit, & dont nous avions été fort en peine : il le fit porter, ſans l'examiner, & ſans même le regarder au viſage, dans la chambre & ſur le lit de celui-ci, où on le laiſſa. On me rendit compte ſur le champ de ſon arrivée & de l'état indigne où il étoit. Je dis à celui qui me fit ce rapport, qu'on le laiſſat cuver ſon vin pendant le reſte de la nuit, & que je verrois enſuite ce qu'il ſeroit à propos de faire. On ne peut pas être plus mortifié que je l'étois de cette avanture : tant à cauſe du ſcandale qu'elle avoit cauſé, que pour le chagrin que je reſſentois d'apprendre que je m'étois ſi long-tems trompé dans la bonne opinion que j'avois de ce Frere. Le matin je me tranſportay dans cette chambre avec deux de nos Peres, bien reſolu de lui faire une ſevere remontrance & de l'accompagner de la punition que meritoit ſon crime. Quel fut nôtre

„ étonnement, quand au lieu de celui que nous nous
„ attendions de trouver un homme que nous n'avions
„ jamais vû, se présenta à nos yeux, & nous demanda
„ ce que signifioit cette Comedie & pour qui nous le
„ prenions! Et vous-même, lui répondis-je, qui êtes-
„ vous, & que prétendez-vous faire ici? Il nous re-
„ garda & nous le regardâmes aussi quelque tems, sans
„ rien dire. Etes-vous Religieux? lui répartis-je, E-
„ tes-vous du monde? Etes-vous un voleur? Est-ce
„ un personnage de plaisant que vous avez résolu de
„ representer? Tel que vous soyez, vous risquez de
„ joüer un rôle tres-mauvais pour vous. Mon Pere,
„ répliqua-t il, je sçay bien qui je suis; mais je ne
„ comprends pas comment je suis devenu Moine de-
„ puis hier, & par quelle machine on m'a transporté
„ ici: je le sçay si peu, que je commence de douter si
„ je suis éveillé. Je dors assurement, & je vais ache-
„ ver mon somme: là-dessus il se coûcha sur le lit &
„ tourna la tête du côté de la muraille, comme s'il a-
„ voit voulu veritablement dormir. Allons, dis-je
„ aux Peres qui étoient avec moy, ceci passe la raille-
„ rie, on veut nous insulter, mettons y ordre: je sor-
„ tis ensuite, & nôtre homme n'en fut pas plus ému.
„ Je me trouvay fort embarrassé: car je ne sçavois que
„ juger de ce nouvel Hôte. En attendant que je prisse
„ quelque resolution, je donnay ordre à deux Freres
„ d'aller dans sa chambre, de le garder à vûë, & de ne
„ point permettre qu'il nous échappât, sans que nous
„ sçûssions qui il étoit, & pourquoy on l'avoit apporté
„ chez nous. Après cette précaution, j'assemblay les
„ principaux de nos Religieux, pour prendre conseil
„ sur ce que j'avois à faire. Les sentimens furent par-
„ tagez. Quelques-uns vouloient, que sans autre exa-
„ men, nous procedassions au châtiment que merite
„ un Religieux tombé dans une faute considerable. S'il
„ est veritablement Religieux, on ne lui fera point
„ d'injustice, disoient-ils: s'il ne l'est pas, on ne lui en
fera

:ra pas non plus, puiſque voulant rire à nos dépens, „
n'y aura pas de mal non plus de le faire pleurer aux „
ens. Les autres furent d'avis, qu'il ne falloit pas ſe „
›reſſer d'employer la violence, parce qu'en étant les „
Maîtres, nous pourrions nous en ſervir dans quel- „
ques jours, auſſi-bien qu'alors, ſi elle nous ſembloit „
abſolument neceſſaire. Ce parti me parut le plus rai- „
ſonnable, & ce fut celui que je pris. Dans le tems „
que nous raiſonnions ſur cette avanture extraordi- „
naire, on m'apporta une lettre du bon Frere Quê- „
teur que nous croyons perdu, par laquelle il me „
prioit inſtamment de lui envoyer un habit, & de le „
confier au porteur de cette lettre. Sur les réponſes „
qu'il donna à quelques queſtions que je lui fis, je „
connus en gros ce qui étoit arrivé à ce Frere, & de „
là je jugeay que nôtre Moine inconnu y avoit beau- „
coup de part. Mais parce que je ne ſçavois pas en- „
core le détail de cet évenement, je n'en pûs en dé- „
veloper entierement le myſtere. Je fis donner l'ha- „
bit que l'on me demandoit : & une heure aprés, „
nôtre Frere arriva ſuivi du même homme qui avoit „
apporté ſa lettre, & qui étoit chargé ſous ſon man- „
teau d'un habit de Cavalier, fort propre, avec un „
chapeau, une perruque, & quelques autres aſſorti- „
mens d'uſage pour habiller un homme du monde. „
Il falloit voir comment ce Frere étoit entouré de „
nous tous, & avec quel empreſſement chacun le „
queſtionnoit. Comme nous ne ſommes pas ac- „
coûtumez aux ſpectacles, nos jeunes Peres joüiſ- „
ſoient avec plaiſir de celui-ci. Enfin nous apprîmes, „
à n'en point douter, que l'homme dont nous étions „
ſi embarraſſez, étoit le Maître de l'habit qu'on „
nous montroit, & qu'il n'étoit par conſequent „
pas ſi coupable qu'il nous paroiſſoit. Je me ſçûs „
bon gré de n'en être pas venu à la violence que „
quelques-uns m'avoient conſeillée. Après avoir „

„ pris tous les éclairciſſemens que me put donner
„ le Frere Quêteur ſur cette avanture, j'envoyay
„ ſçavoir dans quel état étoit nôtre Confrere préten-
„ du. On me rapporta qu'il raiſonnoit & plaiſantoit
„ avec ceux que je lui avois laiſſé pour lui tenir com-
„ pagnie; & on m'ajoûta que ſes plaiſanteries ne rou-
„ loient que ſur la ſituation où il ſe trouvoit, mais
„ qu'il n'y mêloit rien dont nous euſſions ſujet de
„ nous plaindre: qu'au contraire, il gardoit tous les
„ ménagemens poſſibles, pour ne rien faire paroître
„ dans ſa conduite, qui donnât lieu de ſoupçonner,
„ qu'il fut homme à paſſer les bornes du reſpect qu'il
„ devoit, & à la Maiſon & à ceux qui y demeu
„ roient. Ce rapport m'étant fait, je trouvay à pro-
„ pos de l'aller voir: je pris avec moy deux de nos
„ Peres, & le Frere Quêteur chargé de l'habit qu'il
„ avoit fait apporter avec lui.



Tom. 2. p. 135.

CHAPITRE V.

Suite de l'avanture extraordinaire arrivée à un Petit-Maître. Hiſtoire d'un jeune Religieux.

DANS le tems que le Pere Mononte achevoit les dernieres paroles qu'on vient de lire, on entendit un grand bruit dans la ruë à la porte de Frianne; elle mit la tête à la fenêtre, & fut fort ſurpriſe de voir pluſieurs Archers qui menaçoient d'enfoncer la porte ſi on ne l'ouvroit. Elle fut ſi ſaiſie de frayeur, qu'à peine eut elle aſſez de force, pour ordonner qu'on l'ouvrit, afin d'éviter cette violence. Le Reverend Pere ne fut pas moins émû qu'elle; & aſſurement tout homme comme lui, étant dans une telle maiſon, l'auroit été pour moins. La porte ayant été ouverte, ces Satellites s'emparerent de toutes les autres portes & de tous les appartemens, afin que perſonne n'en pût ſortir, ſans qu'ils viſſent auparavant, ſi ceux qui voudroient s'échaper, n'étoient point du nombre des criminels qu'ils cherchoient. Ces prétendus criminels étoient Frianne, ſa tante & tous ſes domeſtiques. Le Commandant ayant pris toutes ſes meſures, pour réüſſir dans la commiſſion qu'on lui avoit donnée, s'adreſſa à Frianne, & lui dit, qu'il avoit ordre de ſe ſaiſir d'elle & de tous les gens qui lui appartenoient, pour les mettre en lieu de ſureté, juſqu'à ce qu'elle eût rendu compte de Bibambos, dont on n'avoit point entendu parler depuis la derniere viſite qu'il lui avoit renduë, & qu'ainſi il falloit qu'elle le repreſentât, ou qu'elle apprit à ſes parens ce qu'il étoit devenu. A cette requiſition, Mononte & Frianne reprirent leurs eſprits, & ſe

rétablirent dans leur tranquillité. " Monsieur, répon-
„ dit Frianne à cet Officier, il y a une heure que j'au-
„ rois été fort embarrassée pour vous répondre sur la
„ demande que vous me faites, puisque je n'en sça-
„ vois pas plus que vous. Mais à present vous allez
„ avoir une entiere satisfaction: ce ne sera pas de moy,
„ le Reverend Pere sçaura bien mieux vous contenter
„ sur ce que vôtre curiosité recherche: interrogez-le,
„ il n'y a personne qui sçache mieux que lui l'avanture
„ de Bibambos. Mononte raconta ce qu'il convenoit que ce Commandant apprit, c'est-à-dire, que Bibambos avoit pris le parti de quitter le monde, de se retirer dans son Convent, & qu'incessamment il alloit embrasser l'état Religieux. L'Officier, après avoir entendu tout ce que ce Pere jugea à propos de lui dire, laissa par précaution selon les devoirs de son métier, ses Archers chez Frianne, & alla rendre compte de ce qu'il avoit appris, à ceux qui y prenant le plus interêt, l'avoient chargé de se rendre maître de la maison de Frianne, & de toutes les personnes qui y demeuroient. En attendant son retour, le Pere Mononte continua son recit de cette sorte.

„ Quand nous arrivâmes dans la chambre de Bibam-
„ bos, & qu'il vit son habit: Hé quoy! dit-il, mon
„ Reverend Pere, voila mon habit! dites-moy, un
„ peu, je vous prie, qui vous a chargé de me faire cet-
„ te restitution. Est-ce par repentir qu'on me la fait?
„ ou bien, est-ce qu'on l'estime beaucoup moins que
„ celui-ci (il parloit de son habit Religieux) qu'on m'a
„ donné en sa place? J'allois lui répondre, mais j'en
„ fus empêché par un de nos jeunes Peres, que la cu-
„ riosité avoit attiré à nôtre suite, sans que je le sçusse,
„ qui aussi-tôt qu'il l'eût vû, se jetta à son cou, &
„ l'embrassant étroitement, s'écria: hé c'est toy, mon
„ cher amy! quel plaisir de te retrouver ici & de t'em-
„ brasser sous une même habit que le mien! croy-
„ moy, ne le change point, tu ne peux mieux faire;

que

que de le porter le reste de tes jours, si tu aimes le ve-
ritable repos. Bibambos lui rendit caresses pour ca-
resses, & témoigna une tres-sensible joye de le voir,
mais il ne répondit rien précisement au conseil qu'il
lui donnoit. Ce jeune Religieux étant dans le mon-
de, avoit été un de ses plus intimes amis : leur bour-
se & leurs plaisirs étoient communs, ils se confioient
reciproquement les plus secrets mouvemens de leur
cœur, & avoient un tres-fort attachement l'un pour
l'autre. Après leurs embrassades, je parlay à Bibam-
bos & lui racontay par quel hazard il se trouvoit
chez nous. Il écoûta avec beaucoup d'attention le
recit que je lui en fis, ne déclama point du tout con-
tre le Frere Quêteur : au contraire, il prit son parti
sur la condamnation que je portois de sa conduite à
cet égard. Comme il me parut, qu'il souhaitoit con-
ferer avec son amy, nous le quittâmes pour les laif-
ser en liberté ; ce que je fis d'autant plus volontiers,
que je me mis dans l'esprit, que le zéle de nôtre jeu-
ne Religieux, joint avec l'amitié qui étoit entre eux
deux, pourroit peut-être produire quelque bon ef-
fet. Je ne me trompay pas : car le même jour celui-
ci m'apprit, que son amy avoit pris resolution d'es-
sayer pendant quelque tems de nôtre Regle, qu'il
vouloit aussi en porter l'habit pendant cet essay, &
qu'il l'avoit prié de faire serrer le sien ailleurs que
dans sa chambre. Je tâchay de faire usage de cette
premiere disposition : je le vis souvent & l'entre-
tins selon les vûës que j'avois sur lui. A chaque vi-
site je trouvois qu'il se fortifioit dans ce que nous
souhaitions. Nôtre jeune Religieux ne le laissa point
se réfroidir. Mais comme il ne vouloit pas que son
amy hazardât une telle démarche, il prit soin de lui
montrer l'état Religieux par ses peines, aussi-bien
que par ses douceurs, afin que s'il s'y engageoit, il
ne pût pas dire qu'on l'avoit trompé. En quoy je
loüay beaucoup la prudence de son zéle, la droiture

„ de ſon intention, & la bonne foy de ſon amitié. En-
„ fin, après que Bibambos eut bien connu tous les de-
„ voirs de la profeſſion Religieuſe, bien conſulté ſon
„ cœur, bien fondé ſes forces, il me vint trouver, ſe
„ jetta à mes pieds fondant en larmes, mais larmes de
„ pieté, larmes d'ardens deſirs de ſon ſalut, larmes de
„ componction, larmes de douleur pour ſes égare-
„ mens, il me pria de le recevoir au nombre des Re-
„ ligieux de nôtre Ordre, proteſtant, qu'il ne quitte-
„ roit point mes genoux, à moins que je ne lui fiſſe
„ eſperer, que je voudrois bien lui accorder cette gra-
„ ce. Faites reflexion, je vous ſupplie, mon Reve-
„ rend Pere, ajoûta-t-il, que je ſuis dans un âge aſſez
„ avancé, pour bien connoître ce que j'entreprens,
„ pour prendre une reſolution durable; qu'il n'y a dans
„ mon deſſein, ni emportement d'une jeuneſſe étour-
„ die, ni dépit pour quelque déſaſtre qui me ſoit arri
„ vé dans le monde, ni ignorance de ce que je choiſis
„ & de ce que je quitte, ni inſtigation artificieuſe pour
„ m'engager à prendre ce parti; mais que je le prens
„ avec mûre déliberation, avec une pleine connoiſ-
„ ſance des obligations que je m'impoſe, avec une li-
„ berté entiere de ma volonté & de mes actions; &
„ que même l'avanture étrange qui m'a conduit ici,
„ ſemble être un prodige fait exprès, pour me retirer
„ de tant de dangers où j'allois me perdre; & m'atta-
„ cher pour le reſte de ma vie dans un lieu, où je puiſ-
„ ſe ſurement faire mon ſalut. Que de larmes de joye
„ je répandis à la vûë d'un changement ſi heureux! je
„ lui donnay l'eſperance qu'il demandoit. Je ne m'en
„ ſuis point repenti; car il a perſiſté ſi conſtamment
„ dans la reſolution qu'il a priſe de rompre entiere-
„ ment avec le monde & de ſe donner à Dieu, parmi
„ nous, qu'enfin je n'ay pû refuſer de conſentir, qu'il
„ prendroit nôtre Habit le premier jour du mois où
„ nous allons entrer.

Le Pere Mononte s'étendit beaucoup ſur la voca-

tion

tion de Bibambos ; & à propos de cette vocation & du trouble que l'arrivée des Archers avoit cauſé à Frianne, il raiſonna judicieuſement, & dit d'excellentes choſes, pour lui montrer à combien de traverſes on eſt expoſé, quand on s'abandonne trop au monde, & combien de douceurs on goûte, quand on l'a quitté ſans retour. L'occaſion étoit favorable, pour la toucher, auſſi fut-elle aſſez touchée, pour prier ce Pere de la venir voir quelquefois, & de lui permettre de lui rendre quelques viſites. Il le lui promit & lui tint parole.

Cependant l'Officier arrivà, renvoya ſes Archers, demanda excuſe à Frianne de la part de ceux qui l'avoient envoyé, & témoigna auſſi de leur part au Pere Mononte, qu'ils le ſupplioient inſtamment de vouloir bien prendre la peine de les venir trouver, ou de leur marquer le tems auquel ils pourroient l'aller trouver eux-mêmes. Il y alla ſans differer, avec cet Officier, & les inſtruiſit de toût ce qui regardoit la vocation de Bibambos. Il eſt étonnant, dira-t-on peut-être, qu'ils ignoraſſent ſa retraite, puiſque l'on a rapporté ci-devant, qu'un des parens de Bibambos avoit appris à Frianne, qu'il s'étoit retiré dans un Convent. Mes memoires répondent à cette reflexion, en faiſant remarquer, que ce parent ne voyoit point ceux-ci ; parce qu'il étoit en procès avec eux, & que la raiſon pourquoy cette nouvelle étoit plûtôt venuë à lui qu'aux autres, c'eſt qu'il connoiſſoit un des Religieux du Convent du Pere Mononte, qui lui avoit fait cette confidence, ſans pourtant lui dire, que ce fut dans ce Convent, voulant du moins être fidele à garder la moitié du ſecret.

Bibambos prit donc en effet l'Habit le premier jour du mois ſuivant. Il fit avertir tout ce qu'il avoit d'amis & de parens pour aſſiſter à cette ceremonie ; & cela, afin, diſoit-il, d'édifier par ſa converſion, ceux qu'il auoit ſcandaliſez par ſa mauvaiſe conduite. Il s'y

trouva un nombre prodigieux de personnes de toutes sortes d'états & de professions de l'un & l'autre sexe. Prianne en fut du nombre. Tout ce ceremonial étant fini, & tout le monde s'étant retiré, Prianne après avoir prié dans l'Eglise pendant quelque tems où elle étoit restée seule, elle demanda à parler au Pere Mononte; il vint, & ils eurent ensemble une longue conference, où elle lui marqua, qu'elle étoit absolument dans le dessein de reformer insensiblement sa vie; mais, „ lui dit-elle, j'ay pour cela extrémement besoin, de „ vôtre secours. Comme je ne me sens pas assez forte, „ pour rompre entierement avec le monde, donnez-„ moy, je vous prie, des avis qui me soûtiennent dans „ ma foiblesse, & qui me fassent enfin arriver au ter-„ me de perfection où je tends de bonne foy, & où je „ tacheray de me tenir constamment & d'y mourir, si „ je suis assez heureuse pour y arriver. Il lui promit ce qu'elle souhaittoit, & le lui accorda dans la suite avec tant de succès, que quoy qu'elle ne fut pas entierement retirée du monde, elle s'y gouvernoit avec tant de sagesse, qu'elle n'y goûtoit de ses plaisirs, qu'autant que la necessité l'exigeoit, & que la Regularité lui en donnoit la permission. Ce Pere par une prudence dont peu de gens connoissent la proprieté, & sçavent encore moins se servir, ne voulut pas entreprendre d'exiger d'elle de ces ruptures outrées, de ces détachemens éclatans, dont souvent on n'a pas la force de soûtenir constamment la violence. Mais il la mena pié à pié au but où elle tendoit: il lui fit, pour ainsi dire, découdre ses habitudes condamnables. Il sembloit qu'il vouloit qu'elle changeât, sans qu'elle s'en apperçût. Voila donc Bibambos, de petit Maître étourdi, devenu sage Religieux. Voila Frianne, de fille mondaine, devenuë fille retirée du monde dans le monde même.

Voila de grands changemens! ils doivent assurement surprendre: mais en voici un autre, qui sans doute,

doute, ſurprendra davantage. Comme le Pere Mononte alloit voir de tems en tems Frianne, afin de continuer de la conduire, dans le bon chemin qu'il lui avoit fait prendre. Un jour qu'il avoit deſſein de lui faire une viſite, il prit pour ſon compagnon le jeune Religieux, dont nous avons parlé, comme de celui qui avoit en quelque maniere commencé la converſion de Bibambos. Frianne, quoyque d'une conduite fort reguliere, quoyque fort modeſte dans ſes manieres, quoyque très-éloignée de ſe donner ces airs de coqueterie où elle étoit des plus habiles par le long uſage qu'elle en avoit fait, ne laiſſoit pas d'être toûjours aimable. Sa modeſtie & ſa ſageſſe, bien loin de rien gâter à cet égard, ajoûtoient de nouveaux charmes à ſa beauté: de ſorte qu'en même tems qu'elle étoit aimée, on convenoit qu'elle meritoit veritablement de l'être: & ce fut le ſentiment du jeune Religieux (nommons-le le Pere Philan) en un mot ce pauvre Pere devint paſſionné pour Frianne; ſon ſuperieur qui étoit bien éloigné de l'imaginer, le menoit toûjours avec lui, quand il alloit chez elle & ailleurs, parce qu'il le conſideroit particuliement, tant pour ſa famille avec laquelle il avoit de très-grandes liaiſons d'amitié, que pour ſes qualitez perſonnelles, dont il avoit lieu d'être fort content. Frianne ne ſoupçonnoit rien non plus de cette paſſion qu'elle avoit fait naître. Mononte étant tombé dans une infirmité qui l'empêcha de ſortir pendant quelque tems, & recevant ſouvent des lettres de Frianne, où elle lui demandoit des avis, chargeoit Philan de ſes réponſes, pour les lui porter, & l'inſtruiſoit même de ce qu'il devoit lui ajoûter de ſa part, pour ſuppléer à ce qu'il ne pouvoit lui écrire qu'avec beaucoup d'étenduë; parce qu'il n'étoit pas alors en état de le faire. Ces confidences ne s'étendoient comme on doit croire, qu'autant que la loy du ſecret le permettoit. Quelle joye pour cet amant! Pendant qu'il parloit pour s'acquitter des ordres

de

de son Superieur, ses yeux parloient bien un autre langage. Frianne ne fut pas long-tems sans connoître ce qu'ils vouloient lui dire. Elle étoit trop habile sur cette matiere, pour l'ignorer. Elle ne voulut pourtant pas paroître deviner ce qu'on vouloit lui faire entendre. Elle le laissa parler ce langage muet tant qu'il voulut, fondée sur ce principe, qu'il ne faut pas qu'une fille sage paroisse deviner facilement, quand il s'agit d'amour. Comme il désiroit ardamment se faire comprendre, à quelque prix que ce fut, il prit le parti de déclarer ouvertement ce qu'il sentoit. Il sçavoit que Frianne n'avoit pas toûjours été aussi sage qu'elle étoit alors; cette idée lui faisoit esperer que peut-être sa sagesse se raviseroit en sa faveur. " Si je ne profite pas, „ disoit-il en lui-même, des occasions dont je joüis à „ present, où les entrêtiens particuliers que j'ay avec „ Frianne, me donnent toute la liberté necessaire, „ pour faire ma déclaration, mon superieur gueri, je „ n'auray plus cet avantage, & ainsi il faut que je me „ presse. Il devoit ajoûter; car je suis extrémement pressé par mon amour. Il ne manqua pas, pour s'encourager, de rappeller dans son esprit ce qu'il avoit entendu dire autrefois si souvent dans le monde, quand il y étoit; c'est que bien des femmes sages, selon elles, ou plûtôt selon qu'elles prétendent le paroître, donnent volontiers la préference dans leurs cœurs par dessus tous les autres à des gens d'une certaine profession; parce que ceux-ci étant obligez par plusieurs raisons d'être discrets, elles risquent moins pour l'honneur de leur réputation, & en conservent mieux les apparences. Il fit plusieurs autres raisonnemens qui lui paroissoient les meilleurs du monde pour autoriser son imprudence. Que Bibambos auroit été surpris, s'il avoit sçû ce qui se passoit dans le cœur de cet ami qui lui avoit parlé avec tant d'édification, qui lui avoit prêché de si belles moralitez! Je suis surpris moy-même comment il n'en eut point quelque soupçon; car ce

jeune

jeune Moine lui donnoit continuellement occaſion de parler de Frianne, & montroit une curioſité fort-preſſante de s'inſtruire de ce qui la regardoit; ce qui devoit aſſurement le rendre ſuſpect. Quoy qu'il en ſoit, Bibambos ne ſe douta de rien. Nôtre Pere Philan voyant donc que la gueriſon de Mononte s'approchoit, s'ouvrit entierement à Frianne ſur ſa paſſion. Je vais mettre le dialogue qu'il y eut entre lui & elle, & où il fit ſa déclaration, ſans en retrancher un ſeul mot; car je croyrois lui faire tort, ſi je ne le rapportois pas tel que je le trouve dans mes Memoires. Aprés qu'il ſe fut acquitté de ce qu'il avoit ordre de lui dire de la part de ſon Superieur, il commença d'enfiler ce qui le regardoit lui-même, en cette maniere.

Philan. C'eſt avec plaiſir, Madame, que je m'acquitte de toutes les commiſſions que nôtre Reverend Pere me donne auprès de vous.

Frianne. Je n'en doute pas, mon Pere; vous ſçavez qu elles ne tendent qu'à me conduire à la perfection; & ainſi il n'en faut pas davantage pour vous y engager. Vôtre charité eſt trop grande, pour ne vous en pas faire un plaiſir.

Philan. Je vous l'avoüe, il faut que ma charité ſoit exceſſive, pour m'acquitter avec tant d'exactitude & d'empreſſemens de telles commiſſions.

Frianne. Quoy! mon Pere, il ſemble, que vous vous en repentiez, & que vous vous faſſiez violence, pour me rendre office. Eſt-ce que vous me croyez indigne de ces bontez? eſt-ce que vous ne trouvez en moy aucune diſpoſition pour en profiter?

Philan. Helas! vous n'en profiterez peut-être que trop pour mon repos.

Frianne. Que me dites-vous-là, mon Pere? vous m'embarraſſez extrémement. Pour me parler de la ſorte, il faut que vous ſoupçonniez qu'on me trompe. Il faut que vous ayez connu, que le Pere Mononte ne me conduit pas dans la bonne voye, & que connoiſſant

sant cette tromperie, vous en souffriez en vûë de mon interêt. Expliquez-vous, je vous prie; si vous me montrez en effet qu'il me séduit, je rompray avec lui, plûtôt que de me mettre en danger de me perdre.

Philan. Que je m'explique, Madame! Quel commandement vous me faites! l'oserois-je, après ce que vous venez de dire? le motif qui vous feroit rompre avec nôtre Reverend Pere, me ferme la bouche; non, je ne m'expliqueray point, je hazarderois trop.

Frianne. Si vous craignez que je lui declare l'avis que vous m'aurez donné, vous vous trompez. A Dieu ne plaise, que pour un service si considerable que vous m'aurez rendu, j'aille pour toute reconnoissance vous broüiller avec vôtre Superieur, & vous attirer peut-être de mauvaises affaires, dont vous pourriez souffrir tout le reste de vôtre vie. Comptez sur ma discretion; je sçay parfaitement garder un secret, confiez-vous en moy, je vous donne ma parole, que je ne lui feray rien connoître, par quelque maniere que ce soit, de ce que vous m'aurez appris; & cette parole que je vous donne, tenez-la pour inviolable.

Philan. Puis-je en effet compter, que quelque chose que je vous dise, vous n'en ferez part à personne?

Frianne. Oüi, fiez-vous à moy. Je vous proteste, que je ne vous tromperay point.

Philan. Promettez-moy donc encore, je vous supplie, que ce que j'ay dessein de vous apprendre n'attirera point vôtre indignation contre moy.

Frianne. Voila bien des précautions! je vous avoüe, que je commence d'hesiter à vous promettre... quelque chose que vous ayez à me dire, je prens le parti de n'en vouloir rien sçavoir.

Philan. Ah! cruelle! vous ne l'ignorez pas, quoy que je ne vous le dise point: car vous le devinez, vôtre merite vous l'apprend.

Frianne. Helas! mon pauvre Pere, je croy que vous

vous penſez être encore dans le monde revêtu en Cavalier. Je viens de vous dire, que je ne vous tromperois point. Je vais vous prouver à preſent, combien je ſuis éloignée d'en avoir le deſſein. Je ne veux donc point vous marquer que je ne comprenne pas vos diſcours ambigus, le langage de vos yeux, les minauderies de vos manieres. Je vous declare, que tout cela me perſuade que vous m'aimez, ou pour vous parler encore plus clairement, que vous êtes amoureux de moy. Qu'en dites-vous? n'ay-je pas bien deviné? Avoüez que voila bien de la peine épargnée pour vous.

Philan. Oüi, je vous aime, je vous reſpecte, je vous honore, je vous aime, encore une fois, je vous aimeray toute ma vie, & je n'aimeray jamais que vous. Puiſque vous l'avez penetré, avoüez-donc auſſi, que c'eſt, parce que vous ſçavez, qu'on ne peut vous voir ſans vous aimer. Dites ce que vous voulez que je faſſe, pour vous en donner des preuves inconteſtables. Ordonnez, commandez.

Frianne. Puiſque vous le voulez, je vous ordonne & commande de ne me tenir jamais de tels diſcours; de ne point perdre de vûë les devoirs de vôtre Profeſſion: de ne donner jamais de mauvais exemples, vous qui devez vous étudier ſur tout, à bien édifier: de vous reſſouvenir des ſages avis que vous avez donnez à Bibambos, & de les ſuivre du moins auſſi exactement que lui: de jetter les yeux ſur vôtre Habit, qui eſt bien plus propre pour dégoûter de la galanterie, que pour l'inſpirer: de faire reflexion....

Philan. Ah! ſi mon Habit vous fait peur, il ne tient à rien, quand je ſuis en vôtre preſence. Je ſuis prêt à le quitter dès-à-preſent pour vous plaire.

Frianne. Non, je n'ay point peur de vôtre Habit, je ne ſuis effrayée que de ce qu'il cache, je veux dire, d'un eſprit qui ſe dérange, d'un cœur qui ſe dereegle.

Philan.

Philan. Eſt-ce ſe déranger, eſt-ce ſe dérégler, que d'aimer ce qui eſt veritablement aimable ?

Frianne. Puiſque l'arrangement, puiſque la regle conſiſte à aimer ce qui eſt veritablement aimable, eſt-ce moy qui le ſuis ? Le publieriez-vous ? le prêcheriez-vous ? j'en prens vôtre conſcience à témoin : je vous renvoye aux inſtructions, aux conſeils que vous donnez tous les jours. Avez-vous oublié la Religion que nous profeſſons vous & moy ? Avez-vous oublié celle que vous & ceux de vôtre Etat profeſſez en particulier ?

Philan. Quel deſeſpoir pour un amant, de trouver un prédicateur dans ce qu'il aime !

Frianne. Si vous aimez celui qui eſt veritablement aimable, ne devez-vous pas être accoûtumé de trouver un prédicateur dans l'objet de vôtre amour ? Rappellez dans vôtre eſprit ce qu'il vous prêche & ce qu'on vous prêche de ſa part.

Philan En vain me faites-vous tant de remontrances. Devenez moins aimable, & je deviendray moins criminel, ſi c'eſt l'être veritablement, que de vous aimer.

Frianne. Je travailleray à me rendre toûjours ſage de plus en plus ; voila ce que j'ay deſſein de devenir. Et ainſi, au lieu qu'à preſent je vous traite avec douceur, quoy que vous me teniez des diſcours qui devroient m'engager à vous traiter indignement : quand ma ſageſſe ſera devenuë plus grande, ſi vous continuez de me les tenir, craignez que je ne garde plus avec vous aucun ménagement. Je vous ay promis de taire ce que vous me diriez aujourd'huy, je le feray. Mais comme je ne me ſuis pas engagée au même ſilence pour les jours ſuivans ; ſi vous me parlez encore auſſi mal-à-propos, je parleray à mon tour de telle ſorte, qu'on vous forcera de vous taire.

Philan. Si vous me perdez, que m'importe ? en vous perdant, je ne me ſoucie plus de me conſerver.

Frianne.

Frianne. Si vous vous perdez, je vous proteſte que ce ne ſera pas avec moy.

Philan. Oh habit! oh état! oh engagement! que je te....

Frianne. Mon Pere, je vois que vous vous égarez, finiſſons, je vous prie, cette converſation; je me trouve coupable de vous avoir trop écouté. Mal-à-propos une fille ſage raiſonne-t-elle avec une homme qui lui parle d'amour; & encore plus mal à-propos, quand c'eſt avec un homme de vôtre ſorte.

Philan. Permettez-moy du moins....

Frianne. Je vous permets ſeulement de ſortir, je vous en prie même inſtamment; ne m'engagez pas à vous y forcer.

Philan. Je ſors. Du moins, Madame, ſouffrez que je revienne, ſi l'on m'envoye.

Frianne. Revenez, à la bonne heure, ſi vôtre eſprit eſt tel que vôtre habit demande qu'il ſoit: ſans cela, refuſez abſolument toutes les commiſſions qui exigeront que vous veniez chez moy. Gardez plûtôt la ſolitude; c'eſt ce qui vous convient le mieux.

Philan s'en retourna dans ſon Couvent, meditant differens projets pour venir à bout de ſon deſſein. Comme il ne s'agit point ici de rapporter tout le détail de ſon hiſtoire, je vais dire ſeulement pour l'abreger, que la tête lui tourna de telle ſorte, qu'il reſolut, à quelque prix que ce fut, de gagner le cœur de Frianne. Elle s'en douta; car elle ſçavoit par experience que les meilleurs raiſonnemens, que les plus judicieuſes rémontrances, que les plus ſages conſeils produiſent rarement ſur les gens nouvellement & ardemment paſſionnez les effets qu'on en attend, ou qu'on en ſouhaite. Elle ne doutoit pas qu'il ne fit naître auprès de ſon Superieur quelque occaſion pour revenir bien-tôt chez elle. Elle s'attendoit encore que dans la premiere viſite qu'il lui feroit, bien loin de moderer les expreſſions de ſa paſſion, il la produiroit peut-être avec beaucoup

coup plus d'excez qu'il ne venoit de faire; & cela parce que comme il prévoyoit que le Pere Mononte étant gueri, il ne lui seroit plus si facile d en parler, il voudroit suppléer dans une seule visite à tout ce qu'il auroit souhaité dire & faire dans plusieurs autres. Si elle avoit pû lui parler en compagnie, elle n'auroit pas craint sa petulence: mais ce qu'il avoit à lui dire de la part de son Superieur ne pouvoit souffrir de témoins, & ainsi il falloit necessairement qu'elle n'admît personne avec lui. Ajoûtez à tout cela, que par consideration pour Mononte & son Couvent, elle vouloit éviter autant qu'il dépendroit d'elle, d'éclater contre ce jeune Pere, de sorte que son desordre vint à la connoissance du public.

Il y avoit long-tems qu'on la pressoit d'aller passer quelques jours à la compagne. Les persecutions qu'elle s'attendoit de recevoir de Philan si elle restoit à la ville, la déterminerent à prendre le parti qu'on lui proposoit. Deux jours aprés elle partit. Philan ayant sçû & son départ & le lieu où elle étoit allée, prit aussi son parti, mais parti digne d'un homme que la passion aveugloit, & dont elle avoit précipité l'esprit dans l'extravagance. Il prit si bien ses mesures aux dépens du Procureur de la maison & de quelques autres qui avoient de l'argent, que dans l'espace de huit jours il se fit sans scrupule une somme considerable, disposa tout ce qui étoit necessaire pour sortir de son Couvent déguisé en Cavalier, en sortit sur le soir dans ce déguisément sans qu'il fut reconnu, & alla loger dans une Auberge sous le nom du Comte de Brinor. Il y a, comme on voit, plusieurs circonstances dans cette conduite sur lesquelles je passe legerement, parce que je croy qu'il suffit de dire le fait, sans s'étendre sur les moyens dont il se servit pour en venir à bout. Le lendemain il prit un valet, & alla se rendre avec lui dans le Bourg où Frianne s'étoit retirée. En trois jours il fit connoissance avec quelques Bourgeois qui avoient des mai-

sons

ſons de campagne dans ce païs: on le trouva ſi gracieux & ſi ſociable, que chacun ſe l'arracheoit, pour ainſi dire, tant on prenoit de plaiſir dans ſa converſation & dans ſes manieres. Le nom de Comte de Brinor qu'il s'étoit donné, ſervoit encore de relief aux belles qualitez qu'on remarquoit en lui, & ne contribuoit pas peu à faire deſirer ſa compagnie: enfin de l'un à l'autre, il parvint bientôt à connoître le maître & la maîtreſſe de la maiſon où demeuroit Frianne. On juge bien que c'étoit là où viſoient tous ſes maneges. La premiere fois qu'il y alla, elle étoit chez une Dame du voiſinage où elle paſſa toute la journée: quand elle fut de retour, c'étoit à qui lui vanteroit le merite du Comte de Brinor: on ne finiſſoit point ſur les éloges qu'on lui en faiſoit, ſur tout on ſe recrioit ſur la ſageſſe & ſur ſa modeſtie qui rendoient les agrémens de ſa perſonne également charmans & reſpectables. En effet, il s'appliquoit ſur tout à paroître ſage, modeſte & même devot; l'idée qui lui étoit reſtée de la regularité de Frianne l'avoit engagé à prendre cette précaution, jugeant bien, qu'il ne pourroit s'inſinuer dans ſon eſprit, & de là dans ſon cœur, s'il prenoit une voye differente. Quant à la crainte d'être reconnu, il n'en avoit aucune; ſon déguiſement le raſſuroit ſi fort là-deſſus, qu'il paroiſſoit auſſi hardiment en public, que s'il n'avoit eu aucune mauvaiſe affaire ſur ſon compte. Enfin on parla ſi avantageuſement de lui à Frianne, qu'elle eut quelque envie de le voir. Elle ne fit pas même difficulté de la témoigner. On lui dit, qu'il devoit venir dîner le lendemain dans la maiſon où elle étoit, & qu'ainſi elle auroit cette ſatisfaction. On avoit auſſi prié à y dîner quelques perſonnes conſiderables du païs, qui ne manquerent pas de s'y trouver. Le prétendu Comte de Brinor s'y rendit auſſi, tout le monde étant aſſemblé. On le reçût avec reſpect & avec plaiſir. Frianne ne reconnut point du tout en lui le Pere Philan, tant il eſt vray que les habits changent bien les gens. A la ve-

rité auſſi, quand elle l'avoit vû Moine, comme il ne ſe paſſoit rien en elle qui la portât à faire grande attention ſur lui, elle l'avoit ſi peu enviſagé, qu'il ne lui pouvoit être reſté qu'une tres-legere idée de ſa phyſionomie; & cette idée ne pouvoit pas ſe retrouver dans le déguiſement qu'il lui preſentoit. Il rendit d'abord honnêtetez pour honnêtetez, ſans paroître faire plus d'attention ſur Frianne, que ſur les autres. J'ay oublié de remarquer, que pour déguiſer le ton de ſa voix, dont il ſe défioit fort, il affectoit de graſſeyer; & s'en acquittoit aſſez bien. Cette affectation lui ſervoit même à ne point trop parler (ce qui avoit encore ſon merite) parce que n'ayant pas l'habitude de parler gras, il auroit été en danger de revenir dans ſa maniere de parler naturelle, s'il s'étoit jetté dans une trop grande profuſion de paroles. Frianne trouva que ſa preſence ne démentoit poînt les éloges qu'on lui en avoit faits. Il lia ſouvent converſation avec elle en particulier, pendant que les autres joüoient, ou s'occupoient de quelques autres amuſemens. Comme il connut, qu'il ne lui étoit pas indifferent, il parla d'amour & de mariage, n'ayant garde d'oublier celui-ci, de crainte de l'effaroucher; & en effet, il n'auroit point du tout été écoûté ſans cet accompagnement. Elle ne le rebuta point; ſeulement elle lui remontra, que comme l'affaire étoit fort ſérieuſe, il étoit à propos qu'ils priſſent du tems, pour ſe bien connoître l'un l'autre avant que de la décider. Il convint que cette propoſition étoit raiſonnable, & l'accepta, lui repreſentant pourtant qu'il n'avoit pas le tems de differer beaucoup, pour la raiſon qu'on va lire. Quoy qu'il paroiſſe qu'il n'y avoit que de l'extravagance dans le deſſein de ce pauvre homme; en ce qu'il courroit continuellement riſque d'être reconnu; que ſon mariage ne pouvoit être valable; qu'il ne devoit attendre qu'un châtiment affreux pour toute cette intrigue, ſi elle venoit à être découverte; cependant il avoit aſſez bien arrangé ſon projet,

pour

pour ſe perſuader qu'il n'avoit point à craindre ce châtiment. Voici de quelle maniere. Il dit à Frianne, que comme il n'étoit venu dans le Bourg où il l'avoit trouvée, que pour y paſſer quelques jours, parce qu'ayant reçû des lettres qui lui donnoient avis de la mort d'un oncle qu'il avoit dans une Ville d'Allemagne, (qu'il nomma) dont les richeſſes étoient immenſes, & dont il étoit ſeul heritier, il lui importoit beaucoup de ſe rendre inceſſamment dans cette Ville, pour y recüeillir cette ample ſucceſſion. Voila ce qu'il lui avoit fait accroire, & voici ce qu'il avoit intention de faire auſſi-tôt qu'il eût été marié. Il ſeroit parti quelques jours après, pour aller en effet dans le lieu, où il devoit trouver cette prétenduë ſucceſſion, puis il auroit mandé à Frianne de vendre tous ſes effets, afin de le venir trouver, & de s'établir dans un lieu d'où il ne pouvoit ſortir de long-tems, ſans ſe cauſer, auroit-il dit, un dommage conſiderable, attendu, qu'outre les grands biens, dont il étoit paiſible poſſeſſeur, il y en avoit encore d'autres qui étoient ſujets à des diſcuſſions, qu'il ne pourroit terminer à ſon avantage, qu'autant qu'il ſeroit preſent. Quand Frianne auroit été arrivée, il ſe ſeroit ouvert franchement à elle, pour lui avoüer la tromperie, & l'aſſurer en même-tems, qu'il n'y avoit été excité, que par la paſſion violente qu'il ſentoit pour elle; qu'il feroit pendant le reſte de ſes jours tous ſes efforts pour meriter de ſa part un amour reciproque, & pour reparer par ſa ſoûmiſſion, par ſa complaiſance & par ſon inviolable attachement, la ſupercherie qu'il lui avoit faite. Enfin il lui auroit ajoûté, que; comme il ne joüiroit point d'autre bien que de celui qu'elle lui avoit apporté (puis qu'il n'en avoit aucun de ſon côté) il n'en diſpoſeroit que ſelon qu'elle le jugeroit à propos, & qu'elle en ſeroit toûjours autant la Maîtreſſe, que ſi elle n'avoit point de mari. Ce plan étoit aſſez bien dreſſé pour

un homme comme lui, que l'amour aveugloit, & qui ſeul lui tenoit lieu de raiſon. Dans cette confeſſion qu'il lui auroit faite, il ſe ſeroit donné bien de garde de ſe declarer pour Philan, parce que cette declaration auroit produit pour lui un tres mauvais effet, puiſque Frianne regardant ſon mariage pour faux, elle n'auroit pas voulu reſter avec lui.

Elle ſongea ſérieuſement à l'épouſer. Il lui paroiſſoit ſi raiſonnable, qu'elle ſe perſuadoit ne pouvoir jamais faire un meilleur choix. Après la vie qu'elle avoit menée pendant ſa jeuneſſe, & dont le public étoit parfaitement inſtruit, elle ſe diſoit à elle-même, qu'un établiſſement pour le reſte de ſes jours avec un homme comme lui, aimable par tant d'endroits ſolides, étoit au de-là de tout ce qu'elle pouvoit eſperer & prétendre. Elle s'en tint toutefois à la précaution qu'elle avoit reſolu de prendre & qu'elle lui avoit propoſée, je veux dire, à ſe donner encore quelque-tems, afin qu'ils ſe puſſent ſi bien connoître l'un & l'autre, que dans la ſuite ils n'euſſent pas lieu de ſe repentir de s'être unis enſemble d'un nœud qui ne ſe pouvoit rompre que par la perte de la vie. Nôtre Comte avoit beaucoup de peine à conſentir à cette précaution; il n'y reſiſta pourtant pas ouvertement, ſeulement il la pria d'abreger ce délay le plus qu'elle pourroit, à cauſe de la ſucceſſion qui le preſſoit de partir. Je laiſſe à penſer s'il ne l'aſſura pas bien des fois, que quant à lui, il n'avoit pas beſoin de tems, pour la bien connoître; que ſon cœur lui diſoit qu'il étoit uniquement fait pour elle, & qu'ainſi, elle avoit toutes les qualitez neceſſaires pour le rendre heureux, &c. Tout cela ſe ſous-entend, & il ſeroit par conſequent inutile de le rapporter ici. Il fit tant d'inſtances, qu'il obtint, que ſon bonheur ne ſeroit differe tout au plus, que de dix jours.

Les viſites qu'il lui rendoit, étoient ſi frequentes, qu'on

qu'on ſe douta de ſes intentions. Frianne en fit confidence à quelques-unes de ſes meilleures amies, qui de leur côté lui en firent compliment, comme d'une bonne fortune qu'elle ne devoit pas laiſſer échaper.

Une après dinée, qu'il étoit ſeul avec elle, & qu'il lui faiſoit remarquer, qu'il ne reſtoit plus que trois jours des dix qu'elle lui avoit demandez avant que de conclure leur mariage, le Pere Mononte entra dans la chambre où ils conferoient. Frianne le reçût avec beaucoup de joye, & elle fut d'autant plus contente de cette viſite, qu'elle l'avoit prié par une lettre, avec beaucoup d'inſtance de la venir voir inceſſamment pour le conſulter ſur ſon mariage. Mais il ſeroit difficile d'exprimer le trouble du Comte, quand il le vit. Comme il remarqua, que ce Pere s'étant aſſis, le regardoit avec beaucoup d'attention, & que même il ſongeoit bien plus à le conſiderer, qu'à ce qu'il diſoit à Frianne; il dit à celle ci, que comme elle avoit peut-être quelque choſe de particulier à dire à ce Pere, il jugeoit à propos de ne lui en pas ôter la liberté par ſa preſence. Après ces mots prononcez avec embarras, il ſe retira. Auſſi-tôt qu'il fut parti, Mononte dit à Frianne avec beaucoup d'émotion: qu'eſt-ce que cet homme-là, Madame? le connoiſſez-vous bien? c'eſt, lui répondit-elle, le Comte „ de Brinor, celui qui me recherche en mariage, „ ainſi que je vous l'ay mandé. Je vous ay prié „ de venir ici, afin que vous le viſſiez avant que vous „ me donniez vôtre avis ſur ce que vous jugerez „ à propos que je faſſe dans cette conjoncture; j'étois „ dans une grande impatience de vous voir pour „ cela; car il me preſſe extrémement pour des „ raiſons aſſez vray-ſemblables & que je vous di- „ ray. De dix jours que je l'ay prié de m'accor- „ der avant que de conclure, il y en a ſept de paſſez. „ Vous allez être ſans doute, doublement étonnée „

„ de ce que je vais vous apprendre, repliqua Mononte. Nôtre Pere Philan a disparu de chez nous presque aussi-tôt que vous êtes partie pour venir ici ; „ assurément ce n'étoit pas pour un bon dessein, puisqu'en disparoissant, il a emporté une somme considerable d'argent tirée par surprise de plusieurs droits, & dont apparemment il n'a pas dessein de „ faire restitution. Quant à vôtre Comte de Brinor, „ j'ose vous assurer, sans craindre de faire un jugement temeraire, que c'est veritablement le Pere „ Philan. Autre surprise de Frianne, qu'il seroit encore bien difficile d'exprimer. Après bien des considerations, elle couvint qu'elle étoit persuadée qu'en effet son Comte de Brinor étoit Philan. Mononte n'en doutoit pas ; mais il fut entierement confirmé dans son opinion, lorsqu'elle lui apprit la declaration d'amour que Philan lui avoit faite avant son déguisement. „ Cependant, ajoûta-t-elle, comme il doit venir souper aujourd'huy avec nous, & que vous y „ serez, nous pourrons nous éclaircir du fait, à n'en „ point douter, & prendre ensuite des mesures pour „ le retenir, de telle sorte qu'il ne nous échape „ point. Vous vous trompez, Madame, repartit Mononte, il a remarqué que je le regardois avec attention, il ne viendra point ; comptez qu'il prend „ des mesures pour s'enfuir, & que peut-être est-il „ déja en chemin. On envoya sur le champ dans l'endroit où il logeoit ; & là on sçût qu'il étoit monté à cheval avec précipitation, qu'il avoit dit, que c'étoit pour se rendre à Damoram, où une affaire fort pressée l'appelloit, & qu'il avoit laissé son valet avec ordre de l'attendre, parce qu'il devoit revenir le lendemain. Il ne revint point. Un mois après Frianne reçût une lettre de lui par la poste, où il lui declaroit tous ses desseins, & se faisoit connoître sous le nom de Philan, avec protestation qu'il conserveroit pendant

toute

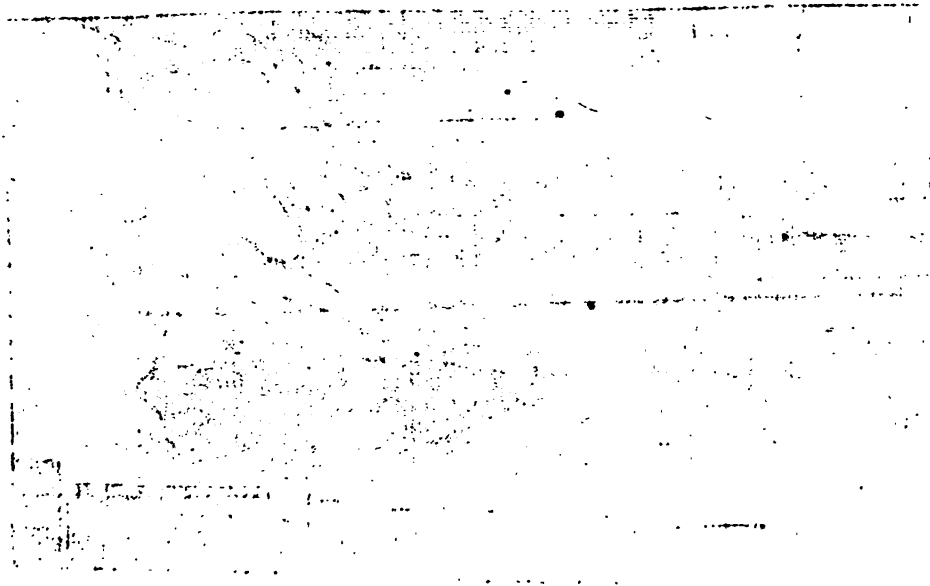
toute ſa vie de la conſideration pour elle. Il ne fut plus enſuite mention de lui, de ſorte qu'on a toûjours ignoré ce qu'il étoit devenu. Mononte s'en retourna dans ſon Convent, & Frianne chez elle quatre jours après; où elle ne manqua pas de faire bien des reflexions ſur cette avanture. Elle nous va donner bien-tôt ſujet d'en faire auſſi ſur elle, quand nous la conſidererons comme objet des amours de Maître Gonin: car quant à preſent, parce qu'on a levé la difficulté qui m'a empêché de continuer ſur la fin du premier Livre, le recit des intrigues que nôtre fourbe mit en uſage pour ſe donner la reputation d'un fameux Devin; je vais reprendre, ainſi que je l'ay promis, ce recit dans le Chapitre ſuivant; puis je reviendray à Frianne & à ſes amours avec Gonin.

CHAPITRE VI.

Suite de l'intrigue de Maître Gonin, de Planoſpe & de Bibion. Planoſpe fait le malade, inquiétude ſur ſa prétenduë maladie. Diſcours d'une bonne femme : la réponſe que Bibion y fait. Planoſpe eſt obligé de ne plus faire le malade. On le fait Medecin malgré lui. Lettres de Planoſpe & de Bibion à Maiſtre Gonin ſur ce qui ſe paſſoit à Varica. Maiſtre Gonin entreprend une nouvelle intrigue pour faciliter celle de ſes aſſociez : il fait pour cela connoiſſance avec un nommé Rianor. Caractère de Rianor & de Citerine ſa femme. Maiſtre Gonin tire ſon nouvel ami d'une mauvaiſe affaire, afin de ſe ſervir de lui & de ſa femme pour ſon deſſein. Rianor après avoir écrit à Citerine, part de Damoram & arrive à Varica.

JE prie le Lecteur de ſe reſſouvenir, que, quand j'ay ceſſé de parler de la terre rouge mêlée de cendres, c'eſt-à-dire, de la drogue prétenduë rajeuniſſante que Planoſpe avoit entrepris de trafiquer : je diſois qu'elle commençoit par un ſi grand ſuccès, qu'à peine il avoit le tems de manger, tant il lui en falloit pour en faire le débit. Il s'aviſa quelques jours après avoir commencé de la diſtribuer, de contrefaire le malade : c'eſt pourquoy il garda la chambre pendant plus d'une ſemaine, ne voulant abſolument parler à perſonne, & cela non ſeulement afin de ſe donner du repos, mais encore pour faire deſirer davantage ſa marchandiſe. Comme on le croyoit veritablement malade, & qu'on craignoit extrémement de le perdre, on ne parloit preſque d'autre choſe dans la ville, & l'inquiétude y étoit

Tom. 2. p. 156



étoit preſque univerſelle. Bibion qui y alloit & venoit exprès pour connoître la diſpoſition des eſprits, étoit continuellement obſedé de gens qui lui demandoient des nouvelles de ſon amy : il répondoit tantôt qu'il étoit mieux, tantôt qu'il étoit plus mal, ſelon qu'il jugeoit à propos. Je laiſſe à penſer combien il ſe divertiſſoit de ces dupes avec Planoſpe, quand il étoit de retour. Il ſe mit alors dans l'eſprit de faire une épreuve, pour voir juſqu'où ils pouſſeroient leur credulité : & ſi en effet, ils étoient auſſi paſſionnez pour les intereſts de la ſanté de leur nouveau Marchand, qu'ils le paroiſſoient. Il en parla à Planoſpe, qui y conſentit. Voici quel fut ſon artifice.

Un matin, Bibion étant donc ſorti, paroiſſant fort triſte, & ſe voyant à ſon ordinaire aſſiegé de queſtionneurs, il leur dit, qu'il trouvoit Planoſpe en grand danger, que ce qu'il y avoit de plus deſeſperant dans ſa maladie, c'eſt qu'il ne vouloit écoûter aucun avis pour ſe tirer d'affaire, quelques prieres qu'on lui fiſt, quelques raiſons qu'on lui apportât ; que lui ayant propoſé de voir quelque Medecin ou quelque habile homme, auſſi desintereſſé qu'éclairé, qui pût connoître ſon mal & y apporter remede, il avoit rejetté ſa propoſition avec un ſi grand emportement, qu'il ſembloit y avoir épuiſé le peu de forces qui lui reſtoient. Hé quoy ! lui dit une bonne femme, non point par malice, mais par une bonté de cœur qui lui étoit naturelle, & par un zéle que ſa credulité lui inſpiroit : hé quoy ! il a une ſi admirable drogue, que ne s'en ſert-il pour „ ſe rajeunir, & ſe délivrer ainſi de cette malheureuſe „ maladie ? Helas ! répondit Bibion, avec un air qu'on „ auroit crû être de la meilleure foy du monde, il peut „ ſe rajeunir & non pas s'empêcher d'être malade : l'on „ ſçait bien que c'eſt-là tout ce qu'il promet. Il en a „ fait ſouvent l'experience, lui & moy le mettons ſou- „ vent en uſage, & nous nous en trouvons bien quant „ à l'âge, non pas quant aux maladies : car nous y ſom- „

mes

„ mes ſujets auſſi-bien que les autres : cela n'eſt pas é-
„ tonnant, puiſque l'on eſt malade étant jeune, auſſi-
„ bien que quand on eſt vieux. Si vous ſçaviez nôtre
„ veritable âge ; ajouta-t-il, à peine pourriez-vous
„ croire, en nous voyant, ce que nous vous en di-
„ rions. Les dents nous ſont revenuës déja trois fois,
„ quoy que nous n'euſſions aucune eſperance d'en
„ voir le retour : il y a quelques années que nous a-
„ vions les cheveux beaucoup plus blancs que les vô-
„ tres. Dans le tems que nous reſſemblions à des
„ grands-peres, nous nous ſommes ſi bien reſtaurez &
„ rétablis, qu'on nous auroit pris pour de nouveaux
„ mariez. La bonne Dame ouvroit de grands yeux en
le regardant avec admiration : le diſcours de Bibion lui avoit fait venir ſi fort l'eau à la bouche, qu'à peine en pouvoit-elle parler. Car le rajeuniſſement qu'elle ne doutoit pas qui ne fut produit par la drogue, & dont elle s'imaginoit voir des effets, en conſiderant l'embonpoint de cet homme, étoit extrémement de ſon goût, puiſqu'elle ſouhaitoit paſſionnément rajeunir. A la verité, elle étoit devote, & détachée de tous les plaiſirs brillans, bruyans & tumultueux du monde, ſans en aimer pour cela moins éperduëment la vie : l'air vieux lui étoit fort à charge : un certain tour d'intention, qui eſt d'ordinaire le pis aller de ſes ſemblables, juſtifioit ſelon elle, cet attachement & cette averſion. Auſſi fit elle bien des vœux en faveur de Planoſpe ; & ce qui l'y engageoit particulierement, c'eſt qu'elle n'avoit pû encore parvenir au bonheur d'obtenir de ſa marchandiſe : la preſſe l'avoit empêchée d'y aborder, ſon grand âge ne lui permettant pas ainſi qu'aux autres de fendre cette preſſe. Bien des gens chargeoient leurs domeſtiques de cette commiſſion : mais comme elle craignoit qu'on ne lui apportât autre choſe que ce qu'elle demandoit, il ne lui étoit pas poſſible de s'en fier à d'autres qu'à elle-même.

Elle ne fut pas aſſurément la ſeule perſonne que cette

e maladie imaginaire intrigua, ainſi que je l'ay déja fait remarquer ci-devant. Tant de gens de tous états & de toutes profeſſions auſſi bien que de tout ſexes, y prirent tant de part, qu'apparemment on lui auroit fait quelque violence pour le guerir malgré lui, s'il avoit continué long tems de paſſer pour malade; & s'il s'étoit toûjours obſtiné à ne vouloir conſulter perſonne ſur ſon mal. Le public avoit déja décidé, qu'il falloit aſſembler les plus habiles Medecins, & les engager à le voir à quelque prix que ce fut, les aſſurant que l'on ſe cottiſeroit volontiers pour les payer de leurs peines, s'il ne vouloit pas les en récompenſer lui-même. Ce qui embarraſſoit le plus, c'eſt qu'on ne ſçavoit pas qu'elle étoit ſa maladie, Bibion ne s'étant point expliqué nettement là deſſus. Cependant quand il apprit les démarches preſſantes; mais importunes, pour être trop obligeantes, qu'on avoit reſolu de faire, il en donna avis à Planoſpe, & lui dit, qu'il falloit abſolument qu'il parût être gueri, & qu'il ſe montrât. Celui-ci qui comprit bien, qu'il étoit important pour lui que la medecine ne ſe mêlât point de ſes affaires; parce que, ou il auroit couru riſque de paroître auſſi fourbe qu'il étoit; ou qu'au détriment de ſa ſanté on auroit travaillé ſur lui pour le guerir des maux qu'il n'avoit point, prit le parti de ſuivre le conſeil de ſon amy; il y étoit d'autant plus porté, qu'il s'ennuyoit fort de faire un perſonnage ſi contraint. Mais auparavant il ſe ſervit de certains expediens qui ne lui étoient pas inconnus, afin de montrer par une pâleur artificielle, qu'il avoit été auſſi malade qu'on l'avoit publié; & Bibion de ſon côté annonça de jour à autre, que le mal diminuoit, & enfin, qu'il étoit devenu ſi leger, qu'on n'y trouvoit plus aucun danger. Cette bonne nouvelle mit le calme dans toute la ville. Enſuite le prétendu convaleſcent reçût des viſites, en rendit, & continua de vendre ſa drogue encore avec plus de ſuccès qu'auparavant. On venoit chez lui de toutes parts: le Maî-

tre

tre de l'Auberge ſe trouvoit admirablement bien de cette affluence : on faiſoit tous les jours chez lui des repas exprès, afin d'être à portée de voir le Marchand de terre rouge, & d'acheter de ſa marchandiſe. L'imagination de ceux qui achetoient, ſuppléoit de ſon mieux à ce que leur achat étoit incapable de donner. Comme ils ſouhaitoient avec ardeur de rajeunir, ils ſe perſuadoient devenir en effet inſenſiblement plus jeunes de jour en jour. Il s'en trouvoit entr'eux, qui juſqu'alors avoient crû être ſans force & ſans vigueur, parce que leur fainéantiſe & leur délicateſſe leur repreſentoient le travail, comme un moyen infaillible de leur faire perdre la vie ; mais qui aprés s'être munis de ce beau ſecret, ſe ſentoient, diſoient-ils, forts & vigoureux ; parce que l'idée du rajeuniſſement dont ils ſe flattoient, les encourageoit, & les mettoit, pour ainſi dire, au deſſus d'eux-mêmes : ils entreprenoient des travaux, auſquels ils auroient aſſurément ſuccombé, ſi cette officieuſe prévention ne les avoit ſoûtenus.

Dans les commencemens, on ſe cachoit, on prenoit des détours, pour avoir de cette drogue ; les uns par une eſpece de honte de ſe declarer vieux, en paroiſſant la rechercher : les autres de crainte de mal édifier, parce qu'ils faiſoient pieuſement profeſſion de ſe contenter de leur état tel qu'il fut. Mais dans la ſuite, l'empreſſement étant general, perſonne n'en faiſoit myſtere, tous en alloient ou en envoyoient querir ouvertement. Aprés la prétenduë convaleſcence de Planoſpe : parce qu'il n'avoit vû aucun Medecin, pendant qu'on le croyoit malade, on s'alla mettre dans l'eſprit, qu'il avoit été lui-méme ſon Medecin, & qu'ainſi il falloit qu'il eût d'autres ſecrets, que celui de rajeunir. D'abord il ſe défendit contre cette prévention. Il n'en fut point crû ; de ſorte qu'on le fit, pour ainſi dire, Medecin malgré lui. Il jugea enfin à propos de profiter de cette ſimplicité : la reflexion qu'il fit ſur tant de

gens

gens qui ſe mêlent de métiers qu'ils ne ſçavent point, & qui ne laiſſent pas cependant d'abonnir leurs affaires, l'encouragea à entreprendre l'exercice de celuſ qu'on vouloit qu'il ſçût : c'eſt pourquoy il commença par hazarder quelques conſeils qui réüſſirent aſſez heureuſement pour lui en faire prendre le goût, & pour l'engager à continuer & à aller plus avant. Comment avec de l'eſprit ne duperoit on pas de gens ſi ſimples, puiſque ſouvent on vient à bout des plus entendus ? Il arrive ſi ordinairement dans la Medecine, que pour avoir fait quelque découverte, propre à guerir une ſorte de mal, on entreprend hardiment la gueriſon de toutes les autres, que les hiſtoires qu'il en ſçavoit, & qui ſe renouvellent dans tous les tems, ainſi que nous en voyons des exemples dans le nôtre, ne contribuerent pas peu à le ſoûtenir dans ce nouveau projet. Voici un fait qui le regarde comme Medecin, qu'on ne ſera peut-être pas faché de trouver ici.

Lui & Bibion ne manquerent pas de donner avis à Maître Gonin de tout ce qui ſe paſſoit, tant par rapport à l'heureuſe diſtribution qu'ils faiſoient de la terre rouge, qu'à la profeſſion de Medecin, que le premier ſe trouvoit obligé de faire. Les lettres qu'ils écrivirent, meritent d'être rapportées. Voici celle de Planoſpe.

TAYLOR INST. OXFORD

LET-

LETTRE

DE PLANOSPE A MAISTRE GONIN.

Nos affaires vont le mieux du monde, nous ne manquons point du tout de dupes; car il en pleut ici. La bonne chose pour trouver son compte, que de promettre aux gens de les rajeunir! il étoit difficile d'imaginer une meilleure bride à veaux. Si je prétendois continuer deux ou trois ans mon commerce, je crois que j'y épuiserois toute la terre rouge que le monde contient, & qu'enfin je serois obligé de m'aller plonger dans la mer rouge, pour en chercher, s'il est vray qu'il y en ait. Le rajeunissement que je fais esperer, me donne accès par tout, & m'attire la confiance de tous ceux qui demandent à participer à mon prétendu secret, c'est-à-dire, de tout le monde. Vous jugez bien de-là, que je ne me suis point trompé dans ma prétension, & que nôtre projet étant bâti sur un si bon fondement, vous travaillerez à coup sur; parce que je vous mettray dans les voyes de deviner tant que vous voudrez. Ressouvenez-vous, je vous prie, de la parole que je vous ay donnée, par laquelle je vous ay promis, en m'engageant à faire societé avec vous, que je vous garderois une fidelité inviolable, quand même vous me donneriez sujet de la rompre. J'ose vous assurer, que si j'étois d'humeur à vous tromper, il me seroit tres facile de remplir moy seul à present toutes les conditions de nôtre entrepriſe, c'est-à-dire, de faire le devin, au lieu de vous; je n'ay pour cela qu'à parler, mes paroles passeront pour être autant d'oracles: car on est si prévenu pour moy, que je puis à coup sur, joüer tel personnage que je voudray.

Encore

Encore une fois, comptez, que je m'en tiendray à la terre rouge, & que je vous laiſſeray ſans partage, l'ouvrage qui vous eſt deſtiné; ſeulement je vous fourniray, autant qu'il dépendra de moy, tous les morceaux de devination mâchez; & ne doutez pas que vous ne trouviez beaucoup de dupes avides pour les gobber. A la verité, je fais encore le Medecin, mais on l'a voulu ainſi: les malades me commandent preſque abſolument que je les gueriſſe, ou du moins que je leur indique des remedes à leurs maux. Je hazarde de tems en tems, pour en contenter quelques-uns, & preſque toûjours le hazard m'eſt favorable. Cela n'arrive-t-il pas d'ordinaire à ceux qui n'agiſſent que ſelon les regles d'Hypocrates & de Galien, ſouvent ne réüſſiſſent pas mieux; un experimentum in corpore vili, *qui a ſecoüé le joug de ces regles, tourne quelquefois à profit. Comment oſe-t-on compter ſur un art de conjecture? on va à tâtons; avec l'habitude on peut arriver au but. Voici ma conduite à cet égard. Vous jugez bien que je ne la croy pas plus ſure que les autres; mais enfin, comme le bonheur s'en mêle, rarement ay-je ſujet de m'en repentir) avec de certaines mines produites & ménagées à propos, avec de certaines manieres qui me font paroître ſuffiſant, quoyque j'affecte d'être modeſte, j'attire autant de gens que ſi j'étois revêtu de la robe, coëffé du bonnet, chargé de la chauſſe, & muni des pancartes d'un Docteur: j'ordonne enſuite des remedes qui ne peuvent faire ni bien ni mal, ce qu'on appelle vulgairement de l'onguent miton-mitaine: on ſort content d'auprès de moy, & l'on revient preſque toûjours me remercier. Au reſte, je ne me ſuis rendu aux inſtances preſſantes qu'on m'a faites pour me porter à m'ériger en éleve d'Eſculape, que parce que j'ay jugé que nôtre intrigue en vaudroit mieux, ſelon cette maxime:* bonum additum bono facit aliquid melius. *Voila mon plan, voila comment je le conduis; préparez-vous, s'il vous plaiſt, pour en profiter, auſſi tôt que je vous avertiray, qu'il ſera tems d'y mettre la derniere main. Mandez moy cependant*

dant, s'il y a quelque chose à y corriger, à y ajoûter, ou à en retrancher : je suivray exactement vos ordres, ou vos conseils là-dessus, puisque je vous regarde comme mon Maistre en sçavoir dire & en sçavoir faire, quand il s'agit de soupleſſes, d'artifices & de stratagêmes. Je suis, &c.

La lettre de Planoſpe qu'on vient de lire, fit plaiſir à Gonin ; en ce qu'il y apprenoit un heureux achemi-nement, pour réüſſir dans les divinations qu'il avoit projeté de commercer enſuite du commerce de la terre rouge. Elle lui donna auſſi en même tems de l'émula-tion. Il avoit honte de ſa ſituation tranquille, quand il conſideroit que ſes deux aſſociez, faiſoient merveilles, pendant que de ſon côté il ne faiſoit rien du tout. Je dis que ſes deux aſſociez faiſoient merveilles : car Bi-bion meritoit une ſorte d'applaudiſſement (ſi tant eſt qu'un fourbe en merite) d'avoir adroitement diſpoſé les eſprits à bien recevoir ſon compagnon, en prônant avant ſon arrivée, la vertu de ſon ſecret rajeuniſſant, & en le faiſant deſirer avec paſſion, comme je l'ay fait remarquer ci-devant. Gonin prit donc reſolution de mettre auſſi du ſien, je veux dire, de s'évertuer pour être utile à ſes camarades, dez, quoy qu'il fut éloigné d'eux. Il ſe ſeroit fait un ſcrupule de permettre qu'ils euſſent continué plus long-tems d'exceller en fait de fourberie, ſans y entrer pour ſa part ; peut-être même craignoit-il, qu'enfin ils ne s'aviſaſſent, voyant leurs affaires en ſi bon train, de ſe paſſer entierement de lui : je n'aſſureray pourtant pas, qu'il eût veritablement cette apprehenſion, car mes memoires n'en diſent pas un mot. Enfin, quoy qu'il en ſoit, il ſe mit en tête de leur prouver, qu'il pouvoit de loin leur être bon à quelque choſe. Et en effet, il ſe mit en action pour cela ; mais de telle maniere que ce ne ſera pas la moin-dre des hiſtoires que je donne de ſes tours. C'eſt ce qu'on

qu'on verra aprés que j'auray rapporté, comme je l'ay promis, la lettre que Bibion lui écrivit.

LETTRE

DE BIBION A MAISTRE GONIN.

Que nous nous sommes associez d'un habile homme! l'admirable genie pour tourner les esprits de tout un peuple, & le faire venir à son but! le patelinage, les minauderies, l'entregent, les châtemiteries, les dissimulations, la science & la pratique de l'à propos dans les condescendances, les flateries & les caresses, la fermeté, la patience, la prudente hardiesse, Planospe à tout cela au souverain dégré. La bonne école pour moy, que la societé de cet homme! que je me stay bon gré de vous l'avoir produit! je n'entre point dans un detail, pour vous prouver ce que je viens de vous dire de lui; vous en êtes, sans doute, persuadé après la lecture de mes lettres precedentes, où je vous ay rendu raison de sa conduite; & par la lecture de sa dernière, où, ainsi qu'il m'en a assuré, il vous apprend le succés da sa terre rouge, & ce qu'il fait comme Medecin. J'ajouteray seulement, qu'à le voir agir, je le prendrois pour un veritable Medecin, tant il en a le manege, si je ne sçavois d'ailleurs, qu'il n'a pas plus étudié de Medecine que moy. Il luy manque pourtant de débiter les termes de l'art, j'entens ces mots mysterieux que le vulgaire ne comprend point, quoy qu'il dise tous les jours les mêmes choses qu'ils signifient; mais il prend si bien ses mesures, que, que quoy qu'il ne s'en serve pas, sa reputation n'en souffre point. Il connoît à present presque tout ce qu'il y a de gens les plus considera-

bles dans la ville ; & ainſi concluez, qu'il ſçaura bien vous aider à deviner tout ce qui les regarde, quand ils vous conſulteront. Il paroîtra pourtant être votre ennemi, & n'ajoûter aucune foy à vôtre, ainſi que nous en ſommes convenus. Je vous expliqueray exactement l'arrangement que nous avons fait là-deſſus, quand vous ſerez ici. Il me prie de vous apprendre une choſe qu'il a oublié de vous annoncer dans ſa lettre, & qu'il eſt juſte que vous ſçachiez, puiſqu'il s'y agit également de vos intereſts & des nôtres : c'eſt que les preſens qu'on lui fait en qualité de Medecin, ſont aſſez conſiderables, pour ſuppleer à la mediocrité du prix qu'il a mis à ſes paquets de terre rouge. Je puis vous aſſurer, ſans craindre de me mecprendre, qu'il vous en tiendra fidéle compte. Je vous ay dit autrefois, qu'il raſſembleroit en nôtre faveur toute la bonne foy qu'il refuſeroit aux autres : je compte tout à fait là-deſſus, j'en ay tous les jours des preuves : comptez y de même, je vous prie, & fiez vous à moy. Bientôt nous vous manderons, afin que vous veniez travailler avec nous ; parce que dans neuf mois ou environ, apparemment il nous conviendra de ſortir d'ici. Il faudra neceſſairement que nous mettions alors les morceaux en ſeureté, ſi nous prétendons en partir en bonne conche. Je finis, &c.

Après que Gonin eut reçû les deux lettres qu'on vient de lire, & qu'il les eut examinées avec attention, il prit le parti de joüer un tour de ſon métier, non ſeulement pour montrer à ſes deux amis ce qu'il ſçavoit faire ; mais encore pour augmenter la reputation que Pantopſe s'étoit acquiſe dans l'art de la Medecine, où il avoit fait de ſi grands progrès pour ſon profit, indépendamment des regles de l'école, dont il n'avoit aucune connoiſſance. Je ne ſçay par quel hazard il fit habitude avec un certain homme que j'appelleray Riabor, qui avoit une femme, à qui je donne le nom de Grimo. Comme cet homme & cette femme doivent joüer

joüer de grands rôles dans cette hiſtoire, en ce qu'ils ſont le fondement & les principaux inſtrumens du tour que Gonin avoit deſſein de joüer, il eſt neceſſaire que je les faſſe aſſez connoître, pour que rien n'arrête l'intelligence du recit que je vais faire

Ce Rianor étoit établi avec ſa femme dans la ville de Varica, où ſa fortune étoit des plus médiocres, puiſqu'à peine ſa chere moitié & lui avoient-ils de quoy ſubſiſter. Ils pouvoient tous deux paſſer encore pour jeunes. L'un & l'autre manquoient bien plus de conduite que d'eſprit; & c'eſt ce défaut de conduite, qui avoit extrémement dérangé leurs affaires. Le mary joüoit & bûvoit avec excès, fuyoit le travail & aimoit beaucoup le plaiſir, qualitez qui n'enrichiſſent aſſurément jamais. La femme ſongeoit bien plus à ſe couvrir de parures, à ſe promener, à babiller & à coqueter, qu'à regler ſon ménage. Quand l'argent venoit, ſa premiere choſe qui leur venoit auſſi dans l'eſprit, c'étoit de ſonger à le dépenſer; & à cet égard ils s'accordoient parfaitement enſemble: car ils ſe le partageoient entre eux deux avec une fidelité admirable, & enſuite chacun en diſpoſoit en toute liberté, ſelon ſon inclination. L'un n'en demandoit jamais compte à l'autre, quand il étoit conſommé. Ils vivoient, comme on dit, au jour la journée, ſans ſe donner la moindre inquietude ni le moindre ſoin pour l'avenir: enfin ils ſe reduiſirent par cette imprudence, dans un ſi pitoyable état, qu'ils ne ſubſiſtoient que d'induſtrie, chacun ſelon ſon talent; mais quelque ſçavoir faire qu'ils euſſent, ils ſe trouvoient à la veille de n'avoir plus de reſſource. Cette ſituation, comme on voit, donnoit entrée à bien des ſortes de propoſitions, quand il ſe trouvoit quelqu'un d'humeur à leur en faire.

Dans le tems que Planoſpe & Bibion faiſoient leurs commerces à Varica, Rianor demeuroit à Damoram, où il étoit venu paſſer quelques mois, pour des affaires que je ne diray point, parce qu'on n'en dit rien dans

mes Memoires. Auſſi ne paroît-il pas qu'il ſoit important pour cette Hiſtoire de les ſçavoir, c'eſt pourquoy je ne me ſuis point du tout intrigué pour les deviner. Maître Gonin fit alors connoiſſance avec Rianor, apparemment en vûë de s'en ſervir pour le ſtratagéme qu'il trâmoit. En effet, un homme comme Rianor, qui avoit de l'eſprit, qui étoit affamé, & qui par conſequent ne manquoit pas de bon appetit, étoit juſtement ce qu'il lui falloit. Rianor qui de ſon côté remarquoit dans Gonin un eſprit adroit, intriguant, ſouple, artificieux, & qui le voyoit aſſez riche, pour s'attendre d'en tirer quelque ſoulagement, s'il pouvoit parvenir à lui plaire, ſe rendit ſi aſſidu auprès de lui, s'étudia à lui marquer tant de complaiſance, flata ſi bien tous ſes défauts, entra ſi bien dans toutes ſes humeurs, ſe rendit ſi volontiers à tout ce qu'il ſouhaitoit, qu'il jugea par de certaines démonſtrations exterieures, qu'il avoit enfin gagné ſon affection. Il ne ſe trompoit point: car Gonin, après quelques épreuves qu'il fit de ſon attachement & de ſa fidelité, l'aima veritablement, & ſe confia en lui ſur pluſieurs de ſes affaires, particulierement ſur l'intrigue concertée entre lui, Bibion & Planoſpe, pour la ville de Varica. Cependant, avant que de le mettre en œuvre, il voulut ſe l'attacher à lui-même avec un lien qu'il ne pût rompre, ſans ſe cauſer bien du dommage & du chagrin. Il n'ignoroit pas, qu'on ne doit point ſe fier de telle ſorte aux gens, qu'on n'ait pas quelque porte de derriere, afin de n'en avoir rien à craindre, s'ils venoient à manquer de bonne foy, comme il peut arriver, & comme en effet il n'arrive que trop ſouvent. Une occaſion qui ſe preſenta naturellement, lui fournit le moyen de prendre la précaution qu'il cherchoit. Voici de quelle maniere.

Un jour que Rianor, qui d'ordinaire étoit fort enjoüé parut extrémement triſte & ſonge-creux, Gonin qui n'avoit pas accoûtumé de le voir de cette humeur,

meur, mais qui au contraire ſe divertiſſoit beaucoup de ſa converſation, parce qu'elle étoit preſque toûjours gaye, lui demanda la raiſon de la mélancholie où il ſembloit être plongé. Rianor fit quelques efforts, afin de prouver qu'il n'étoit pas plus chagrin qu'auparavant; il ſe mit même ſur le ton plaiſant, tâchant de déguiſer autant qu'il pouvoit ce qui ſe paſſoit dans ſon interieur. Il eut beau faire, Gonin qui étoit penetrant, le preſſa ſi vivement, qu'il en eut cette réponſe.

„ Si j'avois pû, Monſieur, lui dit Rianor, vous ca-
„ cher mes inquietudes, je vous proteſte, qu'il ne
„ vous en auroit jamais rien paru; mais je n'en ay pû
„ venir à bout. Auſſi ſont-elles ſi violentes & ſi legiti-
„ mement fondées, qu'il m'eſt impoſſible de les ſur-
„ monter. Puiſque vous voulez que je m'ouvre à vous
„ ſur ce qui m'afflige, je vais le faire, après vous avoir
„ prié inſtamment de croire, qu'en vous l'apprenant,
„ je n'ay aucun deſſein de vous être à charge, c'eſt-à-
„ dire, de vous demander un ſecours qui vous ſoit
„ onereux, pour me délivrer de la mauvaiſe affaire
„ qui me tourmente. Seulement je vous ſupplie de
„ m'aider de vos conſeils, afin de m'apprendre où je
„ pourrois trouver quelque retraite qui me mit en
„ ſureté contre le danger qui me menace. Il lui expli-
„ qua enſuite en quoy conſiſtoit cette mauvaiſe affaire.
Il lui dit donc, qu'il avoit vû dans la ville un homme à qui il devoit une ſomme d'argent qu'il avoit empruntée de lui dans un preſſant beſoin; qu'il ſçavoit de ſcience certaine, que cet homme avoit obtenu une priſe de corps pour le faire mettre en priſon, & que ſans doute il n'étoit venu à Damoram, qu'afin d'en venir à bout. Gonin le conſola d'abord ſeulement de paroles. Puis après avoir été convaincu que cet homme étoit dans une veritable conſternation, & craignant qu'il ne s'enfuit ailleurs, il le retint chez lui,

& deux jours aprés il lui donna la somme dont il s'agissoit, pour s'aller acquitter auprès de ce creancier qui lui causoit de si terribles allarmes. Il prit pourtant la précaution de lui faire faire un billet, par lequel il se chargeoit avec lui du même engagement, dont il étoit chargé avec l'autre; & ainsi il le tenoit dans ses lacs, pour le ranger à son devoir, s'il s'avisoit de s'en écarter, en lui manquant de fidelité dans la suite, ou du moins pour le lui faire craindre. Il n'en fut pas à la peine; car Rianor ne le trahit point dans ce qu'il exigea de lui pour joüer le tout, dont on verra bientôt la description.

Gonin ayant pris toutes les précautions qu'il jugea necessaires pour s'assurer de Rianor, lui parla un jour de la sorte. Je vous ay confié le commerce que „ font à Varica Bibion & Planospe mes correspondans, afin de me faciliter les moyens de deviner, „ ainsi que nous en sommes tous trois convenus. Je „ vous ay appris aussi, que Planospe y fait encore „ l'exercice de Medecin, quoy qu'il n'en eût point du „ tout l'intention, quand il partit d'ici; mais que ce „ sont les bonnes gens de vôtre ville, qui l'y ont engagé. Comme je vois, que ce second rolle qu'il „ joüe, lui est d'un profit considerable, & qu'il me „ pourra être d'une grande utilité, quand je joüeray „ le mien, je veux que vous y entriez aussi pour vôtre part; bien entendu, que vous vous ressentirez „ des avantages que nous tirerons de nôtre entrepriſe. „ Il m'a paru par les discours que vous m'avez „ tenus de vôtre femme, qu'elle ne manque pas d'esprit, & que même elle en a assez de celui qui convient pour bien conduire une intrigue: elle peut „ donc nous être d'un grand secours dans ce que je „ projette. C'est pourquoy il faut que nous la mettions aussi sur la scene; & voici de quelle maniere il „ s'y faut prendre.

Après

Après ce discours Gonin expliqua à Rianor son dessein, & l'instruisit de tout ce qu'ils avoient à faire lui & sa femme, afin qu'il réüssit. Rianor fut le plus content du monde de se voir employé par un homme qu'il regardoit comme un patron fort capable de le mettre à son aise; il lui promit que sa principale occupation seroit d'executer ses ordres; aussi n'y manqua-t-il pas, & assurément il se montra dans cette occasion un disciple aussi habile que son Maître. La premiere démarche de cette intrigue consistoit à donner avis à Citarine de tout ce qui se passoit (car sans elle on ne pouvoit rien faire) & en même tems à lui apprendre & à lui circonstancier exactement tout ce qu'on exigeoit d'elle. Son mari se chargea de cette commission; il lui écrivit pour cela; & avant que de mettre sa lettre à la poste, la montra à Maître Gonin, qui n'y trouva rien du tout ni à corriger, ni à retrancher, tant elle étoit conforme à ses intentions & à ses vûës. Seulement il le pria de lui faire de grandes instances pour l'engager au secret: car Rianor avoit oublié de prendre cette précaution; & sur ce qu'il assura qu'il n'y avoit rien à craindre à cet égard, parce qu'il étoit sur de la discretion de son épouse. N'importe, lui répondit Gonin, on ne peut trop se précautionner dans de pareilles occasions. Si vous le négligiez, peut-être s'imagineroit elle, qu'il n'y auroit pas grand risque à tomber dans la faute que nous avons sujet d'apprehender. Pendant l'absence d'un mari, il se peut faire de notables changemens dans l'esprit de sa femme. Je ne pretends point vous jetter dans la défiance de sa conduite. Mais, quoy qu'il en soit, mandez-lui principalement d'être secrete, & représentez-lui de vôtre mieux combien il seroit dangereux pour vous & pour elle, s'il arrivoit qu'elle ne le fut pas. Sans doute, vous concevez aussi-bien que moy, les conse-

„ quences de ce que je vous dis. Sur tout, qu'il ne
„ paroiſſe point que vous ayez aucun commerce avec
„ Planoſpe & Bibion juſqu'à ce que vous ſoyez dans
„ la neceſſité de les voir. Ne vous embarraſſez de
„ rien à leur égard, j'auray ſoin de les inſtruire de
„ tout ſi exactement, qu'il ne ſera pas neceſſaire que
„ vous vous abouchiez avec eux avant que nos con-
„ ventions le demandent. Encore une fois & vous &
„ vôtre femme gardez bien le ſecret; je me fie à vous
„ parce qu'il me paroît que je vous connois aſſez
„ pour compter ſur vôtre diſcretion; & je ne compte
„ ſur celle de vôtre femme que parce que vous vous
„ en rendez garand Faites y reflexion, il y va du
„ moins autant bien de vos interêts que des miens.

Rianor écrivit ſur le champ en la préſence de Gonin ce qu'il ſouhaitoit; puis ſa lettre ayant été cachetée & portée à la poſte, il ſe prepara à la ſuivre bien-tôt, c'eſt-à-dire, à aller inceſſamment trouver ſa femme à Varica pour travailler enſemble à l'ouvrage dont ils étoient chargez. Gonin écrivit auſſi à Planoſpe & à Bibion pour les mettre au fait de ſon entrepriſe, afin qu'ils ſe conformaſſent à tout ce qu'il avoit projetté.

Le jour deſtiné pour le départ de Rianor étant arrivé, il vint trouver Gonin pour prendre congé de lui, & ſçavoir s'il n'avoit point de nouvelles inſtructions à lui donner. Gonin ne fit que confirmer celles qu'il avoit déja reçûës, ſeulement il ajoûta quelque argent pour fournir aux dépenſes de ſon voyage, & le faire ſubſiſter commodément après ſon arrivée, juſques à ce qu'il pût tirer quelque choſe des profits qui proviendroient du ſtratagéme. Rianor ne refuſa point cette liberalité; car il n'étoit pas en état de faire le genereux, à moins que de vouloir par gloire courir riſque de mourir de faim. Aprés avoir marqué à Gonin ſa reconnoiſſance pour le preſent qu'il

venoit

venoit de lui faire, auſſi-bien que pour l'argent qu'il lui avoit prêté afin de le tirer de l'embarras qui lui avoit cauſé tant de troubles, il partit dans une voiture publique qui alloit à Varica, où il arriva en peu de jours. Je n'ay point encore dit en quoy conſiſtoit ce nouveau tour de Maître Gonin; on l'apprendra dans les Chapitres ſuivants.

CHA-

CHAPITRE VII.

Rianor étant arrivé à Varica, entre chez lui incognitò, *& fait à sa femme une frayeur qui la jette dans des convulsions étranges. Elle devient folle hypocondriaque. En quoy consistoit sa folie. Rianor prie une de ses amies, qui étoit presente aux extravagances de Citarine, de n'en rien dire à personne. Comment cette femme garda le secret. Les ménagemens qu'il falloit prendre avec Citarine pour ne lui donner point occasion de tomber dans son accez de folie. On manque de prendre ces ménagemens : ce qui en arrive. Son mari tranquillise un peu, en faisant semblant d'avoir les imaginations qu'elle a : discours qu'il lui fait là-dessus. Elle consulte une femme devote à l'occasion d'un livre. On conseille à Rianor de consulter des Medecins. Il en assemble trois chez lui. Caractere de ces Medecins. Contre l'injustice qu'on rend aux Medecins & aux Apothicaires. Quel fut le succez de l'assemblée des trois Medecins. Rianor prend resolution d'employer pour la guerison de Citarine un moyen qu'il avoit long-tems médité, & qui étoit le seul qui la pouvoit guerir.*

RIanor étant arrivé à Varica sur le soir, resta sans se faire connoître dans l'Auberge où logeoit sa voiture, & y passa la nuit. Le lendemain il se leva fort tard, passa encore la matinée & presque toute l'après-dînée dans le même lieu, puis il en sortit sur le soir, & prit le chemin de sa maison : il roda quelque tems autour, afin de prendre une occasion favorable pour y entrer sans être veu de personne. Enfin ayant trouvé

cette

cette occasion, il y entra, monta l'escalier qui conduisoit à son appartement, & voyant une de ses chambres ouverte, personne dedans, une table au milieu chargée de plusieurs mets assez ragoûtans & de quatre couverts, il se gliſſa dans la ruelle d'un lit, & là se cacha pour voir quelle étoit la destination d'un festin si bien préparé, & quelle en seroit la suite. Sa femme & sa servante arriverent peu de tems après apportant du pain, du vin & quelques fruits. Elles rangerent des chaises autour de la table, de sorte que tout se trouva prêt pour bien recevoir les conviez: ils n'étoient pas loin, car on les entendoit causer & rire de tout leur cœur dans une autre chambre qui n'étoit séparée de celle du festin, que par une legere cloison. Rianor jugea des ris & des agitations joyeuses qui venoient jusques à ses oreilles, qu'on se proposoit de se bien divertir. Il ne se trompoit pas: car il vit bien-tôt entrer la compagnie badinant, danſant, chantant & se tremouſſant avec une joye qui lui faiſoit venir l'eau à la bouche. Il se donna pourtant bien de garde de paroître pour prendre sa part du plaisir. Il se tint fort tranquille & en grand silence dans sa ruelle. Cependant on se mit à table, & chacun commença à jouer son rôle de son mieux selon que la situation où ils étoient le demandoit. Si Rianor eut sujet d'être allarmé à la veuë de ces préparatifs d'un festin, ses allarmes durent ceſſer, quand il vit ceux qui compoſoient cette compagnie, car elle n'étoit formée que d'un de ses meilleurs amis, de la femme de cet amy & du frere de Citarine. On mangea parfaitement bien, & on but de même, sans pourtant aucun excez condamnable. Il n'y avoit rien du tout de reprehenſible dans leur gayeté. Sans doute Rianor seroit bien tôt sorti de sa cachette, s'il n'avoit pas eu en tête un deſſein qui ne le lui permettoit pas. Citarine mit son mari sur le tapis, je veux dire, qu'elle commença de donner occasion d'en parler. On va croire que, quand Rianor entendit qu'on le met-

mettoit sur la scene, il jugea qu'on ne manqueroit pas de l'accommoder de toutes piéces, ainsi que cela se pratique d'ordinaire en l'absence des maris : j'apprens qu'il n'eut pas la moindre émotion là-dessus, car il sçavoit parfaitement qu'il n'avoit rien à craindre ; & il est certain que quand même sa femme en auroit mal parlé, il n'en auroit eu aucun veritable ressentiment : tout au plus par politique il en auroit marqué au dehors. On apprendra dans la suite la raison de son insensibilité à cet égard. On parla donc de lui, mais avec éloge, les conviez en complimentant Citarine sur son bonheur d'avoir un mari si bon & si raisonnable, & Citarine en assurant qu'elle goûtoit tous les jours ce bonheur, & qu'elle le ressentoit beaucoup mieux qu'on ne pouvoit l'exprimer. Enfin on discourut de lui comme si l'on avoit crû en être écoûté.

Deux heures s'étant passées à boire, à manger, à chanter, à causer, on quitta la table, chacun étant parfaitement bien conditionné. La servante desservit ensuite, ôta la table pour rendre la place libre, laissant seulement une bouteille de liqueur, pour servir à aider à la digestion, pendant que l'on confabuleroit avant que de se retirer. La conversation commença par quelques moralitez sur la misere du tems, quoy que le regal qu'ils venoient tous de faire, ne leur donnât pas assurement sujet de s'en plaindre. Ce début, comme on voit, n'étoit pas des plus réjoüissans ; mais ce qui va suivre le sera beaucoup moins. Dans le tems donc qu'ils parloient morale, étant à moitié endormis (car, ainsi qu'on l'a dit, les moralitez endorment volontiers) on entendit le miaulement d'un chat à la ruelle du lit dont j'ay parlé. Citarine en fut d'autant plus étonnée, qu'elle sçavoit, ou du moins qu'elle croyoit qu'il n'y en avoit aucun dans son appartement ; parce qu'ayant une naturelle averfion pour ces animaux, non seulement elle n'avoit jamais voulu en recevoir, quelques raisons qu'on lui donnât pour l'y engager, afin de

n'être

n'être point persecutée par les souris, mais elle donnoit encore avec furie la chasse à tous ceux qu'elle rencontroit chez elle ou ailleurs. Le miaulement recommença (c'étoit Rianor, qui pour se divertir à son tour, faisoit le chat, & à la malheure le fit-il, à en juger par ce qui arriva) Citarine imposa silence à sa compagnie, afin de mieux entendre d'où venoit ce cri. Rianor se mit encore à miauler; de sorte que sa femme ne doutant point que le prétendu chat ne fut à la ruelle de son lit, elle prend d'une main une chandelle, & de l'autre, la canne de son frere, court à cette ruelle pour le chasser. Aussi-tôt qu'elle en approcha, les miaulemens augmenterent, ce qui la fit reculer quelques pas; tous les gens de sa compagnie rioient de bon cœur voyant l'apprehension qu'elle avoit. Ces ris l'animerent & lui donnerent du courage : c'est pourquoy elle avança hardiment pour se venger du maudit animal qui avoit fait rire à ses dépens. Elle entre donc dans la ruelle avec le cœur d'une petite lionne furieuse qui ne menace que mort & carnage. Quel fut son étonnement, quelle frayeur la saisit, quand elle vit son mary au lieu d'un chat, contre lequel elle alloit combattre! la canne & la chandelle tombent de ses mains, & elle de son côté tombe évanoüie dans un fauteüil, qui se trouva heureusement pour la recevoir dans le moment que ses forces l'abandonnerent. Les Conviez qui l'avoient harcelée, pour lui mettre ce qu'on appelle, le cœur au ventre, furent terriblement allarmez, la voyant dans cette situation; ils s'étoient d'abord imaginez que s'étoit un rolle qu'elle jouoit, pour se divertir d'eux à son tour. Bien tôt ils connurent que l'évanoüissement étoit serieux. Ils allerent à elle pour la secourir, mais ils furent quelque tems, sans le pouvoir faire, tant la vûë de Rianor les avoit effrayez.

Les femmes le querellerent, de ce que par plaisanterie, il avoit mis son épouse dans un si triste état. Il s'excusa de son mieux, en protestant, qu'il le seroit

bien

bien donné de garde de miauler, s'il avoit prévû qu'il en dût arriver un si facheux accident. Citarine cependant étoit comme morte, & l'on eut toutes les peines du monde pour la faire revenir. Enfin à force de vinaigre & d'agitation, elle ouvrit les yeux; mais elle les referma aussi-tôt qu'elle eut regardé son mary, & retomba dans son évanoüissement; & les femmes de le grouder encore de telle sorte; qu'il n'y manquoit rien: elles le chasserent même de la chambre, afin qu'il ne renouvellât pas la peine qu'il faisoit souffrir à son épouse par sa presence. On recommença l'usage du vinaigre & des autres expediens qui avoient servi à la remettre, on eut beaucoup plus de peine que la premiere fois, tant il est vray que les rechûtes sont fort dangereuses, aussi-bien pour le corps que pour l'ame. Etant donc revenuë pour la seconde fois, elle regarda de tous côtez, comme si elle eût cherché quelque chose, qui lui tenoit fort au cœur. Elle ne prononça pas un seul mot. On lui demanda plusieurs fois ce qu'elle cherchoit. Point de réponse. Elle ne faisoit autre chose, que d'ouvrir de grands yeux étonnez & inquiets, comme si elle craignoit quelque surprise; car aussi-tôt qu'elle entendoit le moindre bruit, dont elle ne sçavoit pas la cause; elle paroissoit inquiete, elle se tourmentoit, & s'enfuyoit d'un autre côté. On ne sçavoit que juger de ces agitations & de ces transes, chacun en discouroit en sa maniere & personne ne donnoit au vray. On lui fit plusieurs questions, & elle ne répondit à pas une. Il paroissoit même alors, qu'elle n'entendoit point ce qu'on lui disoit, ou que, si elle l'entendoit, elle n'y comprenoit rien. On lui proposa de se coucher; & sur ce qu'elle ne fit aucune demonstration, qui marquât qu'elle y consentoit, on la violenta pour la faire asseoir. Elle se tint quelque tems assise avec assez de tranquillité; mais au moment qu'on y pensoit le moins, & que l'on esperoit même que le repos qu'elle prenoit, pourroit insensiblement l'assoupir & lui pro-

procurer un sommeil dont elle avoit besoin, elle se jetta tout d'un coup par terre, & marchant comme une bête à quatre pieds, elle s'alla mettre sous le lit dans le coin le plus reculé, où elle se tint ramassée comme en un peloton, pour tenir moins de place, & donner moins de prise, si on vouloit l'en faire sortir. Il sembloit qu'elle auroit tâché de se fourrer dans la muraille, pour peu qu'elle y eût trouvé quelque ouverture. On la pria, on la menaça, on lui remontra son extravagance, tout cela ne produisoit point d'autre effet, que de l'exciter à se tapir & à se ramasser encore de plus en plus en elle-même, afin de remplir moins de place, qu'elle n'en occupoit auparavant. On appella le mary, pour voir si sa presence obtiendroit plus d'elle, que toutes les instances qu'on lui avoit faites. Il vint, prit une chandelle pour se montrer à cette pauvre égarée, & la prier de sortir. A peine l'eut-elle vû, qu'elle s'agita encore davantage, & fit plusieurs cris, à la verité, qui n'étoient pas fort grands, mais si aigres & si extraordinaires, qu'ils ne ressembloient en rien à la maniere de crier des humains. Il voulut la tirer de force, les cris augmenterent, & elle se mit à trembler d'une telle violence, qu'on connut, à n'en point douter, que toutes ces convulsions ne venoient que de la peur qu'elle avoit euë, quand elle l'avoit vû, quand elle le surprit miaulant, & que cette peur subsistoit encore dans sa même force. Jamais gens ne furent plus embarrassez, que les trois personnes qui avoient festiné avec Citarine; car pour Rianor; il parut un peu inquiet: on voyoit pourtant bien qu'il avoit pris le parti de se tranquillifer: aussi sçavoit-il bien pourquoy. Toutefois il ménagea si bien sa tranquillité, que son ami & son beaufrere l'attribuerent plûtôt à force d'esprit, qu'à une indifference capable de le rendre odieux. Quant à la femme de l'ami, qui ne donnoit pas comme les autres, assez dans la force d'esprit, pour être d'humeur à l'estimer, elle ne goûtoit point du tout sa con-

conduite. " Merci de ma vie, lui dit-elle, on voit
„ bien que les maris ne se soûtient gueres de leurs fem-
„ mes : je vous en prens à témoin. Si vous êtes assez
„ sincere, pour avoüer la verité. Vous voyez la vôtre
„ prête à devenir folle ; & il semble, que seriez prêt à
„ en rire, comme vous riniez d'un fou qui ne vous
„ tiendroit de rien. Vous avez vrayement bonne gra-
„ ce, vous autres (continua-t-elle en s'adressant à son
„ mary & au frere de Citarine) d'appeller cela force
„ d'esprit ! Appellez-le plûtôt foiblesse d'amitié ; s'il y
„ a de la force, ce n'est que celle d'un caillou : car as-
„ surement un caillou n'a pas plus de dureté que le
„ cœur de Rianor.

Elle alloit enfiler une longue tirade d'invectives, non seulement contre cet homme-ci, mais encore contre tous les autres, si Rianor qui étoit plus disposé à rire, qu'à travailler serieusement à se justifier des reproches qu'on lui faisoit, n'eût pris un autre parti, c'est celui-ci. Il alla regarder sous le lit, pour faire encore, disoit-il, quelque tentative, afin d'en retirer sa femme. Quand il se montra, elle demeura tranquille ; ce qui étonna d'abord sa compagnie, qui craignit que cette tranquillité ne fut produite par quelque chose fort ressemblante à la mort. Rianor se fourra sous le lit, & quand il se vit proche d'elle, il l'examina de si près, qu'il connut sa veritable situation, c'est à-dire, qu'elle dormoit d'un tres-profond sommeil. Chacun augura bien de ce repos, excepté la femme de l'ami ; parce qu'elle n'y trouvoit pas son compte, en ce que les choses se tournant à bien, elle n'auroit plus tant de sujet de crier contre Rianor. Elle fut obligée de convenir que Citarine dormoit. Alors la principale occupation fut de prendre des mesures pour la porter dans son lit sans l'éveiller. Chacun y mit du sien, & enfin on en vint heureusement à bout. Voila donc cette pauvre femme dans son lit dormant tranquillement, ainsi qu'elle avoit accoûtumé de faire avant que son

mary

mary eut miaulé mal-à-propos. Après que chacun eut raiſonné en ſa maniere ſur ce qui s'étoit paſſé, & ſur ce qu'on avoit lieu d'eſperer ou de craindre, les conviez jugerent à propos de ſe retirer pour aller auſſi prendre du repos. Ils ſe ſéparerent de Rianor, & lui reſta ſeul avec ſa femme.

Je ne diray point à preſent ce qui ſe paſſa entre eux pendant cette nuit. Si le Lecteur ſouhaitte le ſçavoir, qu'il tâche, s'il lui plait, de le deviner; car il n'eſt pas tems que je le diſe. Bien-tôt on l'apprendra, & ainſi on aura ſatisfaction. J'avoüe qu'après avoir aſſuré, comme j'ay fait, que ce que j'allois écrire étoit, pour ainſi dire, le préambule du tour que Maître Gonin avoit réſolu de joüer aux bonnes gens de Varica, afin de les fortifier dans l'idée favorable qu'ils avoient du talent de Planoſpe pour la pratique de la Medecine; j'avoüe, dis-je, qu'il eſt difficile de comprendre en quoy l'extravagance de Citarine y pouvoit contribuer. Si l'on ne le comprend pas, on ne ſera pas pour cela reprehenſible, puiſqu'il eſt ſi difficile de le développer. Mais s'il arrive que quelqu'un le comprenne, quelle gloire pour lui d'avoir fait cette découverte! En attendant l'un ou l'autre, je vais retrouver Rianor & Citarine, pour reprendre leur hiſtoire, à commencer par le matin.

Les trois perſonnes que Citarine avoit ſi bien & ſi mal régalées; ſi bien, par la bonne chere qu'elle leur avoit faite; ſi mal, par l'inquietude qu'elle leur avoit cauſée; ces trois perſonnes, dis-je, ne manquerent pas dès le matin de lui aller faire une viſite, pour ſçavoir des nouvelles de ſon état. Elle étoit encore au lit. Rianor leur rendit compte de tout ce qui s'étoit paſſé, les aſſurant qu'elle n'avoit eû aucune agitation; que ſon ſommeil venoit de ceſſer depuis environ une heure: mais qu'il n'en avoit pû tirer une ſeule parole: qu'elle étoit dans une mélancholie profonde, ayant un

regard fixe qu'elle ne détournoit, ce sembloit, qu'avec peine d'un objet, quand elle avoit commencé de le regarder. Chacun raisonna, comme ci-devant, à sa maniere, sur ces circonstances. Rianor parut beaucoup plus triste qu'auparavant : peut-être étoit-ce afin de ne plus soûtenir des mercuriales semblables à celles que la femme de son ami lui avoit faites. Le frere de Citarine s'approcha d'elle, & lui demanda des nouvelles de sa santé. Il en eut un regard, mais non une réponse à sa question. L'amie qui se croyoit beaucoup plus habile que les autres pour faire rentrer cette pauvre égarée dans son bon sens, lui fit plusieurs raisonnemens à perte d'haleine pour lui prouver combien il lui étoit honteux de vouloir s'obstiner à ne rien dire ; & comme elle ne douta point qu'elle ne fut écoûtée ? parce que l'autre la regardoit assez attentivement, elle lui fit une description pathetique de toutes les folies qu'elle avoit faites pendant une partie de la nuit : & tout cela, paroles perduës : car Citarine ne marqua être touchée en aucune maniere de toutes ces descriptions & représentations. On pouvoit même raisonnablement douter qu'elle y eût prêté l'oreille. La discoureuse ne s'en tint pourtant pas là ; elle appella Rianor, & le présentant à sa „ femme : regardez bien, ma chere amie, cet hom„ me-là, lui dit-elle, ne connoissez-vous pas que „ c'est vôtre mary, celui qui vous fit hier tant de peur, „ quand il miaula ? De bonne foy, le prendriez„ vous à present pour un chat ? A peine eût-elle pro„ noncé ce dernier mot, que Citarine retomba dans ses agitations, s'enfonça dans son lit, où elle recommençoit ses cris aigres, aussi tôt qu'on s'approchoit d'elle & qu'on faisoit quelque mouvement pour la retirer de sa cachette. Rianor prit alors occasion du babil de la femme de son ami, pour lui rendre ce qu'elle lui avoit prêté, je veux dire, pour lui faire à

son

ſon tour, des réprimandes ſur ſon indiſcretion. Elle ne demeura pas ſans réplique. L'altercation dura quelque tems; & enfin il jugea qu'il feroit mieux de ſe taire, prévoyant que la diſpute ne finiroit point, s'il prétendoit lui tenir tête, parce qu'il n'auroit pas le dernier. Pour finir la tracaſſerie, & pour ſe raccommoder avec elle, il lui demanda conſeil ſur ce qu'il devoit faire. Cette confiance la radoucit beaucoup, puiſqu'elle y trouvoit, ou plûtôt s'imaginoit y trouver une marque d'eſtime qu'on avoit pour ſon eſprit, & de la diſpoſition où l'on étoit de ne la pas contrarier. Elle en fut ſi touchée, que par une abondance de juſtice qu'elle daigna bien ſe rendre à elle-même, elle lui avoüa qu'elle avoit eu tort de rappeller le paſſe, & qu'il étoit d'une grande conſequence de ne point prononcer le mot de chat en préſence de ſa femme, avant qu'elle fut revenuë de ſes tranſports. Rianor & les autres convinrent qu'elle avoit raiſon, & qu'en effet le plus ſûr étoit de ne point prononcer ce mot, qui n'étoit capable que de renouveller les idées qui lui avoient détraqué l'eſprit. Il fut donc décidé qu'on prendroit avec exactitude ce ménagement. Rianor voyant que ſes amis alloient ſortir pour vacquer à leurs affaires, les remercia de leurs bontez & de leurs ſoins, & enſuite les pria inſtamment de ne rien dire à perſonne du malheur de ſa femme. Tous le promirent, ſur tout la femme de ſon amy l'aſſura qu'elle garderoit inviolablement le ſecret là-deſſus. Je ne doute point qu'elle n'en eût veritablement l'intention: mais ſa langue s'échappa, comme on va voir, preſqu'auſſi-tôt qu'elle ſe fut engagée à ſe retenir tres-étroitement reſſerrée.

Rianor ſortit l'aprés-dinée pour voir quelques-uns de ſes amis qu'il n'avoit pas encore informez de ſon retour. Le premier à qui il rendit viſite, le reçût fort

triſtement : ce qui l'étonna beaucoup, en ce qu'il ne ſçavoit à quoy attribuer un abord ſi ſombre, & qu'il s'attendoit à une réception qui marquât de la joye au lieu de triſteſſe. Il ſçût bien-tôt pourquoy on ne répondoit pas à ſon attente ; car après quelques diſcours de ceremonie, ſon amy lui fit un compliment de condoleance ſur le malheur qui étoit arrivé à ſa femme : de ſorte qu'il témoigna être auſſi inſtruit de toutes les circonſtances de cet accident, que Rianor même. Celui-ci le voyant ſi ſçavant, ne jugea pas à propos de ſe mettre ſur la negative ; il lui avoüa tout, & le pria enſuite de lui apprendre qu'il l'avoit prévenu, en lui diſant une choſe qu'il auroit ſouhaitté dire lui-même avant tout autre. L'amy lui répondit que c'étoit une de ſes amies (c'eſt-à-dire cette femme qui l'avoit aſſuré qu'elle lui garderoit inviolablement le ſecret.) " Je croy, ajoûta-t-il, qu'elle „ n'a pas prétendu que ce fût une choſe que vous „ euſſiez intention de cacher ; car il me paroît qu'el„ le en a fait part à tous ceux qu'elle a vûs depuis le „ matin. Je puis vous aſſurer que vos interêts & ceux „ de vôtre femme lui ſont fort chers ; difficilement „ pourriez-vous comprendre combien elle eſt ſenſi„ ble au chagrin que cet accident vous donne. C'eſt „ aſſurement un bon cœur que cette femme là, & „ qui aime bien, quand elle aime. Rianor en marqua de la reconnoiſſance ; mais il ſçavoit bien que juger du zele de cette cauſeuſe. Il vit encore quelques gens qui le complimenterent à peu près de la même ſorte ; enfin s'en retournant chez lui, il connut que ſon ſecret ſe promenoit par la ville, puiſqu'il fut réduit à entendre quelques enfans qui, quand il paſſoit, miauloient pour ſe divertir de lui.

Citarine étoit cependant en préſence de ceux qui l'alloient voir, toûjours taciturne ; jamais elle ne parloit. Elle ne s'agitoit plus comme elle avoit fait dans

les commencemens, parceque son mari avoit si bien pris ses précautions, que tous ceux qui la visitoient ne parloient point devant elle, ni de chat, ni de chatte, ni de minon ou de minette, ni de matou. Il lui procuroit le plus de compagnies qu'il pouvoit, dans l'esperance, disoit-il, qu'à la fin avec le tems & avec le secours de differentes personnes, dont les entretiens seroient gais & enjoüez, elle sortiroit peut-être de l'espece de lethargie où elle sembloit être. Tout cela ne produisoit point de changement.

Un jour il pria à dîner chez lui six personnes de ses plus intimes amis & amies, entre lesquelles se trouverent les mêmes qui avoient été les premiers témoins du dérangement de l'esprit de sa femme. Etant tous à table avec elle, (car elle beuvoit, mangeoit & faisoit plusieurs autres fonctions à son ordinaire) aprés plusieurs discours sur differentes matieres, selon l'usage de la table, un des convives se mit à commencer le reçit d'une histoire qu'il assura d'abord devoir bien divertir. Cet homme là fit si longue, qu'elle devint ennuyeuse plûtôt que réjoüissante. Rianor qui n'y trouva point du tout le mot pour rire, ainsi que cet homme l'avoit promis, & qui étoit dans l'habitude d'agir avec lui sans façons, lui dit franchement que la promesse qu'il avoit faite, étoit la montagne qui avoit enfanté une souris. Dans ce moment, la langue de Citarine se délia, la parole lui revint. Helas! dit-elle, je suis une souris, mais ma mere ne „ ressembloit à rien moins qu'à une montagne, puis- „ qu'elle n'étoit pas plus grosse que moy. A ce dis- „ cours, ceux qui composoient l'assemblée, se regarderent les uns les autres avec surprise. Puis l'examinant, ils remarquerent quelque agitation en elle. Quelqu'un s'étant mis à rire, elle lui dit avec émo- „ tion; pourquoy rire? est-ce que vous ne me croyez „ pas, quand je vous dis que ma mere n'étoit pas plus „

„ groſſe que moy ? Que ne vit-elle encore, afin que „ je vous le puiſſe prouver en vous la montrant. He- „ las ! je l'aurois encore, ſi une traîtreſſe de ſouri- „ ciere ne l'avoit étranglée. Après avoir parlé de la ſorte, elle continüa de manger, non-pas tout à fait comme nous mangeons, mais à la maniere des ſouris, c'eſt-à-dire, en grignotant & rongeant ſon pain & les autres mets qu'elle prenoit. On la regardoit avec admiration, ſans rien dire; le ſilence étoit ſi grand, qu'à propos de ſouris, on pouvoit dire qu'on auroit entendu une ſouris troter. Enfin on connut la maladie de ſon eſprit, on ne douta point qu'elle ne fut devenuë hypocondriaque, & qu'elle ne s'imaginât être veritablement ſouris ; c'eſt pourquoy on ne fut plus ſurpris de ce que le mot de chat lui cauſoit tant de troubles & de fraïeurs. Comme elle paroiſſoit avoir quelque diſpoſiton à vouloir écouter ce qu'on lui diroit, ſon frere lui demanda quelle raiſon elle avoit, qui l'engageât à ſe perſuader qu'elle étoit ſou- „ ris. Belle demande ! répondit-elle. Vous qui êtes „ mon frere, quelle raiſon avez-vous, qui vous en- „ gage à vous perſuader que vous êtes un rat ? Moy ! „ repliqua-t-il, je ne croy point du tout être un rat; je „ prétends bien être un veritable homme ; que mon „ pere étoit un homme, ſon pere, un homme auſſi. „ Si vous prétendez de vôtre côté, que je ſois rat, „ apparamment c'eſt par plaiſanterie que vous le vou- „ lez ainſi ; c'eſt-à-dire, qu'à cauſe que je ne ſuis pas „ riche, vous me regardez comme un rat d'Egliſe, „ non pas comme ces gens qui vivent dans l'abon- „ dance & qu'on dit être heureux comme rats en „ paile. Patience, ma ſœur, patience, je ſuis aſſez „ jeune, pour eſperer de devenir plus à mon aiſe. Si „ Rianor vôtre mari qui a l'eſprit ſi fourni d'intri- „ gues, vouloit en employer quelqu'une pour me „ faire ſeulement parvenir à la qualité de rat de cave,

je

„ Je ne deſeſpererois pas de m'élever aſſez haut, pour
„ jetter impunément le chat aux jambes des autres,
„ & leur faire prendre un rat, quand ils oſeroient m'at-
„ taquer.

Le mot de chat vint encore malheureuſement troubler la tranquillité de Citarine. Elle ſe leva de table ſur le champ, s'enfuit en trotant ſous le lit. Son mary faiſant ſemblant d'entrer dans ſon imagination extravagante, la retira, ſans qu'elle fiſt reſiſtance, parce qu'il l'appelloit ſa ſouris, & qu'il l'aſſuroit que ſon frere convenoit qu'elle en étoit veritablement une: que s'il l'avoit contrariée, ce n'étoit que pour ſe divertir: que tous tant qu'ils étoient dans la chambre, ne la regardoient que comme une veritable ſouris: & qu'ainſi elle ne trouveroit plus de contradictions à cet égard. Eſt-ce que je ne ſuis pas un rat, „ moy-même? ajoûta-t-il. A la verité, des gens ont „ quelquefois voulu me perſuader que je ne l'étoit „ mais que j'étois un homme, que je parlois, que „ je raiſonnois comme un homme, que j'en avois la „ figure depuis les pieds juſques à la tête. Je les ay „ laiſſez dire, ſans me gendarmer contre eux: ils ont „ dit tout ce qu'il leur a plû, & je n'ay pas laiſſé d'al- „ ler mon train de rat. Il faut pourtant que vous & „ moy nous convenions d'une choſe, c'eſt que nous „ ſommes très-diſtinguez dans nôtre eſpece; & c'eſt „ juſtement cette diſtinction qui nous attire ces diſ- „ cours, par leſquels on prétend nous prouver que „ nous ne ſommes qu'en imagination ce que nous „ ſommes aſſurement en effet. Quant à moy, je me „ reconnois pour rat; je ſçay à n'en point douter, „ que j'en ſuis un: mais je fais mes efforts pour ne „ point vivre auſſi miſerablement que les rats ordinai- „ res. Il ne me plairoit point du tout de prendre pour „ mon lit un méchant trou plein d'ordures, d'admet- „ tre pour ma nourriture, des graillons, du pain moiſi „

„ & des bouts de chandelle. Je n'ay point été élevé
„ dans ces vilainies, & je ne suis point du tout d'hu-
„ meur à m'y réduire, quand même ma vie en dé-
„ pendroit. Vous êtes apparemment dans les mêmes
„ sentimens ; ma chére souris. Nous avons toûjours
„ vécu vous & moy aussi délicatement que ces ani-
„ maux qu'on appelle hommes & femmes, & nous
„ pouvons dire que nous ne leur cedons en rien pour
„ ce qui regarde le bon goût, tant par rapport au
„ manger, qu'aux autres necessitez & même aux
„ commoditez de la vie. Ne quittons point, je vous
„ prie, une si agréable coûtume ; & ainsi, quelque
„ chose qu'on vous dise, n'allez point, comme il
„ semble que vous voudriez faire chercher pour vôtre
„ retraitte des dessous d'armoires, de chaises & de
„ lits, afin de prouver ce que vous êtes. Vous mene-
„ riez une vie malheureuse, & l'on se mocqueroit
„ de vous. Citarine devint toute autres aprés ce
discours. Elle entra dans une espece de raison, & dit
à la compagnie, que toute souris qu'elle étoit, elle
ne cederoit à personne en politesse & en sçavoir vi-
vre, enfin elle parut étrétée, gaye & éveillée comme
une potée de souris.

Tous ces gens qui venoient d'entendre la remon-
trance que Rianor venoit de faire à sa femme ne sça-
voient que penser de lui ; quelques-uns s'allerent ima-
giner qu'il étoit aussi fou qu'elle, tant son discours
leur avoit paru serieux. Ils revinrent pourtant bien-
tôt de leur erreur, quand ayant trouvé moyen de l'en-
tretenir en particulier, il leur apprit qu'il ne lui avoit
parlé de la sorte, que parce qu'il jugeoit que cette
complaisance étoit necessaire pour la rendre paisible,
pour se faire écoûter d'elle, pour attirer sa confiance,
& ensuite la pouvoir guerir plus facilement de sa fo-
lie. Dans le tems qu'ils raisonnoient sur tous ces inci-
dens ; vieille Dame fort pieuse, & qui étoit des amies

de

de Citarine, vint lui faire une viſite. Nôtre viſionaire la reçeut avec amitié, & lui parla d'un tres-bon ſens : ce qui ne doit pas paroître extraordinaire, car les hypocondriaques n'ont qu'une eſpece de folie qui ne s'étend pas ſur toute leur conduite. Hors de cette folie, ils raiſonnent comme ils faiſoient avant que leur imagination fut bleſſée ; mais ils y reviennent auſſi-tôt qu'on leur en donne la moindre occaſion. Pour être bien inſtruit ſur cette matiere, il ne faut que lire *le voyage forcé de Becafort, hypocondriaque qui s'imagine être indiſpenſablement obligé de dire ou d'écrire, & qui dit ou écrit en effet tout ce qu'il penſe des autres & de lui-même, ſur quelque matiere que ce ſoit* : & cela, parce qu'il ſe croyoit *le heros de la ſincerité*. La bonne Dame pieuſe qui s'attendoit que Citarine feroit d'abord quelque extravagance, fut fort étonnée de l'entendre parler ſi judicieuſement. On croit même même qu'elle eut quelque chagrin d'avoir préparé en vain une eſpece de beau ſermon pour lui ôter ſa fantaiſie *fouriciere*, & ſubſtituer en ſa place des ſentimens teſs que ſont ceux que doit avoir une femme raiſonnable. Quand elle arriva, elle tenoit en ſa main un livre de devotion qu'on venoit de lui prêter. Citarine demanda à le voir, la Dame y conſentit, l'autre parcourut quelques feüillets, & s'arrêta quelque tems à en lire un. Mais au lieu de continuer ſa lecture, elle entre en inquiétude, déchire à moitié l'endroit qu'elle liſoit, & jette le livre au nez de ſon amie. Celle-ci fort ſurpriſe de ce procedé ramaſſe ſon livre & cherche des yeux nôtre hypocondriaque pour lui marquer ſon reſſentiment, & la traiter avec l'indignité que meritoit l'inſulte qu'elle venoit de lui faire. Elle ne la trouva point, car elle étoit paſſée dans une autre chambre, & avoit fermé la porte ſur elle. Rianor employa tout ſon ſçavoir dire pour appaiſer la devote irritée, il en vint un peu à bout, mais ce ne fut pas ſans

peine.

peine. Enſuite il prit le livre, examina ſe feüillet déchiré, afin d'y apprendre ce qui avoit ſi ſubitement changé l'eſprit de ſa femme. Il fut parfaitement inſtruit de ce qu'il ſouhaittoit ſçavoir, quand il y eut cette belle moralité : *Trois ſortes de pecheurs nous ſont repreſentées par la ſouris en trois états. 1. La ſouris dans ſon trou, mais preſte d'en ſortir, eſt l'image d'une ame qui ſçait le danger qu'il y a de ſe perdre en s'expoſant aux occaſions, mais qui ſe flatte neanmoins que telle & telle ne lui ſera pas dangereuſe. 2. La ſouris ſous la patte du chat, nous repreſente l'ame expoſée à l'occaſion de pecher, & déja ébranlée par la tentation. 3. La ſourris dans la gueule du chat, nous marque l'ame qui a ſuccombé au peché mortel.* Après ce que je viens de rapporter de l'horreur que Citarine avoit pour le nom de chat, on ne doit pas trouver étrange de ce que la lecture qu'elle venoit de faire lui avoit donné tant d'agitation, puiſqu'il y eſt parlé de *ſouris* ſous la patte & dans la gueule de cet animal qu'elle paroiſſoit tant redouter. Son mari expliqua à la Dame la raiſon qui lui avoit attiré de la part de ſa femme l'inſulte dont elle ſe plaignoit, & la pria de la lui pardonner, en lui remontrant qu'il n'y avoit que de l'égarement dans ſa conduite, mais qu'on ne pouvoit pas l'accuſer d'une malice criminelle, ni d'aucun veritable défaut de la conſideration qu'elle lui devoit. Cette femme parut ſe contenter d'une telle reparation. On remarqua pourtant quand elle ſortit, qu'elle conſervoit encore dans ſon eſprit beaucoup d'aigreur. Le reſte de la compagnie prit quelque-tems aprés congé de Rianor. Voilà donc encore le rat reſté ſeul avec la ſouris. Que dirent-ils étant ainſi ſeuls? que firent-ils? comment vécurent-ils enſemble? C'eſt ce qu'on ne m'apprend point : parce qu'on ſçait que ce qui va ſuivre le fera deviner aiſément. Continuons donc de rapporter ſeulement ce qui ſe paſſa en preſence de témoins, puiſqu'on l'exige ainſi.

Cita-

Citarine passa deux ou trois jours à faire differentes extravagances par rapport à sa vision, dont plusieurs gens étoient témoins. Sa maison ne vuidoit presque point, tant on lui rendoit de visites, & presque toutes ces visites étoient excitées par la ridicule curiosité qu'on a d'ordinaire de voir les foux, parce qu'on y trouve quelque divertissement. Parmi ceux qui la venoient voir, il s'en trouva quelques-uns, qui après avoir remontré à Rianor qu'il étoit d'une grande consequence pour son repos de ne laisser pas inveterer cette folie de sa femme, parce que, disoient ils, plus elle durera, plus elle augmentera, & enfin pourra devenir tout-à-fait incurable, lui conseillerent de la mettre entre les mains de quelque habile Medecin. Il leur témoigna qu'il goûtoit leur conseil, & qu'incessamment il alloit en faire usage: les uns lui nommerent un Medecin, les autres un autre, chacun assurant que le sien excelloit par dessus tous ceux de cette profession. Il y en eut qui lui proposerent Planospe, comme le plus profond dans la science de medecine, & comme le plus heureux dans sa pratique. (Pour heureux il l'étoit assurement, & c'étoit son bonheur qui faisoit toute la profondeur de sa science.) Rianor rejetta absolument ce dernier après l'avoir traité d'ignorant & de charlatan. Quelques instances qu'on lui fist pour l'engager à s'en servir, il ne voulut point s'y rendre, & protesta qu'il ne lui confieroit point sa femme. Pour contenter donc les autres de ses amis qui lui avoient conseillé de consulter la medecine sur l'égarement de sa femme, il resolut de faire pour cela chez lui une assemblée de Medecins. Il en alla voir trois du nombre de ceux qui avoient le plus de reputation. Je tais leurs veritables noms (selon la loy que je me suis imposée de ne nommer personne de son vray nom) & je leur donne ceux-ci en la place; à sçavoir, Riaudin, Atrable & Chichet. Riaudin étoit d'une

d'une humeur fort enjoüée, toûjours monté sur le ton goguenard, prétendant qu'il n'y avoit rien de meilleur pour parvenir à la guerison des malades, que de badiner & rire avec eux. La meilleure raison qu'il pouvoit apporter, c'étoit d'avoüer qu'il aimoit naturellement à rire. Il en donnoit pourtant une autre; „ c'est celle-ci. En réjoüissant, disoit-il, les malades „, on peut leur faire oublier le mal qui les afflige, & à „ force de l'oublier, il pourra arriver que le mal les „ oubliera aussi, & qu'il ira prendre parti ailleurs par„ ce que les voyant si gais, peut-être se persuadera-t-il „ qu'il n'y fera pas bon pour lui. Je laisse à penser s'il y avoit bien des malades qui goûtassent ce raisonnement, & si en effet ils se trouvoient soulagez des ris de Riaudin. N'importe, il ne laissoit pas d'avoir des pratiques, assaisonnant ses gaillardises de quelques mots de métier qu'il débitoit à ceux qui l'appelloient; il en étoit du moins aussi bien reçû que s'il avoit pleuré. Quant à Atrable, lors qu'il alloit voir ses malades, il montroit autant d'abattement & de tristesse que s'il l'avoit été lui-même; on auroit dit qu'il venoit pour assister à un convoy. Heureusement il parloit peu; je dis heureusement: car s'il avoit parlé beaucoup, il auroit desesperé ceux qui avoient besoin de son secours, tant il mettoit toûjours les choses au pis. Tout étoit mortel selon lui ou du moins tres-difficile à être preservé de la mort. Chichet gardoit un milieu entre les deux, il n'étoit ni trop gay ni trop triste; à cet égard il s'accommodoit aux tems & aux personnes: on lui attribuë & aux deux autres Medecins, plusieurs raisonnemens bizarres, que je me ferois un scrupule, comme d'une espece d'injustice, de rapporter ici; parce que je ne puis croire, que des gens comme ces trois Medecins, qui passoient pour avoir de l'habilité & de l'esprit, ayent poussé la maniere extravagante de raisonner jusqu'à l'excés, dont on donne un fort odieux

détail.

détail. Ce qui me perſuade encore, qu'il y a de la paſſion & de la malignité dans ce qu'on en rapporte, c'eſt que l'on prend occaſion de la ridicule idée que l'on donne de ces trois Medecins, pour traiter de meme, & tous les Medecins & toute la Medecine. Hé quoy! ne finira-t-on jamais ces ſortes d'invectives? toûjours des Medecins critiquez, cenſurez, raillez! il n'y a ſi petit grimaud qui ne ſe mêle de leur donner un coup de plume ou un coup de langue; & cela, parce que le Theatre a retenti de ces ſatyres, & que je ne ſçay combien de poëſies en ont été lardées. A la verité, il y a de l'abus dans cette profeſſion, comme dans pluſieurs autres, & même dans celles dont on ne peut abuſer ſans impieté & ſans ſacrilege: faudra-t-il pour cela s'en prendre à ceux qui, bien loin d'avoir aucune part à ces abus, en ont peut-être plus d'horreur, que ces Cenſeurs étourdis & ces outrez ſatyriques? Quand Maître Gonin, ayant pris querelle avec les deux freres Apothicaires, dont il eſt parlé dans le Chapitre ſixiéme du premier Livre de cette Hiſtoire, invectiva avec une eſpece de fureur contre la Pharmacie: auroit-on raiſon, à cauſe de cet emportement, d'accuſer tous les Apothicaires des fraudes & de l'ignorance, dont il fit un détail! Nous voyons aſſurement tous les jours le contraire, puiſque s'il y en a de cette profeſſion qui ayent ces défauts, ils doivent être en ſi petit nombre, que difficilement pourroit-on en indiquer quelqu'un. On peut dire meme que la plûpart ſont en probité, en habileté & en ſageſſe de fideles copies de Clunier & de Goubiche. Mais quittons ces reflexions, pour retourner à nos trois Medecins.

Rianor les pria donc de s'aſſembler chez lui, afin d'examiner l'égarement de ſa femme, & de voir s'ils pourroient l'en tirer. Il leur dit en même tems, que de peur de l'allarmer, il étoit à propos qu'ils vouluſſent ne point paſſer à ſa vûë pour Medecins; parce qu'il

qu'il pourroit arriver qu'elle ne voudroit, ni les voir, ni les ecoûter, ſi elle les prenoit pour tels. Ils conſentirent à ce qu'il ſouhaitoit; & il fut convenu qu'il leur donneroit un repas, comme à des gens d'une nouvelle connoiſſance, qu'il avoit interêt de ménager; & qu'il prieroit encore pour ce regal, deux des amis de Citarine & des ſiens. On prit auſſi des meſures pour donner à cette hypocondriaque quelque occaſion qui la fit entrer dans l'accés de ſa folie. Le tout étant arrangé de la ſorte; & enſuite le jour deſtiné pour cette operation, étant arrivé, toute la compagnie conviée ſe trouva chez Rianor. On ſervit le repas, tous ſe mirent à table, & chacun commença & continua d'y faire ſon devoir. Citarine parut auſſi enjoüée, que ſi elle n'avoit eu aucun mal ſur ſon compte; aſſurement, elle joüa fort bien le rôlle d'une ſouris diſtinguée de toutes les autres: car elle buvoit & mangeoit comme une veritable femme, ainſi qu'elle l'étoit. Si elle s'étoit toûjours comportée de la ſorte, les Medecins auroient été fort embarraſſez pour connoître ſon mal. Ils n'allerent pourtant pas s'imaginer qu'on leur eût impoſé, ils connoiſſoient trop bien le caractere des hypocondriaques, pour croire qu'elle ne le fut pas, parce qu'alors elle ne paroiſſoit point l'être. Enfin ils voulurent entrer en connoiſſance de ce qu'ils cherchoient, & ils jugerent que le tems du deſſert étoit propre pour cela; parce que chacun ayant bû & mangé ſuffiſamment, le trouble n'étoit d'aucune conſequence, s'il en arrivoit à cet égard. Ils agiterent donc une queſtion de phyſique, où chacun fit une grande dépenſe d'érudition, quoy qu'à dire vray, & à conſiderer les gens qui les écoûtoient, cette dépenſe fut fort inutile. Riaudin & Chichet s'échauferent, ou plûtôt parurent s'échaufer beaucoup pour ſoûtenir leur opinion. A les voir, il ſembloit qu'il en viendroient bien-tôt aux coups de poings. Atrablé, après

les

les avoir écoûtez quelque-tems avec un grand flegme, ſe tourna du coté de Citarine qui étoit placée auprés de luí, & lui dit: Nous avons-là deux vaillans champions, quand il s'agit de doctrine: je croy qu'ils remporteront chacun chez eux leur opinion, car ils ſont trop bien ferrez, pour que l'un cede à l'autre; & ainſi, c'eſt à bon chat bon rat." Le mot de chat prononcé, Citarine entra en agitation (c'eſt ce que les Medecins demandoient. Atrable ne lui avoit parlé comme il venoit de faire, qu'afin de connoître ſon égarement.) Elle ronge & grignotte ſon pain, elle fait quelque mouvement pour ſe lever & s'aller, comme on croyoit, fourrer ſous quelque meublé. Mais Rianor pour la tranquilliſer, ſe ſervit en partie, du diſcours que j'ay rapporté ci-devant, & qu'il lui avoit tenu à peu prés en pareille occaſion. Les Medecins firent enſuite pluſieurs queſtions à leur malade: elle répondit aſſez bien à quelques-unes; quant aux autres, elle ſe contenta de faire des mines & des ſingeries ſouricieres. Après avoir examiné, autant qu'ils crurent qu'il étoit neceſſaire, tous les ſymprômes de cette femme, ils prirent congé d'elle, & ſous pretexte de communiquer quelque affaire à Rianor, ils ſe retirerent avec lui dans une autre chambre, où ils diſcoururent en liberté du ſujet qui les avoit amenez. Après un grand feſtin où l'on a bû amplement, on jaſe volontiers, c'eſt pourquoy la converſation fut fort longue. Quoy qu'on diſe, que la verité ſe trouve dans le vin, elle ne ſe trouva pourtant pas dans celui qu'ils avoient bû: car, ainſi qu'on verra dans peu, ils ne l'avoient point du tout attrapée. Enfin, quoy qu'il en ſoit, ils ne laiſſerent pas d'ordonner ſelon l'étenduë de leur connoiſſance, des remedes, dont Rianor écrivit exactement l'ordonnance, afin de leur marquer combien il les approuvoit, & avec quelle préciſion il étoit reſolu de les mettre en uſage. Eux partis, il ne

ſongea à ces remedes, que pour ne ſe ſervir d'aucun. Il avoit fait cette démarche de conſultation pour deux raiſons; la premiere, afin de contenter ceux qui la lui avoient conſeillée, & qu'ainſi ils n'euſſent à lui faire aucun reproche de negligence ſur l'attention qu'il devoit aux interêts de ſa femme. La ſeconde, qui étoit bien plus importante ſelon lui, c'eſt qu'en agiſſant de la ſorte, il amenoit inſenſiblement ſon deſſein au ſuccès qu'il s'étoit propoſé. La ſuite va inceſſamment développer ce que je n'explique pas à preſent.

Les Medecins retournerent quelques jours après chez lui, pour ſçavoir l'effet de leurs remedes: il les aſſura, que, malgré ſon exactitude, ils n'avoient produit aucun changement, que ſa femme n'étoit ni en meilleur ni en pire état, & pour les renvoyer avec honnêteté il leur proteſta, que connoiſſant leur habileté & la droiture de leurs intentions, il n'appelleroit plus perſonne à ſon ſecours: parce que, puiſqu'ils n'avoient pu réüſſir, il la jugeoit tout à-fait incurable. Comme ils eurent la bonté de le croire, ils s'en allerent contens. Eux & leurs ſemblables ne doivent pas pourtant toûjours ajoûter foy quand on leur fait de ces ſortes de proteſtations. Il arrive plus ſouvent qu'ils ne croyent, que leurs remedes ne produiſent aucun effet, que parce qu'on n'en a pas fait aſſez de cas pour les mettre en uſage. Quelquefois même, ſi aprés que l'on en eſt venu à la pratique, ils ſont devenus pernicieux, ce n'a été que parce qu'on y a fait des additions ou des retranchemens, ou qu'on a negligé de ſuivre la maniere qu'ils avoient ordonnée pour les prendre. Cependant le pauvre Medecin eſt blâmé de la faute que les autres ont commiſe.

Après que ces trois Medecins eurent été civilement congédiez, Rianor trouva en ſon chemin quelques Charlatans & quelques commeres qui propoſerent leur ſçavoir faire pour remettre ſa femme dans ſon bon ſens:

ſens : il voulut bien écouter leurs propoſitions : il fit plus : il promit de ſe ſervir des remedes que ces ſinges de la Medecine lui offrirent : mais il fit enſuite beaucoup moins : car il ne fit rien du tout de ce qu'il avoit promis. Il aſſura pourtant, comme il avoit fait aux Medecins, que l'on avoit obéï fidelement à leurs ordonnances. Enfin après avoir, pour ainſi dire, épuiſé tous les conſeils, il jugea qu'il étoit tems de s'employer ſérieuſement à la guériſon de Citarine : ce qui ne lui étoit pas difficile : car il y avoit long-tems qu'il en avoit médité le moyen : & c'étoit le ſeul avec lequel il pouvoit en venir à bout.

Fin du ſecond Livre. et dernier

TABLE

DES CHAPITRES

DU SECOND LIVRE

CHAP. I. *LA Philosophie morale de Maistre Gonin. Il se sert d'un artifice, pour faire connoissance avec un Gentilhomme, nommé Lucinor, chez qui un Abbé appellé Doriston venoit souvent. Portrait de cet Abbé. Gonin prend dessein de le chasser de chez Lucinor. Un ouvrage de Doriston, intitulé:* Le Livre des Livres, ou Pratiques des utilitez & des plaisirs de la Lecture, *donne à Gonin une premiere occasion d'executer son dessein. Plusieurs traits curieux tirez de cet ouvrage.* pag. 3.

CHAP. II. *Maistre Gonin fait en presence de Lucinor & de Prianne une maligne critique de l'ouvrage de Doriston. Comment Doriston fut instruit de cette Critique. Son inquiétude à l'occasion de deux Laquais qui avoient volé du vin au buffet de leur Maistre. Il fait confidence de ses peines à Malnette, femme de chambre de Prianne, & elle lui donne conseil sur ce qu'il a à faire. Maistre Gonin fait à Lucinor une remontrance artificieuse, pour l'engager à se défier de Doriston.* 81

CHAP. III. *Maistre Gonin entreprend de se faire aimer de Malnette, afin de la gagner & de la mettre dans ses interêts. Ses maneges pour persuader à cette fille qu'il l'aime. Après quelques façons, elle ajoûte foy à ses discours, lui accorde son*

son amour, & même devient tout-à-fait passionnée pour lui, & extrêmement jalouse. Il gagne aussi un Laquais de Lucinor; & enfin se sert de ce Laquais & de Malnette pour joüer un tres-mauvais tour à Doriston. Celui-ci & Malnette sont chassez de la maison de Lucinor, & Maistre Gonin y reste maistre absolu. 99

CHAP. IV. *Continuation de la morale de Maistre Gonin. Des passions. Des amours de Maître Gonin. Portrait d'une fameuse coquette. Ses maneges & la reputation qu'elle s'étoit faite. Avanture extraordinaire arrivée à un Petit-Maistre.* 112

CHAP. V. *Suite de l'Avanture extraordinaire arrivée à un Petit-Maître. Histoire d'un jeune Religieux.* 135

CHAP. VI. *Suite de l'intrigue de Maître Gonin, de Planospe & de Bibion. Planospe fait le malade. Inquiétude sur sa prétenduë maladie. Discours d'une bonne femme: la réponse que Bibion y fait. Planospe est obligé de ne plus faire le malade. On le fait Medecin malgré lui. Lettres de Planospe & de Bibion à Maistre Gonin sur ce qui se passoit à Varica. Maistre Gonin entreprend une nouvelle intrigue pour faciliter celle de ses associez: il fait pour cela connoissance avec un nommé Rianor. Caractere de Rianor & de Citerine sa femme. Maistre Gonin tire son nouvel ami d'une mauvaise affaire, afin de se servir de lui & de sa femme pour son dessein. Rianor après avoir écrit à Citerine, part de Damoram & arrive à Varica.* 156

CHAP. VII. *Rianor étant arrivé à Varica, entre chez lui* incognitò, *& fait à sa femme une frayeur qui la jette dans des convulsions étranges. Elle devient folle hypocondriaque. En quoy*

consistoit sa folie. Rianor prie une de ses amies, qui étoit presente aux extravagances de Citarine, de n'en rien dire à personne. Comment cette femme garda le secret. Les ménagemens qu'il falloit prendre avec Citarine pour ne lui donner point occasion de tomber dans son accez de folie. On manque de prendre ces ménagemens : ce qui en arrive. Son mari tranquillise un peu, en faisant semblant d'avoir les imaginations qu'elle a : discours qu'il lui fait là-dessus. Elle insulte une femme devote à l'occasion d'un livre. On conseille à Rianor de consulter des Medecins. Il en assemble trois chez lui. Caractere de ces Medecins. Contre l'injustice qu'on rend aux Medecins & aux Apothicaires. Quel fut le succez de l'assemblée des trois Medecins. Rianor prend resolution d'employer pour la guerison de Citarine un moyen qu'il avoit long-tems médité, & qui étoit le seul qui la pouvoit guerir. 274

Fin de la Table du second Livre.

76770755

UHD

A-1200.